This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

L. 1.
pag. 73.
Belles Lettres
chap. IX
§. 3
28 tom
S. d. F

Digitized by Google

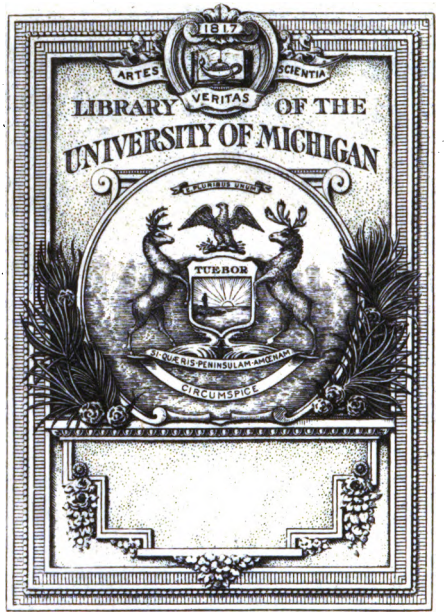
Pieces contenues dans ce
Vingt deuxieme volume

l'Orphelin Anglois Drame 3. act
Othello, Drame 5. a. de Butini
ou le mauvais Com. 2. act
les Panaches C. 1. act
Pamirge op. 3. act
le Pardon inutile C. 3. act
la Parisienne ou les deux Suisses C.
le Paysan magistrat C. 5. act

Digitized by Google

PQ
1211
.A2
D4

Trente cent cinquante pièces



Digitized by Google

Longueil, Charles Henri de

L'ORPHELIN ANGLOIS,

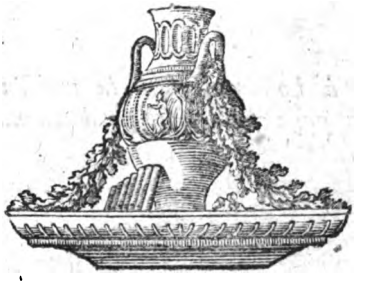
DRAME EN TROIS ACTES

ET EN PROSE.

Représenté pour la premiere fois par les Comédiens ordinaires du Roi le Mercredi 26 Février 1769.

NOUVELLE ÉDITION.

Prix, douze sols.



A TOULOUSE,

Au Magasin général des Pièces de Théâtre,

Chez J. B. BROULHIET, Libraire, rue Saint-Rome.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Permission.

Digitized by Google

ACTEURS.

Thomas FRICK. } Menuiſiers.
THOMAS Spencer. }

Miſtiſſ MOLLY, fille de Frick, & femme de Spencer.

Lord KISTON, Chevalier de la Jarretière.

FRANCK ou FRANCE, Gaſcon, Secrétaire de Lady Lallin.

JONES, apprentif Menuiſier.

Un Sergent.

Deux Archers.

La Scène eſt à Londres, dans la maiſon de Thomas. L'action ſe paſſe ſous le règne d'Edouard III, vers l'an 1350.

Digitized by Google

Ref - Stacks
Burnt
9-16-36
32771

L'ORPHELIN ANGLOIS,

DRAME.

ACTE I.

Le Théâtre repréſente l'arrière-boutique d'un Menuiſier. On y voit pluſieurs ouvrages finis, les plus recherchés, & compoſés avec autant de grâce que d'élégance ; d'autres ſont à part, & moins bien que les premiers.

SCENE PREMIERE.

THOMAS, *ſeul.*

(*Il eſt en veſte, ſon tablier devant lui, aſſis auprès d'une table où il y a des papiers, un compas & une règle, dont il ſe ſert avant de commencer.*)

ENFIN, après trois ſemaines de travail, voilà mon plan arrêté, je n'ai plus qu'à le mettre au net, c'eſt peu de choſe. Il faut que je le montre à mon beaupère. Il eſt trop connoiſſeur pour que quelques faux traits le lui déguiſent. Je crains ſeulement que ſon amitié pour moi ne le rende trop facile à m'approuver. L'indulgence de nos amis nous ſert moins que la critique de nos ennemis. Malheureuſement cette dernière vient trop tard, & l'on ne peut plus corriger quand on a placé l'ouvrage.

Digitized by Google

SCENE II.

THOMAS, FRICK.

FRICK. *Il eſt auſſi en veſte & en tablier.*

TU m'as demandé hier, mon ami, deux compagnons de plus : n'eſt-ce pas pour ce grand buffet que nous avons commencé la ſemaine dernière ?

THOMAS.

Oui, mon père.

FRICK.

Je les ai mis à l'ouvrage ; mais tu ne me l'avois pas dit, & je craignois de m'être trompé.

THOMAS.

C'eſt une négligence. Mon plan eſt fini : voulez-vous bien le voir, & m'en dire votre avis ?

FRICK.

Volontiers : donne..... Comment ! cela eſt admirable. Embraſſe-moi, mon cher ami, il n'y a ſurement que toi dans tout Londres en état d'en faire autant.

THOMAS.

Je m'y ſuis donné tout le ſoin dont je ſuis capable. J'aurois voulu trouver mieux.

FRICK.

Le mieux eſt l'ennemi du bien : à force de recherches on peut gâter ſon ouvrage. Tiens-toi à ce projet : il eſt noble, il eſt riche & ne peut te faire que beaucoup d'honneur. En as-tu fait le devis ?

THOMAS.

Oui : il ira à neuf cents marcs d'argent, peut-être même au-delà.

FRICK.

Si je ne me trompe, tu as fait prix à mille. Tu ne t'en tireras pas, mon ami : qu'eſt-ce que cent marcs de profit ſur un ouvrage de trois ans ?

THOMAS.

Nous aurons toujours de quoi vivre.

FRICK.

Oui, quant à préſent : encore faut-il bien de l'ordre. Tes enfans grandiſſent tous les jours : il t'en viendra d'autres, ſelon les apparences.

THOMAS.

J'ai plus conſidéré l'honneur de faire un ouvrage public qui puiſſe me valoir le ſuffrage de mes concitoyens, que le profit que j'y pouvois faire. D'ailleurs cette entrepriſe, ſi elle eſt

Digitized by Google

goûtée, m'en vaudra peut-être d'autres sur lesquelles je pourrai gagner davantage.

FRICK.

J'approuve ton émulation, en condamnant ton désintéressement. Mais, mon ami, nous n'avons que quatre bras à nous deux. Il faut qu'ils suffisent à l'entretien de tout un ménage. Une maladie, un accident peuvent nous mettre hors d'état de travailler. L'âge diminue mes forces : bientôt je ne serai plus utile qu'à conduire les ouvriers.

THOMAS.

Le ciel veille sur la vertu, & la récompense. Il vous conservera pour notre commun bonheur.

FRICK.

Hélas ! que puis-je en attendre de plus ? J'ai déjà reçu ma récompense. Je vois ma fille mariée à un honnête homme. Je me vois des petits-enfans. Je vois votre ménage heureux. Je n'ai que des grâces à rendre au ciel & à le prier de vous conserver dans un état aussi fortuné.

THOMAS.

Vous avez raison, mon père. C'est à nous à lui demander que vous en soyiez long-temps le témoin. J'entends venir quelqu'un.

SCENE III.

FRANCK, THOMAS, FRICK.

THOMAS.

AH ! c'est vous, Monsieur Franck ?

FRANCK.

C'est moi-même, Monsieur Thomas : Lady m'envoie terminer le compte avec vous pour cet ouvrage que vous finites chez elle l'an dernier. Si elle étoit aussi occupée de ses affaires que de ses plaisirs, il y a plus de six mois que vous seriez payé. Mais les grands n'aiment pas à s'occuper des choses qui leur sont les plus essentielles, & si Mylord son frère n'étoit pas revenu depuis quinze jours, je crois que vous n'auriez pas encore votre argent.

THOMAS.

Je vous suis bien obligé, Monsieur Franck. Je viens de faire une entreprise considérable, qu'il m'aidera à commencer.

FRANCK.

Tant mieux. Combien vous est-il encore dû ?

THOMAS.

Je crois que c'est encore trente-trois marcs. Autant que je m'en souviens, j'en reçus dix en livrant l'ouvrage.

Digitized by Google

FRANC, *à part.*

Il en a bien reçu vingt. Ne seroit-il point un fripon ? Il faut voir ; cela pourroit être heureux pour Mylady.

THOMAS.

Mon père, voulez-vous bien dire à ma femme de m'apporter mon livre, que j'écrive sur le champ. Il est dans la grande armoire de sa chambre.

FRICK.

J'y vais, mon ami.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

THOMAS, FRANCK.

THOMAS.

EH bien, vous accoutumez-vous en Angleterre ?

FRANCK.

Pas trop. Mon père qui étoit né à Londres regretoit à Bordeaux la biere d'Angleterre ; moi qui suis né à Bordeaux, je regrette les bons vins de France.

THOMAS.

Et qui vous a fait quitter ce pays ?

FRANCK.

J'étois au père de Mylady ; après sa mort je suis venu lui rendre compte. Elle m'a retenu à son service.

THOMAS.

Pourquoi ne vous en retournez-vous pas ?

FRANCK.

Mylady a besoin de moi pour beaucoup de choses, dont je suis plus au fait qu'elle. De plus, j'en suis très-bien payé, mais pesons toujours. (*Il tire un trebuchet de sa poche.*) Qu'est-ce que ce plan ? cela me paroît magnifique.

THOMAS.

C'est un dessin de tribune qu'on m'a demandé, & que je n'ai fini qu'aujourd'hui.

FRANCK.

Vous avez composé cela ?

THOMAS.

Assurément.

FRANCK.

Et qui vous a montré à dessiner ?

THOMAS.

Le digne Frick n'a rien épargné pour mon éducation. Il a commencé par me monter [illegible], m'a payé ensuite pen-

Digitized by Google

dant trois ans des maîtres de deſſin & de ſculpture, & voyant que je répondois à ſes ſoins, il a fini par me donner ſa fille.

FRANCK.

Cette gradation n'eſt pas malheureuſe, Monſieur Thomas: je vous en félicite... (*Il met de l'argent dans le trebuchet.*) Dix, vingt, trente, & trois marcs que voici, font bien les trente-trois qu'il vous faut.

SCENE V.

MOLLY, FRANCK, THOMAS.

MOLLY.

VOILA ton livre, mon ami.

(*Thomas s'aſſied près de la table.*)

FRANCK, *à part.*

Il faut trouver un moyen de leur faire quitter l'Angleterre, ſans quoi Milady eſt ruinée..... S'il en ſort une fois, je ſais le moyen de l'empêcher d'y revenir. (*haut.*) En vérité, Miſtriſſ, vous embelliſſez tous les jours.

MOLLY.

Mon mari me le dit quelquefois, Monſieur Franck.

FRANCK.

Il devroit vous le dire ſans ceſſe : les maris ſont toujours lents à rendre juſtice à leurs femmes.

MOLLY.

Pas le mien, je vous jure. Depuis quarre ans que nous ſommes mariés, il n'a pu encore me voir telle que je ſuis, & ſa prévention pour moi eſt auſſi forte que le premier jour.

THOMAS.

Prévention : point du tout. Je te rends juſtice.

MOLLY.

Cherche dans ton livre, & ne nous interromps point ; j'ai encore du mal à dire de toi.

THOMAS.

Lady Lallin. Reçu le 15 février.....

FRANCK.

Le 15 février !.... Comment il y a déjà un an qu'elle vous a donné le premier à compte ? Vous vous trompez, Monſieur Thomas, il n'y a pas tant de temps que cela.

THOMAS.

Ecoutez, cela n'eſt pas bien difficile à calculer. J'ai commencé l'ouvrage ſur la fin du ſiège de Calais, au mois de juillet 1347, il y a dix-huit mois, & vous vous ſouvenez bien qu'elle ne m'a donné ce premier à compte que ſix mois après ?

Digitized by Google

FRANCK.

Ah, ma foi, oui: vous avez raiſon.

THOMAS, *ſe remettant à lire.*

Lady Lallin. Reçu le 15 février vingt marcs ſur quarante-trois. Je me trompois, Monſieur Franck, voilà dix marcs que je vous rends. Je croyois n'en avoir reçu que dix.

FRANCK, *à part.*

Il eſt honnête-homme : tant pis. (*haut.*) Mais, Monſieur Thomas, habile comme vous l'êtes, & jaloux de votre réputation, vous devriez faire un voyage en France & en Allemagne, où la menuiſerie eſt portée à un point de perfection que je ne crois pas que nous puiſſions égaler ſitôt.

THOMAS.

Vous auriez raiſon, ſi je n'étois pas marié ; mais je me dois de préférence à ma famille. D'ailleurs l'ouvrage me vient de tous côtés, il faut ſatisfaire ceux qui m'emploient, & de plus ces voyages ſont toujours très-coûteux... Il vous faut un reçu.

FRANCK.

Oh ! de ce côté-là ſoyez ſans inquiétude. Lady Lallin, charmée de la beauté des menuiſeries que vous avez faites chez elle, m'a chargé de vous offrir deux cents marcs par an pour tout le temps que vous mettrez à voyager. Il vous faudra bien trois ans pour voir tout ce qu'il y a de remarquable, pour travailler dans les atteliers, enfin pour revenir ſupérieur à tout ce qu'on a jamais vu à Londres.

MOLLY.

Lady Lallin eſt bien généreuſe. Si je lui propoſois à mon tour de la ſéparer pendant trois ans de ſon mari, je ne ſais ſi elle y conſentiroit de bon cœur.

FRANCK.

Je vous réponds qu'elle en ſeroit ravie... Si c'étoit pour ſon bien. Par exemple, Mylord eſt nommé Ambaſſadeur en Danemarck, elle ſollicite ſon départ, & ne compte point du tout le ſuivre. D'ailleurs avec deux cents marcs d'argent & ſon travail, Monſieur Thomas peut très-bien mener ſon beau-père, ſa femme & ſes enfans.

THOMAS, *ſe levant.*

Parlons raiſon, Monſieur Frank. Voulez-vous que je faſſe ſortir pour la première fois de l'Angleterre, un vieillard comme mon beau-père, & cela pour être errant de ville en ville pendant trois ans ? Voulez-vous que j'expoſe ma femme & mes enfans aux fatigues de voyages continuels, aux riſques de manquer ſouvent d'ouvrage, aux dangers de ne me trouver peut-être à portée d'aucuns ſecours ? Voulez-vous enfin que je manque à la fois à tous ceux qui m'ont employé & qui comptent ſur mon exactitude ? Non, Monſieur Franck, je ſais borner mon ambition, & ne veux ni me ſéparer de tout ce que j'aime, ni l'expoſer pour être un peu plus riche.

MOLLY.

Digitized by Google

MOLLY.

Mais, Monsieur Franck, qu'est-ce qui nous manque pour être heureux ? Je ne changerois pas mon sort contre celui de Lady Lallin, qui nous offre si généreusement ses richesses ; & peut-être envieroit-elle le mien, si elle en connoissoit la douceur.

FRANCK, *à part.*

Je ne réussirai point encore par là. (*haut.*) Vous ne changeriez pas votre sort ? vous ne voudriez donc pas être Lady ?

MOLLY.

Oh ! pardonnez-moi ; Thomas seroit Lord.

FRANCK.

Et vous, Monsieur Thomas, vous seriez enchanté d'être un Lord ?

THOMAS.

Moi ? Non, je vous jure.

FRANCK.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

THOMAS.

Parce que je ne vois pas ce que cela pourroit ajouter à notre bonheur, première raison ; secondement, parce que c'est un métier que je crois bien difficile à bien exercer.

FRANCK.

Un métier ?

THOMAS.

Oui, un métier, comme d'être menuisier ; que je sais l'un, & que j'ignore l'autre... Monsieur Franck, voilà votre reçu... Tiens, ma femme, porte cet argent à ton père.

MOLLY, *bas à Thomas.*

Oui... Mon ami, viens donc vîte nous retrouver, je veux te parler. Cette méchante Lady m'inquiète avec sa proposition ; elle a fait du mal à tant de monde.

THOMAS, *bas à sa femme.*

Tout à l'heure, ma chère amie... (*haut.*) Si les ouvriers ont besoin de moi, j'irai bientôt à ma boutique, entends-tu ?

MOLLY.

Oui, mon mari. Ah ! voilà un Lord qui vient. C'est encore de l'ouvrage, apparemment. Tant mieux.

FRANCK, *à part.*

Comment morbleu ! c'est le Lord Kiston, frère de Lady Lallin ! Tout est perdu pour elle, s'il se doute de la moindre chose.

(*Molly sort.*)

Digitized by Google

SCENE VI.

Lord KISTON, FRANCK.

Lord KISTON, *appercevant Franck.*

JE vous rencontre très-à-propos ; j'avois à vous parler. Attendez-moi dans cette boutique, & quand j'aurai fini avez ces bonnes gens-ci, vous me ſuivrez chez moi, entendez-vous ?

FRANCK.

Cela ſuffit, Milord. *(Il ſort.)*

SCENE VII.

Lord KISTON, THOMAS.

Lord KISTON.

C'EST ici la maiſon du menuiſier Frick ?

THOMAS.

Oui, Milord.

Lord KISTON.

Eſt-ce vous, jeune homme ?

THOMAS.

Je ſuis ſon gendre.

Lord KISTON.

Cette jeune perſonne que je viens de voir eſt ſa fille apparemment ?

THOMAS.

C'eſt ſa fille unique.

Lord KISTON.

Y a-t-il long-temps que vous êtes mariés ?

THOMAS.

Voilà la quatrième année.

Lord KISTON.

Avez-vous des enfans ?

THOMAS.

J'en ai deux, Milord.

Lord KISTON, *à part.*

Tant-pis. *(haut.)* Etes-vous heureux dans votre ménage ?

THOMAS.

Ah Milord ! la candeur, la vertu, l'eſprit, les grâces, la beauté, tout s'eſt réuni pour faire mon bonheur.

Lord KISTON, *à part.*

Que de difficultés ! *(haut.)* Avertiſſez, je vous prie, votre

Digitized by Google

beau-père que le Lord Kiſton voudroit lui parler en particulier.

THOMAS.

J'y cours, Milord.

Lord KISTON.

Ecoutez : ſi par haſard il n'étoit pas pour le moment chez vous, j'attendrois. Vous n'auriez qu'à m'envoyer Franck, à qui j'ai ordonné de m'attendre dans votre boutique. Il faut que je lui parle.

THOMAS.

Je vais l'avertir, Milord. (*Il ſort.*)

Lord KISTON, *ſeul.*

Quelle raiſon a pu le conduire ici ! Ce Franck eſt un mauvais ſujet.

SCENE VIII.

Lord KISTON, FRANCK.

FRANCK, *avec le ton d'un faux apquin.*

MILORD, Thomas Frick eſt ſorti, ſon gendre l'eſt allé chercher, & m'a dit qu'en attendant vous vouliez me faire l'honneur de vous entretenir avec moi.

Lord KISTON.

Votre père eſt mort au ſervice du mien ; il étoit homme d'honneur, & je le regrette. Vous êtes au ſervice de ma ſœur, & je vous ſoupçonne d'être un malhonnête-homme.

FRANCK.

Moi, Milord ? Lady Lallin m'honore de ſa confiance, & je la mérite.

Lord KISTON.

Ecoutez : j'aime mieux croire que vous méritez mon eſtime que mon reſſentiment. Cependant je ſerois fondé à douter de votre droiture. Répondez-moi : quel étoit votre deſſein, en prenant dans mon cabinet & à mon inſu la communication de certains papiers dont je réſervois à moi ſeul la connoiſſance ? Vous ſavez que ce n'eſt pas pour cela que je vous avois ouvert mon cabinet : c'eſt au moins un abus de confiance très blâmable.

FRANCK, *embarraſſé.*

Milord... c'eſt que... comme on raconte tant de choſes au ſujet des Spencer... Tout cela me paroiſſoit un roman... & vous ſavez que la curioſité... J'ai trouvé par haſard cette lettre... & je me ſuis amuſé à la lire.

Lord KISTON.

Vous me trompez : ce n'eſt point par haſard que cette lettre eſt tombée ſous votre main.

Digitized by Google

FRANCK.

Pardonnez-moi, Milord, c'étoit en cherchant des papiers pour Lady Lallin ; vous ſavez que depuis long-temps elle vous prioit de me permettre l'entrée de votre cabinet.

Lord KISTON

Oui, je ſais cela. A la bonne heure ; je veux bien croire que c'eſt ou par haſard ou par ordre de ma ſœur, & je ne vous en ſais pas mauvais gré, puiſque dans le dernier cas vous n'auriez fait une imprudence que par attachement pour elle.

FRANCK.

Ah! vous êtes bien bon, Milord. Cela eſt vrai, je ſuis ſon plus fidèle ſerviteur.

Lord KISTON.

Et vous avez ſans doute inſtruit ma ſœur de ce que vous avez découvert dans cette lettre importante qui contient le ſort de la famille des Spencer ?

FRANCK.

Ah! Milord, c'eût été abuſer du haſard qui me l'a fait trouver. C'étoit un ſecret à vous, Milord. Je crois bien que Lady Lallin m'auroit payé cher pour le ſavoir ; mais j'ai mieux aimé perdre c'eſt argent-là que de manquer à la probité.

Lord KISTON, *lui donnant une bourſe.*

Voilà pour vous dédommager de cette perte.

FRANCK, *prenant l'argent.*

Ah! Milord, je n'ai pas l'ame intéreſſée.

Lord KISTON.

Soit. Mais écoutez, vous me dites que vous êtes le plus fidèle ſerviteur de ma ſœur ? vous auriez pû lui confier par attachement ce que vous ne lui auriez pas dit par intérêt.

FRANCK.

Milord, il eſt sûr... vous ſavez comme naturellement on s'attache aux Grands : c'eſt, ſi vous le voulez, une foibleſſe, mais...

Lord KISTON.

Au fait, Monſieur Franck.

FRANCK.

Lady m'a ſouvent queſtionné au ſujet des Spencer, pour ſavoir ſi mon père m'en avoit rien dit avant ſa mort ; elle eſt même entrée à ce ſujet-là dans de certains détails avec moi ; elle m'a conté comment au moins la moitié des biens immenſes de ſon mari ſortoit de cette maiſon-là. Oh! il eſt sûr qu'elle s'en occupe ſouvent.

Lord KISTON.

Enfin, lui avez-vous parlé du contenu de cette lettre ?

FRANCK, *à part.*

Il vient de me payer pour avoir menti, voyons ſi par haſard il me récompenſeroit pour dire la vérité. (*Haut.*) Ah! Milord,

Digitized by Google

vous ne sauriez croire les violences que je me suis faites pour sacrifier mon honneur à mon attachement pour Milady. Il faut que j'aie, au moins la bonnefoi de m'en accuser devant vous, pardonnez-le moi. Il est vrai que je n'ai pu résister au plaisir de lui donner un avis aussi intéressant pour sa fortune. Que voulez-vous ? on aime ses maîtres ; je suis persuadé qu'au fond de l'ame vous convenez que vous payeriez cher un serviteur comme moi.

Lord KISTON.

Je doute que je puisse long-temps m'en trouver bien ; mais revenons, je vous prie. Savez-vous si ma sœur a formé quelques projets à ce sujet-là ?

FRANCK.

Non, Milord, je l'ignore.

Lord KISTON, *à part.*

Le fourbe ! (*Haut.*) Et que veniez-vous faire ici ?

FRANCK.

Ici, Milord ?... Je venois de payer des ouvrages que Lady a fait faire à ces bonnes gens-ci.

Lord KISTON.

Cela suffit ; allez, allez, laissez-moi.

SCENE IX.

Lord KISTON, *seul.*

IL est temps d'agir, je le vois. Ma sœur n'est pas femme à rester dans l'inaction, maintenant que je suis à Londres. Franck va surement l'informer de ma démarche ; elle va précipiter les siennes. Il est important de la prévenir : elle ne restitueroit pas de bon cœur les biens dont son mari jouit aux dépens de la famille des Spencer. Mais moi, je ne crois pas devoir ménager sa fortune aux dépens de l'honneur, de la probité & des dernières volontés de mon père.

SCENE X.

Lord KISTON, FRICK.

FRICK, *achevant de mettre son habit.*

JE vous ai peut-être fait attendre, Milord ; mais ne prévoyant pas que vous euffiez besoin de moi, j'étois sorti un instant.

Lord KISTON

Non, non, Monsieur Frick, asseyez-vous. (*Ils s'asseyent.*)

Digitized by Google

Votre gendre & votre fille me paroiſſent de bons ſujets; vous en êtes content ſans doute?

FRICK.

Ah! Milord, ils ſont la conſolation de ma vieilleſſe; je les ai élevés tous deux, & j'ai vû dès leur enfance le germe des vertus qui ſe développent aujourd'hui dans l'un & l'autre.

Lord KISTON.

Vous faites là votre éloge auſſi-bien que le leur.

FRICK.

Je ſuis bien loin de penſer à moi, Milord; le haſard a commencé l'ouvrage, le ciel a daigné le bénir, je vois ma boutique s'augmenter tous les jours. Mon gendre fait les entrepriſes les plus conſidérables, & les finit avec une perfection dont peu d'autres ſeroient capables. Il vient encore de faire marché pour une tribune dans le Palais de Weſtminſter, qui ſera un des plus beaux morceaux de l'Angleterre. J'aime trop ſans doute à parler de lui, & ce n'eſt pas à moi à faire ſon éloge, je le ſens; mais pardonnez, Milord, il étoit mon fils d'adoption avant d'être mon gendre.

Lord KISTON.

Ne craignez rien, tout ce que vous m'en dites m'intéreſſe.

FRICK.

J'abuſerois de votre patience. Daignez m'apprendre, Milord, ce qui me procure l'honneur que je reçois aujourd'hui.

Lord KISTON.

Nous y viendrons. De quelle province eſt votre gendre?

FRICK.

Je l'ignore.

Lord KISTON.

Comment! vous l'ignorez?

FRICK.

Oui, Milord.

Lord KISTON, *d'un ton de bonté.*

Ce que vous me dites redouble ma curioſité. Quel eſt-il enfin?

FRICK.

Milord, ce n'eſt pas avec vous que je dois déguiſer; mon gendre eſt un de ces fruits de la misère publique, que le haſard m'a fait rencontrer dans une de ces maiſons utiles où l'on en prend ſoin.

Lord KISTON.

Eh! quel haſard vous le fit connoître?

FRICK.

Une impulſion ſecrette m'y fit entrer, il y a maintenant ſeize ans; j'y vis avec admiration ces enfans bien ſoignés, bien tenus; l'air de gaieté & de ſanté ajoutoit au charme de leur âge. Pluſieurs m'entourerent, & répondirent avec juſteſſe & intelligence aux queſtions que je leur fis. Un d'eux à qui je de-

Digitized by Google

mandai comment il s'appeldit, me répondit qu'il avoit nom Thomas. Vous portez mon nom, lui dis-je. Eh bien, me dit-il, prenez-moi pour votre fils : je tâcherai que vous ne vous en repentiez jamais. Je fus touché de cette réponse, & lui dis que je le voulois bien, s'il étoit bon sujet. Les informations furent à son avantage. Je le demandai : on me l'accorda, en donnant mon nom & ma demeure.

Lord KISTON, *à part*.

C'est lui-même sans doute. (*haut.*) Quel âge avoit-il alors?

FRICK.

Environ douze ans; à peine en eut-il travaillé trois au métier de menuisier, qu'il sentit combien le dessin & la sculpture sont nécessaires dans cet état; il voulut apprendre l'un & l'autre, & quoiqu'il n'y passât guere que deux heures par jour, à vingt ans il avoit composé les ouvrages que vous voyez ici, qui, sans être aussi finis que ceux qu'il fait maintenant, sont cependant d'un bon goût, & au-dessus de ceux qu'on voit ordinairement.

Lord KISTON.

Sans doute que ses talens vous engagerent à lui donner votre fille?

FRICK.

Ils y contribuerent, il est vrai; mais ses mœurs me décidèrent. Il l'aima dès qu'il la vit; elle n'avoit que quatre ans alors. Elle n'a jamais eu d'autre maître à lire, à écrire, à dessiner; bien-tôt leur penchant l'un pour l'autre devint égal, je ne cherchai point à le combattre, mais à le régler. Si j'osois, Milord, descendre dans les détails naïfs de leur éducation, vous seriez touché des traits aimables dont j'ai été le témoin; j'en ai quelquefois versé des larmes de tendresse.

Lord KISTON.

Je suis pénétré de vos vertus. Puissiez-vous tous en être dignement récompensés!.... (*En se levant.*) Ecoutez, je voudrois que vous m'envoyassiez votre gendre. J'ai des arrangemens à prendre avec lui : j'ai beaucoup de choses à lui communiquer. Si je ne suis pas rentré, qu'il m'attende. Je compte être chez moi presque aussi-toi que lui.

FRICK.

Je vais le faire partir dans l'instant, Milord.

Lord KISTON.

Adieu, Monsieur Frick; comptez que je suis le meilleur ami de votre gendre.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MOLLY, *seule.*

MON mari ne revient point... Que peut lui vouloir ce Lord? pourquoi le retient-il si long-temps? Ces Seigneurs s'imaginent qu'un ouvrier a, comme eux, du temps à perdre. Je suis d'une inquiétude... Il a long-temps causé avec mon père... qu'avoit-il à lui dire? Mais je ne sais pas pourquoi je me tourmente ainsi: seroit-il naturel qu'un grand Seigneur comme lui, vînt chez un ouvrier dans l'intention de lui nuire? Non, je ne le crois pas. D'ailleurs je n'ai jamais entendu parler de ce Lord: s'il avoit fait du mal, tout Londres le sauroit. Cependant je ne suis pas maîtresse de mon agitation. Ce que nous a dit Franck... la visite de ce Seigneur..... des pressentimens..... des pressentimens, sur quoi fondés?..... Que sais-je? je suis plus alarmée aujourd'hui que je n'ai été de ma vie: mes larmes sont prêtes à couler.

SCENE II.

FRICK, MOLLY.

FRICK.

AVEC qui causes-tu donc? Quoi, tu es seule!

MOLLY, *se jettant dans ses bras.*

Ah, mon père!

FRICK.

Qu'as-tu? tu pleures? Qui peut en être cause? tes enfans?

MOLLY.

Mes enfans se portent bien; c'est mon mari qui m'inquiète. Mon père, vous avez long-temps entretenu ce Lord; que vous vouloit-il? que vous a-t-il dit? Pourquoi vous parler en particulier?

FRICK.

Il m'a dit qu'il étoit le meilleur ami de mon gendre, que je pouvois en être certain.

MOLLY.

Lui? Eh! pourquoi? A quel propos vous a-t-il dit cela?

FRICK.

Digitized by Google

FRICK.

Il m'a demandé quelle étoit ſa naiſſance. Je n'ai pas cru devoir lui taire la vérité; il m'a paru l'entendre avec intérêt; il m'a dit de lui envoyer ton mari, & qu'il ſeroit auſſitôt chez lui qu'il le pourroit. Sans doute qu'il a de l'ouvrage à lui commander.

MOLLY.

Eſt-ce qu'il ne vous a pas parlé?

FRICK.

Non.

MOLLY.

Ce n'eſt ſurement point cela. Un grand Seigneur qui a beſoin d'un ouvrier, l'envoie chercher; & s'il vient dans ſon attelier, c'eſt pour voir ſes ouvrages, & non pour s'arrêter à ſavoir ſon hiſtoire & s'informer de détails qui lui ſont abſolument inutiles.

FRICK.

Un grand Seigneur eſt un homme, ainſi qu'un menuiſier: & rien de ce qui tient à l'état de l'homme ne doit lui être étranger. D'ailleurs les bonnes mœurs & la vertu intéreſſent dans tous les états; & c'eſt ſans doute par le récit des vôtres que j'ai touché Milord.

MOLLY.

Ah, mon père! les vertus des Grands ſont l'ambition, la vengeance, la ſoif du ſang.

FRICK.

Ces vices ſont le malheur de l'humanité. Il n'eſt pas étonnant qu'on les reproche aux Grands, qui peuvent faire plus de mal que les autres; mais je ne te citerai que notre Reine, pour te prouver que les Grands peuvent avoir des vertus: ce qu'elle a fait à la priſe de Calais eſt digne d'un éternelle mémoire.

MOLLY.

Et la maîtreſſe de Mortimer a fait périr le Roi ſon mari dans des tourmens horribles.

SCENE III.

MOLLY, FRANCK, FRICK.

FRANCK.

AH! je vous trouve à propos, belle Miſtriſſ; vous me voyez au comble de la joie... Où eſt-il donc votre mari?... Oh! j'ai une grande nouvelle à vous apprendre. Aſſeyons-nous, que je vous conte cela. Mettez-vous-là, papa Frick. Je ne ſuis pas un ami froid, voyez-vous; d'ailleurs vous êtes de braves gens,

Digitized by Google

& cela intéreſſe toujours une ame honnête comme la mienne.

FRICK.

De quoi s'agit-il donc, Monſieur Franck?

FRANCK.

Je ſuis ſorti d'ici enchanté de la probité de votre gendre. Oh! c'eſt un homme rempli d'honneur. Ces deux marcs qu'il m'a rendus; c'eſt être honnête cela. Il auroit très-bien peu les garder ſans que je m'en fuſſe apperçu.

MOLLY.

Mais, Monſieur Franck, qu'eſt-ce donc qui vous étonne là-dedans? Il ne faut pas être tant homme d'honneur pour cela. Il faut ſeulement n'être pas un fripon.

FRANCK.

Tout comme il vous plaira; mais cela m'étonne, moi: cela me tranſporte... Croyez-vous qu'on trouveroit beaucoup d'ouvriers & de marchands de cette bonne foi-là? Auſſi, ſi vous ſaviez avec quel enthouſiaſme j'ai raconté ce beau trait à Lady Lallin... Elle veut vous voir.

MOLLY.

Nous voir! Et pourquoi?

FRANCK.

Oh! c'eſt une belle ame, & qui aime ſur-tout la probité; elle veut abſolument faire votre fortune. Elle a de grands projets ſur vous, ſur vos enfans.

MOLLY.

Mes enfans! Comment, elle ſait que j'ai des enfans, elle y penſe? Vous me faites frémir, Monſieur Franck.

FRICK.

Calme-toi, ma fille; je ne te reconnois pas: la moindre choſe t'inquiète aujourd'hui.

FRANCK.

M. Frick a raiſon, calmez-vous: elle ne veut que votre bien; & la preuve de cela, vous vous ſouvenez que tantôt je vous ai dit quelques mots touchant un projet qui lui étoit paſſé par la tête de vous faire voyager.

FRICK.

Eh bien?

FRANCK.

Eh bien: tout-à-l'heure, en écoutant le récit que je lui ai fait de vous, de vos tendreſſes mutuelles, de votre médiocrité, de votre déſintéreſſement, elle s'eſt attendrie, ſon ame s'eſt ouverte à la généroſité, à la grandeur. Ces bonnes gens, m'a-t-elle dit, leur ſort m'intéreſſe à un point que je ne ſaurois le dire, je veux abſolument qu'ils voyagent, & cela tout au plutôt; je veux que ce jeune homme devienne le plus fameux menuiſier du Royaume. Monſieur Franck, dites-leur bien que je le veux, entendez-vous? Je leur donnerai deux cents marcs par an.

Digitized by Google

MOLLY.

Mais, Monsieur Franck, votre réponse étoit toute faite. Nous vous l'avions dite ce matin, vous n'aviez qu'à la lui répéter.

FRANCK.

Sans contredit. Mais vous entendez bien que je me suis gardé de lui faire durement part de votre refus. Vouliez-vous que j'allasse lui donner de l'humeur contre vous ? Les Grands veulent être obéis, & quand malheureusement ils vous veulent du bien, si vous les refusez, bien-tôt ils vous veulent du mal. Oh ! je m'y suis pris bien plus adroitement.

FRICK.

Effectivement, quand on peut s'épargner le malheur de déplaire, cela vaut toujours mieux ; & M. Franck a bien fait de mettre un peu de ménagement dans vos refus.

FRANCK.

Oh ! je m'en suis bien mieux tiré : vous allez voir. Je lui ai fait entendre que deux cents marcs n'étoient qu'une misère qui ne pouvoient pas vous dédommager de ce que vous gagniez ici ; que quelques honorés que vous fussiez de ses bienfaits & de sa bienveillance, la somme étoit trop modique pour vous faire prendre ce parti ; que sans doute il n'est rien que vous ne fussiez en disposition de faire pour lui prouver votre zèle, votre respect & votre reconnoissance. Vous voyez bien que comme cela je ne la révoltois pas, & je la menois tout doucement à ce que je voulois.

MOLLY.

Ah ! Monsieur Franck, que je vous ai d'obligations ! Comment reconnoître ?...

FRANCK.

Eh non, vous vous moquez. Est-ce que Lady Lallin ne me récompense pas de tout ce que je fais pour elle ?... Dans cette occasion-ci, c'est la servir elle-même que de vous rendre contens d'elle.

FRICK.

Eh bien, Monsieur Franck ?

FRANCK.

Enfin comme elle ne perd pas de vue votre fortune, elle m'a promis qu'elle iroit jusqu'à vous donner cinq cents marcs, afin que vous puissiez voyager plus à votre aise. Voilà qui est généreux, & c'est, je pense, à-peu-près, tout ce que vous pouvez désirer.

MOLLY, *étonnée.*

Comment ! c'est-là ce que vous croyez avoir fait de mieux pour nous ?

FRICK.

Mais, Monsieur Franck, ce n'étoit pas tantôt la médiocrité des offres de Lady Lallin qui les leur a fait rejeter ; c'étoit...

Digitized by Google

FRANCK, *contrefaisant l'étonné.*

Quoi! votre refus avoit d'autres causes que l'intérêt? Il falloit donc me dire vos raisons tandis que j'y étois, j'aurois tout obtenu; car elle étoit dans un moment à convenir de tout avec vous.

MOLLY.

Monsieur Franck, entendez bien, je vous en conjure, que nous n'attendons aucun secours de personne, que nous ne désirons rien au monde, que rien ne peut nous déterminer à sortir de notre patrie; & dites bien à Lady Lallin que nous nous trouvons aussi heureux qu'il est possible; qu'enfin il n'est point d'offres, si brillantes qu'elles soient, qui puissent nous engager à quitter la vie douce & paisible dont nous jouissons ici.

FRANCK.

Encore faut-il donner quelques fortes raisons pour appuyer votre refus; car enfin, c'est lui manquer trop essentiellement que de rejeter, à propos de rien, une offre si avantageuse. Elle vous aime tant, qu'elle se pourroit trouver fort offensée de voir que vous avez de la répugnance à accepter ses bienfaits.

FRICK.

De la répugnance?

FRANCK.

De la répugnance, oui. Cela y ressemble: moi, je suis obligé de vous le dire en honnête homme.

MOLLY.

Vous me demandez quelques fortes raisons. En voici de convaincantes. J'ai un enfant de trois ans, un autre que je nourris encore: voulez-vous que par intérêt, j'aille risquer la vie de toute ma famille dans un âge aussi tendre? Voulez-vous que nous abandonnions notre père, un vieillard de soixante-dix ans, qui ne s'est jamais occupé que de nous & de notre bonheur, qui s'est sacrifié pour nous donner une éducation convenable à notre état, & qui n'exige de notre reconnoissance, que de nous voir le reste de sa vie jouir paisiblement de ses bienfaits? Oui; mon père, je vous le jure encore, & mon époux ne m'en dédira point, nous ne nous quitterons jamais: la naissance & l'amour nous en imposent la loi; mais croyez que ce dernier motif suffiroit seul, quand même vous ne nous seriez rien.

FRANCK.

Oui, voilà des raisons..... Vous aimez votre père..... Vous aimez vos enfans... Je l'avois prévu. Je l'ai dit d'avance pour vous à ma généreuse maîtresse, mais cela ne l'a pas arrêtée; elle veut prendre soin de vos enfans, elle veut s'en charger, & les faire élever avec son fils, qu'elle aime tendrement. A l'égard du bon papa, elle est convaincue qu'en voyageant avec aisance, le changement d'air ne peut lui être que très-

Digitized by Google

favorable, que la grande diſſipation le fera vivre des années de plus. Que voulez-vous ? Elle voit comme cela ; ce n'eſt pas ma faute à moi. Que dianrre peut-on objecter à quelqu'un qui fait tout pour vous, & qui parle avec ce déſir-là de vous voir heureux !

FRICK.

Monſieur Franck, mais tout ce que vous me dites là me paroît incompréhenſible.

FRANCK.

Vous pouvez vous en aſſurer dès aujourd'hui même.

MOLLY.

Et comment ?

FRANCK.

Elle vous attend ce ſoir, quand tous vos compagnons ſeront ſortis, que vous n'aurez plus d'ordres à donner, qu'enfin vous ſerez libres ; elle compte que vous irez tous la voir, la remercier, prendre enſemble des arrangemens, que vous lui menerez vos enfans. Vous ne pouvez vous en diſpenſer, elle le déſire, elle y compte, &... (*à Molly.*) Vous y viendrez, n'eſt-ce pas?

MOLLY, *embarraſſée.*

Je ferai ce que mon père & mon mari voudront.

FRANCK.

Oh! ils le voudront, ils le voudront ; cela ſeroit trop marqué. Moi, je vous parle en ami ; n'allez pas bleſſer ſon orgueil: c'eſt la partie délicate chez les grands Seigneurs... Elle a de puiſſans amis ; elle eſt femme à ne vouloir pas avoir le démenti d'une bonne action qu'elle entreprend... Et ſi par haſard elle alloit obtenir un ordre pour vous faire voyager malgré vous... Ecoutez, elle eſt grande, elle eſt généreuſe ; mais elle eſt violente.

MOLLY.

Le malheur eſt une épreuve qui manque rarement à la vertu ; j'eſpère du Ciel la grâce de la ſoutenir.

FRANCK.

Au ſurplus, vous voilà bien avertis : moi, j'ai cru faire tout pour le mieux. Penſez-y ſérieuſement ; je n'ai d'autre intérêt en vue que le vôtre. Je ne peux reſter plus long-temps ; j'ai de l'argent à donner, de ſa part, à deux familles indigentes. A ce ſoir : d'ici là vous vous conſulterez. (*A part en s'en allant.*) Hon! j'ai bien peur qu'il en faille venir aux grands expédiens. (*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCENE IV.

FRICK, MOLLY.

MOLLY.

LEs voilà donc ces vertus des Grands! Tyrans juſque dans leurs bienfaits, rien ne leur doit réſiſter; ils veulent qu'on ſacrifie, ſans remords, la vie des vieillards & des enfans.

FRICK.

Quelque raiſon ſecrette la fait agir.

MOLLY.

Sans doute, mon père, & ſi elle nous étoit connue, nous verrions toute la baſſeſſe de ſon ame cachée ſous ſon apparente généroſité.

FRICK.

Il faut cependant nous réſoudre à lui obéir, ſans quoi elle effectuera ſes menaces.

MOLLY.

Et mon mari nous abandonne en ces cruels momens!

FRICK.

C'eſt peut-être un bonheur: ſa ſenſibilité, dont il n'eût pas été le maître, auroit pu le faire répondre avec moins de douceur & de ménagement que toi.

MOLLY.

Quoi, mon père! eſt-ce que vous voudriez lui cacher ce qui vient de ſe paſſer?

FRICK.

Non, ſurement. Il y a même des meſures à prendre avec lui pour éviter les effets de la méchancheté de cette femme. Mais laiſſe-moi le ſoin de l'en inſtruire.

MOLLY.

Le voici.

SCENE V.

THOMAS, *mis proprement*, FRICK, MOLLY.

MOLLY.

COmme te voilà échauffé, mon ami! pourquoi revenir ſi vite?

THOMAS.

Pour te revoir plutôt, chère Molly.

FRICK.

Eh bien, que te vouloit ce Lord?

Digitized by Google

THOMAS.

Il n'eſt pas rentré, je ne l'ai pas vu.

MOLLY.

C'étoit bien la peine de te faire perdre toute une matinée.

THOMAS.

Je parierois que ce n'eſt pas ſa faute. D'ailleurs qui ne nous fait point attendre? Mais il m'a envoyé dire qu'il étoit retenu plus qu'il ne comptoit, que je m'en revinſſe, & que je l'attendiſſe à ma boutique, qu'il viendroit m'y trouver.

MOLLY.

Quelle grande affaire peut-il donc avoir à traiter avec toi?

THOMAS.

Je n'en ſais rien, mais je la crois bonne. Un Grand auſſi humain, auſſi affable, auſſi aimé dans ſon domeſtique, ne recherche point un homme de mon état ſans de grandes raiſons.

MOLLY.

Il ſuffit qu'il ſoit frère de Lady Lallin, pour que je m'en défie.

THOMAS.

Ah! quelle différence! Si tu voyois avec quel amour, avec quel intérêt il eſt ſervi, comme dans ſon abſence ſes gens ſont occupés de lui, & cherchent à prévenir ce qui pourra lui plaire, avec quelle tendreſſe ils en parlent..... Ce ſont ceux qui ſervoient ſon père, ou leurs enfans; & ſi les places qu'il a fait avoir à quelques-uns d'eux, ſelon leurs talens, le forcent d'en prendre de nouveaux, ou ils ne reſtent pas long-temps, ou ils prennent bien-tôt le même eſprit.

MOLLY.

Ce n'eſt pas là l'hiſtoire de Lady Lallin, qui en change pluſieurs fois par an, à ce qu'on dit.

THOMAS.

Il eſt vrai. Je ne ſais que Franck qui y ſoit reſté depuis près de deux ans.

MOLLY.

J'en dirois bien la raiſon, mais tu m'accuſerois d'être méchante.

FRICK.

Puiſque tu attends Milord, implore donc ſa protection contre ſa ſœur, qui nous a fait preſſentir par ſon agent M. Franck, qu'elle obtiendroit un ordre pour nous faire quitter l'Angleterre, ſi nous n'acceptions pas cinq cents marcs par an, qu'elle nous a fait offrir de nouveau pour nous en éloigner.

THOMAS.

Mais quel peut être ſon motif? Eſt-ce que Franck ne vous l'a pas laiſſé entrevoir?

MOLLY.

Elle veut prendre ſoin de nos enfans, elle veut que nous allions chez elle ce ſoir avec eux, elle nous attend... Eſt-ce que tu les y meneras, mon ami?

Digitized by Google

THOMAS.

Ses offres, quelques sources qu'elles aient, méritent nos remercîmens. Nous ne pouvons nous en dispenser; elle est d'un rang qui mérite nos respects.

MOLLY.

Nous n'y irons pas, si tu m'en crois. La vertu peut m'en imposer, mais jamais la grandeur.

THOMAS.

Cette maxime est trop forte, chère Molly : la distinction des états n'est point une chimère.

MOLLY.

Nous l'éprouvons bien, c'est une tyrannie.

THOMAS.

Tu te trompes encore, en prenant l'abus pour la chose même.

SCENE VI.

Lord KISTON, FRICK, THOMAS, MOLLY.

Lord Kiston, suivi d'un de ses gens qui porte une cassette & se retire après la lui avoir remise.

Lord KISTON.

JE suis bien fâché de vous avoir fait prendre une peine inutile, Monsieur Thomas; mais des formalités que je ne prévoyois pas m'ont retenu jusqu'à présent.

THOMAS.

Vous êtes trop bon, Milord.

Lord KISTON.

Qu'on me donne cette cassette. Mettez-vous ainsi que moi près de cette table. Asseyons-nous. (*Ils se regardent, & n'osent s'asseoir; Milord leur en fait signe deux fois, à la seconde ils obéissent.*) Asseyez-vous, je vous prie. Cette cassette étoit déposée aux enfans trouvés, & contient les preuves de votre état.

MOLLY.

Qu'entends-je !

THOMAS.

O Ciel !

Lord KISTON.

Lisez sur le dessus.

THOMAS *lit.*

« Cette cassette ne doit être remise qu'au Lord Kiston en » personne, & s'il venoit à mourir, à son plus proche héri- » tier. Mil trois cent vingt. »

FRICK.

Digitized by Google

FRICK.

Mais, Milord, à peine étiez-vous né ?

Lord KISTON.

C'eſt de mon père qu'il eſt queſtion. Vous ſerez bientôt inſtruits pourquoi elle n'a pas été retirée plutôt. Voici maintenant la lettre que j'ai trouvée dans les papiers de mon père, & dont le double eſt dans la caſſette. Liſez l'une, Monſieur Thomas, je vais donner l'autre à votre beau-père.

(*Il donne à Thomas la lettre qu'il a tirée de ſa poche, puis il ouvre la caſſette, & donne la lettre à Frick.*)

THOMAS, *lit.*

« La dernière révolution m'apprend, mon cher Lord, ce » que je dois craindre, & la foibleſſe du Roi, pour qui nous » nous ſacrifions mon père & moi, eſt peu propre à me raſſu- » rer. Je prends un parti extrême pour ſauver ce qui me reſte » de plus cher au monde. Je perſuade à Milady que ſon fils » unique eſt mort, & je le fais élever aux enfans trouvés ſous » le nom de Thomas, au lieu de celui de Hugues, ſous le- » quel il a été baptiſé. Si nous venons à bout de pacifier l'An- » gleterre, je le retirerai bientôt; ſi les troubles augmentent, » comme je le prévois, & que nous y ſuccombions, je le re- » commande à votre amitié. Quelque négligée que ſoit ſon » éducation, il en ſaura toujours aſſez pour défendre ſa pa- » trie, & notre exemple doit lui apprendre à ne pas craindre » d'expoſer ſa vie pour être fidèle à ſes maîtres. Vous trou- » verez dans la caſſette que j'ai fait porter aux enfans trouvés » le double de cette lettre, mon contrat de mariage avec Lady » Clare, nièce du Roi, & quelques pierreries, dont il peut » avoir beſoin, s'il n'héritoit pas de nos biens. HUGUES SPENCER » fils, Comte de Gloceſter. »

FRICK.

C'eſt abſolument la même choſe.

Lord KISTON.

Vous êtes le fils & l'héritier du Comte de Gloceſter, par conſéquent Lord de votre naiſſance.

MOLLY.

Ah ! Milord, eſt-il bien poſſible ? que ne vous devons-nous point !

THOMAS.

Milord, que de grâces à vous rendre !

Lord KISTON.

Je me dois maintenant de vous rendre compte de ce qui a empêché que vous ne fuſſiez plutôt retiré. Mon père étoit intime ami du vôtre, vous en pouvez juger par la lettre que vous venez de lire ; il fut compris dans ſa diſgrace après la priſe de Briſtol, & exilé en Guyenne par la Reine. Il avoit ſouvent fait ſolliciter ſon rappel, ſans l'obtenir. Je demandai de l'emploi dans les guerres que le jeune Roi Edouard entreprit en Franc

Digitized by Google

& en Bretagne; il me vit ſouvent, ſur-tout à Crecy & à Calais, où quelques actions brillantes me firent remarquer. Il me permit de revenir à Londres, me rendit le titre de Lord, que mon père que je venois de perdre, avoit toujours porté. Il me fallut aller mettre ordre à ſa ſucceſſion. Je trouvai cette lettre dans ſes papiers. Je me ſuis hâté de vous chercher en arrivant ici, &, avant tout, de vérifier les faits, pour ne vous pas donner une fauſſe joie.

MOLLY.

Que je ſuis contente, mon cher ami! nous allons être en état de faire tout le bien dont nous trouverons l'occaſion.

THOMAS.

Ah! je te reconnois, ma chère Molly; voilà le premier cri d'une ame ſenſible. Oui, nous ferons des heureux; c'eſt le plus beau partage de la grandeur. Nous connoiſſons la pauvreté, nous en ſerons touchés; nous avons ſenti des peines, nous le croirons facilement dans nos ſemblables.

FRICK.

Veux-tu m'en croire, Thomas?

THOMAS.

Vous ſavez que je m'en ſuis fait toujours un devoir.

FRICK.

Garde ces diamans pour te procurer quelques aiſances, & jette dans la Tamiſe le contrat & la caſſette. Tu vas porter un nom déteſté. Vois la fin de ton père & de ton aïeul, & quelle récompenſe ils ont reçue de leur attachement au Roi. Vois, au ſein de la faveur même, ton père trembler pour tes jours, être obligé de te cacher, & te faire élever parmi les enfans les plus obſcurs de la Nation. (*Montrant le Lord Kiſton.*) Vois Milord; ſon père étoit ami du tien, il eſt compris dans ſa diſgrace. Après vingt ans il n'a pas même la liberté dont jouit le dernier des Anglois, & ne ſeroit peut-être pas encore dans la capitale, ſi une circonſtance heureuſe n'eût fait voir au Roi ce qu'il perdoit dans un ſujet comme lui. Mon ami, les grandes places ſont pour les grands hommes; mais les grandes peines le ſont auſſi. Compare ton état, ſimple, mais honnête, avec celui d'un Lord, tu trouveras tout l'avantage de ton côté. Manques-tu du néceſſaire? trembles-tu pour tes enfans? es-tu malheureux dans ton ménage? Non, me diras-tu. Eh bien, mon ami, voilà les vrais biens; les autres ne ſont qu'une chimère, inventée par l'orgueil & la vanité.

MOLLY.

Mon père, quand vous m'avez donné un époux, je n'ai point recherché la naiſſance, vous le ſavez. Mon cœur a volé au-devant de votre choix, & je n'ai vu que ſon amour & ſes talens. Le fils d'un Lord peut ſe trouver chez un menuiſier, Thomas en eſt la preuve; mais il eſt un lâche, s'il

Digitized by Google

y reſte. Il eſt comptable à lui-même, à ſon Roi, à ſa Patrie, de tous les biens qu'il auroit dû faire. Il ne doit plus ſe regarder alors, mais le rang où il eſt placé, les devoirs qu'il eſt obligé de remplir, & la Nation, qui toute entière a les yeux ſur lui. Que ſavez-vous ſi Thomas Spencer ne ſera point oublier les crimes de ſes pères ? s'il ne ſera point le Héros de l'Angleterre, comme ils en ont été les tyrans ? La carrière qui s'ouvre devant lui eſt pénible ſans doute, mais il s'y préſente avec avantage, &, nous n'en pouvons voir les bornes. Va, cher époux, entres-y avec confiance ; cours où l'honneur t'appelle ; ſois un ſoutien de l'Etat & des lois. Si j'en juge par tes vertus, tu ſeras bien-tôt au pair de ce que l'Angleterre a jamais eu de plus grand.

Lord KISTON.

Vous avez raiſon, belle Miſtriſſ : de plus, on a jugé des crimes des Spencer par leur ſupplice, & l'on a oublié toutes les qualités qui les rendoient recommandables.

FRICK.

Mais encore en faut-il les moyens.

Lord KISTON.

Je ne doute pas que le Roi ne lui faſſe rendre tous ſes biens, dès qu'il ſaura qu'il exiſte, & j'emploierai tout mon crédit pour les lui faire obtenir.

MOLLY.

Il n'y a donc plus de difficultés. Sa fortune égalera ſa naiſſance, ſi Milord réuſſit.

FRICK.

Plus de difficultés ! J'en prévois de cruelles, mon enfant. Dans ce moment tu ne vois que l'élévement de ton mari. Tu n'es frappée que du déſir d'en voir rejaillir ſur toi toutes les douceurs.

MOLLY.

Je ne m'en défends pas, mon père ; mais quand je devrois en être la victime, je ne le conſeillerois pas autrement.

Lord KISTON.

C'eſt peut-être ce que vous avez à craindre.

THOMAS.

Que dites-vous, Milord ? Moi, je ſerois le malheur de ma chère Molly !

Lord KISTON.

Je ne vous cacherai pas que j'appréhende que vous n'y ſoyiez contraint. Un Lord ne peut ſe marier ſans la permiſſion du Roi. Donc, ſuivant les lois, votre mariage eſt nul. D'ailleurs la fille de Thomas Frick, menuiſier, toute vertueuſe, toute ſage, toute reſpectable qu'elle eſt, ne peut convenir au Lord Spencer. Il n'y a pas d'exemple de méſalliance dans le Royaume ; jugez ſi l'on commencera par vous à les autoriſer.

Digitized by Google

MOLLY.

Ah, Ciel! que nous apprenez-vous?

FRICK.

Voilà, ma fille, ce que je n'osois te faire connoître. Quel sera ton sort & celui de tes enfans?

MOLLY.

Ah! de quel coup venez-vous de m'accabler? Mais non, Milord, vous ne nous montrez encore que des craintes. Quand le Roi saura l'évènement qui rend l'état à mon époux, quand il sera instruit de la légitimité de nos nœuds, enfin quand on lui dira que je suis sa femme, il ne voudra plus nous séparer : il est lui-même époux & père. Mais quand même, contre mon espoir, il le faudroit absolument, oui, j'y consentirois encore. Va, cher Thomas, suis notre vaillant Monarque dans la route brillante que son courage lui a tracée; va partager les lauriers dont il se couronne. Comme Milord, à force de vertus, mérite sa confiance & ses bontés. Son exemple doit être ta règle. Tandis que son père languit dans un exil peu mérité, il brigue l'honneur de verser son sang pour sa patrie, & la contraint, par sa valeur, à réparer ses injustices. Voilà la conduite que tu dois tenir, voilà ton modèle. Voudrois-tu rougir devant ton semblable?

THOMAS.

Chère Molly, j'aurois à rougir bien davantage, si j'étois époux barbare & père dénaturé. Milord, vos grandeurs sont trop chères à ce prix. Je suis lié par le nœud le plus saint, rien ne sauroit le rompre que la mort. Ce vieillard respectable, plus mon père que celui qui m'a abandonné après m'avoir donné l'être, a tout fait pour moi; il m'a partagé son pain, qu'il ne gagnoit qu'à la sueur de son front, sans savoir si je pourrois le lui rendre un jour; enfin il m'a donné sa fille unique, dans l'espoir que je ferois son bonheur & deviendrois le soutien de sa vieillesse. Le Ciel a béni cette heureuse union, & depuis quatre ans je me vois père de deux fils, & vous voulez, Milord, qu'oubliant tant de bienfaits, j'abandonne un beau-père, j'ôte l'état à mes enfans, & déshonore ma femme? Non, Milord, renfermons dans la famille ce triste secret, & que toute l'Angleterre ignore qu'il existe un descendant du malheureux Spencer.

MOLLY, *tristement.*

Que parles-tu, mon ami, de me déshonorer? Je ne saurois être coupable au jugement du Ciel, ni vile aux yeux des hommes. Si j'étois la seule..... Mais, Milord, pardonnez : je suis mère..... Ah, Milord! la force m'abandonne..... Je ne me permets plus qu'un mot..... Achevez ce que vous avez commencé.

Digitized by Google

Lord KISTON, *ſe levant.*

Je le dois, belle Miſtriſſ, & je ne négligerai rien pour aſſurer votre commun bonheur.

MOLLY.

Ne vous occupez point de moi, Milord. Quel que ſoit mon ſort, on ne m'entendra jamais m'en plaindre. Mais, Milord, mes enfans..... mes enfans.....

THOMAS.

Raſſure-toi, chère amie, la première des lois eſt l'humanité; il n'en exiſte point qui puiſſe la détruire : & s'il étoit des cœurs aſſez barbares pour méconnoître ſa voix, l'ame d'un père eſt au-deſſus de tout pouvoir. Milord, vous connoiſſez la mienne. On peut à ſon gré régler mon état; mais on ne me fera jamais changer celui de mes enfans.

Lord KISTON.

Soyez sûrs qu'il ne dépendra pas de moi que tout ne s'arrange à votre plus grande ſatisfaction.

(*Molly ſe jette ſur la main du Lord, ſans rien dire. Il le ſouffre avec un geſte d'affection & d'intérêt, qui a l'air de promettre toute choſe à cette famille éplorée, Thomas lui prend l'autre main, & ils le reconduiſent avec l'expreſſion d'une douleur muette.*

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

THOMAS, *arrive ſeul, penſif, agité, marche, & dit quelques mots au haſard.*

OUBLIE ta femme... (*Il ſe promène*) Oublie tes enfans... (*Il ſe promène encore; enſuite il s'aſſied, comme par diſtraction, & dit :*) Comme ſi on pouvoit changer d'ame en changeant d'état!

(*Il ſe relève, & va s'aſſeoir dans un coin du Théâtre, de manière que Frick en entrant peut ne le pas appercevoir.*)

Digitized by Google

SCENE II.

THOMAS, FRICK.

FRICK.

OU mon gendre peut-il être allé ? il s'eſt levé de table tout d'un coup, & nous a quittés ſans rien dire... Jones... Jones...

SCENE III.

Les Précédens, JONES.

JONES, *encore dans l'éloignement.*

MONSIEUR..... (*Il arrive.*) Me voilà, Monſieur.

FRICK, *avec le ton du myſtère.*

Ecoute, Jones. Qu'eſt-ce que ma fille diſoit là-dedans, quand elle a parlé tout bas ?

JONES, *auſſi avec le même ton.*

C'eſt que vous ſavez bien qu'en regardant ſes enfans, elle s'eſt miſe à pleurer. Juſtement M. Thomas s'eſt levé de table dans ce moment-là. Elle a cru que c'étoient ſes larmes qui l'avoient fait en aller, & elle a dit tout bas qu'elle avoit eu tort de pleurer, & qu'à préſent elle feroit en ſorte de cacher ſa douleur, puiſque cela lui fait tant de peine.

FRICK.

Et où eſt-il donc ton maître ?

JONES.

Il eſt rentré par la boutique. (*l'appercevant & le montrant à Frick.*) Eh ! tenez, tenez. (*Il ſort.*)

SCENE IV.

FRICK, THOMAS.

FRICK.

AH, te voilà ! (*Thomas ſe lève.*) Venez donc vous remettre à table, mon ami, vous n'avez pas ſoupé.

THOMAS.

Je n'ai pas d'appétit, mon père.

FRICK.

Voilà la première fois que j'ai vu la triſteſſe & le dégoût à nos repas.

Digitized by Google

THOMAS.

Je n'étois pas un Lord.

FRICK.

Venez donc, votre femme vous attend.

THOMAS.

Ma femme... Elle me perce le cœur, ma pauvre femme.

FRICK.

Elle seroit venue elle-même vous chercher, mais elle est avec ses enfans.

THOMAS.

Ses enfans..... Les miens, mon père.

FRICK.

Ah, mon fils..... tu les a vus & les a quittés sans leur rien dire!

THOMAS.

J'étois préoccupé, je pensois.....

FRICK.

Viens donc, tu ne leur a pas fait la moindre caresse!

THOMAS.

Ce sont les premiers fruits de la richesse & de la grandeur.

FRICK, *regardant par l'allée.*

J'entends du bruit. C'est un domestique du Lord Kiston.

SCENE V.

MOLLY, THOMAS, FRICK.

MOLLY.

MON ami, voilà une lettre qu'un des gens de Milord t'apporte avec beaucoup de précipitation.

THOMAS, *hésitant d'ouvrir la porte.*

Cette lettre va donc décider de notre sort.

MOLLY.

Elle peut aussi causer tout ton bonheur. Donne, je la lirai; il ne nous écriroit pas avec tant de promptitude pour nous annoncer de mauvaises nouvelles.

THOMAS.

Tiens, puisses-tu ne pas te tromper!

MOLLY, *lit.*

» J'ai parlé au Roi, mon cher Lord; (*en s'interrompant*) Mon cher Lord, ce mot est de bonne augure. (*Elle continue de lire.*) » Il a été charmé qu'il existât un héritier d'une mai» son qui a servi son père avec tant de zèle. Il vous rend » votre rang & vos biens; à l'égard de votre mariage, il est » nul de droit, & ce que j'ai pu lui dire sur cet article ne » m'empêche pas de croire qu'il le fera casser. » Ah! Ciel!

Digitized by Google

(*Elle laisse tomber la lettre, & tombe elle-même sur une chaise de paille qu'elle renverse sur Frick, qui la relève.*)

FRICK.

Ah! ma fille!

THOMAS, *courant à elle, & la relevant dans ses bras.*

Chère Molly! Je devois prévoir cet accident, & ne pas lui laisser lire cette fatale lettre.

MOLLY.

Je n'ai pas été maîtresse de mon saisissement, Milord, car je ne peux plus vous donner d'autre nom.....

THOMAS.

Ah, Molly! je suis toujours ton amant & ton époux... Périssent toutes les grandeurs, s'il faut les acheter aux dépens de ces titres sacrés!

MOLLY.

Ne nous abusons point, mon cher ami, le plus grand bonheur qui puisse t'arriver maintenant, est de m'oublier. Souviens-toi seulement de tes enfans, ils seront mon unique consolation dans la retraite que je vais choisir. Ils me présenteront toujours ton image. Puissent-ils un jour imiter tes vertus!

THOMAS.

Chère épouse, j'ose encore espérer. Peut-être que Milord n'a pas bien instruit le Roi du bonheur de notre union, peut-être qu'en un autre temps il nous accordera ce qu'il refuse aujourd'hui. Pourroit-il en m'approchant de lui, vouloir causer le malheur de ma vie?

FRICK.

Je ne te ferai point de reproches, ma chère Molly; mais que tu te serois épargné de peines, si tu avois laissé ton mari suivre mon conseil!

MOLLY, *se levant.*

Je l'en empêcherois encore, mon père, non pour affecter une vaine insensibilité que mon cœur dément, mais pour voir mon époux à sa véritable place; enfin nous serons les seuls malheureux qu'il ait faits dans l'Angleterre, & j'entendrai toutes les bouches retentir de ses louanges & publier ses bienfaits. Je l'avouerai, cette idée seule console mon ame, l'élève, & me donne la force de supporter mes malheurs. Oui, mon cher Thomas, s'il est encore quelque bonheur pour moi, quand je ne te verrai plus, ce sera d'apprendre que tu la justifies.

THOMAS.

Hélas! Molly....

FRICK.

Mes enfans, pourquoi vous attendrir sur des évènemens qui sont encore incertains? Attendons avec confiance & soumission ce qu'il plaira au Roi d'ordonner de notre sort.

SCENE

Digitized by Google

SCENE VI.

FRANCK, MOLLY, FRICK, THOMAS.

FRANCK.

Vous me voyez dans la plus grande affliction. Je vous l'avois prédit, Lady Lallin eſt furieuſe, ſur ce que je lui ai raconté que vous refuſiez ſes dons. Sur ce quelle a vu que vous ne veniez pas même l'en remercier ce ſoir avec vos enfans, comme elle l'eſpéroit, elle vient d'obtenir un ordre pour vous faire paſſer à Calais avec toute votre famille, & l'on va venir inceſſament le mettre à exécution.

MOLLY.

Je m'étois bien trompée en croyant mes malheurs à leur comble !

THOMAS.

O ma chère Molly ! ſens-tu notre bonheur ? nous ne ſerons point ſéparés. Monſieur Franck, que Lady ſe hâte de nous faire ſigner cet ordre, on nous trouvera prêts à partir. Va, chère épouſe, va prendre ce qui eſt abſolument néceſſaire pour tes enfans & pour toi, & qu'il n'y ait aucun retardement dans notre obéiſſance. Mon père nous ſuivra dans quelques jours, quand il aura mis l'ordre néceſſaire à nos affaires....Il eſt donc des ſituations où l'exil même eſt une faveur !

MOLLY.

Eh quoi, tu veux....

FRICK.

Oui, ma fille, il doit agir en homme. Forcée de choiſir entre les préjugés & la nature, toute ame ſenſible n'a qu'un parti à prendre.

FRANCK.

Mais écoutez, vous pourriez vous cacher pendant quelque temps, on trouveroit peut-être moyen de fléchir Milady.

THOMAS.

Moi, me cacher ! Cet ordre comble mes vœux. Je ne l'attends pas avec tranquillité, mais avec joie. Eh va donc, chère Molly, tu ne ſeras point aſſez tôt prête.

MOLLY.

Y penſes-tu bien, mon cher Thomas ?

THOMAS.

Comment, ſi j'y penſe ? c'eſt ce qui pouvoit nous arriver de plus heureux dans la conjoncture où nous ſommes.

MOLLY.

Ton parti eſt pris, je le vois, il faut que je prenne le mien.

Elle ramaſſe la lettre qu'elle a laiſſé tomber quand elle s'eſt évanouie, & ſort.

Digitized by Google

SCENE VII.

FRANCK, THOMAS, FRICK.

FRANCK.

MAIS pourquoi faire tête à l'orage, tandis que vous pouvez le conjurer ?

THOMAS.

Je vois que vous voudriez sauver un crime à Milady, & que par une fuite volontaire, nous lui évitassions la honte de nous faire signifier un ordre surpris au Roi sur un faux exposé ; mais par un hasard imprévu, sa fausseté même nous est utile. Ainsi, Monsieur Franck, si elle vous a envoyé pour épier l'effet que cette nouvelle feroit sur moi, vous en avez été le témoin, vous lui pouvez aller rendre compte.

FRANCK, *à part.*

Ce diable d'homme est sorcier. (*haut.*) Vous avez une étrange idée de ma probité, Monsieur Thomas.

FRICK.

Vous trahissez donc Milady en venant nous révéler un secret que nous ne devions apprendre qu'au moment de l'exécution ?

FRANCK.

C'est cela même. Je vous ai connu chez Milady, j'ai plaint votre sort, & j'ai cru vous rendre service en vous avertissant.

FRICK.

Quelle confiance pourrions-nous prendre en lui ? Il s'avoue encore plus méprisable que tu ne le supposois.

FRANCK.

Vous croyez donc, Monsieur Frick, qu'on peut voir, sans souffrir, opprimer la vertu ?

THOMAS.

Un autre que moi diroit peut-être oui, quand on vous ressemble.

SCENE VIII.

FRANCK, FRICK, THOMAS, UN SERGENT, DEUX ARCHERS.

FRANCK.

MAIS on apporte l'ordre du Roi (*au Sergent.*) Monsieur, placez vos gens de façon que personne n'entre ni ne sorte.

Digitized by Google

(*à Thomas.*) Et vous, préparez-vous à obéir.

THOMAS.

Tu changes de langage maintenant que tu vois ta noirceur autorisée d'un ordre respectable. Si quelque chose pouvoit l'avilir, ce seroit de t'en voir l'organe.

FRICK.

Tu voudrois que nous fussions assez imprudens pour chercher à nous y soustraire, mais nous allons obéir.

FRANCK.

Vous n'avez pas voulu que Lady fût votre bienfaitrice, vous l'avez rendue votre ennemie.

THOMAS.

En ce moment si son inimitié est un bonheur pour nous, & quelque part que nous soyions, nous y serons surement plus heureux qu'elle ne l'est ici.

FRANCK.

Comment cela ?

THOMAS.

Nous n'aurons point de remords.

FRANCK.

Comment ! vous osez insulter Lady Lallin ? vous n'êtes encore que des ingrats, prenez garde de vous rendre plus coupables.

THOMAS.

Malheureux, si je disois un mot, je te ferois tomber dans l'abyme que tes scélératesses ont ouvert sous tes pas. Si l'ordre qu'on vient m'annoncer ne rempliſſoit le plus doux de mes vœux, si j'écoutois la voix du sang qui circule dans mes veines... Mais non, parle, parle, infame. Ton impudence & ta bassesse te mettent au dessous de ma vengeance...

FRANCK, *au Sergent.*

Monsieur, ces gens-là s'apprêtent à devenir rebelles ; donnez, s'il vous plaît, vos ordres en conséquence.

THOMAS.

Je vous ai déjà dit que nous allions obéir. Ma femme est allée préparer ce qui nous est absolument nécessaire pour notre départ..... Vous, mon père, écoutez,

(*Il lui parle bas.*

FRANC, *à part.*

Cette lenteur-là m'inquiéte. J'ai heureſement pourvu à tout ; mais on tarde bien à venir faire cette seconde expédition.

FRICK.

Oui, tu as raison, mon fils, notre patrie sera par-tout où nous vivrons ensemble.

THOMAS.

Allez de grâce, allez voir si ma femme a bientôt fini.

(*Frick sort.*)

Digitized by Google

SCENE IX.

FRANCK, THOMAS, LE SERGENT, LES ARCHERS.

THOMAS, *à part.*

ME priver de ma femme, de mes enfans! Jamais, jamais.

FRANCK, *à part.*

Que diantre! on n'arrive point. Tout ceci ne va pas auſſi vîte que je l'imaginois; je commence à craindre quelque retour fâcheux.

THOMAS, *à part.*

Cet ordre obtenu pour me faire ſortir d'Angleterre m'étonne à un point!..... On aura trompé le Roi, on lui en aura impoſé : tant de gens ſont zélés pour faire le mal! Lady les paye de mon bien. Ah! qu'elle le garde, qu'elle le garde.

SCENE X.

FRICK, FRANCK, THOMAS, LE SERGENT, LES ARCHERS.

FRICK.

MON ami, ta femme n'eſt ni dans ſa chambre ni dans la boutique.

THOMAS.

O Ciel! & mes enfans?

FRICK.

Jones m'a dit l'avoir vu ſortir tenant dans ſes bras celui qu'elle nourrit : l'autre eſt dans la boutique avec lui.

THOMAS.

Et avez-vous vu quelques préparatifs de départ?

FRICK.

Pas le moindre.

THOMAS.

Je m'y perds : où peut-elle être allée?

FRICK.

Je ne ſaurois l'imaginer.

THOMAS.

Je frémis. (*à Franck.*) Si l'on avoit eu la ſcélérateſſe..... Dieux! quel affreux ſoupçon! Tremblez qu'il ne ſe vérifie.

Digitized by Google

FRANCK.

Quel eſt-il ce ſoupçon ?

THOMAS.

Qu'on a fait enlever ma femme. Si le moindre bruit, le moindre cri l'avoit pu juſtifier, vous ne ſeriez déjà plus.

SCENE XI.

Les Acteurs précédens, JONES.

JONES, *accourant & criant.*

MONSIEUR Thomas, Monſieur Thomas, voilà des hommes qui emportent votre fils.

THOMAS, *s'écriant & ſortant avec Jones.*

Ah, Dieu ! ah, Dieu !

FRANCK.

Bon ! il ſort : voilà ce que nous demandions.

(*Il ſort en courant avec le Sergent & les Archers.*)

SCENE XII.

FRICK, *ſeul, tendant les bras à la couliſſe.*

MES enfans !.... Mes enfans !.... Mon fils !.... Ah, Ciel !.... (*Il ſe laiſſe tomber de foibleſſe & d'effroi ſur une chaiſe.*)

Il va ſe perdre. On me l'enlève, on me les enlève... Ma fille ! Hélas ! tout eſt fini pour moi. L'effroi épuiſe le peu de force qui me reſtoit. O la plus barbare, la plus cruelle de toutes les femmes, que t'avons-nous fait ?.... Mais Ciel ! me trompé-je ? Non : c'eſt lui, c'eſt mon fils que je revois. Mon fils ! mon cher enfant !

SCENE XIII.

FRICK, THOMAS, LE SERGENT.

THOMAS, *d'une voix étouffée, tremblant de colère, le col de ſa chemiſe défait, comme un homme qui ne ſe connoît plus, tenant d'une main ſon fils, & de l'autre un inſtrument de ſon métier.*

LE voilà..... le voilà, mon enfant..... L'indigne Franck ! Ils ont pris la fuite, les lâches..... Ma femme..... Je ne la

Digitized by Google

point..... *(au Sergent.)* Vous m'avez secouru..... Ce sont des malheureux..... sans vous... je succombois... ma femme... gardez bien mon fils, le voilà..... Je vais..... Où la chercher ? Ma femme..... Mon enfant..... J'entends, je vois sa mère.

SCENE XIV.

FRICK, THOMAS, LE SERGENT, MOLLY.

MOLLY, *au comble de la joie.*

AH, Ciel ! ah, mon ami, mon ami !.....

THOMAS, *égaré.*

Où est mon fils ? où est mon fils ?

MOLLY.

Tous nos voisins sont assemblés... Je le leur ai donné... Ils m'ont parlé..... Je n'ai rien écouté..... Je viens..... Ah ! quelle joie ! je viens de parler au Roi.

FRICK.

Au Roi ! Eh, grand Dieu ! que lui as-tu dit ?

MOLLY.

Je n'en sais rien ; je ne me souviens que de sa bonté & de sa réponse.

THOMAS.

Eh, quelle réponse ? Qu'as-tu été lui demander ?

MOLLY.

Je ne suis pas assez tranquille pour te détailler tout cela. Ce dont je me souviens, c'est qu'il m'a dit en me prenant la main & me faisant relever : allez dire à Lady Lallin ou à ceux qui viendront de sa part, qu'elle n'a point d'ordre pour faire arrêter un Lord, & que je révoque celui qu'elle m'a surpris pour envoyer à Calais la famille de Thomas Frick.

THOMAS.

Ah, Molly !

MOLLY.

Qu'as-tu, cher ami ?

THOMAS.

Tu m'as perdu.

MOLLY.

Que veux-tu dire ?

THOMAS.

Je ne peux vivre sans toi, tu ne l'ignores pas ; ta démarche imprudente va nous séparer.

MOLLY.

Cher époux, si je n'avois regardé que moi, je ne me serois pas sans doute conduite déjà ainsi ; mais je me suis oubliée un moment, & je crois voir toute l'Angleterre m'en remercier.

Digitized by Google

SCÈNE DERNIERE.

Les Précédens, Lord KISTON.

Lord KISTON, *en dehors.*

QU'ON m'ouvre à l'instant, c'est de la part du Roi.

MOLLY, *courant ouvrir elle-même.*

Ah! c'est Milord.

Lord KISTON, *au Sergent.*

Monsieur, vous pouvez vous retirer, & emmener vos gens. Le Roi m'a chargé de vous le dire; & d'ailleurs je vous réponds de ces personnes que vous aviez ordre d'arrêter.

(*Le Sergent sort.*)

MOLLY.

Vois-tu, mon ami?

Lord KISTON.

Le Roi est enchanté de vous, aimable Mistriss. Il est entré chez la Reine, où j'étois, rempli d'admiration de votre courage & de votre générosité.

MOLLY.

En vérité, Milord, je ne me souviens que de m'être jetée à ses genoux en lui présentant votre lettre & mon fils; j'étois si agitée, si inquiète..... Imaginez que j'ai osé prendre sur moi une action de cette conséquence. Pardonnez-le moi, cher époux, je ne voyois alors que votre danger. Oui, Milord, quelque sûre que je fusse de ce que j'avois à dire, je ne serois point étonnée d'avoir dit le contraire.

Lord KISTON.

Vous n'avez rien dit qui ne fût placé & intéressant. Le Roi en a été si ému, que j'ai vu ses yeux se remplir de larmes en le racontant, & la Reine ne pouvoit retenir les siennes à ce trait touchant qu'il nous a rapporté, que vous ne réclamiez point contre une loi que votre état même vous faisoit ignorer; mais que votre mari préféroit l'exil avec vous aux honneurs qui suivent le rang de Lord, s'il falloit s'en séparer; que quelque flatteur que fût un pareil sacrifice, loin de vous y prêter, vous veniez implorer son autorité pour l'empêcher. Vous avez été contente de sa réponse. Il m'a en outre chargé de faire savoir à tous ceux qui avoient eu part à la confiscation des biens de Hugues Spencer, Comte de Glocester, que s'ils n'étoient rendus dans trois jours, il feroit saisir tout les leurs. Il m'envoie pour vous faire sentir les effets de sa bonté, & arrêter les entreprises de ma sœur.

FRICK.

Ah, Milord! si vous saviez combien elles ont été cruelles!

Digitized by Google

THOMAS, *montrant Molly.*

Mon père, n'affligeons pas cette ame sensible. Puisse-t-elle à jamais ignorer.....

MOLLY.

Comment donc ?

THOMAS.

Tendre épouse ! Oui, tu es un Ange descendu du Ciel pour faire mon bonheur. Milord, le Roi voudroit-il me séparer d'une femme aussi généreuse ? Il seroit plus cruel que.....

Lord KISTON.

Non, il ne le veut pas. Et la Reine, toujours sûre de son pouvoir quand il s'agit de faire du bien, a obtenu que votre mariage ne seroit point cassé, & que la touchante Molly Frick lui seroit présentée sous le nom de Lady Spencer.

THOMAS.

O Edouard ! ô mon Roi ! voilà l'unique bienfait que mon ame désiroit.

MOLLY.

Milord, vous ne mettez point de bornes à vos bontés.

Lord KISTON.

Vous ne me devez rien. Je suis trop heureux de vous avoir obligés. Mais, aimable Molly, la Reine veut vous voir aujourd'hui avec votre famille. Dans quelques jours Lady Spencer lui sera présentée avec plus de cérémonie. Aujourd'hui ce n'est encore que cette généreuse Molly dont toute la Cour a admiré le courage.

THOMAS.

Ah, Milord, que de grâces à vous rendre !

FRICK.

Homme vraiment digne de votre naissance !..... O Ciel ! tu peux seul récompenser tant de vertus.

FIN.

Permis d'imprimer, ce 4 décembre 1786.

LARTIGUE, Juge-Mage.

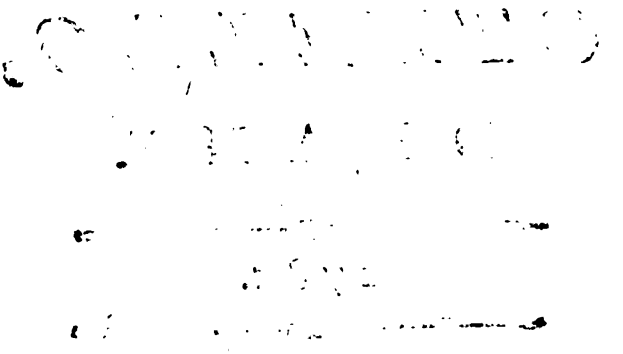
Digitized by Google

OTHELLO,

DRAME.

1785.

Digitized by Google



Digitized by Google

OTHELLO,

DRAME

en cinq Actes & en vers,

Imité de SHAKESPEARE;

PAR MONSIEUR BUTINI,

ancien Procureur Général de Genève.

Digitized by Google

Digitized by Google

PREFACE.

L'on a comparé quelquefois les Drames d'*Othello* & de *Zaïre*. Les héros de ces piéces, vifs, ſenſibles, impétueux, reſpirent l'un & l'autre l'honneur & la tendreſſe. *Oroſmane* chérit ſon amante, *Othello* chérit ſon épouſe; tous deux ſont paſſionnément aimés; tous deux livrés aux accès de la jalouſie, frappent la beauté qu'ils adorent, découvrent leur erreur après le crime, & ſe puniſſent de ce forfait involontaire. Mais toutes ces reſſemblances ne ſont que générales; & l'on en trouve d'auſſi frappantes peut-être entre *Mahomet* & *Atrée*, entre *Bajazet* & *Zulime*.

D'ailleurs, l'intrigue eſt mue par des reſſorts bien oppoſés : de malheureuſes circonſtances ſe réuniſſent contre *Zaïre* & empoiſonnent l'eſprit d'*Oroſmane*;

Digitized by Google

vous le diriez le jouet de la fatalité plus que des hommes : mais *Othello* eſt déchiré de ſoupçons jaloux par les manœuvres ſavamment combinées d'un ſcélérat, qui cherche à ſatisfaire les deux paſſions de ſon cœur, l'ambition & la vengeance.

La contexture des deux Pieces, la marche, les ſentimens, les ſituations, preſque tout differe : à peine compte-t-on cinquante vers dans *Zaïre* qui ſoient ſenſiblement empreints du ſceau de l'imitation ; il ſerait injuſte de diſputer à *Voltaire* le mérite d'avoir créé cette Tragédie, pleine d'effet & ſupérieurement écrite : & pour moi, je ne ſerai pas ſoupçonné ſans doute du ridicule orgueil d'oſer lutter contre un des maîtres de la Scene Françaiſe.

Je m'arrêterai peu ſur quelques changemens indiſpenſables dans la Piece de *Shakeſpeare*. On ſent aſſez qu'il fallait ôter à *Othello* ſa figure baſanée,

Digitized by Google

adoucir le dénouement, élaguer quelques ſcenes, ſimplifier la marche, réduire le ſujet aux trois unités. Rien n'eſt plus aiſé que de retrancher des défauts graves, trop communs ſur la Scene Anglaiſe, mais rien n'eſt plus difficile que d'en conſerver les beautés.

Si cette Piece peut ne pas déplaire aux véritables hommes de goût, c'eſt-à-dire, aux amis de la nature, s'ils la jugent digne des honneurs de la repréſentation, la gloire en ſera due principalement à *Shakeſpeare.* Son Drame joué depuis deux ſiecles à Londres, fait pleurer, fait frémir toutes les ames ſenſibles, & obtient des applaudiſſemens continus.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

OTHELLO, général au Service de la République de Veniſe.

DESDEMONA, épouſe d'Othello.

CASSIO, lieutenant d'Othello.

JAGO, Officier Venitien.

MONTANO, ancien Gouverneur de l'Isle de Chipre.

LUDOVICO, Sénateur Venitien.

GRATIANO, Sénateur Venitien.

RODERIGO, gentilhomme Venitien.

EMILIE, femme de Jago, attachée à Desdemona.

BIANCA, maîtreſſe de Caſſio.

Gardes.

La Scène eſt dans l'Isle de Chipre, au periſtile du palais du Gouverneur. A quelque diſtance eſt un port : la mer paraît encore agitée.

Digitized by Google

OTHELLO,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIRE.

DESDEMONA, EMILIE.

DESDEMONA.

A L'aſpect de ces vents, déchaînés ſur les eaux,
En tourbillons épais fondant ſur nos vaiſſeaux,
Que mon cœur a tremblé pour celui que j'adore!
O ma chere Emilie, Othello vit encore;
Echappé du naufrage, il entre dans le port.

EMILIE.

Et quel grand intérêt prenez-vous à ſon ſort!
Noble Desdemona, quoi, pourrait-il vous plaire?
A ma tendre amitié dévoilez ce myſtere.

Digitized by Google

Vous, parente du Doge, & de vingt Sénateurs,
Vous, l'objet des soupirs des plus riches Seigneurs,
Que j'ai vu vainement briguer votre hyménée ;
A l'étranger sans biens seriez-vous destinée ?
Quel choix, Madame !

DESDEMONA.

Arrête, & respecte Othello.
Tu dois avoir appris de ton époux Iago,
Qu'il est cher au Sénat & sur-tout à l'armée.
Monté de rang en rang, souvent la renommée
Publia ses exploits ; & sous lui nos soldats
Affrontent sans pâlir les horreurs du trépas.
De tes préventions reviens, chere Emilie.

EMILIE.

Depuis plus de trois mois l'amour de la patrie,
L'espoir de soulager un pere malheureux,
Me fit quitter Venise, & venir dans ces lieux.
Othello m'est connu ; mais j'ignorais, Madame,
Vos soupirs mutuels & l'ardeur de sa flamme ;
Même, s'il m'en souvient, cet esprit indompté
Semblait haïr l'hymen, chérir sa liberté ;
D'un langage flatteur il dédaigne l'usage :
On n'admirait chez lui que son noble courage.
Combattre de pié ferme ou courir aux assauts,
Et jusques sur la brêche arborer nos drapeaux,
Dès ses plus jeunes ans, telle est sa renommée.

DESDEMONA.

Pour toutes les vertus sa grande ame est formée.

Digitized by Google

Mon pere qui l'aimait, l'invita pluſieurs fois,
A faire le récit des illuſtres exploits,
Et des faits étonnans dont ſa vie eſt ſemée.
Sa converſation était vive, animée.
Sur la terre & ſur mer tant de combats ſanglans,
De cent bouches de feu les tableaux effrayans,
Sa valeur intrépide au milieu du carnage,
Ses maux (il a gémi ſous un dur eſclavage,
Et ſes bras quelquefois furent meurtris de fers)
Tout venait échauffer ſes entretiens divers.
Il peignit de couleurs touchantes, ténébreuſes,
Ses voyages lointains, ſes courſes déſaſtreuſes,
Tantôt d'affreux déſerts, d'horribles ſouterrains,
Tantôt des monts glacés, tantôt de vils humains,
Qui paſſant en fureur les tigres ſanguinaires,
Boivent le ſang de l'homme & dévorent leurs freres.
Au récit varié de ſes longues douleurs,
Mon cœur toujours ému partageait ſes malheurs;
Chaque mot qu'il diſait, ne parut plein de charmes;
Et mes yeux malgré moi ſe rempliſſaient de larmes.
Ma voix ne cacha rien de mon émotion:
Ce n'était point l'accent de la compaſſion,
Mais d'un vif intérêt, mais d'une pitié tendre;
Il connut le plaiſir que j'avais à l'entendre.
Je plaignis ſes revers, j'honorai ſa valeur,
Ma pitié, mes diſcours attendrirent ſon cœur;
Et ce héros ſi fier, mais ardent, mais plein d'ame,
En ſecret, à mes pieds, fit l'aveu de ſa flamme.
Combien j'étais contente en couronnant ſes vœux!

Digitized by Google

Dans les bras de l'hymen nous volames tous deux.

EMILIE.

Ah dieu !

DESDEMONA.

Cet abandon que j'ai fait de moi-même,
Te représente assez à quel dégré je l'aime.
Je suis toute pour lui, j'en fais gloire, & je veux
Suivre toujours son sort prospere ou malheureux.

EMILIE.

Mais quoi ! Brabantio, ce pere respectable,
Lui qui tient dans Venise un rang considérable,
A votre hymen enfin aurait-il consenti ?
Est-ce de son aveu que je vous vois ici ?

DESDEMONA.

Je ne te nierai point qu'il craignit que sa fille
N'eût par un tel hymen avili sa famille ;
Et même, se portant au plus terrible éclat,
Du bruit de sa douleur il remplit le sénat.
Loin de moi, disait-il, cette obscure alliance !
Un soldat de fortune, un homme sans naissance,
Peut-il mêler son sang au sang d'un Sénateur ?
Comment s'est-il frayé le chemin de son cœur ?
Cet amour insensé part d'une source impure :
Sans le renversement des loix de la nature,
Modeste, & respectant mes ordres absolus,
Jamais ces lâches nœuds n'auraient été tissus.
Je tremblais : mon époux sut dissiper ma crainte,
Ses services nombreux étoufferent la plainte.

Digitized by Google

Applaudi du Sénat, il eut pour protecteur,
De nos fiers ennemis ſon bras ſouvent vainqueur.
Déjà courait le bruit que Chipre s'épouvante,
Et que des ennemis, l'on y craint la deſcente.
Ces avis effrayans venaient de l'amiral:
Le Sénat s'aſſembla dans le palais Ducal;
Et de ces Magiſtrats l'auguſte compagnie,
Oubliant ſa fierté pour ſervir la patrie,
Nomme Othello pour chef: après un ſi beau choix,
Mon hymen fut ſoudain confirmé d'une voix.
Les momens étaient chers dans ce péril extrême;
Notre flotte du port ſortit cette nuit même;
Déjà les vents grondaient: je ſuivis Othello,
Sous le fidele appui de ſon cher Caſſio,
Quand la mer parut calme & le ciel ſans nuages,
Othello défia les Turcs & les orages....
Ah, la trompette ſonne, & je vois mon époux.

Othello défile avec ſes gardes, & l'on entend une marche militaire.

SCENE II.

OTHELLO, DESDEMONA, EMILIE, CASSIO, JAGO. Suite d'Othello où ſe trouve RODERIGO déguiſé.

OTHELLO.

CHERE Desdemona que ce moment m'eſt doux!
Guidé par les zéphirs, dans la route tracée,

Digitized by Google

Votre vaiſſeau voguait prompt comme la penſée;
Pour moi, ſouvent en bute à d'affreux ouragans,
J'ai cherché ſans ſuccès tous ces fiers Muſulmans:
Mais duſſai-je eſſuyer encore une tempête,
Duſſent les ouragans raſſemblés ſur ma tête,
Soulever tous les flots, me préſenter la mort,
Qu'à ce prix je vous voye, & je bénis mon ſort.
Ah, ſi l'heure où je ſuis était l'heure derniere,
Si déjà je touchais au bout de ma carriere,
Je mourrais accablé du poids de mon bonheur.
Vois-je dans l'avenir un jour auſſi flatteur?
Tout s'éclipſe, tout paſſe, & notre deſtinée
Peut ſe flétrir un jour.

DESDEMONA.

Non, elle eſt fortunée:
De momens en momens notre union croîtra,
Notre félicité toujours s'embellira.

OTHELLO.

Exaucez mes ſoupirs, Dieux! Il m'eſt impoſſible
De peindre par des mots de ce cœur trop ſenſible
Toute l'effuſion, je ſens mourir ma voix;
Du moins que je t'embraſſe, & qu'encore une fois,
Ma bouche avec tranſport ſe colle ſur ta bouche.

JAGO *à part.*

Il ſourit; ſon regard deviendra plus farouche.
Je romprai leur accord.

OTHELLO.

Sans livrer de combats,

Digitized by Google

Nous triomphons, les vents ont ſauvé nos états;
Les flottes du Croiſſant ſont au loin diſperſées,
Tous les mâts ſont rompus, les voiles fracaſſées;
Par tout j'ai vu la mer couverte de débris,
Dans ſes gouffres profonds mille Turcs ſont péris;
Chipre eſt en ſureté : viens donc ma bien aimée,
Viens jouir des régards d'une foule charmée,
Qui t'attend au paſſage.

Ils ſortent, hors Jago & Roderigo.

SCENE III.

RODERIGO, JAGO.

RODERIGO.

Elle adore Othello;
D'un eſpoir trop flatteur vous me berciez, Jago.

JAGO.

Craignez d'abandonner une noble entrepriſe:
Desdemona ne peut long-tems en être épriſe.
Son cœur fut ébloui dans les premiers inſtans;
Ses feux furent trop vifs pour être fort conſtans.
Soudain reparaîtra ſa raiſon qui s'égare,
Vous la verrez rougir d'un choix auſſi bizarre.
Epiez, ſaiſiſſez le moment du dépit:
Il faut prodiguer l'or. Eh, qu'importe, à quel prix,
On obtient les faveurs d'une femme adorable!
Je ſais que jouiſſant d'un bien conſidérable,

Digitized by Google

Vous eutes le projet d'aſpirer à ſa main ;
Que cet indigne amour renverſa ce deſſein.
Malgré vos qualités, malgré votre opulence,
Un vulgaire étranger obtint la préférence.
Vous devez l'en punir, ſage Roderigo,
Réunis tous les deux, vengeons-nous d'Othello.
Contemplez mon regard reſplendiſſant de joye,
Lorſque Desdemona deviendra votre proye.
Oh, que notre ennemi puiſſe en frémir d'horreur,
Et puiſſai-je long-tems jouir de ſa douleur !

RODERIGO.

Contre lui vous ſentez une haine implacable.

JAGO.

Si je ne l'abhorrais, je ſerais mépriſable.
Trois nobles mes amis, ont daigné vainement
Briguer pour moi l'honneur d'être ſon lieutenant;
Moi, guerrier éprouvé dans les champs du carnage,
Moi, dont la renommée a vanté le courage.
Ce rang qui m'était dû ſe donne à Caſſio !
Ce bel efféminé penché ſur un bureau
Apprit chez des auteurs à manier l'épée :
La ſienne dans le ſang ne fut jamais trempée ;
Jamais on ne l'a vu mener des bataillons,
Et dormir ſans effroi ſur l'affut des canons.
A peine des combats il ſait la théorie.
Un tel rival l'emporte, & l'on me ſacrifie.
Il commande & je ſers ! Inſupportable affront !
Que ce choix d'Othello m'aigrit & me confond !

Digitized by Google

Gardez de me trahir, je vous ouvre mon ame,
Apprenez que ce choix fut dicté par sa femme;
Déjà pour Cassio son tendre cœur s'émeut:
Desdemona l'adore.

RODERIGO.

Ah.. cela ne se peut.

JAGO.

Des amans pris, quittés, repris, mille caprices,
De ce sexe trompeur sont toutes les délices.
Othello l'enchanta par des récits pompeux,
Mais son cœur aujourd'hui brûle de mille feux
Pour le beau Cassio. Charmant & fait à peindre,
Liant, adroit, rusé, savant dans l'art de feindre,
Des femmes adoré, franchement croyez-vous,
Que dans leurs entretiens on respecte un époux?

RODERIGO.

Non, non, Desdemona porte un cœur plus honnête,
Et jamais Cassio...

JAGO.

J'ai vu leur tête à tête:
Surpris, déconcertés, je les ai vu rougir,
Dans les bras l'un de l'autre ils vont bientôt courir.
Qui les empêchera? Comment sans un miracle,
A leurs feux mutuels apporter un obstacle?
Non: pour les prévenir, il faut tout hazarder.
Cassio cette nuit doit ici commander,
Il ne vous connaît point: par un ton plein d'insulte,
Et des airs dédaigneux, provoquez un tumulte.

RODERIGO.

Quel en ſerait l'effet ?

JAGO.

De ſes ſens mutinés,
Caſſio dompte mal les tranſports effrénés ;
Qu'il oſe vous frapper ; ſoudain mes émiſſaires,
Soulevent contre lui ces ardens inſulaires.
Pour étouffer leurs cris, il faut que Caſſio
S'exile ou meure : & vous, heureux Roderigo,
De tout autre rival bravant la concurrence,
Votre Desdemona tombe en votre puiſſance.

RODERIGO.

Ce projet eſt utile, & j'en vois les effets :
Je l'exécuterai.

JAGO.

Comptez ſur le ſuccès :
Des plaiſirs les plus doux cultivez l'eſpérance,
Mais Caſſio s'approche, évitez ſa préſence.
Adieu, nous nous verrons.

Il ſort, Caſſio entre d'un autre côté.

SCENE IV.

CASSIO, JAGO.

CASSIO.

C'EST l'heure maintenant
De faire notre ronde, allons :

JAGO.

JAGO.

Mon lieutenant,
Vous êtes trop exact : avant la dixieme heure,
Ce digne général rentre dans ſa demeure,
Tout épris des attraits de ſa Deſdemona,
De cette noble fleur que l'amour lui donna.
Que de perfections ! A mes yeux qu'elle eſt belle !
Plein du feu du déſir ſon regard étincelle,
Ne vous émeut-il pas ?

CASSIO.

Son œil eſt expreſſif,
Tendre, mais fort modeſte, & n'a rien de laſcif.

JAGO.

Pour moi, de jour en jour, je la vois embellie.

CASSIO.

Elle eſt aux yeux de tous, une femme accomplie.

JAGO.

Fort bien.. Que ces amans au gré de leurs déſirs,
L'un de l'autre éperdus, s'enivrent de plaiſirs :
Il faut, cher lieutenant, prendre part à leur fête,
Suivez-moi dans mon poſte, entrez, la table eſt prête
Et le vin des meilleurs.

CASSIO.

Veuillez m'en diſpenſer :
Le vin porte à ma tête, & ne fait qu'épuiſer
Tous mes eſprits nerveux.

JAGO.

Un ſeul verre, vous dis-je !

CASSIO.

Ceſſez de me preſſer.

Digitized by Google

JAGO.

Mon ami, je l'exige.

Cassio sort.

Allez, je vous joindrai.

SCENE V.

JAGO paroît quelque tems dans une rêverie profonde.

S'il boit, il est perdu:
Le vin le rend colere, impérieux, bourru.
Il fera des écarts & sa chûte est certaine.
Contre Othello sur-tout assouvissons ma haine.
Il plut trop à ma femme, & tout Venise dit
Qu'il m'a deshonoré, qu'il a souillé mon lit.
Ce soupçon est affreux, mais pour comble d'injure,
Il me laisse vieillir dans une place obscure,
Comme un faible officier qu'on jette aux derniers rangs.
Et je supporterais ces outrages sanglans!
Et je consentirais à mon ignominie!
Non: je veux m'élever au péril de ma vie:
Abîmons mes rivaux... Contre ce Cassio,
Par des discours adroits irritons Othello,
Qu'il le croye amoureux & chéri de sa femme;
Goutte à goutte versons le poison dans son ame.
Les traits de Cassio sont ceux d'un séducteur,
Son âge, sa santé, sa grace, sa fraîcheur,
Tout le livre aux soupçons, contre lui tout dépose.
Ils se perdront tous deux: vengeance, aide ma cause.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JAGO.

Echauffé par des vins pleins d'ardeur & de sève;
Tous ses discours confus n'étaient rien qu'un long rêve,
Mon rival va se perdre.

SCENE II.

MONTANO, JAGO, suite de Montano.

MONTANO.

Il est tems, mes amis;
De relever la garde.

JAGO.

O ciel! Est-il permis
Que pour ce Cassio le vin ait tant de charmes?
A la tête d'un corps, en d'affreuses alarmes;
Il peut nous jetter tous au milieu d'un combat;
Et livrer au hasard le destin de l'état.

MONTANO.

Cassio tombe-t-il souvent dans ce délire?

JAGO.

Tous les soirs il s'enivre.

MONTANO.

Il faudrait en instruire
Notre chef, dont les yeux un peu trop prévenus,
Fermés sur ses défauts, n'ont vu que ses vertus.

Roderigo paraît un moment, & n'est vu que de Jago.

JAGO *à Roderigo, & à voix basse.*

Sortez Roderigo, cherchez-le, marchez vîte,
Il n'est pas loin d'ici.

MONTANO.

Quelque soit son mérite,
Un homme épris de vin peut-il nous commander,
Sans des dangers affreux & sans tout hasarder ?
Quoi ! notre chef l'ignore ! Il faut qu'on l'avertisse,
Vous !

JAGO.

Moi, perdre un ami ! Plutôt, que je périsse,
Plutôt que Chipre tombe au pouvoir du Croissant !
Mais d'où partent ces cris & ce lugubre accent ?

SCENE III.

MONTANO, JAGO, CASSIO poursuivant l'épée nue Roderigo.

RODERIGO.

Au secours ! Au secours !

CASSIO.

Quel excès d'impudence !

Digitized by Google

MONTANO.

Lieutenant, dites-nous.

CASSIO.

Tout bouffi d'arrogance,
Ce citadin prétend m'apprendre mon métier !
Je vais te châtier, lâche.

RODERIGO.

Me châtier !

CASSIO.

Qu'oses-tu murmurer ?

MONTANO.

Eh, lieutenant, de grace,
Modérez ce transport.

CASSIO *à Montano.*

Je vous coupe la face,
Si vous croisez mes pas : j'en fais serment.

MONTANO.

Allez.
Vous êtes pris de vin.

CASSIO.

Pris de vin.

Il attaque Montano.

JAGO *à Roderigo, à voix très-basse.*

Détalez,
Disparaissez sur l'heure, & courez à la place,
Pour y semer l'effroi.... Bon Dieu, ce qui se passe,
Me donne un vif chagrin.. Hélas, cher Cassio,
Ami, que faites-vous... Vous, digne Montano,

Digitized by Google

Ceſſez votre combat, jettez tous deux vos armes,
L'on ſonne le tocſin, la ville eſt en alarmes.
Othello paraît.
Ils ſe portent tous deux des coups déſeſpérés :
Par cet emportement vous vous deshonorés,
Caſſio !

SCENE IV.

OTHELLO, JAGO, MONTANO, CASSIO.

OTHELLO.

Qu'ais-je vu : ſous peine de la vie,
Arrêtez.

JAGO.

Arrêtez : oh, quelle frénéſie !
Lieutenant, Montano, quoi ! n'entendez-vous pas
L'ordre du général qui déſarme vos bras ?
Rentrez dans le devoir.

OTHELLO.

D'où provient ce ſcandale,
Cette ſoif de carnage, à tous les deux fatale ?
Quand Dieu vous a ſauvez du joug du Muſulman,
Chrétiens, tremperez-vous vos fers dans votre ſang ?
Contenez ces fureurs, ou votre mort s'apprête,
Du premier qui combat, je fais tomber la tête.
Qu'on ceſſe de ſonner ce tocſin odieux,
Ce ſignal meurtrier. Répondez, de vous deux,

Quel eſt l'auteur du trouble, & quel ſujet ſi grave
Armait l'un contre l'autre... Ami fidelle & brave,
Jago, toi qui parais abîmé de douleur,
Parle-moi ſans détour & nomme l'agreſſeur.

JAGO.

Ils ſemblaient ſe chérir, vous l'euſſiez cru vous-même.
L'amant a moins d'égards pour la femme qu'il aime
Quand il la mène en pompe aux marches de l'autel;
Soudain, je les ai vus pleins de rage & de fiel,
Tranſportés de fureur, ils croiſent leurs épées,
Sur le ſein, ſur le cœur, à chaque inſtant pointées.
Mais quel eſt l'agreſſeur?... Il ne m'eſt point connu.
Plût au Ciel qui m'entend que je n'euſſe rien vu.

OTHELLO.

Combien un tel écart a lieu de me confondre!
Caſſio, vous!

CASSIO.

Seigneur... Je ne puis vous répondre.

OTHELLO.

Montano, vous auſſi! Je ne vous connais plus:
Vous dont nous honorions la douceur, les vertus,
Qu'aux jeunes officiers nous citions pour modelle,
Tout-à-coup démentant une gloire ſi belle,
L'homme qu'on admirait n'eſt qu'un gladiateur.
Que me répondrez-vous?

MONTANO.

Ma bleſſure, Seigneur,

Rend mes penſers confus : ces mots que je bégaye ;
Irritent ma douleur, enveniment ma playe ;
Jago peut vous inſtruire : il le doit, qu'à l'inſtant
Il me perde coupable, ou me ſauve innocent.
Eh, grands dieux, repouſſer l'ennemi qui m'opprime,
Et défendre mes jours, eſt-ce commettre un crime ?

OTHELLO.

Enfin, mon ſang s'échauffe, & toute ma raiſon
Contient mal aiſément mon indignation.
Nommez moi le coupable & gardez qu'on m'abuſe,
Naiſſance, rang, valeur, il n'eſt rien qui l'excuſe.
De nuit, au corps de garde, & lorſque les bourgeois,
Inſtruits que l'ennemi veut embraſer leurs toits,
Se raſſurent à peine à l'ombre de nos armes ;
Guerriers ! Etait-ce à vous d'augmenter leurs alarmes,
Et de glacer leurs cœurs ? Quel ſpectacle odieux !
Jago, qui le premier en ſanglanta ces lieux ?
Je prétens le ſavoir.

MONTANO.

Si ta bouche en impoſe ;
Pour ſauver ton ami ſi tu norcis ma cauſe ;
Si de la vérité tu peux farder la voix,
Tu n'es pas un ſoldat.

JAGO.

Va, je connais les loix
Que l'honneur me preſcrit.., A l'amitié fidèle,

J'en défendrai les droits avec le même zèle.
Seul avec Montano, je converſais, Seigneur,
Tout-à-coup entre un homme éperdu, plein de peur,
Implorant des ſecours d'une voix lamentable.
Caſſio le fer nu ſuivait ce miſérable,
Etait prêt à l'atteindre ; à l'inſtant Montano
Emu par la pitié, conjure Caſſio
De calmer ce tranſport : & pour moi, je m'élance
Sur les pas du fuyard, qui crie à la vengeance,
Et ſeme la terreur par ſes cris forcenés.
A mon retour, je vois ces deux infortunés,
Le glaive dans les mains, & le regard farouche.
Mais ſur-tout Caſſio, l'injure dans la bouche,
Levait avec fureur ſon fer étincellant.
Non, je ne vis jamais un homme auſſi bouillant.
Pour la premiere fois il s'oubliait peut-être :
Hélas ! Tout homme eſt homme, on eſt rarement maître
D'un premier mouvement. Plaignons tous Montano,
Mais, Seigneur, gardons-nous de blâmer Caſſio,
Sans-doute il a reçu le plus ſanglant outrage
Du fuyard inconnu.

OTHELLO.

Ton amitié t'engage
A pallier des torts qu'on ne peut pardonner.
Caſſio, je vous aime & dois vous condamner.
L'intérêt du public preſcrit votre diſgrace,

Quoiqu'en ſouffre mon cœur, vous perdrez votre place ;
Qu'on donne à Montano les plus preſſans ſecours,
De ce digne guerrier qu'on conſerve les jours.
Jago, reſtez ici, moi, je cours ſur la place
Appaiſer les tranſports de notre populace,
Arrêter un torrent qui peut nous engloutir.
Chere Desdemona ! Je vois ton cœur frémir,
Tremblante, loin de moi, tu m'attens toute émue,
Il faut bien un moment m'éloigner de ta vue,
Pour étouffer l'émeute & calmer les terreurs.

Ils ſortent, hors Caſſio & Jago.

SCENE V.

CASSIO, JAGO.

JAGO.

Cassio, vous ſouffrez !

CASSIO.

De cet affront je meurs.

JAGO.

Mais êtes vous bleſſé ?

CASSIO.

Ma gloire eſt trop flêtrie ;
Vil aux yeux des mortels, que faire de la vie !
Qu'importe de traîner des jours infortunés
Perdus dans l'infamie, au néant condamnés.

Digitized by Google

O mon honneur, Jago, mon honneur!

JAGO.

Je vous jure,
Et vous ſavez combien j'abhorre l'impoſture,
Que j'ai cru votre corps bleſſé de traits mortels.
Une playe eſt ſenſible, & les coups ſont cruels;
Mais qu'importe après tout un peu de renommée,
Chimere des gens vains abreuvés de fumée,
Bien qu'on acquiert, qu'on perd, ſans vice & ſans vertu.
Par de ſombres tranſports gardez d'être abattu,
Calme dans les revers, réclamez votre grace,
Le général eſt fier, il cenſure, il menace,
Mais ſon cœur eſt pour vous.

CASSIO.

Quoi! voudrais-je tromper
Ce reſpectable chef? J'aimerais mieux ramper
Dans les rangs les plus bas. Séduit par mes faibleſſes,
Moi, fragile, imprudent, ferai-je des promeſſes
Il s'apoſtrophe.
Que je ne puis tenir? Non, non, vil malheureux,
Bois & pers ta raiſon, & comme un furieux,
Va tirer ton poignard contre l'ombre qui paſſe;
O funeſte liqueur, que je te haïs!

JAGO.

De grace,
Quel eſt le nom, l'état, le tort du citadin,
Dont vous juriez la mort, votre glaive à la main,

Digitized by Google

CASSIO.

Tout m'en eſt inconnu.

JAGO.

Ciel ! Ciel ! Puis-je le croire ?

CASSIO.

L'objet confuſément ſe peint à ma mémoire.
Tandis que par le vin j'étais comme accablé,
On m'a fait quelque inſulte, & moi, le cœur troublé,
Je voulais immoler un homme téméraire.
Je n'écoutais plus rien que l'aveugle colere.
O, comment dans mon ſein verſai-je ce poiſon,
Qui détruit les vertus, qui corrompt la raiſon,
Allume pour des riens de ſanglantes diſputes,
Nous courbe vers la terre, & nous transforme en brutes,
Hélas ! Etais-je né pour ce grand deshonneur !

JAGO.

Jugez vos actions avec moins de rigueur.
Le tems, l'heure, les lieux, hélas, tout vous accuſe,
Mais rien n'eſt ſans remede : & ſi je ne m'abuſe,
Vos honneurs ſans retour ne ſont pas éclipſés.

CASSIO.

Quoi, d'un front ſuppliant, les yeux mornes, baiſſés,
Je demanderais grace ! Ah, ce mot de ſa bouche,
Vous aimez trop le vin, me glace & m'éfarouche.
Ma voix expirerait à ce reproche affreux.
Mon cœur eſt donc ſenſible & j'étais furieux !

JAGO.

Ne vous affligez point.. Cher Caſſio, je penſe

Avoir acquis des droits ſur votre confiance.

CASSIO.

Vous la méritez bien.

JAGO.

Vous voyez, comme moi,
Qu'ici Desdemona va preſcrire la loi;
Car les guerriers par-tout ſont aux genoux des graces:
Sa main diſpenſera les titres & les places.
Preſſez, ſollicitez, ouvrez-lui votre cœur,
Vous la verrez pour vous déployer la chaleur,
La noble activité d'une ame bienfaiſante,
Et ſes ſoins généreux combleront votre attente.

CASSIO.

J'aime votre conſeil.

JAGO.

Puiſſai-je, Caſſio,
Voir au gré de mes vœux l'inflexible Othello,
Terminer vos malheurs dont tout mon cœur ſoupire.

CASSIO.

Plus on vit avec vous, & plus on vous admire.
Oui, chez Desdemona je me préſenterai,
Le tems preſſe, j'y cours, & je l'attendrirai.

JAGO.

Adieu, cher lieutenant.

Digitized by Google

SCENE VI.

JAGO.

APRÈS un tel ſervice ;
Qui me ſoupçonnera d'employer l'artifice ?
Ne lui donnai-je pas un conſeil bienfaiſant ?
Peut-il trouver ailleurs un ami plus puiſſant ?
Sur l'eſprit d'Othello maîtreſſe ſouveraine,
L'impérieux amour le retient ſous ſa chaine ;
Desdemona peut tout : ſon époux à ſes piés ;
Accomplit ſes déſirs auſſi-tôt qu'ils ſont nés.
Ainſi par mes conſeils égarant ma victime ;
Sous des chemins de fleurs j'ai creuſé ſon abime.
Il tombe dans le piège en cherchant cet appui ;
Desdemona ſe perd en ſuppliant pour lui.
Je repréſenterai ſon ardente priere ;
Comme un ſymptôme ſûr d'une flamme adultere ;
Comme un deſſein formé de trahir ſon époux.
Puiſqu'il eſt amoureux, je le rendrai jaloux.
Et bien-tôt chaque mot de ſa femme fidele,
A ſes yeux prévenus, la peindra criminelle.
Mais ne différons pas de remplir ce projet.

Il s'en va, Desdemona & Caſſio viennent d'un autre côté.

Digitized by Google

SCENE VII.

DESDEMONA, CASSIO, EMILIE.

DESDEMONA.

Je mets à vous ſervir un très-vif intérêt.

CASSIO.

Que mon ſort reſte affreux, que mon ſort s'adouciſſe,
J'honorerai toujours en vous ma protectrice.

DESDEMONA.

Vous aimez mon époux, il vous aime & vous plaint;
Mais des ménagemens pour ce peuple qu'on craint,
Mais la peur de déplaire à plus d'un inſulaire,
Rend votre éloignement quelque tems néceſſaire.

CASSIO.

Des prétextes pareils peuvent durer long-tems,
Peuvent ſe prolonger par divers incidens.
Et moi diſgracié; moi qu'on aime & qu'on chaſſe,
Je verrai mes rivaux jouiſſant de ma place.

DESDEMONA.

Les chagrins ont chez vous produit trop de terreurs,
Concevez plus d'eſpoir : ſous de belles couleurs,
Mon époux fort ſouvent ſe plaiſait à vous peindre.
Son eſtime pour vous ne peut jamais s'éteindre.
En toute occaſion, ſecondant vos déſirs,
Au milieu des travaux, au milieu des plaiſirs,

Digitized by Google

Caſſio, votre nom reviendra ſur mes levres;
Que la gaîté ſuccede à vos regards funebres,
Faites évanouïr tous ces ſoucis amers,
Ne vous affligez plus alors que je vous ſers.

SCENE VIII.

DESDEMONA, CASSIO, EMILIE.
Othello & Jago au fond de la ſcene.

EMILIE.

Voici le général.

CASSIO.

Souffrez que je m'abſente.

DESDEMONA.

Non, ſoyez le témoin...

CASSIO.

Le chagrin me tourmente;
De regrets conſumé, je dois fuir votre époux,
Son aſpect m'en impoſe, & je crains ſon courroux.

DESDEMONA.

Suivez tous les conſeils que la prudence inſpire.

Caſſio ſort.

SCENE

SCÈNE IX.

DESDEMONA, ÉMILIE, OTHELLO & JAGO au fond du théâtre.

JAGO, *à voix très-basse.*

HA! ceci me déplait.

OTHELLO.

Comment! Que veux-tu dire?

JAGO.

Rien, Seigneur, je ne sais...

OTHELLO.

Qui sortait de ces lieux;
N'est-ce pas Cassio?

JAGO.

J'en croirais peu mes yeux,
Même après l'avoir vu. Seigneur, est-il croyable,
Qu'il craignît votre aspect ainsi qu'un vil coupable;
Qu'il eût voulu s'enfuir.

Othello & Jago s'avancent.

DESDEMONA.

Seigneur, en ce moment
Sort un infortuné qui souffre amèrement
De vous avoir déplu.

OTHELLO.

Vous le nommez, Madame!

DESDEMONA.

Cassio : cher époux, souffrez que je réclame
Au nom de notre hymen, au nom de notre amour,
Du triste Cassio, la grace dans ce jour.
Avec empressement il vous rendit service,
D'un écart passager son cœur n'est point complice.
Il en est bien puni : que tout soit oublié.

OTHELLO.

C'est lui que vous quittez ?

DESDEMONA.

Lui-même, humilié,
Pénétré de douleur, confus de vous déplaire,
Ses plaintes m'ont touchée, exaucez ma priére,
Ordonnez son rappel.

OTHELLO.

Dans un autre moment,
Chere Desdemona.

DESDEMONA.

Sera-ce promptement ?

OTHELLO.

Vous attendrez fort peu.

DESDEMONA.

Ce soir, qu'il ait sa grace.

OTHELLO.

Non, ce terme est trop court.

DESDEMONA.

Qu'il recouvre sa place.

Digitized by Google

Seigneur, dans quelques jours. Eh quoi; vous vous taisés!
Je lis dans vos regards que vous me refusés,
Je ne l'aurais pas cru, ma surprise est extrême.
De tous vos sentimens je jugeais par moi-même:
Faire vos volontés, prévenir vos désirs,
Eût été pour mon cœur le comble des plaisirs.
Mais vous...

OTHELLO.

Desdemona, ta plainte me déchire;
Qu'il revienne: mon cœur ne peut te contredire;
Et ma bouche à tes vœux ne peut rien refuser.

DESDEMONA.

Votre propre intérêt, il faut le confesser,
Vous prescrit le rappel d'un brave militaire,
Vous vendez un peu cher une faveur légere.
Seigneur, si je devais, pour de plus grands sujets,
Réclamer vos bontés, implorer vos bienfaits,
Les yeux baissés, confuse, à vos pieds prosternée,
A supplier long-tems je serais condamnée.

OTHELLO.

Ne l'appréhende pas: calme ce vain effroi,
Mais permets à ton tour qu'un moment loin de toi,
Je puisse réfléchir...

DESDEMONA.

Faut-il que j'y consente?
Oui, j'y consens, Seigneur. Toujours obéissante,
Vos désirs sont mes loix.

Digitized by Google

SCENE X.

OTHELLO, JAGO.

OTHELLO.

O L'aimable bonté !
O qui ne chérirait tant d'ingénuité !
Que je meure écrasé, que l'enfer m'engloutisse,
Plutôt que mon amour tombe & s'évanouisse !
L'idée en est affreuse, & mon cœur éperdu
Ne peut la soutenir.

JAGO.

Seigneur.

OTHELLO.

Que me veux-tu ?

JAGO.

Lorsque Desdemona vint régner sur votre ame,
Cassio le fut-il ?

OTHELLO.

Confident de ma flamme,
Il vit tout, chaque jour mon cœur s'ouvrait au sien.
Pourquoi cette demande ?

JAGO.

Hélas, presque pour rien,
Et sans songer à mal : Cassio l'a donc vue,
Même avant votre hymen.

Digitized by Google

OTHELLO.

Oui, dans chaque entrevue,
Il ſe trouvait en tiers.

JAGO.

Quoi, d'honneur!

OTHELLO.

Quel accent!
Quels diſcours & d'où vient ce grand étonnement?
Chaque mot me confond: n'eſt-il pas honnête homme?

JAGO.

Honnête, lui!

OTHELLO.

Lui-même.

JAGO.

Ah, pour tel on le nomme.

OTHELLO.

Quels ſont donc ces ſecrets renfermés dans ton ſein?

JAGO.

Des ſecrets!

OTHELLO.

Répons-moi, découvre-moi ſoudain
Ce myſtere effrayant que tu n'oſes m'apprendre.
Crains-tu que ſans horreur je ne puiſſe l'entendre?
Pendant que Caſſio de ces lieux s'éloignait,
Tu diſais à voix baſſe! *Ah, ceci me déplait.*
Et quand je l'ai dépeint confident de ma flamme,
Sur tes ſourcils froncés mes yeux ont vu le blâme.

Tu repliais ton front empreint de noirs ſoucis,
Tes accens, tes regards ont glacé mes eſprits.
Au nom de l'amitié, répons à l'inſtant même.

JAGO.

Etes-vous convaincu, Seigneur, que je vous aime?

OTHELLO.

Va, ton zèle pour moi ne fut jamais ſuſpect:
Mais plus je t'ai connu réfléchi, circonſpect,
Plus ces mots ſuſpenſifs, & ſur-tout ton ſilence,
Dans mon cœur agité ſement la défiance.
Parle, que faut-il craindre, & que dois-je augurer?

JAGO.

Si par les ſeuls dehors on doit conjecturer,
Les traits de Caſſio peignent le caractère
D'un homme vertueux.

OTHELLO.

Non, tu ne peux te taire,
Ta contrainte a percé: ceſſe de me cacher
Ces ſiniſtres ſecrets que je veux t'arracher.
Dans le fond de mon cœur dépoſe tes penſées.

JAGO.

Peut-être qu'elles ſont injuſtes ou forcées:
Peut-être je m'égare en vains raiſonnemens:
Dès l'enfance trompé, trahi par des méchans,
Même en dépit de moi, mes mœurs ſont ombrageuſes.
En jugeant des objets par leurs faces hideuſes,
Je me trompai ſouvent: & quel beſoin, Seigneur,

Que j'ouvre à vos regards ces replis de mon cœur?
Quoi! dois-je imprudemment vous remplir d'amertume?
Faut-il pour obéir, que mon discours allume
La fievre des soupçons.

OTHELLO.

O Ciel!

JAGO.

Ah, gardez-vous
De livrer votre cœur aux tourmens des jaloux.
L'époux qui dans son sein nourrit la jalousie,
Se dévore lui-même, empoisonne sa vie:
Il craint tout, il croit tout, & passe chaque jour
Des transports de la haine, aux transports de l'amour,
Toujours prêt à frapper la femme qu'il adore.

OTHELLO.

Le sort que tu dépeins est digne qu'on l'abhorre:
Quoi! trembler, s'agiter sur de légers soupçons,
Chaque jour, chaque instant, craindre des trahisons,
S'épouvanter d'une ombre ou d'un leger nuage,
Resserrer sa moitié dans un dur esclavage,
Epier tous ses pas, régner par la terreur,
C'est le sort des jaloux, mais il me fait horreur.
Loin de moi ces vapeurs & ces folles chimeres!
Si ma femme écoutant des amours adulteres,
Trahissait ses devoirs, violait ses sermens,
(O que son cœur répugne à de tels sentimens!)
Tu me verrais bientôt abjurer l'infidele,

Et la fuir ſans éclat & ſans me plaindre d'elle.

IAGO.

C'eſt penſer ſenſément : ainſi la vérité
Peut ſe produire au jour avec ſimplicité,
Et juſtement ſenſible à tout ce qui vous touche,
Un ſalutaire avis ſortira de ma bouche.
Tandis qu'il en eſt tems, vertueux Othello,
Obſervez votre femme, épiez Caſſio,
Tous les deux contre vous ils s'accordent peut-être :
Je ſerais déſolé que mon généreux maître
Fût baſſement puni de ſa crédulité,
Et payât chérement ſon excès de bonté.
Mais vous connaiſſez mal les femmes Venitiennes,
Habiles à jouer les plus étranges ſcenes,
Seigneur, tout en eſt faux, tout artificiel :
Elles trompent la terre, elles bravent le ciel,
Tant que leurs trahiſons s'enveloppent d'un voile,
Que le public ſe tait, que rien ne les dévoile,
Criminelles ſans frein, au milieu des tranſports,
Leur cœur ne ſera point troublé par les remors.

OTHELLO.

Desdemona pourrait !

IAGO.

Elle a trompé ſon pere :
Et qu'elle ſut bien feindre & voiler le myſtere
De vos tendres amours ! Prête à donner ſa main,
Ses regards en public vous marquaient du dédain.

OTHELLO.

Elle feignit un peu.

Digitized by Google

JAGO.

Sans doute une novice,
Qui joue un pareil rôle avec tant d'artifice,
Annonce pour l'intrigue un merveilleux talent...
Je m'emporte, Seigneur, mon langage imprudent
Peut-être vous déplaît.

OTHELLO.

Non, je t'en remercie.

JAGO.

Vous frissonnez, Seigneur, & votre ame est saisie
D'un trouble qui la glace.

OTHELLO *avec un trouble qu'il cherche vainement à déguiser.*

Ah, c'est un mal léger.
Rien du tout, rien du tout.

JAGO.

Hélas! dans quel danger
Peut me précipiter la fougue de mon zele!
Vous êtes trop ému de mon récit fidele.
Sur de simples soupçons, quoi, devez-vous gémir!
Sa vertu peut paraître, & tout peut s'éclaircir:
Tout est sous le nuage, & l'on ne doit pas croire,
Que par des trahisons elle ait souillé sa gloire.
Reprimez vos transports, domptez la passion.

OTHELLO.

Va, je suis sans courroux & sans émotion.
Crois-moi, j'ose espérer qu'elle n'est point coupable.

Digitized by Google

JAGO.

Puiſſe ce ſentiment n'être point variable !

OTHELLO.

D'un pere reſpectable elle bleſſa les loix,
Lorſque de mon amour elle écouta la voix.

JAGO.

J'en fus un peu ſurpris, à vous parler ſans feinte.
De quelque étonnement mon ame fut atteinte,
Lorſque je vis vos feux par l'hymen couronnés.
Tant de rivaux brillans, & toujours dédaignés,
Semblaient mieux convenir à ſon rang, à ſon âge.
Loin de moi le déſir de vous faire un outrage !

OTHELLO *bruſquement.*

Ah ! c'eſt trop diſcourir : ſi ton œil pénétrant
Découvre ce myſtère, hélas déſeſpérant,
Inſtruis-moi ſans délai, ſois un Argus fidelle.

JAGO.

Seigneur, je me retire.

OTHELLO

O femme criminelle !
O le jour exécrable où je reçus ſa main !

JAGO *revenant.*

Pour ſonder leurs projets, ne précipitez rien :
Caſſio ne doit point languir dans la diſgrace,
Mais qu'il craigne pour-tant la perte de ſa place,
Qu'on en ſeme le bruit : s'il n'eſt qu'un ſéducteur,
Votre épouſe bientôt trahira ſon ardeur :
Par l'importunité, par l'excès de ſes brigues,

Digitized by Google

Vous jugerez, Seigneur, quelles ſont leurs intrigues;
Mais juſqu'à ce moment couvrez d'un voile épais,
Dérobez aux regards ces horribles ſecrets,
Et que Desdemona d'Argus environnée,
N'imagine jamais qu'elle ſoit ſoupçonnée.
Pardonnez ces avis dictés par mon devoir.

Iago ſort.

SCENE XI.

OTHELLO.

CET homme a l'œil perçant, il ſait appercevoir
Tous les reſſorts obſcurs qui font mouvoir notre ame. —
S'il était vrai, grands Dieux, qu'infidelle à ma flamme,
Elle eût tout oublié, ſes ſermens & l'honneur,
Duſſai-je l'arracher de ce trop faible cœur,
Dût-elle ſur la terre errer à l'aventure,
Je la repouſſerais loin de moi, la parjure. —
Ne nous abuſons pas, ſon crime eſt trop certain.
Sans doute ma naiſſance inſpire ſon dédain,
Sans doute qu'elle haït mes entretiens auſteres,
D'un courtiſan flatteur je n'ai point les manieres,
Je la perds, c'en eſt fait: elle n'eſt plus à moi.
Nœuds ſacrés de l'honneur & de la bonne foi,
Elle vous a rompus, elle a briſé ſa chaîne!
Elle me hait: je dois l'accabler de ma haine.

Digitized by Google

Irai-je ſans vengeance indignement gémir !
Dans le fond d'un cachot j'aimerais mieux languir,
Périr ſur l'échaffaud par une mort infâme,
Plutôt que de ſouffrir l'opprobre de ma femme,
Plutôt que de ſouffrir qu'elle oſe impudemment,
Juſques devant mes yeux contempler ſon amant.—
Desdemona s'approche... Ah, ſa phyſionomie,
Annonce la candeur, & non la fourberie.
Si ces traits ſont menteurs, ô ciel ! vous conſpirez
A tromper les humains.

SCENE XII.

OTHELLO, DESDEMONA, EMILIE.

DESDEMONA.

CHER Othello, rentrez.
Des nobles Chipriens l'aſſemblée eſt complette,
On n'attend plus que vous, & chaque table eſt prête.

OTHELLO.

J'ai tort, Madame.

DESDEMONA.

A peine entens-je votre accent :
Pourquoi ce ton plaintif ?

OTHELLO.

Mon mal eſt violent,
Un accès de migraine.

Digitized by Google

DESDEMONA.

Ah, laiſſez-moi vous ceindre
Le front de mon mouchoir, & ce mal va s'éteindre.

OTHELLO *à part.*

La playe eſt trop profonde, & ne peut ſe guérir.
Entrons.

Le mouchoir de Deſdemona tombe, Emilie le ramaſſe.

DESDEMONA.

Combien je ſouffre en vous voyant ſouffrir.

Ils ſortent enſemble.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ÉMILIE.

VOILA donc ce mouchoir chéri de ma maîtresse!
Préſent de ſon époux, elle porte ſans ceſſe
De leurs amours naiſſans ce gage précieux.
Mais pourquoi mon mari d'un ton impérieux,
Exige-t-il de moi que ma main s'en ſaiſiſſe?
Du fantaſque Jago que prétend le caprice?
Dieu le ſait, je l'ignore: à ſes ordres précis
Soumiſe aveuglément, il parle & j'obéis.

SCENE II.

JAGO, EMILIE.

JAGO.

QUE fais-tu ſeule ici?

ÉMILIE.

Parle moi ſans colere,
Je te deſtine un don.

JAGO.

Un don! quelque miſere.

Digitized by Google

EMILIE.

Ha, comment!

JAGO.

L'insensée!

EMILIE.

Est-ce là le seul prix
Que me vaut ce mouchoir?

JAGO.

Quel mouchoir!

EMILIE.

Je l'ai pris
Suivant tes volontés avec assez d'adresse,
Alors qu'il est tombé des mains de ma maîtresse,
Par pure inadvertance.

JAGO.

Oh, la femme de bien!
Donne, donne à l'instant.

EMILIE.

Mais je n'y comprens rien:
Pourquoi me forces-tu d'en agir de la sorte,
De ravir ce mouchoir, à quel but?

JAGO.

Que t'importe?

Il lui arrache le mouchoir.

EMILIE.

J'ai le plus vif regret d'avoir pris ce mouchoir:
Pauvre Desdemona! Je crois déja la voir
Dans un sombre chagrin.

Digitized by Google

JAGO.

Sors, & sur tout prens garde
Qu'aucun trait indiscret n'échappe par mégarde.

SCENE III.

JAGO.

Allons chez Cassio, glissons furtivement
Ce précieux mouchoir, dans son appartement.
Saisi d'étonnement, que pourra-t-il répondre
A ce témoin muet qui viendra le confondre ?
Dans l'esprit d'Othello je vois les noirs soupçons,
L'obseder, l'irriter, fermenter en poisons.
On les repousse en vain, sans relache ils agissent ;
Et loin de s'affaiblir, chaque jour ils s'aigrissent.

SCENE IV.

OTHELLO, JAGO.

JAGO *à part.*

Le voilà qui s'avance, accablé de ses maux :
Va, le coup est porté. L'opium, les pavots,
Ne t'arracheront pas à l'affreuse insomnie,
Tu ne dormiras plus.

OTHELLO.

Oh, quelle ignominie !
Hélas, je suis trahi.

JAGO,

JAGO.

N'y penſez plus, Seigneur.

OTHELLO.

Sors d'ici : tes diſcours m'ont accablé d'horreur ;
Ils m'ont empoiſonné : va, cet état de doute,
Eſt plus cruel cent fois que le mal qu'on redoute.

JAGO.

Qu'entens-je ?

OTHELLO.

Heureux époux, rien ne troublait ma paix.
Je me croyais aimé, j'ignorais ſes forfaits,
Dût ma femme brûler d'une flamme coupable,
A mes regards trompés elle était eſtimable ;
Je l'adorais : mes yeux ſont ouverts maintenant,
Mais je regrette, hélas, mon long aveuglement.

JAGO.

Eſt-il poſſible ; ô Ciel !

OTHELLO.

Adieu, gloire paſſée ;
Adieu félicité pour jamais éclipſée !
Je me crains, je me fuis, j'ai perdu le repos ;
Je hais tout : les combats, ce charme des héros,
Les fifres, les tambours, la trompette éclatante,
Les cris portés aux Cieux, la banniere flottante,
De nombreux bataillons la belliqueuſe ardeur,
Et le ſuperbe éclat d'un chef triomphateur,
N'ont plus d'attraits pour moi : ma carriere eſt finie.
Honteux, déſeſpéré, je déteſte la vie.

Digitized by Google

JAGO.

Ah, mon Dieu !

OTHELLO.

Malheureux, c'eſt toi qui m'as perdu.
Tes ſoupçons ténébreux ont noirci ſa vertu.
Mais ſonge à démontrer cet infâme adultere,
Songe que j'en prétens une preuve occulaire,
Prouve; ou meurs, & péris ſur un vil échaffaud;
Plus heureux mille fois ſi ta mere au berceau
Eût étouffé tes jours.

JAGO.

Tenez-vous ce langage ?

OTHELLO.

Je prétens que mes yeux ſoient témoins de l'outrage,
Ou que tes argumens captivent ma raiſon,
Mais ſi ton cœur eſt noir & gonflé de poiſon;
S'il ternit méchamment la candeur la plus pure;
S'il ſe fait un plaiſir de vomir l'impoſture;
Monſtre, honore-toi du nom de criminel,
Epouvante la terre & conſterne le ciel,
Romps tous les nœuds ſacrés, prens nous tous pour victimes,
Sans pitié, ſans remords, cours de crimes en crimes.

JAGO.

Ciel, ô ciel, défens-moi: que je ſuis malheureux!
Pour prix de mes avis, je ſuis un homme affreux,
Un lâche, un ſcélérat qu'on dévoue au ſupplice;
Moi qui fuyant toujours, abhorrant l'artifice,
N'eus jamais d'autres torts qu'un excès de candeur.

Digitized by Google

Reprenez mon emploi: je n'en veux plus, Seigneur,
Renonçant aux humains & fuyant leurs outrages,
Je passerai mes jours éloigné des orages.

OTHELLO.

Non, ne me quittes pas: de mon cœur éperdu
Pardonne les soupçons qui blessent ta vertu.
Avec beaucoup d'attendrissement.
Tu devrais être honnête... Ah, quel trouble en mon ame!
Sous des traits infernaux tantôt je vois ma femme,
Et tantôt je la vois sous de célestes traits.
Flottant dans mes pensers, je l'aime & je la hais.
Je ne peux plus souffrir cet état exécrable,
Et je veux éclaircir ce soupçon effroyable.

JAGO.

Que me demandez-vous? Vous sentez-vous, Seigneur,
Le courage de voir leur mutuelle ardeur?
Pourriez-vous regarder d'un œil bien insensible
Leurs criminels plaisirs?

OTHELLO.

La mort est moins horrible.

JAGO.

Eh! comment dévoiler ce spectacle à vos yeux?
Des amans criminels sont toujours soupçonneux,
Tremblans au moindre bruit, ils cherchent la nuit sombre,
Le mystere toujours les couvre de son ombre,
Mais n'ajoutez vous foi qu'au rapport de vos sens,

Et comptez-vous pour rien des indices preſſans?

OTHELLO.

Prouve-moi clairement ſa noire perfidie.

JAGO.

Moi, délateur, quel rôle! hélas, qu'il m'humilie!
Mais il faut obéir, vous l'avez exigé;
Et mon honneur l'ordonne, il eſt trop outragé.
Auprès de Caſſio couché la nuit derniere,
Dormant mal, ne pouvant abaiſſer ma paupiere,
Je l'entens s'écrier (car nos plus vifs déſirs,
Imprimant au cerveau de profonds ſouvenirs,
Nous font parler tout haut dans une rêverie)
Ces mots me ſont préſens. » *O maîtreſſe chérie,*
O ma Desdemona, craignons de nous trahir,
Aimons-nous ſans éclat. Soudain je ſens ſaiſir
Ma main qu'il tient ſerrée, & ſes lèvres brûlantes
Semblent ſouffler du feu ſur mes lèvres tremblantes.
En lui donnant cent fois les ſurnoms les plus doux,
Il maudit le deſtin qui vous fit ſon époux.

OTHELLO.

Le perfide! oh l'horreur!

JAGO.

Seigneur, ce n'eſt qu'un ſonge.

OTHELLO.

Mais ce ſonge n'a pas les couleurs du menſonge;
La nuit, tous ſes ſecrets s'échappaient de ſon ſein.

JAGO.

Cet indice il eſt vrai m'a frappé: je conviens

Qu'il donne assez de poids aux autres conjectures.

OTHELLO.

Faisons périr l'infâme.

JAGO.

Ah, Seigneur, point d'injures.
Ne vous emportez pas, on peut se décevoir. —
N'avez-vous jamais vu dans ses mains un mouchoir
Superbement brodé ?

OTHELLO.

Je l'ai donné moi-même :
C'est mon premier présent.

JAGO.

Ma surprise est extrême.
Cassio le possede, il ose s'en parer.

OTHELLO.

Cassio ! quoi, l'ingrat veut me déshonorer !
Il s'en vante peut-être : oui, dans son sein perfide,
J'enfoncerai mon fer par un juste homicide.
Que ne puis-je cent fois le tirer de son flanc,
Et l'y plonger encor tout baigné de son sang !
Amour, sors de mon cœur : sors, passion fatale,
Viens régner sur mes sens, ô vengeance infernale,
Fais couler dans mon sein tes poisons empestés ;
Du sang ! du sang ! du sang !

JAGO.

Vos esprits agités
Après ce grand éclat se calmeront peut-être.

OTHELLO.

Rien ne me calmera que la mort de ce traître.
Je veux que tous les deux confondus à mes piés,
Implorent en vain grace, & qu'ils soyent réservés
Pour des punitions égales à l'offense.

Il se met à genoux.

Cieux, vengeurs des forfaits, secondez ma vengeance.

JAGO *à genoux.*

Et moi j'atteste aussi les cieux, les élémens,
J'atteste ces flambeaux toujours étincellans,
Qui brillent tour-à-tour sur l'un & l'autre monde,
De vous servir par tout, sur la terre ou sur l'onde,
De m'exposer pour vous au plus sanglant trépas,
De vous sacrifier mon génie & mon bras.
Commandez, à mes yeux tout sera légitime,
Et mon bras sans trembler, frappera la victime.

OTHELLO.

Noble & sincere ami, pour prix de ta vertu,
Deviens mon lieutenant; il sera confondu
Ce lâche Cassio, préparons son supplice.

JAGO.

Tout mon ami qu'il est, vous voulez qu'il périsse.
Il mourra: mais, Seigneur, Seigneur, n'ordonnez pas
Qu'on donne à votre épouse un horrible trépas.
Laissez la vivre.

OTHELLO.

Ah, Dieu, conserver l'infidelle!

Digitized by Google

Que dis-tu ? non, pour vivre elle eſt trop criminelle.
Viens, ſuis-moi.

JAGO.

Je vous ſuis, profondément ému
De vos bontés, Seigneur.

Ils ſortent, Desdemona & Emilie arrivent d'un autre côté.

SCENE V.

DESDEMONA, EMILIE.

DESDEMONA.

Quoi, ſerait-il perdu
Ce mouchoir.

EMILIE.

Je le crains.

DESDEMONA.

Cette perte m'afflige,
Qu'on le cherche par-tout: j'aimerais mieux, te dis-je,
Perdre des diamans, des bijoux précieux.
Crois-moi, ſi mon époux était moins généreux,
S'il ne dédaignait pas l'abjecte jalouſie,
Par d'indignes ſoupçons je ſerais avilie.

EMILIE.

Il n'eſt donc pas jaloux ?

DESDEMONA.

Lui ! va, ce noble cœur

Digitized by Google

Eſt ſûr de mon amour, eſt ſûr de mon honneur.
Je n'appréhende rien de l'époux que j'adore.

EMILIE.

Il s'approche de nous.

DESDEMONA.

Allons, je veux encore
Preſſer de Caſſio le retour retardé :
L'infortuné languit, & rien n'eſt décidé.

Emilie ſort.

SCENE VI.

DESDEMONA, OTHELLO.

DESDEMONA.

VOTRE ſanté, Seigneur, eſt-elle rétablie ?

OTHELLO *à part.*

Madame, je ſuis bien... Toujours plus avilie,
Elle tient ſans rougir un langage impoſteur.

DESDEMONA.

Qu'avec plaiſir, ici, je vous revois, Seigneur.

OTHELLO *à part.*

Deſſimulons encor... Dieu, quelle affreuſe peine
Que de maſquer ſon cœur, que de cacher ſa haine !
Etouffons nos tranſports.

DESDEMONA.

Rappellez-vous, Seigneur,
Que Caſſio gémit courbé ſous le malheur.
Je l'ai mandé : peut-il devant vous reparaître ?

Digitized by Google

OTHELLO.

à part.

Du plus juſte courroux à peine ſuis-je maître.
Non, qu'il ne vienne pas: je me ſens attaqué
De maux cruels, aigus, & comme ſuffoqué,
Votre mouchoir pourrait tempérer ce vertige.

DESDEMONA.

Seigneur, voici le mien.

OTHELLO.

Non, le mouchoir, vous dis-je,
Que je vous ai donné.

DESDEMONA.

Je ne l'ai pas ſur moi.

OTHELLO.

Quoi, dédaigneriez-vous ce gage de ma foi,
Que ma mere jadis reçut d'une Egyptienne,
Prodige du païs, profonde Magicienne,
Connaiſſant le paſſé, le préſent, le futur,
» Ce mouchoir, lui dit-elle, eſt un taliſman ſûr;
Tandis que vous l'aurez: ſatisfaite, enjouée,
De votre heureux époux vous ſerez adorée;
Vos jours ſe léveront tous brillans & ſereins;
Mais ſi vous le donnez, s'il paſſe en d'autres mains,
Soudain l'amour ſe glace, & fait place à la haine,
Et vos jours ténébreux s'écoulent dans la peine ».
Malade, au lit de mort, ma mere m'en fit don,
Mais elle me ſoumit à la condition
De l'offrir en préſent à ma future femme.
Je reſpectai ſon ordre, & je prétens, Madame,

Que vous le conserviez comme un bien précieux,
Non moins cher que moi-même. Il serait trop affreux
Qu'il vînt à s'égarer.

DESDEMONA.

Hélas, est-il possible ?

OTHELLO.

Dans chaque point réside un charme irrésistible.
Cette soye, où votre œil admira cent beautés,
Doit cet éclat, ce lustre, à des vers enchantés :
Un prêtre respecté, que le ciel même inspire,
Au milieu des transports d'un noble & saint délire,
Ourdit ce beau tissu, précieux & fatal,
Et le reseau fut teint dans un sang virginal.

DESDEMONA.

Dieux! pourquoi l'ais-je vu ?

OTHELLO.

Qu'entens-je! quel langage!

DESDEMONA.

Vous me faites frémir : cet accent, ce visage
Glacent mon faible cœur.

OTHELLO.

Est-il hors de vos mains ?
Quoi, l'avez-vous perdu !

DESDEMONA.

Je ne sais, mais je crains...
Est-ce donc un malheur ?

Digitized by Google

OTHELLO.

Je veux le voir, Madame,
Cherchez le sur l'instant.

DESDEMONA.

Je pénetre votre ame :
Ce mouchoir n'est ici qu'un prétexte, un détour,
Cassio, je le vois, est proscrit sans retour,
Et vous ne voulez pas que j'implore sa grace.

OTHELLO.

Montrez donc le mouchoir, tant de lenteur me lasse.

DESDEMONA.

Cassio, disiez-vous, remplit bien son devoir :
Vous vantiez ses talens, vous l'aimiez.

OTHELLO.

Le mouchoir !

DESDEMONA.

Parlons de Cassio.

OTHELLO *à part.*

Perfide !

DESDEMONA.

Plein de zele,
Au milieu des périls intrépide & fidele,
Il opposait son corps à la grêle des coups
Qui menaçaient vos jours.

OTHELLO.

Le mouchoir !

DESDEMONA.

Ce coupable

N'a rien de naturel ; vous n'êtes plus vous-même.

OTHELLO.

Loin de moi la perfide !

Il sort avec emportement.

SCENE VII.

DESDEMONA.

Il m'afflige & je l'aime.
Son état me confond.

SCENE VIII.

DESDEMONA.

Au fond du théâtre JAGO & CASSIO.

JAGO.

Je vous l'ai déjà dit.
Cultivez sa faveur, implorez son crédit,
Sur notre général elle commande en reine,
Je la vois.

DESDEMONA.

Cassio, quel sujet vous amene.

CASSIO.

Par l'ordre de mon chef dégradé sans pitié,
Moi qui sentais pour lui la plus tendre amitié,
Moi qui sacrifierais mon sang pour sa défense,

Digitized by Google

Votre bonté, Madame, eſt ma ſeule eſpérance.
Du moins ſi mes regrets, mon juſte repentir,
N'expient point mes torts, ne peuvent l'attendrir;
Si l'on doit m'immoler, victime politique,
Qu'on ne me berce point d'un eſpoir chimérique:
Malheureux, mais ſoumis à cette dure loi,
Dans de lointains climats, je cherche un autre emploi.

DESDEMONA.

Hélas, j'ai tout perdu: mon époux me dédaigne,
Laſſé de mon amour, il veut que je le craigne.
Il ne m'écoute plus! il me ferme ſon cœur!
J'ai vainement pour vous imploré ſa faveur:
Tantôt me regardant avec un œil ſévere,
Tantôt prenant le ton, l'accent de la colere,
Il me glaçait d'effroi. Non, je ne conçois pas
D'un époux adoré ces inſultans éclats:
Qui l'eût dit qu'Othello pût ceſſer d'être aimable?
Mais un tranſport ſi vif ne ſera pas durable.
Attendez tout du tems, & tout de nos efforts.

JAGO.

Othello ſe livrait à de fougueux tranſports!
Vous m'étonnez beaucoup.

DESDEMONA.

Son trouble était extrême.

JAGO.

Lui, ſe troubler, ô ciel! lui, je l'ai vu moi-même,
Tranquille, quand la mine abimait des baſtions,
Ecraſait ſous ſes yeux de nombreux bataillons,

Ou lorsque d'un fusil la balle meurtriere,
Vint jusques dans ses bras frapper de mort son frere!
Quoi ses traits, quoi ses yeux peignaient l'emportement!
Ah, sachons ce que c'est, j'y cours.

SCENE IX.

DESDEMONA, CASSIO, EMILIE.

DESDEMONA.

Dans ce moment
Peut-être que dans l'île on ourdit quelque trame,
Et le bruit du complot aura troublé son ame;
La superbe Venise au sein de ses foyers,
Est, en bute peut-être à d'horribles dangers.
Triste des maux publics, le cœur plein d'amertume,
Il a versé sur moi l'aigreur qui le consume;
D'un premier mouvement il n'a pu triompher:
Mais l'homme est-il un ange, & sait-il étouffer
Les transports effrenés de son impatience?
D'un amant bien épris les soins, la complaisance,
Les discours gracieux, les égards délicats,
Précurseurs de l'hymen, ne lui survivent pas.
Et je lui reprochais son humeur, ses injures!
Injuste que j'étais!

EMILIE.

Puissent vos conjectures

Ne vous pas décevoir ! Mais hélas, votre époux
Me paraît dévoré par des soupçons jaloux.

DESDEMONA.

Que je suis malheureuse, & d'où vient cet orage ?
Qu'ais-je donc fait ?

EMILIE.

Madame, un jaloux dans sa rage
Confond tous les objets, & prend pour vérités,
Jusqu'aux fantômes vains par lui-même inventés.

DESDEMONA.

Grand Dieu ! chez Othello chassez la jalousie,
Qu'il me rende son cœur ou qu'il prenne ma vie.
Je veux l'aller chercher.

Desdemona & Emilie sortent d'un côté, Cassio & Bianca entrent de l'autre.

SCÈNE X.

CASSIO, BIANCA.

BIANCA.

AMANT cher & sans foi,
Où courez-vous ainsi ?

CASSIO.

Bianca, j'allais chez toi.

BIANCA.

Non, tu portes ailleurs tes perfides caresses :
Volage, tu me fuis : seule, tu me délaisses.

Digitized by Google

CASSIO.

Je me rendais chez toi, toujours plus amoureux.
Vois aimable Bianca, ce dessein merveilleux,
Il faudrait l'imiter.

Il sort le mouchoir.

BIANCA.

Oui, traître, tu m'oublies:
Réponds, est-ce à ce prix que tu me sacrifies?
Nomme-moi la beauté qui t'a fait ce présent.

CASSIO.

Va, ne sois pas jalouse: à parler franchement,
Je l'ai trouvé chez-moi; j'en admire l'ouvrage,
Et le choix des couleurs, & l'éclat du ramage,
Il faut tout imiter: que ton adroite main
En suivre les contours, en trace le dessein,
Avant qu'on le réclame: adieu.

BIANCA.

Comme il me laisse!
Il me trahit sans doute, & va chez sa maîtresse.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

OTHELLO, JAGO.

JAGO.

N'y songez plus, Seigneur, oubliez l'infidelle.

OTHELLO.

Mon cœur eſt déchiré, la playe en eſt mortelle.

JAGO.

Ah.. Seigneur, ce mouchoir..

OTHELLO.

Pourquoi rappelles-tu
Un pareil ſouvenir à mon cœur éperdu ?
Hélas ! je la vois trop cette importune image,
Sans ceſſe elle entretient les tranſports de ma rage.

JAGO.

Épris de plus en plus d'un inſolent orgueil,
De ſa Desdemona vantant l'aimable accueil,
Ce fortuné rival oſe en faire trophée,
Et divulguer par-tout votre gloire étouffée.

OTHELLO.

L'inſolent oſerait !...

Digitized by Google

JAGO.

Oui, mais soyez certain,
Qu'il niera ce forfait avec un front d'airain.

OTHELLO.

Et tu dis qu'il prétend....

JAGO.

Je le tiens de sa bouche:
Il se vante d'avoir partagé votre couche.

OTHELLO.

Dans son lit, avec elle.

JAGO.

Avec elle, Seigneur;
Auprès d'elle, songez.

OTHELLO.

Dans son lit, quelle horreur!
Le traître périra: Jago, qu'on le saisisse,
Qu'on le charge de fers, qu'on le traîne au supplice.
Non, je dois avant tout arracher son aveu:
Je tremble de l'entendre... oh, soutiens-moi, grand Dieu,
Soutiens mon corps mourant, ma tête défaillante...
Je ne me connais plus... hélas tout m'épouvante:
D'affreux pressentimens qui m'étaient inconnus,
Le bouleversement de mes sens éperdus,
D'un cœur toujours serein le trouble inexprimable,
Sont des avis du Ciel qui la nomme coupable.
Ah! je la vois par-tout: voilà ses yeux, ses traits!

Digitized by Google

Malheureuſe répons, confeſſe tes forfaits.

Il tombe ſans connoiſſance.

JAGO.

Je triomphe, à mes piés ſe débat ma victime;
Vivant, je l'ai plongé dans un profond abîme.
Aigri par mes diſcours, crédule, furieux,
Sa femme eſt maintenant en horreur à ſes yeux.
Plus il la chériſſait, — & plus il la déteſte.
Ah, Caſſio.

SCENE II.

OTHELLO, JAGO, CASSIO.

CASSIO.

QUE vois-je!

JAGO.

Accident trop funeſte!
Malheureux Othello! Pour la ſeconde fois,
Notre chef étendu ſans haleine & ſans voix,
Vient de s'évanouir.

CASSIO.

Cherchons un prompt remede.

JAGO.

Laiſſez ſon cours au mal, il ne faut pas qu'on l'aide.
Pendant ſa léthargie, image du ſommeil,
Gardez de le troubler, ou craignez ſon réveil.
Fâché d'être ſurpris, l'écume dans la bouche,

Digitized by Google

Il léverait bien-tôt ſur vous un bras farouche. —
Il recouvre les ſens . . Avant qu'il vous ait vu,
Sortez quelques momens.

SCENE III.

OTHELLO, JAGO.

JAGO.

Tout mon cœur s'eſt ému,
Vous me voyez frémir, votre chûte m'effraye,
N'êtes vous point, Seigneur, frappé de quelque playe.

OTHELLO.

Dis, l'a-t-il avoué?

JAGO.

Craignez, mon général,
Par vos réflexions d'envenimer le mal.
Cent fois nous avons vu la loi de l'hymenée;
Par un ſexe trompeur lâchement profanée,
Tandis que les époux honteuſement deçus,
Allaient de leurs moitiés célébrer les vertus.
Du moins, vous n'êtes pas dupe de l'infidelle:
Pour moi, j'aimerais mieux la vérité cruelle,
Que des illuſions qu'on voit s'évanouir,
Et laiſſer en fuyant un amer repentir.

OTHELLO.

Oh, ton ſang froid eſt grand.

Digitized by Google

JAGO.

Bientôt, à cette place,
Caſſio doit venir : nonobſtant ſon audace,
Ne pourriez-vous caché dans cet enfoncement,
L'entendre ſans murmure & ſans emportement?
Obſervez bien ſes traits, liſez ſur ſon viſage
D'un inſolent orgueil l'éclatant témoignage.
Voyez ſes airs moqueurs & ſes ris inſultans.
Mais ſachez triompher de vos reſſentimens,
Quoiqu'il diſe, il n'importe : il faudra vous contraindre,
Renfermer vos douleurs, & voir tout ſans vous plaindre.

OTHELLO.

A quelque point, Jago, que je ſois outragé,
Je vaincrai mes tranſports, mais je ſerai vengé,
Mais ſon ſang expiera cette mortelle offenſe.

JAGO.

Placez-vous là, Seigneur, votre rival s'avance.
Othello ſe cache ſous une voute.
Parlons-lui de Bianca qui l'aime avec fureur,
A ce nom, Caſſio rit toujours de grand cœur.
Plus il paraîtra gai, plus le More en furie,
Sentira malgré lui croître ſa jalouſie,
Et voyant les objets ſous de fauſſes couleurs,
Prendra les airs joyeux pour des ſignes moqueurs.

Digitized by Google

SCENE IV.

CASSIO, JAGO.

OTHELLO *les voit, mais il n'entend pas leurs discours, à moins que Cassio & Jago n'élevent la voix.*

JAGO.

LIEUTENANT, dites-moi, la fortune légere,
Vous rit-elle à préſent.

CASSIO.

Non, mais c'eſt me déplaire,
Que de me décorer d'un nom que j'ai perdu.
C'eſt r'ouvrir ma bleſſure.

JAGO.

Il vous ſera rendu,
à haute voix.
Desdemona me ſemble ardente protectrice;
à baſſe voix.
Plut au Ciel que Bianca pût rendre ce ſervice,
Vous verriez d'un clin d'œil accomplir tous vos vœux.

CASSIO.

L'excellent petit cœur!

OTHELLO.

Il rit, le malheureux!

JAGO.

Quelle vivacité, quelle ardeur enflammée!

Digitized by Google

Son amour eſt un feu dont elle eſt conſumée.

CASSIO.

Oui, ſon cœur eſt fort tendre.

JAGO, *baiſſant la voix.*

Elle croit votre amour
Auſſi vif que le ſien, & même compte un jour
Devenir votre épouſe.

CASSIO.

Ha, ha, ha.

OTHELLO.

Le perfide
Triomphe inſolemment.

CASSIO.

Suis-je donc un ſtupide?
L'épouſer! une fille! ah vraiment ce parti
Paraîtrait admirable & fort bien aſſorti!
Sa vanité me donne un perſonnage unique,
Et me charme beaucoup.

OTHELLO.

Que ſon air ironique
Me ſouleve le cœur!

CASSIO.

Pourrais-je m'abaiſſer
Sans reſpect pour les mœurs à vouloir l'épouſer!
Non, ma bouche jamais ne lui tint ce langage.
Epiant tous mes pas, marchant ſur mon paſſage,
L'impudente m'obſede & m'aborde en tous lieux,
A quelques étrangers je faiſais mes adieux,

Digitized by Google

En public, tout-à-coup survient mon étourdie,
Qui se jette à mon col.

OTHELLO.

Ah, quelle femme hardie!
Elle lui prodiguait les surnoms les plus doux.
Malheureux!

CASSIO.

Et soudain, marquant un rendez-vous
Qu'elle me prescrivit d'un ton de souveraine,
Me saisit par la main, & malgré moi m'entraîne.
Ha, ha, ha.

OTHELLO.

Va, sois fier de tes indignes tours,
Vante tes trahisons, vante bien tes amours.
Que ne puis-je à l'instant punir ses perfidies,
Et sur son cœur ingrat attacher des furies!

IAGO.

Voici votre Bianca.

SCENE V.

CASSIO, JAGO, BIANCA, OTHELLO.

CASSIO.

PAR-TOUT vous me cherchez,
Et vos yeux sur les miens sont sans cesse attachez.
C'est me poursuivre trop.

Digitized by Google

BIANCA.

Que l'enfer vous poursuive!
A vos projets moqueurs faut-il que je souscrive?
Suis-je une dupe, moi? quand vous m'abandonnez
Pour quelque créature à qui vous vous donnez,
Quand ce gage amoureux vient de votre Sirene,
Pensez-vous me bercer d'une défaite vaine,
Et qu'au gré de vos vœux, je vais stupidement,
Croire qu'il s'est trouvé dans votre appartement.
Ingrat, pour couronner ma honte & ton injure,
Tu voulais que ma main, t'en traçât la figure.
Tiens, reprens ce mouchoir, & ne me parle plus.

CASSIO.

Mon aimable Bianca!

OTHELLO.

Mes yeux sont-ils déçus?
Elle tient mon mouchoir.

BIANCA.

Tu sais trop que je t'aime:
L'amour est indulgent alors qu'il est extrême.
Venez chez moi ce soir, & tout est pardonné.

SCENE VI.

CASSIO, JAGO, OTHELLO.

JAGO.

Y Voulez-vous souper?

CASSIO.

Oui, j'y suis entraîné;

Digitized by Google

Ou, je verrais Bianca contre moi déchaînée
Me faire repentir de l'avoir dédaignée.

JAGO.

L'endroit eſt ſûr : j'irai pour vous entretenir
D'objets intéreſſans.

CASSIO.

Hâtez-vous de venir.

Il ſort.

SCENE VII.

OTHELLO, JAGO.

OTHELLO.

JAGO, de quelle mort doit-je punir l'infâme ?

JAGO.

Avez-vous remarqué la noirceur de ſon âme,
Et comme il s'applaudit des tours les plus affreux.

OTHELLO.

O Jago !

JAGO.

Le mouchoir a-t-il frappé vos yeux ?

OTHELLO.

Mais était-ce le mien !

JAGO.

Lui-même, oh quelle injure,
Et l'ingrat ſans pudeur chez une créature,
Va porter les préſens dont il eſt honoré.

Digitized by Google

OTHELLO.

Quand le verrai-je, ô ciel, par mes mains déchiré!
Il m'a tout enlevé, le charme de ma vie,
Une femme si belle, une femme accomplie.

JAGO.

Perdez ces souvenirs.

OTHELLO.

De la nuit du tombeau
Rien ne peut le sauver : je serai son bourreau.
Sans pitié, sans remors, justement homicide,
Je frapperai ce cœur si faux & si perfide,
Cette Desdemona qui fut digne autrefois
Des hommages du monde & de la main des rois.

JAGO.

Que dites vous, Seigneur.

OTHELLO.

Ah! que je la déteste!
Que de dons éclipsés! traits fins, taille céleste,
Esprit vif, varié, délicat, enchanteur.
Sa voix seule, sa voix qui pénetre le cœur,
D'un tigre ivre de sang calmerait la furie.

JAGO.

Tant de dons font sa honte, elle en est plus flétrie.

OTHELLO.

Je ne le sens que trop : elle a loin de ses yeux,
Mis en oubli l'honneur de ses nobles ayeux,
Elle a terni son nom que la vertu décore.

Digitized by Google

JAGO.

L'éclat des noms n'eſt rien, quand on les déshonore.

OTHELLO.

Oui, Jago, j'en conviens : mais la compaſſion
N'a-t-elle pas ſes droits ? après notre union,
Romprais-je avec fureur une chaire ſi belle ?
Que je la plains, hélas !

JAGO.

Vous plaignez l'infidelle !
Faites plus : donnez-lui l'entiere liberté
D'outrager votre honneur avec impunité.
Quand on ſent peu l'injure, elle n'eſt jamais grave.

OTHELLO.

Quoi donc, impunément penſes-tu qu'on me brave,
Et qu'on me déshonore ?

JAGO.

Elle vous a bleſſé
Des traits les plus aigus.

OTHELLO.

Je ſuis trop offenſé !
Infâme ſéducteur ! O beauté dangereuſe,
Digne de mille morts.

JAGO.

Leur trame eſt odieuſe.
Armez-vous d'un poignard, & dans votre palais,
Frappez la ſur ce lit, témoin de ſes forfaits.

OTHELLO.

Oui, ton conſeil eſt juſte, il faut qu'elle périſſe.

Digitized by Google

JAGO.

De Caſſio, Seigneur, je vous ferai juſtice.
Le traître l'a ſéduite : au milieu de la nuit,
Je viendrai le frapper ſans remords & ſans bruit.

On entend la trompette.

OTHELLO.

Fort bien... N'entens-tu pas les ſons d'une fanfare?
Que peut-elle annoncer ?

JAGO.

Veniſe vous déclare
Ses volontés peut-être... Un membre du Sénat
Eſt envoyé vers vous : ne faites point d'éclat.
Réprimez vos tranſports.

SCENE VIII.

OTHELLO, DESDEMONA, LUDOVICO, JAGO.

LUDOVICO.

LE Sénat notre maître
Me députe vers vous : Seigneur, je dois remettre
Cette lettre en vos mains.

OTHELLO.

J'attens avec reſpect

Il ſe retire à l'écart pour lire.

Les ordres du Sénat. Seigneur... ah, quel arrêt !
On m'ôte le pouvoir : & l'on donne ma place

A Cassio ! ce choix redouble ma disgrace.
Tonnerre, écrase moi.

DESDEMONA.

Son air est inquiet ;
Il semble consumé par un chagrin secret.

LUDOVICO.

Les ordres qu'il reçoit lui semblent un outrage :
Etranger, on le craint : son crédit fait ombrage.
L'on nomme Cassio pour remplir son emploi :
Le Sénat vous rappelle.

DESDEMONA *d'un ton naïf.*

Ah, Seigneur, croyez-moi,
J'en ai bien du plaisir.

OTHELLO.

Je le crois, impudente.

DESDEMONA.

Seigneur..

OTHELLO.

Tous vos discours sont d'une extravagante.

DESDEMONA.

Quels torts ai-je commis ?

OTHELLO.

Monstre.

Il fait un mouvement, paraît prêt à la frapper, & se retient à peine.

DESDEMONA.

Dieu ! quel courroux !
Moi qui vantais en vous le meilleur des époux

D'où naît ce changement ? ai-je pu vous déplaire ?

LUDOVICO.

Témoin de cet accès d'une injuſte colere,
Ma ſurpriſe eſt extrême, & j'en ſuis confondu :
A peine je conçois ce que mes yeux ont vu.
Quoi, vous la maltraitez ſans reſpect pour ſes charmes,
Conſolez la du moins, & tariſſez ſes larmes.

OTHELLO.

Éloigne toi, perfide, & ceſſe de penſer,
Que des pleurs impoſteurs puiſſent m'en impoſer.

DESDEMONA.

Vous fuyez mes regards, & mon aſpect vous bleſſe.
Je m'éloigne, Seigneur.

LUDOVICO.

Comme elle m'intéreſſe !
Daignez la rappeller.

OTHELLO.

Madame.

DESDEMONA.

Cher époux.

OTHELLO *à Ludovico.*

Vous voulez lui parler ?

LUDOVICO.

Qui, moi, Seigneur !

OTHELLO.

Oui, vous ;
Ma voix l'a rappellée, afin de vous complaire.

Digitized by Google

Et que me fait à moi sa douleur mensongere !
Près d'ici, loin d'ici, qu'au gré de ses desirs,
Elle verse des pleurs & pousse des soupirs.

à Desdemona.

Tout m'est indifférent. Continuez de feindre.
Devant les étrangers ayez l'art de vous plaindre :

à Ludovico.

Ce rôle vous sied bien. Seigneur, nos souverains,
M'arrachent le pouvoir déposé dans mes mains :
A leurs ordres sacrés je dois l'obéissance.

à Desdemona. Elle se retire.

Quoi, je vous vois encore, ah, votre aspect m'offense !
Cassio me remplace ! hélas, tout est perdu :
L'insolence du vice a flétri la vertu.

SCENE IX.

LUDOVICO, JAGO.

LUDOVICO.

Est-ce là ce héros que respecte l'armée,
Que le Sénat honore, & que la renommée,
Nous peint dans les périls maître de son transport,
Voyant sans s'émouvoir l'esclavage ou la mort.

JAGO.

Il a beaucoup changé.

LUDOVICO.

Digitized by Google

LUDOVICO.

Mais ce transport farouche
Revient-il fort souvent? Sortons: par votre bouche,
Je prétens être instruit.

Ils sortent, d'un autre côté entrent Othello & Desdemona.

SCENE X.

OTHELLO, DESDEMONA.

DESDEMONA.

REGARDEZ la, Seigneur,
Votre épouse tremblante.

OTHELLO.

Ose attester l'honneur,
Ose attester le ciel vengeur de l'imposture,
Que ta vie est sans tache. As-tu peur du parjure?

DESDEMONA.

Le ciel connait mon cœur.

OTHELLO.

Oui, le ciel irrité
Perce le voile épais de ta déloyauté.

DESDEMONA.

Quoi, m'accuseriez-vous d'une perfide trame!

OTHELLO *d'une voix étouffée.*

Dieux! que de fausſetés! Loin de moi,

DESDEMONA.

Quand votre ame
Semble s'anéantir ſous le poids des douleurs,
Grand Dieu! ſerait-ce moi qui fais couler vos pleurs?
Si le Sénat trompé vous ravit votre place,
Si mon pere a produit votre prompte diſgrace,
Puis-je être ſa complice, & me ſoupçonnez-vous,
D'avoir par mes conſeils deſſervi mon époux?

OTHELLO.

Si le ciel m'imprimant du ſceau de ſa colere,
M'eût réduit à languir toujours dans la miſere,
A traîner de longs jours de regrets en regrets,
A porter des liens au ſéjour des forfaits,
Peut-être d'un œil ſec j'aurais bravé l'orage;
Mais m'expoſer en proye aux dédains, à l'outrage,
Aux brocards inſultans d'un public dédaigneux,
On ne ſupporte point ces outrages affreux!
Mais m'enlever ton cœur, ma ſeule jouiſſance,
Qui ſeul donnait un prix à ma faible exiſtence,
Qui rendait tous mes jours ſi fortunés, ſi beaux,
M'immoler moi fidelle à d'indignes rivaux,
Puis-je le pardonner? L'homme le plus paiſible,
Que dis-je: un ange même, à cet aſpect horrible,
Pâlirait de fureur, & de ſang altéré,
Immolerait ton cœur d'un bras déſeſpéré.

DESDEMONA.

Pouvez-vous ſoupçonner votre épouſe fidelle!

OTHELLO.

Oui, ton cœur eſt flêtri: d'une ardeur criminelle

Digitized by Google

Tu prodigues ailleurs de perfides attraits.
O roſe empoiſonnée, ô beauté que je hais!

Il la ſerre dans ſes bras, l'embraſſe & la repouſſe.

D'où vient que ta figure eſt charmante, eſt céleſte?
Je reſſens dans tes bras un délire funeſte,
Il enivre mes ſens, je ne reſpire plus..
Où ſuis-je, m'oubliai-je, & que je ſuis confus!
Maudit ſoit mille fois le jour de ta naiſſance!

DESDÉMONA.

Quel outrage ai-je fait? Je ſens mon innocence:
Quel crime ai-je commis?

OTHELLO.

Ce front plein de candeur,
Où la vertu ſe peint, où reſpire l'honneur,
N'eſt qu'un maſque trompeur. Vois, vois par-tout ton crime,
Il conſterne les cieux, & la terre, & l'abîme.
Vois les hommes de bien s'indigner & frémir,
La licence régner & la pudeur gémir.
Oſe encore maintenant te déclarer fidelle.

DESDEMONA.

Dieu le ſait, Dieu le voit.

OTHELLO.

N'es-tu pas criminelle?
Des monſtres, des ingrats, tes vils adorateurs,
N'ont-ils pas dans mon lit joüi de tes faveurs?

Digitized by Google

DESDEMONA.

Qui, moi, je vous aurais lâchement offensée !
Moi, j'en aurais conçu l'exécrable pensée !

OTHELLO.

Tu ne m'as point trahie...

DESDEMONA.

Oh, mon seul protecteur,
Mon Dieu, ne m'ôte pas ta puissante faveur.

OTHELLO *avec ironie.*

Jugez si j'applaudis à de telles prieres,
Moi qui vous crus au rang des femmes adulteres,
Qui pour tous leurs amans promptes à s'attendrir,
En trompant leurs époux se pâment de plaisir.

Othello sort, Emilie qui vient d'un autre côté a entendu les derniers mots.

SCENE XI.

DESDEMONA, EMILIE.

EMILIE.

Madame, votre époux vous remplit d'amertume,
Lui, qui vous est si cher !

DESDEMONA.

Le chagrin me consume.
Mes pleurs à chaque instant viennent couper ma voix ;
Peut-être tu m'entens pour la derniere fois.

Digitized by Google

Dieu, c'eſt moi qu'il ſoupçonne : Ah, comment
peut-il croire
Que mon nom ſoit ſouillé d'une tache ſi noire ?

SCENE XII.

DESDEMONA, EMILIE, JAGO.

JAGO.

QUELLE ſombre douleur, Madame !

EMILIE.

Ah, cher Jago,
Je te décrirai mal la fureur d'Othello,
Contre ſa digne épouſe enflammé de colere,
Il la prétend coupable, il la nomme adultere.

DESDEMONA.

Lui, lui que j'adorais !

EMILIE.

Dans ſes emportemens,
Il s'eſt ſervi des mots les plus aviliſſans.

JAGO.

Eh ! qui peut l'irriter à ce point ?

DESDEMONA.

Je l'ignore :
Mais quand il me noircit, quand il me déshonore,
Ma conſcience au moins pour moi vient dépoſer.
Elle fond en larmes.

Digitized by Google

JAGO.

Séchez, séchez vos pleurs.

EMILIE.

En peut-on trop verser ?
Qui pourrait supporter de la voir avilie,
Par un époux ingrat qu'elle avait trop chérie ?
Pere, parens, amis, pour lui tout fut quitté :
Et ce tyran l'outrage avec indignité.

DESDEMONA.

Tel est mon triste sort.

JAGO.

Que le ciel l'en punisse :
Mais d'où provient chez lui cet excès d'injustice ?

DESDEMONA.

Dieu le sait.

EMILIE.

Croyez-moi : d'insignes scélérats,
Pour obtenir un rang qu'ils ne méritent pas,
Ont ourdi contre vous cette exécrable trame.

JAGO.

Il ne peut exister un homme assez infâme.
Pour oser...

DESDEMONA.

S'il existe, ô Dieu puissant & bon,
Daigne lui pardonner.

EMILIE.

L'échaffaud pour pardon !
Quoi ! ce lâche imposteur peut-il à ma maîtresse ?

Digitized by Google

Reprocher un écart, un moment de faibleſſe ?
Quel amant l'a ſéduite, à quel titre a-t-il pu
Souiller d'un ſouffle infect la plus pure vertu ?
Il aveugle Othello qui tombe dans le piege :
Puiſſe le ſcélérat dupe de ſon manege,
Se voir haï, chaſſé, proſcrit de l'univers,
Périr ſur un gibet, ou vieillir dans les fers.

JAGO.

Vous vous enflammez trop.

EMILIE.

Je dois haïr le crime :
Moi-même des méchans je fus longtems victime,
Quand un fourbe autrefois ſut vous perſuader,
Qu'aux deſirs d'Othello j'étais prête à céder.
Toujours plein de ſoupçons vous m'obſédiez ſans ceſſe.

JAGO.

Eſt-il tems d'y ſonger ?

DESDEMONA.

Sans lui, ſans ſa tendreſſe,
Que puis-je devenir ? tentez tout, cher Jago,
Pour ramener vers moi l'inflexible Othello,
Oui j'atteſte le ciel, ce ciel qui doit m'entendre,
Qu'il outrage le cœur le plus pur, le plus tendre.
Je vivais, je ſentais, je reſpirais pour lui,
Il était mon époux mon amant, mon appui,
De lui ſeul en tous lieux, à toute heure occupée,
Peut-il penſer l'ingrat, que je l'avais trompée ?

Digitized by Google

Je l'ai chéri toujours, & malgré ſa fureur,
Je ſens qu'il vit encor dans le fond de mon cœur.
Je lui pardonne tout, quoiqu'il me déshonore ;
Qu'il me maltraite, hélas ! je l'aimerais encore,
Dût-il par un divorce en public m'outrager,
On me verra gémir, & non pas me venger.
Mais que ſa dureté pourtant me déſeſpere,
Et qu'il m'a fait frémir par ce nom d'adultere,
Moi qui refuſerais la plus haute grandeur,
S'il fallait l'acquérir au prix de mon honneur.

JAGO.

Je connais Othello, Madame, il vous révere,
Mais ce chagrin ſoudain aigrit ſon caractere.
Il s'enflamme & s'appaiſe : un profond repentir
Effacera ſes torts : j'oſe le garantir.

DESDEMONA.

Ah, je l'eſpere peu.

JAGO.

Banniſſez ces alarmes,
Et loin de tout témoin allez ſécher vos larmes

Elle ſort.

SCENE XIII.

JAGO, RODERIGO.

RODERIGO.

Vous me jouez Jago, je ne vous cache pas
Que de vos procédés je ſuis enfin fort las.

Digitized by Google

De préſens en préſens ma bourſe eſt épuiſée :
Qu'avez-vous fait pour moi ? je ſuis tête baiſſée,
Tombé dans votre piege, & n'ayant receuilli
Qu'un peu d'expérience, il faut partir d'ici,
Retourner à Veniſe.

JAGO.

Oh, quelle impatience !
Des anges, répondez : avons-nous la puiſſance ?
De l'homme limité dans ſes plus grands efforts,
Le génie & le tems, voilà les ſeuls reſſorts.

RODERIGO.

Toujours vous inventez des prétextes frivoles,
Et pour prix de mon or, vous vendez des paroles.

JAGO.

Ce reproche eſt injuſte.

RODERIGO.

Eh ! quels ſont mes ſuccès !
Je me ſuis dépouillé des plus riches effets ;
Mes bijoux par vos mains ont paré ma maîtreſſe ;
De rendez-vous charmans vous me bercez ſans ceſſe.
Vain eſpoir ! tout échoue, & mon bonheur périt.

JAGO.

Fort bien.

RODERIGO.

Vous me jouez, je vous l'ai déjà dit,
Votre eſprit eſt trop fin, trop fécond en intrigues,
Vous me mettez au rang de ces amans prodigues,

Digitized by Google

Dépourvus de raiſon.

JAGO.

Fort bien.

RODERIGO.

Desdemona
Me rendra mes bijoux dont votre main l'orna ;
Ou je m'en prens à vous.

JAGO.

Vous avez du courage ;
Tant mieux: vous m'en plaiſez mille fois davantage.
Quoique l'honneur ait ſeul guidé mes procédés,
Vos ſoupçons, j'en conviens, ont l'air d'être fondés,
Notre marche était lente, elle ſera rapide,
Dès que vous témoignez un ſang froid intrépide.
Oſez donc cette nuit montrer votre valeur,
Votre amante eſt à vous : c'eſt le prix du vainqueur.
Et ſi Desdemona n'eſt pas votre conquête,
Le glaive dans vos mains faites tomber ma tête.

RODERIGO.

D'un chimérique eſpoir toujours vous me flattez,
Mais comment tiendrez-vous ce que vous promettez ?

JAGO.

Apprenez qu'Othello languit dans la diſgrace,
Qu'un Sénat défiant le prive de ſa place,
Qu'il n'a plus de pouvoir. Confus, déſeſpéré,
Veniſe n'eſt pour lui qu'un ſéjour abhorré :
Loin de ce fier Sénat il paſſera ſa vie

Digitized by Google

Avec Desdemona dans sa triste patrie ;
A moins qu'un accident qu'on ne peut soupçonner,
Ne vienne le contraindre à ne pas s'éloigner.

RODERIGO.

Quel obstacle naîtrait...

JAGO.

Que Cassio périsse !
Frappez son cœur.

RODERIGO.

Qu'entens-je ?

JAGO.

Osons faire justice
Je vous seconderai, mon cher Roderigo,
Fondons sur la victime, immolons Cassio.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIRE.

JAGO, RODERIGO.

JAGO.

Bientôt il doit paraître, occupez cette place
Qui vous dérobe à l'œil, & dans l'instant qu'il passe,
Plongez ce fer vengeur dans son perfide sein :
Avant qu'il jette un cri, qu'il expire soudain.
Songez que votre bras fait votre destinée,
Et que ce sang versé la rendra fortunée.

RODERIGO.

Si mon bras chancelait, vous serez mon appui,
Ne vous éloignez pas.

JAGO.

J'aurai les yeux sur lui,
Gardez-vous de le craindre.

RODERIGO *à part.*

Au fond de ma pensée,
Je ne sais quel tourment tient mon ame oppressée.
Etouffons ces remords... Mon fortuné rival,
Seul, met à mon bonheur un obstacle fatal...
Glaive, sors du fourreau.

Digitized by Google

JAGO *à part.*

Qu'il triomphe ou périsse :
D'un & d'autre côté, ce combat m'eſt propice.
S'il meurt : tous ces bijoux, tous ces dons ſont à moi.
Si Caſſio périt : je n'aurai plus l'effroi
De me voir démaſquer, & de paſſer ma vie
Peut-être dans les fers, & dans l'ignominie.
Il vient, j'entens ſes pas.

RODERIGO.

C'eſt lui.. Meurs de ma main.

SCENE II.

CASSIO, JAGO, RODERIGO.

CASSIO.

TON fer s'eſt émouſſé, miſérable aſſaſſin!
Le mien va te punir.

RODERIGO.

Je ſuis mort.

Pendant que Caſſio eſt aux priſes avec Roderigo, Jago vient par derriere, perce Caſſio & s'enfuit. Roderigo & Caſſio tombent.

CASSIO.

Les perfides
M'ont frappé tous les deux, lâchement homicides.
Soldats, gardes, à moi.

Digitized by Google

SCENE III.

CASSIO, RODERIGO, OTHELLO paraît à une fenêtre du palais.

OTHELLO.

LE généreux Jago
A porté le trépas au sein de Cassio.
Ami, tu m'as donné l'exemple qu'il faut suivre :
Va le joindre aux enfers, femme indigne de vivre,
Enfonçons le poignard dans son sein palpitant ;
Lavons ce lit souillé dans les flots de son sang.

Il se retire.

SCENE IV.

CASSIO, RODERIGO, LUDOVICO, GRATIANO.

CASSIO.

JE souffre, je me meurs, & je ne vois personne.
Ni gardes, ni passans ! hélas, on m'abandonne :
Au meurtre, aux assassins !

GRATIANO.

Entendez-vous gémir ?
Ce cri long & plaintif agite & fait frémir.

Digitized by Google

CASSIO.

Venez me ſecourir.

RODERIGO.

L'infâme a pris la fuite.

LUDOVICO.

Seigneur, ils ſont pluſieurs, attendons notre ſuite.
Dans cette obſcurité redoutons des complots :
Ce chemin n'eſt pas ſûr.

RODERIGO.

Mon ſang coule à grands flots,
Et nul ne me ſecourt : j'ai perdu l'eſpérance,
C'en eſt fait.

LUDOVICO.

Ecoutons.

SCENE V.

CASSIO, RODERIGO, LUDOVICO, GRATIANO, JAGO, ſuite de Jago.

GRATIANO.

A GRANDS pas l'on s'avance :
Précédé de flambeaux, un homme demi ceint,
S'approche le fer nu.

JAGO.

Quel malheureux ſe plaint,
Et crie à l'aſſaſſin ?

Digitized by Google

LUDOVIGO.

Nous l'ignorons encore.

Cris inarticulés de Cassio.

JAGO.

Entendez-vous ce cri ?

CASSIO.

C'eſt moi qui vous implore.

JAGO.

De cet aſſaſſinat ſait-on quel eſt l'auteur ?

GRATIANO.

Voilà Jago...

LUDOVICO.

Lui-même, un guerrier plein d'honneur.

JAGO *élevant la voix.*

Vous qui jettez ces cris lugubres, lamentables,
Nommez-vous.

CASSIO.

Ah Jago, des hommes exécrables
M'attendaient au paſſage, ils m'ont aſſaſſiné,
J'ai beſoin de ſecours.

JAGO.

Guerrier infortuné,
Votre ſort m'attendrit... Connaiſſez-vous le traître
Qui vous porta ces coups.

CASSIO.

On le ſaura peut-être.
Un de ces malheureux expirant ſous mon bras,
Languit non loin d'ici.

JAGO.

Digitized by Google

JAGO.

Les lâches ſcélérats
Venez, accourons tous, ſignalons notre zele.

RODERIGO.

A moi, venez à moi.

CASSIO.

L'homme qui vous appelle,
Eſt un des aſſaſſins.

JAGO.

Lui! qu'il meure à vos yeux.
Il le perce.
Le lâche!

RODERIGO.

O vil Jago! ciel! quel deſtin affreux!

JAGO.

Il méritait la mort... Dans ma juſte colere,
D'un infâme aſſaſſin j'ai délivré la terre.
Mais quoi! la garde dort au milieu du danger:
Tout ſe tait! les brigands peuvent nous égorger!
Et vous-même, Meſſieurs, dans ces heures indues,
Eſt-ce pour bien agir qu'on vous voit dans les rues?

LUDOVICO.

Pour blâmer ou louer, voyez nos actions.

JAGO.

Seigneur Ludovico... Pardonnez ces ſoupçons:
Vos traits m'étaient cachés... O ciel, ô deſtinée,
Celui qui perd ſon ſang, victime infortunée,
Eſt un de nos amis, Caſſio.

LUDOVICO.

Lui, grands Dieux!

GRATIANO.

Cassio !

JAGO.

Digne frere, ami trop malheureux,
Comment vous sentez-vous ?

CASSIO.

Ma blessure est profonde,
Je crains tout...

JAGO.

Dieu puissant, n'enleve pas au monde
à sa suite.
Ce mortel vertueux... Soutenez ce flambeau,
Tandis que sur la playe appliquant un bandeau,
J'étancherai le sang...

SCENE VI.

Les mêmes & BIANCA.

BIANCA.

JE frissonne, je tremble..
Qui jettait un grand cri... Quel malheur vous rassemble ?

JAGO *avec ironie.*

Qui jettait un grand cri ?

BIANCA *se précipitant sur Cassio.*

Que vois-je, cher amant !
Cassio, Cassio...

JAGO.

Dieu, quel front impudent !

Digitized by Google

Elle répand des pleurs, misérable artifice !
De tant d'iniquités je la soutiens complice.
Mais approchons, de grace, & démêlons les traits
De ce lâche, expirant pour prix de ses forfaits.
Ma surprise, Seigneur, mon chagrin est extrême,
Ce lâche meurtrier est un homme que j'aime.
Quoi, cher Roderigo... Mon œil sera deçu...
Non, c'est lui que je vois.

GRATIANO.

Quel nom ai-je entendu ?

JAGO.

Etait-il votre ami ?

GRATIANO.

Je l'aimais comme un frere.

JAGO.

Si j'ai porté sur lui une main meurtriere,
Son crime est mon excuse, & de tels attentats,
Seigneur, vous le savez, ne se pardonnent pas.

GRATIANO.

Je ne puis vous blâmer.

Des passans amenent des brancards.

JAGO *à Cassio.*

Ami, je vous exhorte
A moins désespérer. Souffrez qu'on vous transporte ;
Placez-le sans secousse . . O mortels généreux,
Qui venez soulager un guerrier malheureux,
Marchez à petits pas & que rien ne le gêne.

Digitized by Google

Mollement étendu, qu'il reſpire ſans peine.

On enmene Caſſio & Roderigo.

Pour vous, vile Bianca, c'eſt verſer trop de pleurs,
Et c'eſt trop affecter d'étaler vos douleurs.
Vous feignez de l'aimer en pourſuivant ſa vie!
D'où vient tant de fureur & tant d'hypocriſie?

à Gratiano.

Contemplez ſa pâleur, & voyez ſur ces traits
Les remords dévorans qui ſuivent les forfaits.

SCENE VII.

LUDOVICO, GRATIANO, JAGO, EMILIE, BIANCA.

EMILIE.

D'où vient ce bruit affreux, cher époux?

JAGO.

Emilie,
Notre ami Caſſio n'a qu'un ſouffle de vie.
Meurtri par des brigands & par Roderigo:
Ce bras eſt ſon vengeur.

EMILIE.

Ah, digne Caſſio!

JAGO.

De ſes goûts effrenés il s'eſt rendu victime:
Il fréquentait des gens trop peu dignes d'eſtime:

à Emilie.

Va le faire expliquer. Va, qu'on ſache en quels lieux.

Digitized by Google

à Bianca.

Il a ſoupé ce ſoir.. Vous détournez les yeux..
Vous friſſonnez !

BIANCA.

Non, non, d'où me viendraient ces craintes?
Je conviens ſans rougir & ſans uſer de feintes,
Qu'il a ſoupé chez moi.

JAGO.

Chez vous.. Ah, ce ſeul mot,
A mes yeux prouve aſſez le plus lâche complot.
Tout eſt prémédité : mais quoiqu'il en puiſſe être,
Devant les Magiſtrats je vous fais comparaître,
L'aveu de vos forfaits ils ſauront l'arracher.
A leurs régards perçans on ne peut rien cacher.

à part.

Marchons .. Je vais enfin fixer ma deſtinée,
Elle ſera demain infâme ou fortunée.

SCENE VIII.

Le théâtre repréſente l'appartement de Desdemona couchée & endormie. Othello entre, tenant un flambeau & une épée, & ferme la porte en dedans.

OTHELLO, DESDEMONA.

OTHELLO.

MURS épouſe adultere, expire de ma main.
Il faut punir ſon crime, il faut frapper ce ſein...

Digitized by Google

Moi, je déchirerais ce ſein que j'idolâtre,
Plus blanc que n'eſt le lis, plus doux que n'eſt l'albâtre !
Moi, du lit de l'hymen je ferais ſon tombeau !
Moi, ſon adorateur, je ſerais ſon bourreau !
Je ne puis.. De ma main tombe fer homicide..
Sont-ce donc là les yeux, les traits d'une perfide?
O roſe, ô noble fleur, tes perfums ſéduiſans
Font exalter ma tête, ils pénetrent mes ſens.
Approchons! Que de graces! elle ſemble embellie,
Je ne pourrai jamais la priver de la vie.
Eſt-il donc prononcé l'arrêt de ſon trépas?
Tout prêt de la frapper, je ſens trembler mon bras:
Je veux la poignarder, hélas, & je l'adore !
Ah ! tandis qu'elle vit, qu'elle reſpire encore.

Le fer tombe de ſa main.

Couvrons la de baiſers, ces gages de ma foi,
Ils ſeront les derniers... Furieux, hors de moi,
Je ſoupire, & mes yeux ſe rempliſſent de larmes.
Non, ne nous laiſſons pas ſéduire par ſes charmes:

Il reprend ſon poignard.

Frappons.. Elle s'éveille.

DESDEMONA.

Othello, cher époux.

OTHELLO.

Oui, c'eſt moi: frémiſſez. C'eſt moi-même, hâtez-vous
De demander au ciel pardon de votre crime.

Digitized by Google

DESDEMONA.

Où tendent ces discours ? quel courroux vous anime ?
Ah, Seigneur, ah, mon Dieu !

OTHELLO.

J'ai prononcé ton sort,
J'ai porté ton arrêt, c'est l'arrêt de la mort.
Avant que dans ton sang mon arme soit plongée,
Offre à Dieu les remords dont ton ame est chargée ;
Implore sa pitié par un saint repentir.

DESDEMONA.

Pourquoi mourir ! mon Dieu ! daignez me secourir.

OTHELLO.

Que Dieu sauve ton ame !

DESDEMONA.

Ah, mon ami, j'espere
Que tu reprimeras cet accès de colere,
Que je vis dans ton cœur.

OTHELLO *l'envisageant avec fureur.*

Espere.

DESDEMONA.

La terreur
Tient mes sens suspendus : vous me glacez, Seigneur,
Vos yeux sont menaçans ; votre air, votre visage
Est empreint de soucis ; il m'annonce un orage.
Et j'ignore mes torts ! hélas, qu'ai-je donc fait
Pour vous déplaire ainsi.

Digitized by Google

OTHELLO.

Déplore ton forfait.

DESDEMONA.

Je te donnai mon cœur ſans l'aveu de mon pere ;
Je volai dans tes bras jalouſe de te plaire,
Voilà tous mes forfaits. Doivent-ils t'irriter ?
Pourquoi vois-je ton corps ſe roidir, palpiter ?
D'où vient ſur chaque trait ce trouble inexprimable,
Et cet œil enflammé ? de quoi ſuis-je coupable ?

OTHELLO.

D'une feinte ſageſſe oſes-tu te parer,
Devant moi, quand d'un mot je te peux atterrer.

DESDEMONA.

Dites ce mot, Seigneur.

OTHELLO.

N'as-tu pas, infidelle,
Au traître Caſſio, d'une main criminelle,
Fait préſent du mouchoir que je t'avais donné,
Ce gage de l'amour le plus infortuné.

DESDEMONA.

Non, Seigneur, non jamais, vous me faites injure :
Qui peut vous avoir dit une telle impoſture ?
Appellez Caſſio, daignez l'interroger.

OTHELLO.

Tu cherches vainement d'éloigner le danger,
Tes détours, tes ſermens, tes attraits, & tes larmes,
Ne ſont pour m'éblouir que d'impuiſſantes armes.
De ta déloyauté je ſuis trop convaincu,

Digitized by Google

Va, ceſſe d'affecter une fauſſe vertu,
Crains d'irriter le Ciel par ton hypocriſie,
Et répare en mourant les taches de ta vie.

DESDEMONA.

Je jure par le ciel qui nous entend, Seigneur,
Que vous régnez tout ſeul dans le fond de mon cœur.
Caſſio, ce guerrier, cet ami magnanime,
Ne prétendit & n'eut de moi que mon eſtime,
Mais loin de recevoir des gages précieux..

OTHELLO.

Pourſuis, pourſuis, perfide, & démens donc mes yeux.
De momens en momens rens-toi plus condamnable,
Je l'ai vu de mes yeux ce mouchoir exécrable,
Ce mouchoir qui t'accuſe; & même l'inſolent,
Tout fier de tes bontés s'eſt nommé ton amant,
A vanté tes faveurs.

DESDEMONA.

Je ne veux point de grace:
Qu'il ſe montre à mes yeux, & qu'il m'accuſe en face.

OTHELLO.

Le traître! Il eſt tombé dans la nuit du trépas:
Jago fut mon vengeur, il eſt mort ſous ſon bras.

DESDEMONA.

Ciel! Caſſio périt, & ma gloire eſt flêtrie!

OTHELLO.

Sur l'échaffaut l'ingrat eût dû perdre la vie:

Digitized by Google

Que n'ai-je été témoin de ſes derniers momens!
Que n'ai-je vu ſon ſang ſe répandre à torrens!

DESDEMONA.

Il expire innocent, & l'on me déshonore!
Malheureux Caſſio!

Elle pleure.

OTHELLO.

Tes pleurs coulent encore,
Impudente, à mes yeux, pour cet indigne objet!
Tu pleures ton amant, & non pas ton forfait.
Va cacher ton opprobre & ton deuil dans la tombe,
Va joindre Caſſio. Meurs,

Il la frappe.

DESDEMONA.

O ciel!

OTHELLO.

Je ſuccombe.

SCENE IX.

OTHELLO, DESDEMONA, EMILIE.

EMILIE.

SEIGNEUR, de grace, ouvrez.

OTHELLO *dans l'égarement & à voix baſſe.*

Hélas, elle s'éteint:
D'une ſombre pâleur ſon viſage eſt empreint;
Et moi, moi furieux, époux impitoyable,
Déjà je m'attendris ſur ſon ſort déplorable.

Digitized by Google

EMILIE.

Ouvrez, Seigneur.

OTHELLO.

Qui frappe ?

EMILIE.

Un moment d'entretien.

OTHELLO.

C'eſt la voix d'Emilie... hélas ! ferai-je bien
De l'introduire ici ? ſes yeux verront mon crime :
O moment plein d'horreur, épouvantable abîme !
Il paraît déſeſpéré.
O ma Desdemona !... Miſérable aſſaſſin,
Dieu ! je n'ai plus de femme, elle meurt de ma main !
Des remords déchirans ſont mon premier ſupplice.
Cieux, tonnez ſur ma tête : au fond d'un précipice
Entr'ouvert ſous mes pas, terre viens m'engloutir ;
Le ſeul vœu que je forme eſt de m'anéantir.

EMILIE.

Ecoutez-moi, Seigneur, ouvrez-moi, le tems preſſe.

OTHELLO.

Je l'oubliais.. J'y cours : un trouble affreux m'oppreſſe.
Ah, tirons ces rideaux, entrez.
Il court, revient ſur ſes pas, paraît irréſolu. Il ouvre.

EMILIE.

Un crime affreux,
Un meurtre s'eſt commis ici, preſque à vos yeux.

Digitized by Google

OTHELLO.

Un meutre !

EMILIE.

Oui, Seigneur, des brigands, des impies,
Dans cette ſombre nuit, conduits par des furies,
Ont levé leurs poignards tous contre Caſſio :
Lui, d'un bras vigoureux atteint Roderigo,
Ce chef des aſſaſſins ſur la pouſſiere expire,
Le reſte a pris la fuite.

OTHELLO.

Et Caſſio reſpire !

EMILIE.

Le ciel l'a protégé contre ſes aſſaſſins :
Il ſouffre, mais il vit.

OTHELLO *à part.*

Trahi par les deſtins,
J'ai perdu pour toujours l'eſpoir de la vengeance.

DESDEMONA *pouſſant un ſanglot.*

Moi coupable, ah, je meurs avec mon innocence.

EMILIE *entr'ouvre les rideaux & ſe proſterne au pied du lit.*

Quoi ! Desdemona meurt ! épouvantable nuit !
D'un horrible complot eſt-ce donc là le fruit ?
Elle meurt à mes yeux ! Seigneur, quelqu'il puiſſe être,
Pourſuivons l'aſſaſſin, verſons le ſang du traître.

OTHELLO.

Verſe donc tout mon ſang : dans ma juſte fureur,

Digitized by Google

J'ai répandu le ſien.

ÉMILIE.

O forfait plein d'horreur !

OTHELLO.

J'ai recouvré ma gloire en frappant l'infidelle.

ÉMILIE.

Vous vous êtes couvert d'une tache éternelle.
Elle était vertueuſe, elle n'aimait que vous,
Vous ſon perſécuteur, vous ſon barbare époux.

OTHELLO.

Cette rare vertu n'était que trop ternie :
Caſſio l'a ſéduite, & mon bras l'a punie.
Mais je ſerais un monſtre, un infâme, un bourreau,
Mais je devrais périr ſur un vil échaffaud ;
Ma honte ne pourrait jamais être expiée ;
Si ma femme innocente était ſacrifiée.
Son crime eſt manifeſte, il eſt bien avéré :
Demande à ton mari qui me l'a déclaré.

ÉMILIE.

Mon mari !

OTHELLO.

Lui, te dis-je.

ÉMILIE.

Il l'a calomniée.

OTHELLO.

Fidelle à mon amour, je l'aurais préférée
Aux tréſors, à la gloire, à des trônes offerts,
Son cœur m'était d'un prix plus grand que l'univers.

Digitized by Google

EMILIE.

Mon mari !

OTHELLO.

Lui, Jago : tu connais ſa belle âme :
Loin de lui le ſoupçon d'une action infâme !
Tous, nous rendons hommage à ſon intégrité.

EMILIE.

O ma chere maîtreſſe ! hélas, l'iniquité
A tramé ce complot & t'a peinte infidelle,
Toi, des femmes de bien le plus noble modelle.

OTHELLO.

Crois-tu que ton époux voulût m'en impoſer ?

EMILIE.

Il ſe ment à lui-même, en oſant l'accuſer.
Serpent plein de replis, il a ſur ma maîtreſſe,
Diſtilé les venins d'une langue traîtreſſe,
Tandis que ſon ſeul tort fut de trop s'éblouir
De ſon indigne choix.

OTHELLO.

Ah !

EMILIE.

Duſſai-je en périr ;
Je brave tous vos coups & votre fer farouche.
Toujours la vérité ſortira par ma bouche,
Et je déteſterai ce forfait monſtrueux,
Exécrable à la terre, & maudit par les cieux.

OTHELLO.

Contiens toi, malheureuſe ...

Digitized by Google

EMILIE.

Ah, cruel, prens ma vie :
Puiſqu'il te faut du ſang, je te la ſacrifie.
Frappe à l'inſtant mon cœur, ou j'atteſte le ciel
Que je te pourſuivrai tel qu'un vil criminel ;
Je publierai par tout ſes vertus & ton crime :
De mes gémiſſemens tu ſeras la victime :
Elle ſera vengée, & ton aſſaſſinat
Va te rendre l'horreur du peuple & du Sénat.

SCENE X.

OTHELLO, EMILIE, JAGO, GRATIANO, MONTANO.

MONTANO.

D'ou viennent ces clameurs ?

EMILIE.

Jago, viens te défendre
D'un ſoupçon odieux que je ne peux comprendre
Un meurtrier ſur toi rejette ſon forfait,
Il t'en nomme l'auteur : répons-moi, qu'as-tu fait?

GRATIANO.

Quels diſcours !

EMILIE.

Répons-moi, dans un récit infâme,
Devant ce malheureux as-tu noirci ſa femme ?
L'as-tu peinte infidelle, & le cœur corrompu,

Digitized by Google

Dans les bras d'un amant trahiſſant ſa vertu ?
Répons-moi ſans détours : parle, & fais-toi connaître,
Sous les traits de l'honneur, ou ſous l'aſpect d'un traître.

JAGO.

L'auſtere vérité s'expliquait par ma voix :
J'ai tout dit & l'honneur m'en preſcrivait la loi.

EMILIE.

Quoi donc ! tu la prétens infidelle, parjure !

JAGO.

Elle le trahiſſait.

EMILIE.

Oh l'indigne impoſture !
Et ta bouche a nommé Caſſio pour amant.

JAGO.

Lui-même, mais prens garde à ton emportement :
Apprens à contenir cette langue effrenée.

EMILIE *tire les rideaux.*

Rien ne peut m'arrêter : voyez l'infortunée ;
Contemplez avec moi, cet objet plein d'horreur ;
Pleurez ſur la victime, & frappez l'impoſteur.

Tous treſſaillant d'horreur & de conſternation.

Quel ſpectacle, ô ciel !

EMILIE *à Jago.*

Regarde, miſérable,
L'effet de tes rapports.

OTHELLO.

J'ai puni la coupable,

Ma

Ma vengeance était juste.

EMILIE.

Envain veux-je chasser
Un sinistre soupçon : il ne peut s'effacer.
Trahison ! trahison ! je démêle une trame
Horrible à concevoir, & qui rendrait infâme
Celui qui l'a tissue.

JAGO.

Etes-vous hors de sens :
Sortez, rentrez chez moi.

EMILIE.

Non, des motifs pressans
Me forçent à parler: Seigneurs, daignez m'entendre.

OTHELLO.

Dieu...

Il tombe à demi renversé sur son lit.

EMILIE.

Vous avez tué l'épouse la plus tendre,
Une femme céleste : ah Dieu.. Barbare époux,
Versez des pleurs amers, & désespérez-vous.

OTHELLO.

Va, j'ai dû l'immoler en coupable victime,
Et tu prétens en vain justifier son crime !
Hélas.. son lâche amour n'a que trop éclaté ;
Mon rival à mes yeux en tirait vanité :
Je l'ai vu de leurs feux le fatal témoignage :
Enflé de ses faveurs & fier de mon outrage,
Il tenait le mouchoir, ce gage de ma foi,

Digitized by Google

Que cette infortunée avait reçu de moi.

EMILIE.

O puissance des cieux !

JAGO.

Redoute ma colere,
Tais toi..

EMILIE.

Je parlerai, dût à l'instant la terre
Me creuser un tombeau, s'entr'ouvrir sous mes pas!
Dût la foudre sur moi se briser en éclats!
Je parlerai : ma voix défendra l'innocence ;
Je serais criminelle en gardant le silence.

JAGO *tire à moitié son épée.*

Mon fer va te punir.

EMILIE.

Frappe.

GRATIANO.

Arrêtez, Jago,
Ce transport nous révolte.

EMILIE.

Imprudent Othello ;
Sachez que ce mouchoir fut trouvé par moi-même.
A mon indigne époux, avec un zele extrême,
Pardonnez-moi, grand Dieu ! je courus le porter ;
Cet homme ne cessait de me solliciter
De m'en saisir : & moi, lisant mal dans son âme,
Et ne pénétrant pas son naturel infâme,

Digitized by Google

Je le mis dans ſes mains.

JAGO.

Tu mens indignement,

EMILIE.

Va, j'atteſte le ciel témoin de mon ſerment.

JAGO *la poignarde & prend la fuite.*

Meurs, malheureuſe.

EMILIE.

Hélas !

OTHELLO.

Quel jour affreux m'éclaire !
Dieu ! ſur ce ſcélérat lancez votre tonnerre.
O monſtre !

GRATIANO.

Elle chancelle.

EMILIE.

A mes derniers momens,
Penchez-moi ſur ſon ſein : que mes bras expirans
S'enlacent autour d'elle.

MONTANO.

Il s'eſt enfui le traître !
Mais je le ſaiſirai, quelque part qu'il puiſſe être :
De la mort des brigans rien ne peut le ſauver.

à Gratiano & aux gardes.

Vous d'un œil attentif ayez ſoin d'obſerver
Les démarches du More, & veillez ſur la porte,
Fût-ce au prix de ſon ſang, empêchez qu'il ne ſorte.

Digitized by Google

Le fidèle Iago : vous, hélas, son complice,
Vous qui nous plaignons tous, attendez votre arrêt
Des ordres du Sénat juge de ce forfait.
Seul il peut vous sauver.

OTHELLO.

Pourrais-je vivre encor
Moi, qui verſai le ſang de celle que j'adore ?
Voudrais-je conſerver des jours que les doul
Viendraient empoiſonner ? dites aux Sénate
Qu'un maître m'abreuva de fiel, de jalou
Qu'égaré, furieux, j'oſai trancher la vie
Du plus charmant objet & du plus vertue
Peignez-moi criminel, mais ſur-tout mall
Victime d'un méchant, de qui la bouch
Vomiſſait à plaiſir la fourbe & l'impoſt
Peignez, peignez ma honte, & mes ſomb
Et mes remords affreux, égaux à mes
Qu'ils ſachent qu'un guerrier nour
dames,
Avec yeux étonnés a répandu des la
Et punez leur enfin mon poignard t
Venait du ſang de ma femme, & lavéd

Sach
A mon
Pardonnez-
Cet homme n
De m'en ſaiſir : &
Et ne pénétrant pas le

CASSIO.

Hélas plus, l'infortuné
nuit, & pleurons
ernière & dernie

U NON,

É DIE,

ACTE;

ORVIGNY.

première fois, à Paris,
s VARIÉTÉS amuſantes,

Digitized by Google

SCENE XI.

OTHELLO, GRATIANO, Gardes.

OTHELLO.

A QUEL abbaiſſement je me vois deſcendu !
J'ai perdu ma valeur en perdant ma vertu !
Et ſans oſer franchir ces étroites limites,
Je me vois contenu par de vils ſatellites,
Moi qui ſûr de ma force, & fier de mes exploits,
Les aurais d'un regard fait pâlir autrefois !
J'ai mérité mon ſort... ô toi, beauté chérie,
Toi qu'immola mon bras, aveugle en ſa furie,
Toi que j'aſſaſſinai dans d'odieux tranſports,
Contemple ma douleur, contemple mes remords ;
Sur ton barbare époux, innocente victime,
Jette un regard plaintif, & fais grace à ſon crime.
Que dis-je, malheureux ! mes vains gémiſſemens,
S'exhalent dans les airs. Elle eſt morte..ô tourmens !...
Dieu vengeur, frappe-moi, lance ſur moi ta foudre !
Abrege mes tourmens, réduis mon corps en poudre.
Dans une eſpece de délire.
N'entens-je pas ſa voix, ſes déplorables cris ?
Il la touche, frémit, & ſe jette à ſes pieds.
Approchons de ſon corps : Elle eſt morte & je vis !
O moitié de moi-même, épouſe infortunée,
Oui, j'irai te rejoindre, & tu ſeras vengée.

Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

OTHELLO, LUDOVICO, MONTANO, GRATIANO, CASSIO qu'on apporte bleſſé.

LUDOVICO.

DANS combien de forfaits, trop crédule Othello,
Vous vous précipitiez ſur les pas de Jago!
Inſtrument & jouet d'un lâche, d'un perfide,
De votre ami, Seigneur, vous tramiez l'homicide.

CASSIO.

Ami, que t'ais-je fait pour attaquer mes jours?

OTHELLO.

Pardonne à ma fureur: Jago par ſes diſcours
Répandait dans mon ſein une amertume affreuſe.
L'honneur ſeul a conduit cette main furieuſe;
Je croyais me venger d'un ingrat, d'un rival..
Dis-moi, qui t'as donné ce mouchoir trop fatal.

CASSIO.

Jago dans ma maiſon vint l'y jeter lui-même:
Le piege qu'il tendait, ſon affreux ſtratagême,
Son projet infernal, il a tout confeſſé..

OTHELLO.

Je ſuis un criminel, je ſuis un inſenſé,
Elle était innocente!

LUDOVICO.

On conduit au ſupplice

Digitized by Google

Le féroce Jago : vous, hélas, ſon complice,
Vous que nous plaignons tous, attendez votre arrêt
Des ordres du Sénat juge de ce forfait.
Seul il peut vous ſauver.

OTHELLO.

Pourrais-je vivre encore
Moi, qui verſai le ſang de celle que j'adore !
Voudrais-je conſerver des jours que les douleurs
Viendraient empoiſonner ? dites aux Sénateurs
Qu'un traître m'abreuva de fiel, de jalouſie,
Qu'égaré, furieux, j'oſai trancher la vie
Du plus charmant objet & du plus vertueux.
Peignez-moi criminel, mais ſur-tout malheureux,
Victime d'un méchant, de qui la bouche impure,
Vomiſſait à plaiſir la fourbe & l'impoſture.
Peignez, peignez ma honte, & mes ſombres regrets,
Et mes remords affreux, égaux à mes forfaits.
Qu'ils ſachent qu'un guerrier nourri dans les alarmes,
A vos yeux étonnés a répandu des larmes ;
Et portez leur enfin mon poignard tout ſanglant,
Teint du ſang de ma femme, & lavé dans mon ſang.

Il ſe tue.

CASSIO.

Il expire, il n'eſt plus, l'infortuné ſuccombe ;
Oublions ſon forfait, & pleurons ſur ſa tombe.

Fin du cinquieme & dernier acte.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Dorvigny, Louis Archambault, called

OUI OU NON,

COMÉDIE,

EN UN ACTE;

PAR M. DORVIGNY.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des VARIÉTÉS *amusantes, en* 1780.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

M. TIRE-PIED, *Savetier.*

SUZETTE, *sa Fille.*

Mademoiselle CRIQUET, *Ravaudeuse.*

M. CHEVALET, *Racleur des Porcherons.*

PRÊT-A-BOIRE, *Marchand de Tisane.*

GARÇON CABARETIER.

UN NOTAIRE, *Personnage muet.*

UN FACTEUR.

La Scène est dans la rue, à l'entrée des Porcherons.

Digitized by Google

OUI OU NON,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

(Il y a d'un côté une Boutique de Savetier, de l'autre un Tonneau de Ravaudeuſe.)

TIRE-PIED, *ſeule, venant à ſa Boutique.*

C'EST pourtant ben déplaiſant de revenir comme ça tous les matins ſe remettre à la beſogne ! le lendemain d'un lendemain de fête ſurtout ! on n'eſt pus en train de travailler. J'ai été bête de me faire Savetier. Ce n'eſt pas un méquier pour un joli garçon ; toujours ſale, toujours malpropre.... Dans une fête, ſi je vas prendre la main d'une jolie Demoiſelle pour danſer.... Eh ! mon Dieu, Monſieur, qu'eſt-ce

Digitized by Google

que vos doigts ſentent donc ? ils me colent comme tout. Et pardi, Mamſelle, c'eſt la poix. Ah! fi donc! quelle horreur! & puis al me plante-là pour danſer avec un autre. C'eſt des affronts, ça.... Ça me dégoûte du méquier ; ça ſeroit pourtant dommage que je quitte ; la Communauté y perdroit.... Voyez-moi ce ſouyer-là, comme c'eſt remonté ! queu grace ! queu ſemelle ! y n'y a pas un cloud qui paſſe l'autre : c'eſt deſſiné. Allons, vlà qu'eſt dit ; ça m'attache à l'état. Je reſterai Savetier. Mais, mordi, je ne reſterai pas garçon. Je m'ennuie trop d'être veuf. Faut que je prenne une femme pour me tenir compagnie. La voiſine Criquet me conviendroit ben. Faut que je la faſſe expliquer une fois pour tout ; & ſi le cœur lui en dit, tout de ſuite la nôce. Oui ; mais d'un aute côté, Monſieur Chevalet qui veut épouſer ma fille, & qui me tourmente pour avoir une réponſe du oui ou du non, ça me dérange. Je n'ai tout au plus que de quoi faire une nôce, & quelque petit préſent à la future. Eſt-ce moi qui danſera, ou ben ma fille ? Faut décider ça. Allons d'abord tâter Mamſelle Criquet là-deſſus, & ſon oui ou ſon non me réglera pour le mien.

SCENE II.

Digitized by Google

SCENE II.

TIRE-PIED, UN GARÇON DE CABARET.

LE GARÇON.

BONJOUR, Père Tire-pied ; vous vlà à l'ouvrage ?

TIRE-PIED.

Oui, à côté.

LE GARÇON.

Pourquoi donc que vous n'êtes pas cheux nous aujourd'hui ? Je vous croyois invité du lendemain de ste nôce.

TIRE-PIED.

Oh ! dame, on ne peut pas toujours danſer. Vous autes, vous n'avez que ça à faire ; mais moi ! un homme public ! ſi je m'abſentois trop long-tems, ça ſeroit conſéquent.

LE GARÇON.

Conſéquent ?

TIRE-PIED.

Oui, Monſieur, conſéquent. Croyez-vous donc qu'un Savetier peut laiſſer ſa boutique deux jours comme ça ſans qu'il y paroiſſe ? Croyez-vous que depuis avant-hier que j'y manque, y n'y a pas déja des gens dans la peine, des affaires en retard. Je parie qu'il eſt déja venu chez moi pus de ſix perſonnes, ſans compter les Clercs de Procureur.

Digitized by Google

LE GARÇON.

Oh ! je le crois, car vous êtes dans un beau quartier & ben répandu.

TIRE-PIED.

Répandu ! oh ! vantez-vous-en. Je peux ben dire que je me ſuis donné tout ce qu'il y a de jolies pratiques dans l'entour des Porcherons ; mais dame, auſſi, c'eſt qu'on ſait donner un coup d'haleine.... & expéditif ! faut voir. J'ai putôt mis un bout, qu'un autre n'auroit mis un clou.

LE GARÇON.

Ah ben ! tenez, tout juſte, vlà une occaſion. Vous ſavez ben la petite mariée d'hier....

TIRE-PIED.

Oui. Eh ben ! eſt-ce qu'il y a quelque choſe à l'y refaire ?

LE GARÇON.

Tout-à-l'heure en courant dans le jardin, le talon de ſon ſouyer s'eſt rompu ; faut l'y raccommoder tout de ſuite : tenez, le vlà.

TIRE-PIED.

Diable ! tout de ſuite ; elle eſt donc ben preſſée ?

LE GARÇON.

Écoutez donc ; c'eſt jeune, ça voit danſer, & les pieds lui démangent.

TIRE-PIED.

Oh ! les pieds l'y démangent ! je le vois pardi ben. Faut qu'elle s'en ſoit furieuſement donnée ! Où diable va-t-elle equiper un ſouyer comme ça, tenez ? N'y a pus ni ſemelle, ni talon, ni

Digitized by Google

bordure ; mon enfant, dites-lui qu'il faut la réparer à neuf.

LE GARÇON.

Ça ne peut donc pas ſe faire tout-de-ſuite ?

TIRE-PIED.

Tout-de-ſuite ? une remonture complette..... Oh ! il faut qu'elle attende juſqu'à ce ſoir.

LE GARÇON.

Juſqu'à ce ſoir ! Oh ! elle ne voudra jamais attendre juſques là.

TIRE-PIED.

Eh ben ! qu'elle en cherche un pus habile ! Je ne peux pas la ſervir putôt, moi.

LE GARÇON.

Écoutez : venez-vous-en l'y compter ça vous-même ; vous vous expliquerez avec elle.

TIRE-PIED.

Ah ! pardine, j'irai ben, ſi ne tient qu'à çà ; je ne veux pas l'y plaindre un coup de pied de pus ou de moins ; mais c'eſt que ça n'en avancera pas pus vîte. C'eſt égal, allez toujours devant, je vous pourſuis.

(*Ils s'en vont.*)

Digitized by Google

SCENE III.

Mademoiſelle CRIQUET *vient à ſon tonneau, & rapporte des bas.*

AH ! vlà le voiſin qui s'en va avec le Cabaretier ; y commence ſa journée de bonne heure ; moi qui comptois ce matin mette note affaire à définition. Y me paroît que ça ne ſera pas encore pour aujourd'hui. C'eſt dommage, pourtant, j'étois bien diſpoſée. Et mon couſin, que j'y ai fait dire de paſſer par ici pour qu'y m'aide un peu là-dedans.... Ah ! le vlà tout-à-point ; j'aurons le tems de nous conſulter.

SCENE IV.

Mademoiſelle CRIQUET, PRÊT-A-BOIRE *avec ſa fontaine ſur le dos.*

PRÊT-A-BOIRE, *de loin.*

A LA fraîche, qui veut boire ?

Mademoiſelle CRIQUET.

Ah ! bon jour, mon couſin, comment ça va-t-y ?

PRÊT-A-BOIRE.

Fort ben, ma couſine ; peut-on vous offrir un gobelet ?

Digitized by Google

Mademoiſelle CRIQUET.

Ben obligé, couſin; je viens de me rincer la bouche avec un poiſſon d'eau-de-vie. Si vous étiez paſſé plutôt, je l'aurois mis en deux verres.

PRÊT-A-BOIRE.

C'eſt tout de même; piſque vous l'avez bu, ça me fera autant de bien. — Ah çà! dites donc, couſine, ſus ce que vous m'avez fait dire que vous aviez quéque choſe à me dire, j'ai changé l'ordre de ma tournée, pour paſſer tout exprès dans vot' quartier. M'y vlà: par ainſi dites-moi de quoi z'y retourne.

Mademoiſelle CRIQUET, *d'importance.*

Ah! mon couſin, c'eſt pour une choſe de conſéquence où ce que j'ai beſoin de vous.

PRÊT-A-BOIRE.

Oui-dà! Eh ben, contez-moi ça, je vous écoute avec attention.

Mademoiſelle CRIQUET.

Vous ſaurez d'abord, mon couſin....

PRÊT-A-BOIRE.

A la fraîche, qui veut boire?

Mademoiſelle CRIQUET.

Comment, à la fraîche! A qui diable en avez-vous?

PRÊT-A-BOIRE.

Oh! c'eſt que j'ai vu paſſer-là du monde; & pendant que je vous écoute, il ne faut pas perdre l'occaſion de vendre.

Digitized by Google

Mademoiſelle CRIQUET.

Eh! pardi, ça ſera bien-tôt fait; écoutez-moi.

PRÊT-A-BOIRE.

Eh ben, eh ben! je vous écoute; allez toujours.

Mademoiſelle CRIQUET.

Bon, imaginez-vous donc, couſin, que pour vous parler la main ſur la conſcience, car vous ſavez que je n'ai jamais eu rien de caché pour vous, y ſe trouve que je réfléchis que je ſuis jeune, que je ſuis grande, que je ſuis fille, que je ſuis honnête, avec tout ça. — Et dame, quand une honnête fille fait toutes ces réflexions-là, ça lui donne des envies terribles de ſe marier.

PRÊT-A-BOIRE.

A la fraîche, qui veut boire.

Mademoiſelle CRIQUET.

Le diantre ſoit de votre ptiſane, écoutez-moi donc.

PRÊT-A-BOIRE.

Pardon, couſine, c'eſt une habitude, c'eſt le méquier.

Mademoiſelle CRIQUET.

Pour vous en revenir, vlà t'ici devant la boutique de Monſieur Tire-pied, mon voiſin le Savetier, un galant homme tout-à-fait; il eſt un peu ivrogne, pareſſeux, mal-propre, hargneux; mais du reſte, c'eſt un brave homme, qu'on ne peut pas l'y ôter un cheveu. Oh! de-çà, pour la probité, ça ſe feroit pendre.

Digitized by Google

PRÊT-A-BOIRE.

Diabe !

Mademoiſelle CRIQUET.

Eh ben ! c'eſt veuf, ça me fait la cour, ou du moins je m'en doute, parce que, voyez-vous, on a l'air innocente ; mais aux menées des hommes, on s'y connoît un peu, quoique y n'y a pas de fiat à y prendre ; car à l'heure que je vous parle, je devrois déja avoir été mariée je ne ſais combien de fois. On m'a ben demandé des à comptes, mais bernique, tout ou rien, comme je leux ai dit : Meſſieurs, on ne lève pas d'échantillon ſus ſte pièce-là.

PRÊT-A-BOIRE.

Peſte ! ſi on les laiſſoit faire, il en reſteroit ben des coupons au rebut.

Mademoiſelle CRIQUET.

Si bien donc que ce Monſieur Tire-pied, quand il eſt dans ſa boutique en face de moi, ne me dit rien ; mais quoique ça, j'entends ben ce que ça veut dire. Y me fait des mines, des grimaces, que ça me fait rire malgré moi. Y chante des chanſons, qu'y crie.... que ſa voix m'entre dans les oreilles. Y pouſſe des ſoupirs d'une force à remuer mon tonneau. Et dame, couſin, à force de voir & d'entendre tout-ça, une fille n'eſt pas un marbre ; on s'attendrit, la tête ſe monte, le cœur s'échauffe, & pis, ma foi....

PRÊT-A-BOIRE.

A la fraîche, qui veut boire ?

Digitized by Google

Mademoiſelle CRIQUET.

Encore! en vérité, couſin, vous avez ben peu de complaiſance.

PRÊT-A-BOIRE.

Dame, couſine, chacun penſe à ſon affaire; mais quoique ça je vous entends. Vlà Monſieur Tire-pied qu'eſt un brave homme, un pareſſeux, un ivrogne, un bon ſujet qui vous fait la grimace, & pis vot' tonneau qui danſe, vot' cœur qui s'attendrit, ſa tête qui.... n'eſt-ce pas là ce que vous dites?

Mademoiſelle CRIQUET.

Oui, mais c'eſt pas le tout; je voudrois le faire expliquer mieux que ça; tant qu'il en reſtera aux mines, moi je perds mon tems, c'eſt des effets qu'il me faut.

PRÊT-A-BOIRE.

Oui, je vous reconnois ben-là, couſine; vous avez toujours été pour le ſolide, vous.

Mademoiſelle CRIQUET.

A vote avis, ai-je t'y tort? Pendant tout ça, je pourrois trouver un parti que ça me fera manquer.

PRÊT-A-BOIRE.

Eh ben! mais, faut le faire jaſer du oui ou du non. Si y convient, d'abord que c'eſt un homme établi qui a un état fiſque, la famille eſt raiſonnable, elle ne s'y oppoſera pas.

Mademoiſelle CRIQUET.

Ah çà! couſin, faut m'aider là-dedans, vous,

Digitized by Google

car vous ne croiriez pas comme je ſuis enfant ; je n'oſerai jamais l'entamer là-deſſus la première.

PRÊT-A-BOIRE.

Il n'y a pas d'enfance à ça, couſine, c'eſt le droit du jeu. Une brave fille ne doit pas ſe jetter à la tête du monde ; quand on vient la chercher, à la bonne heure, elle ſe préſente.

Mademoiſelle CRIQUET.

C'eſt ben auſſi comme ça que je l'entends. Ecoutez, Monſieur Tire-pied ne vous connoît pas. Y va ſans doute revenir ; y faut que vous alliez porter vote fontaine queuque part, & paſſer un habit, vous mette là un peu ſus le ton.

PRÊT-A-BOIRE.

Pourquoi faire tout ça ?

Mademoiſelle CRIQUET.

Et pis, vous guetterez le moment où ce que Monſieur Tire-pied ſera en converſation avec moi, alors vous vous approcherez comme ſi vous étiez un amoureux qui me demande en mariage ; ça l'y fera peut-être venir l'idée de me faire auſſi ſes propoſitions.

PRÊT-A-BOIRE.

Ça ſe pourroit ben, faut eſſayer ça. Ouï, mais c'eſt que pendant s'tems-là je ne vendrai rien, moi ; je vas perdre une matinée.

Mademoiſelle CRIQUET.

Bon, bon, couſin, eſt-ce qu'y faut être intéreſſé comme ça ? Pour obliger des parens, on ſacrifie queuque choſe.... & pis, d'ailleurs, ſi ça réuſſit, je vous dédommagerai.

Digitized by Google

PRÊT-A-BOIRE.

Écoutez : je veux bien me prêter à tout ça, mais j'y mets une condition ; dans mon état, on uſe beaucoup de ſouyers ; ſi je réuſſis à vous faire Madame la Savetière, vous me reſſemellerez gratis.

Mademoiſelle CRIQUET.

Eh ben ! c'eſt dit.

PRÊT-A-BOIRE.

Tenez, faiſons un forfait, une remonture par mois.

Mademoiſelle CRIQUET.

Tope, couſin, ça vaut fait.

PRÊT-A-BOIRE.

Au diable qui s'en dédit.... Je ſuis t'à vous tout-à-l'heure ; je vas m'arranger que votre voiſin me prendra pour un Monſieur, y n'a qu'à ben ſe tenir, allez. Sans adieu. (*Il s'en va en criant :*) Au petit cabaret, à la fraîche, qui veut boire ?

SCENE V.

Mademoiſelle CRIQUET, *ſeule.*

FAUDROIT que Monſieut Tire-Pied revienne à préſent. Comment que je l'y tournerai ça ? Quand y paroîtra, je me mettrai à chanter, y me fera compliment deſſus ma voix, j'y en ferai ſur la ſienne, & pis de compliment en compliment, ça s'enfilera tout ſeul.

Digitized by Google

SCENE VI.

LE FACTEUR, SUZETTE, Mademoiſelle CRIQUET.

LE FACTEUR *appelle.*

HO! Mamſelle Suzette!

SUZETTE, *à la fenêtre.*

Qu'eſt-ce que c'eſt?

LE FACTEUR.

Une lettre.

SUZETTE.

On y va.

LE FACTEUR.

Dépêchez-vous.

Mademoiſelle CRIQUET, *à part.*

Diante! Mademoiſelle Suzette reçoit des lettres; alle eſt ben heureuſe! on ne m'en écrit pas, à moi.

SUZETTE, *entrant.*

Comben qu'y faut?

LE FACTEUR.

Deux ſols.

SUZETTE.

Tenez, rendez-moi.

LE FACTEUR.

Je n'ai pas de monnoie.

Digitized by Google

SUZETTE.

Comment donc faire? Attendez. (*A Mademoiſelle Criquet.*) Pardon, excuſe, ſi je vous interromps, Madame; pourriez-vous-t'y me donner la monnoie de ſix ſous?

Mademoiſelle CRIQUET.

Avec plaiſir, Mademoiſelle; la vlà.... Tenez, Monſieur, vlà toujours vos deux ſols, pour ne pas faire attendre.

LE FACTEUR, *s'en allant.*

Ben obligé.

SCENE VII.

Mademoiſelle CRIQUET, SUZETTE.

Mademoiſelle CRIQUET.

ASSISEZ-VOUS donc, Mademoiſelle, que je vous cherche de bonnes pièces. Elles ſont ſi rares à ſt'heure.

SUZETTE.

Ah! mon Dieu, vous avez raiſon. C'eſt un tourment!

Mademoiſelle CRIQUET.

Tenez, Mademoiſelle, vlà deux ſous marqués de deux ſols, & pis deux ſous que j'ai donné au Facteur, ça fait-ty pas vot' compte?

SUZETTE.

Oui, Madame; en vous remerciant.

Digitized by Google

Mademoiſelle CRIQUET.

De rien, Mademoiſelle; ben à votre ſervice.

SUZETTE.

Vous êtes honnête, Madame. Ah! dites-moi donc, s'il vous plaît, ſi y auroit longtems que mon père auroit quitté ſa boutique.

Mademoiſelle CRIQUET.

Monſieur Tire-pied, Mamſelle, y a à-peu-près un bon quart-d'heure; mais aſſiſez-vous donc, Mamſelle, faites-moi ſt'honneur-là. Nous cauſerons en l'attendant. Vous travaillerez ici auſſi-bien que dans vote chambre.

SUZETTE.

Vous êtes trop bonne, Madame. (*à part.*) Je voudrois aller faire lire ma lettre pendant qu'y n'y eſt pas.

Mademoiſelle CRIQUET.

Eh ben? Mamſelle, vous faites des cérémonies! comment, mais entre voiſines, il faut ben voiſiner.

(*Elle la fait aſſeoir à côté d'elle.*)

SUZETTE, *s'aſſeyant.*

Madame, c'eſt ben de l'honneur pour moi.

Mademoiſelle CRIQUET.

Mamſelle eſt donc la fille de Monſieur Tire-pied?

SUZETTE.

Oui, Madame.

Mademoiſelle CRIQUET.

Je vous en fais mon compliment. C'eſt un ben brave homme, que Monſieur vote père.

Digitized by Google

SUZETTE.

Ah! Madame.

Mademoiſelle CRIQUET.

A-t-il beaucoup d'enfans?

SUZETTE.

Non, Madame; rien que moi.

Mademoiſelle CRIQUET.

C'eſt aſſez d'un, quand y ſe trouve ête auſſi aimable que vous.

SUZETTE.

Oh! Madame.

Mademoiſelle CRIQUET.

Comment! vous êtes honteuſe avec moi! Il ſemble que vous n'oſiez pas parler.... Eſt-ce qu'y faut ête timide comme ça, donc? Une grande Demoiſelle comme vous! oh! il faut que nous faſſions connoiſſance enſemble.

SUZETTE.

Eh! mon Dieu! Madame, je vous ſuis ben obligée. Ce n'eſt pas que je ſois timide; mais c'eſt que je parle ordinairement ſi peu, que je n'en ai pas l'habitude.

Mademoiſelle CRIQUET.

Oh! de ça, par exempe, vous faites ben. Ça n'eſt pas beau dans une fille, non pus. Y ne faut pas ête bavarde. Moi, par exempe, je ne pourrois pas ſouffrir ça. Je parle, parce qu'il faut parler; mais, ſi je me rencontrois avec des gens comme y en a, qui parlent, qui parlent, on n'entend qu'eux. Ah! ça fait mal à la tête. Oh! je les aurois bientôt planté-là.

Digitized by Google

SUZETTE, *très-vîte, par dégrés.*

Oh! ben, Madame, avec moi, vous n'aurez pas ſte peine-là. C'eſt le reproche que mon père me fait toujours. On a pus de mal à me faire deſſerrer les dents, qu'à me faire fermer la bouche. Je ne parle jamais la première. Quand quelqu'un me fait une queſtion, j'ai ben de la peine à y répondre tant ſeulement, ça fait que queuques fois j'en parois ridicule. On me prend pour une ſotte, pour une mal élevée, pour une fille qui n'a pas de complaiſance.... N'eſt-y pas vrai, Madame? Voilà à quoi on s'expoſe.

Mademoiſelle CRIQUET, *la regardant d'un air étonné.*

Mais y me paroît, que, quand vous voulez, vous ne courrez pas ce riſque-là.

SUZETTE.

Oh! quéquefois, quand on eſt en train, & pis, quand on connoît les gens, qu'on ſe plaît dans leur ſociété, une parole en attire une autre, & pis on parle, qu'on ne s'en apperçoit pas; & d'ailleurs, c'eſt, comme je vous diſois, pour répondre un oüi ou un non. Comment s'appelle-t-y? Quelle âge a-t-elle? Eſt-y genti? Eſt-elle bien faite?... Eh! vlà ce que c'eſt que la converſation.

Mademoiſelle CRIQUET, *qui a voulu parler pendant ce tems-là, & qui n'a pas pu.*

Pati, pata! pati, pata! oui. Voilà comme on fait la converſation à ſoi toute ſeule; & qui diantre pourroit vous ſuivre de ce train-là?

SUZETTE, *plus vîte encore.*

Oh! Madame, ça n'eſt rien; c'eſt ſuivant les

chapitres. Y a des occaſions, où ce qu'on a la langue ben mieux pendue que ça. Témoin une fille que.... Ah! pardine, faut que je vous conte ça: imaginez-vous, Madame; quand ſte fille-là enfiloit un diſcours, on ne pouvoit pas l'interrompre. C'étoit un train, comme le vent. Dar, dar, dar; vous auriez dit un traquet de moulin. A ne touſſoit, ne crachoit, ni ne reſpiroit. Les paroles lui tomboient de la bouche, qu'on ne ſavoit par où que ça paſſoit.

Mademoiſelle CRIQUET, *étouffant.*

(*A part.*) Ah! miſéricorde! pardi, la mine eſt ben trompeuſe! Tenez, qui diante auroit dit que ſte morveuſe-là m'auroit coupé la parole? Ça me pique. Écoutez donc, Mamſelle, parce que je vous ai dit que je n'aimois pas à bavarder, eſt-ce que vous croyez que je n'ai pas une langue auſſi-ben qu'un autre? Ah! ſachez que j'en ai une au moins qui en vaudroit quaſiment ben deux, & que, ſi je la laiſſe repoſer quéquefois, c'eſt pour ne pas fatiguer les oreilles des autres, & pour vous montrer que la modération eſt une belle choſe.... Mais, du reſte, pour que vous n'en ignoriez pas, apprenez, que, quand j'ai écouté les autes, je ſuis comme tout le monde; j'aime ben qu'on m'écoute auſſi: & pis d'ailleurs, la politeſſe de ſe renvoyer le diſcours. Vous me dites ci, je vous réponds ça. A vous le dé, à moi la balle. Chacun à ſon tour, & tout le monde eſt content. Vlà comme ça s'arrange; entendez-vous, mon bijou.

SUZETTE.

Madame, je vous remercie. Tout ça eſt bon à ſavoir.

Mademoiſelle

Mademoiſelle CRIQUET.

A préſent, nous vlà quittes. Repoſons-nous un peu ; nous devons être laſſes.

SUZETTE.

Comme vous voudrez, Madame. Moi, ça ne me fatigue pas du tout.

Mademoiſelle CRIQUET.

Tubleu ! quelle commere ! Je ſuis toute eſſoufflée de l'avoir écoutée, moi.... Eh ! dites-moi donc, ma chère Demoiſelle, eſt-ce que Monſieur Tirepied ne ſonge pas à vous établir.

SUZETTE.

Ah ! Madame, mon père a d'autres choſes à penſer que ça.

Mademoiſelle CRIQUET.

Mais il y a quéquefois des filles qui épargnent à leur père la peine de ſte penſée-là.

SUZETTE.

Oh ! mais ces filles-là....

Mademoiſelle CRIQUET.

Comment ! ces filles-là ſont des perſonnes de précautions. Voulez-vous faire la réſervée avec moi ?... Écoutez donc : c'eſt pas par curioſité que je vous demande ça, c'eſt parce que je veux être vot' bonne amie. Voyons, contez-moi vos petits ſecrets, je vous aiderai peut-être.

SUZETTE, *à part.*

Bon ! je la vas amener à me lire ma lettre. (*Haut.*) Eh, ben ! Madame, il eſt ben vrai qu'y

Digitized by Google

a t'un jeune homme qui me recherche, moi; je n'étois pas fâchée qu'y me trouve, & je croyois que mon père y auroit consenti. Mais y traîne depuis quéque tems: ça nous chagrine, & je suis sûre que c'est à ce sujet-là qu'y m'écrit ste lettre.

Mademoiselle CRIQUET.

Ah! ah! vot' amoureux.

SUZETTE.

Oui, j'en ai tune idée, d'autant qu'y a deux jours que je ne l'ai vu.

Mademoiselle CRIQUET.

Eh ben, voyons, lisons-là. Je suis discrette, je ne vous trahirai pas.

SUZETTE.

Je la lirois ben; mais y a t'une petite difficulté.

Mademoiselle CRIQUET.

De dequoi que c'est?

SUZETTE.

C'est que, sus vot' respect, je ne sais pas lire, Madame.

Mademoiselle CRIQUET, *à part.*

Elle ne sait pas lire! Oh! oh! ste lettre-là pourroit me servir pour mon projet auprès de Monsieur Tire-pied.... Faut voir ça.

SUZETTE.

Si j'osois vous prier de me faire le plaisir....

Mademoiselle CRIQUET.

De vous la lire! Oh! ben volontiers. Donnez-la-moi.

Digitized by Google

SUZETTE.

Oh ! je vous ferai ben obligée.

Mademoiſelle CRIQUET.

Allons donc, vous vous moquez. (*Elle lit :*) *A Mademoiſelle....* Eh ben ! mais qu'eſt-ce que vous dites donc ? Ce n'eſt pas-là vote adreſſe. Le Facteur s'eſt trompé. *A Mademoiſelle Criquet....* C'eſt pour moi.... Elle eſt cachetée de noir.... Ah ! bon Dieu ! Ce ſera la mort de ma tante !... Ste pauvre femme, qui traîne depuis ſix mois.... A propos, vos deux ſous, faut que je vous les rende.... Tenez, Mamſelle.... Voyons donc le dedans.... Ma pauvre Mademoiſelle Criquet.... Hélas ! oui, c'eſt ben ça.... Pardon, ma chère Demoiſelle, ſi je vous quitte ; mais, c'eſt que.... Tenez.... Pour ne pas pleurer comme ça dans la rue, je m'en vais remonter dans ma chambre.... Ah ! ah ! ah ! ah ! ſans adieu, Mamſelle.

(*Elle s'en va.*)

SUZETTE.

Allez, Madame, ne vous gênez pas.

Digitized by Google

SCENE VIII.

SUZETTE, *seule.*

LA pauvre femme ! c'eſt dommage. Elle eſt ben ſenſuelle ; elle a bon cœur. Je ſuis ben aiſe d'avoir fait connoiſſance avec elle. Elle pourra me rendre des petits ſervices.... Mais j'entends mon père. Tout juſte ; le vlà avec Monſieur Chevalet ; ils parlent ſûrement de moi. Je m'en vas rentrer cheux nous, pour attendre la définition de ça.

(*Elle s'en va.*)

SCENE IX.

TIRE-PIED, CHEVALET.

CHEVALET.

OUI, mon cher Monſieur Tire-pied, ſte nôce-là, voyez-vous, m'a mis en train ; & ma foi, à force de faire danſer les autres, l'envie me prend de danſer à mon tour.

TIRE-PIED.

Monſieur Chevalet, je ſuis t'un homme raiſonnable, & je ſais ce qu'il en eſt. Je ne blâme pas vot' intention au vis-à-vis de ma fille, du contraire ; mais je vous ai déja dit que la propoſition

Digitized by Google

de votre demande méritoit réflexion, par ainſi, permettez-moi de réfléchir.

CHEVALET.

Mais, Monſieur Tirepied, vous me déſeſpérez. Pendant toutes vos réflexions, le tems paſſe, &....

TIRE-PIED.

Eh ben! qu'il paſſe; vous en avez à perdre. Vous êtes aſſez jeune. Quel âge que vous pouvez tant avoir? trente-ſix ans tout au plus. Ma fille n'en a guères que vingt-huit; vous n'êtes que deux jeunes barbes tous les deux.

CHEVALET.

Écoutez, Monſieur Tire-pied, je vois ben que vous ne me connoiſſez pas encore tout-à-fait.

TIRE-PIED.

Si ſait, mon enfant; je vous connois comme ſi je vous avois t'élevé. Vous êtes un bon garçon, ben doux, ben honnête.

CHEVALET.

Oui, c'eſt vrai comme ça; mais j'ai auſſi quelques petits défauts.

TIRE-PIED.

Oh! ben, dame, on n'eſt pas parfait; mais enfin, on ſe corrige.

CHEVALET.

Non; malheureuſement; c'eſt dans le caractère. Je ſuis incorrigible là-deſſus.

TIRE-PIED.

Tant-pis; eſt-ce que vous ſeriez gourmand?

Digitized by Google

CHEVALET.

Non.

TIRE-PIED.

Pareſſeux ?

CHEVALET.

Non.

TIRE-PIED.

Voleur, ivrogne ?

CHEVALET.

Non, non. Fi donc !

TIRE-PIRD.

Eh ben ! qu'eſt-ce que t'es donc ? Dis-le toi-même.

CHEVALET.

Je ſuis doux comme un mouton dans des tems ; mais auſſi dans d'autres, je ſuis colère comme un chien.

TIRE-PIED.

Diabe ! c'eſt mauvais, ça.

CHEVALET.

Je deviens furieux.

TIRE-PIED.

Eſt-il poſſible ?

CHEVALET, *grimaçant.*

Et je ne connois perſonne.

TIRE-PIED.

Mais c'eſt dangereux, ça. Eſt-ce que vous auriez été mordu par harſard de quéque....

CHEVALET.

Non, non. C'eſt l'amour qui me cauſe tout ça...

Digitized by Google

Et quand malheureuſement on me contrarie mon inclination, oh ! je deviens terrible ! je mords, je jure, je bats, j'étrangle. Tenez, mon pauvre cher Monſieur Tire-pied, je me déclare à vous de bonne-foi.... Je vous aime comme mon frère.

TIRE-PIED.

Ben obligé, mon ami.

CHEVALET.

Je vous reſpecte comme mon père.

TIRE-PIED.

Grand merci, mon enfant.

CHEVALET, *avec fureur.*

Mais, mille paquets de chanterelles, dans un moment d'abſence, je ſerois capable de vous caſſer mon violon ſur la tête.

TIRE-PIED, *l'arrêtant.*

Eh ben ! eh ben ! qu'eſt-ce que t'as donc ?

CHEVALET.

Ou de vous faire avaler mon archet, ſi vous me promenez pus long-tems.

TIRE-PIED.

Ohé ! au feu ! au ſecours !

CHEVALET, *ſe radouciſſant.*

En ! mon Dieu ! pardon. Je ſuis déſeſpéré, mon cher Monſieur Tire-pied. Vous voyez comme la colère m'emporte malgré moi ; n'êtes-vous pas bleſſé ?

TIRE-PIED, *ſe tâtant.*

Non, Dieu merci ; je ne crois pas.

Digitized by Google

CHEVALET.

C'eſt ben heureux, en vérité. Tenez, je ne réponds pas de moi dans ces accès-là. Je vous en avertis exprès, pour que....

TIRE-PIED.

Mais, mon enfant, tâche de te retenir un peu.... Je te ſuis toujours obligé de l'avis que tu me donnes.

CHEVALET.

Comment donc? mais je le dois, moi. Je vous préviens de ça, parce que réellement dans un tranſport, ſi j'avois le malheur de vous défaire, je ne me le pardonnerois jamais.

TIRE-PIED.

Comment! ventergué; mais je te le pardonnerois encore moins.... Tâche toujours de ne pas t'oublier juſques-là. Diabe! t'es donc d'un tempérament ben vif?

CHEVALET.

Que voulez-vous? on n'eſt pas maître de ça. Vous ſentez ben, j'aimerois mieux me tuer moi-même, que de vous manquer; mais dans ces occaſions-là, on ne ſait ce qu'on fait.

TIRE-PIED, *à part.*

Diabe! ça demande attention.... Ecoute, mon enfant, tu me conviens aſſez, à ça près de ſtartique de ton caractère qui me paroît un peu ſcabreux; mais c'eſt égal, je paſſe par là-deſſus; ça ne me fâche pas contre toi, & je ne dis pas non au ſujet de ma fille. Tranquilliſe-toi.

Digitized by Google

CHEVALET, *avec colère.*

Mais, ventrebleu, vous ne m'avez donc pas entendu? C'eſt un non que je vous demande, ou un oui. Y a aſſez long-tems que vous me tenez le bec dans l'eau. Je veux une définition.

TIRE-PIED.

Diabe! mais t'es preſſant, au moins.

CHEVALET.

Et preſſé.... Oui ou non.

TIRE-PIED.

Mais, ſi je te diſois non, par haſard?

CHEVALET, *avec fureur.*

Si vous me diſiez non.... Ah! mille millions de fauſſes cadences, ſi vous me diſiez non!.... L'Enfer! Satan! Belzebuth! (*Tire-pied cherche à ſe ſauver, il le retient & change de ton.*) Mais, pardon, mon cher Monſieur Tire-pied, pardon, je m'oublie toujours. C'eſt le ſang qui me.... C'eſt égal, comptez ſus le reſpect & la tendreſſe du gendre le plus ſoumis.

TIRE-PIED.

La peſte! queu ſoumiſſion!

CHEVALET.

Que tout ça ne vous gêne pas, pourvu que vous me diſiez un oui ou un non, je ſerai content, & je m'arrangerai en conſéquence.

TIRE-PIED.

Ah ça! convenons donc: & ſi c'eſt oui que je te dis?

Digitized by Google

CHEVALET.

Si c'eſt oui? ah! fontaine de Jouvence! ſi vous me dites oui, mon cher Monſieur Tire-pied, dans le tranſport de mon amour, je vous remercierai, je vous embraſſerai, je vous ſerrerai; ah! cher beau-père, je vous étoufferai de careſſes. (*Il lui ſaute au col, & l'étouffe.*)

TIRE-PIED.

Ohé! ohé! prends donc garde, tu ſerres le ſifflet; le diable ſoit de ſtamour-là. Je ſerai étranglé d'une façon ou d'une autre.

CHEVALET.

Et ben! mon cher Monſieur, à quoi vous décidez-vous?

TIRE-PIED.

Écoutez-moi, jeune homme, je vais cauſer avec ma fille ſus vote artique. Vous reviendrez dans une heure, & alors je vous dirai au juſte de quoi y retournera pour vous.

CHEVALET.

Et voilà tout ce que je vous demande. Sans adieu, Monſieur Tire-pied. Récapitulez tout ça tranquillement; mon amour pour Mademoiſelle vot' fille, mon reſpect pour vous, ce petit défaut que je vous ai communiqué, & partez de-là pour me prononcer librement oui ou non. Je ſuis bien vot' petit ſerviteur de tout mon cœur.

(*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCENE X.

TIRE-PIED, *seule.*

DANS le fond, je n'ai pas à me plaindre de lui. Y m'avertit, c'eſt honnête; mais il eſt drôle, ce garçon-là.... Y a comme ça des gens qui ont des tiques. Oui ou non, dit-il, il ne demande que ça; mais vlà le diable à décider. Y ne ſait pas qu'y n'y a que ça qui me tient non plus, moi. Quand je penſe à ma fille, à ſes petites manières gentilles, car c'eſt tout mon portrait, ſt'enfant-là, je leur dirois oui tout de ſuite.... Mais après ça, quand je viens à ſonger à la voiſine Criquet, à toutes les raiſons qu'elle vous débite, à ces façons ſi avenantes que je l'y vois, ça me retourne mon opinion. Faut d'abord conſulter l'inſtinct naturel de la vocation de ma fille; & ſi elle n'avoit pas de goût pour ce Monſieur Chevalet, ça me fourniroit un prétexte. Faut voir ça.... Holà! Mademoiſelle Tire-pied.

Digitized by Google

SCENE XI.

TIRE-PIED, SUZETTE.

SUZETTE.

PLAÎT-Y, mon ch' père?

TIRE-PIED.

(*A part.*) Faut l'y anoncer ça tout doucement. (*Haut.*) Avancez, petite fille, & accuſez-moi le vrai.... Savez-vous à-peu-près ce que c'eſt qu'une inclination d'amour?

SUZETTE.

Ah! mon père, vous voulez vous moquer de moi?

TIRE-PIED.

Ah! ben oui. Je prendrois ben ſte liberté-là! Répondez, Mamſelle.... Vote cœur vous auroit-y déja parlé pour un queuq'z'un?

SUZETTE, *minaudant.*

Mon cœur! Ah! mon cher papa, quéque vous voulez qu'il me diſe?

TIRE-PIED.

(*A part.*) Oh! oh! al rafine ſa voix. Y pourroit bien y avoir quéque choſe. Faut l'y reprendre ça de pus loin Écoutez, Mamſelle ma fille, vous ſavez que je ſuis vote père, & que j'ai toujours eu beaucoup de bonté pour vous. Vous aviez t'une

Digitized by Google

mère qu'étoit une exempe de ſageſſe, de vertu. Depis que vous avez perdu la défunte....

SUZETTE.

C'étoit une ben bonne mère, je la regrette ben.

TIRE-PIED.

Eh ben, race de ſerpent, me lairas-tu parler quand je te parle?... Je vous dis donc que depuis que vous l'avez perdue, je vous en ai tenu lieu; mais aujourd'hui....

SUZETTE.

Ah! mon père, je vois ben où ce que vous en voulez venir.

TIRE-PIED.

Eh ben! voyez donc ſi elle n'a pas le diabe au corps, là, de m'interrompre toujours comme ça!

SUZETTE.

Mais mon père, c'eſt que....

TIRE-PIED.

Eh! mon père, mon père.... Tiens, ſi tu me coupes encore, je ne te marierai de trente ans.... Ah! t'as la gueule morte à préſent.... Vlà donc le ſecret de te faire taire.... Eh ben! c'eſt bon, ça dit tout; c'eſt-à-dire, que Mamſelle eſt amoureuſe, & Mamſelle tout-à-l'heure faiſoit la nitouche.... Mon père, vous voulez-vous moquer de moi....

SUZETTE.

Dame! mon cher père, la pudeur! vous ſavez ben qu'une jeune fille....

TIRE-PIED.

Oui, oui, la pudeur!... Je ſais tout ça. Mais

je veux que vous me répondiez net, & ſans tortiller encore : oui ou non, petite fille, vlà ce qu'on vous demande.

SUZETTE.

Eh ben ! mon père, demandez, je me ferai violence.

TIRE-PIED.

A la bonne heure ! Avancez, Mamſelle : connoiſſez-vous Monſieur Chevalet ?

SUZETTE, *baiſſant les yeux.*

Oui, mon père.

TIRE-PIED.

Bon ! Le trouvez-vous joli garçon ?

SUZETTE *héſite à répondre. Une mine de Tirepied la décide.*

Oui, mon père.

TIRE-PIED.

L'aimez-vous ?

SUZETTE.

Oui, mon père.

TIRE-PIED.

Voulez-vous l'épouſer ?

SUZETTE.

Oui, mon père.

TIRE-PIED.

Voulez-vous que ça ſoit tout-de-ſuite ?

SUZETTE.

Oui, mon ch' père.

Digitized by Google

TIRE-PIED.

Oui, mon père ! oui, mon ch' père ! Eh ! ventergué, queu pudeur ! vlà pus de oui que je n'en veux à préſent. C'eſt bon, Mamſelle, je ſuis charmé d'avoir pénétré l'intérieur du ſecret de vote penſée.

SUZETTE.

Dame, pardon, mon ch' père. Si vous voulez, tous ces oui-là ſeront des non. Mais vous m'avez t'ordonné de parler franchement ; moi, je vous ai t'obéi.

TIRE-PIED.

Et vous avez ben fait. Raſſurez-vous, Mamſelle Tire-pied. Vous connoiſſez l'empire que vous avez ſus le cœur paternel d'un père, je m'en vas me ſaigner pour vous. J'ai là-haut ſt'argent que je gardois pour m'acheter du cuir, je m'en vas voir ſi je peux faire un dernier effort en vote faveur. Reſtez ici deux minutes, & attendez-y la déciſion de ma volonté ſuprême. (*Il entre dans ſa chambre.*)

SCENE XII.

SUZETTE, CHEVALET *entrant.*

CHEVALET.

EH ben ! ma chère Suzette, où ce que j'en ſommes ?

SUZETTE.

Ah ! ma fine, je ſommes dans la criſe.

Digitized by Google

CHEVALET.

Pourquoi ? Vous devez être tranquille. Vous ſavez ben ce que je vous ai écrit tantôt.

SUZETTE.

Ce que vous m'avez écrit tantôt ?

CHEVALET.

Oui ; que ſi vot' père ne vouloit pas nous marier, par ladrerie, j'avois une reſſource, & que je n'attendois que ſa réponſe du oui ou du non, pour me faire compter cent écus ; par ainſi que ſi vous y conſentiez, nous nous marierions toujours d'une façon ou d'autre.

SUZETTE.

Comment, vous m'avez t'écrit ça ? Eſt-ce que ça ſeroit par haſard ſte lettre.... ou ben ſi c'eſt que le Facteur.... Ah. vlà mon père ; cachez-vous encore un peu, pour ſavoir ce qu'y va me dire. (*Chevalet ſe retire derrière.*)

SCENE XIII.

Digitized by Google

SCENE XIII.

LES MÊMES, TIRE-PIED, *tenant une petite bourse de peau.*

TIRE-PIED.

(*A part.*) VLA donc le fruit des épargnes de ma jeunesse, qui va passer dans des mains étrangères! Que de coups d'haleine j'ai donné! Que de demisquiers je me suis refusé pour faire ste sommelà, & ça va se fonde en un clin-d'œil; st'idée-là me jette du noir dans l'ame..... Mamselle Criquet n'est pas encore à sa boutique, tant pis pour elle. Tant que je ne la verrai pas, la balance penchera du côté de ma fille. Voyons si elle l'emportera tout-à-fait. (*Il s'assied sur son escabeau.*) Mamselle Tire-pied, venez un peu ici caresser vote père; venez me conter des petites raisons, comme quand vous vouliez avoir des confitures. Dame, y a de quoi en avoir là-dedans. (*Il lui fait sonner la bourse.*)

SUZETTE.

Eh ben! mon cher petit papa, qui est-ce qui vous retient?

TIRE-PIED.

Mon cher petit papa, ah! comme c'est doux!

SUZETTE, *continuant à le carresser.*

Vous savez ben que je vous ai toujours aimé de

Digitized by Google

tout mon cœur. Allons, faites le bonheur de vote petite Suzette.

TIRE-PIED.

De vote petite Suzette! ah! la chienne aura la bourſe. Quiens, tire-toi de-là, tu m'attendris trop. Écoute : je vois ben qu'y faut faire une fin. Ainſi, d'abord que t'es ſage, que t'aime ben ton père, & que Monſieur Chevalet eſt un bon garçon, malgré ſes petites vivacités, je conſens....

CHEVALET, *ſe jettant précipitamment à ſon cou.*

Ah! mon cher Monſieur Tire-pied, vous me rendez la vie.

TIRE-PIED.

Oui, mais tu me l'ôtes, toi. Prends donc garde.

SUZETTE, *l'embraſſant auſſi de l'autre côté.*

Mon cher père!

TIRE-PIED.

Ah! c'eſt trop fort, vous m'étouffez; laiſſez-moi, mes enfans.

SUZETTE.

Non, mon cher papa, nous ne vous quitterons pas, que vous ne nous ayez t'accordé ici vote conſentement paternel à not' union matrimoniale.

TIRE-PIED.

Ah! comme ſte petite coquine-là connoît ben mon foible! mais on n'a que ça, on eſt fou de ça. Allons, vlà qu'eſt dit; je conſens que....

Digitized by Google

SCENE XIV.

LES MÊMES, Mademoiselle CRIQUET *vient se mettre dans son tonneau.*

TIRE-PIED, *tournant la tête de son côté.*

(*A part.*) QUIENS! vlà l'autre; heureusement n'y a encore rien de lâché.

SUZETTE.

Eh bien, mon père, achevez-nous donc?

TIRE-PIED.

Écoutez, écoutez, nigauds que vous êtes! est-ce qu'on fait des affaires comme ça dans une rue, où ce qui passe tout plein de passans? Montez à mon appartement, je m'en vas vous y réjoindre.

CHEVALET, *s'en allant.*

Ah! mon cher Monsieur Tire-pied, comptez sur ma reconnoissance.

TIRE-PIED, *à part.*

Ne te presse pas. Tu ne me dois encore rien.

CHEVALET, *revenant.*

Je veux user mon violon à vous faire danser ce soir.

Digitized by Google

TIRE-PIED.

Oh ! je ne ſais pas encore trop celui qui danſera de nous deux.

(*Chevalet eſt rentré avec Suzette. Tire-pied aſſis à ſa boutique, regarde Mademoiſelle Criquet, qui de ſon côté le reluque en tapinois.*

SCENE XV.

Mademoiſelle CRIQUET, TIRE-PIED.

Mademoiſelle CRIQUET, *à part.*

JE ſuis ben aiſe d'avoir attrapé tantôt la lettre de ſte petite fille, ça me vient ben à propos pour mon affaire.

TIRE-PIED, *à part.*

Vlà le moment critique. Faut chercher une ouverture à ça. (*Il pouſſe un ſoupir.*) Ouf !

Mademoiſelle CRIQUET *en fait un autre.*

Ah !

TIRE-PIED.

Quoi que vous avez donc, voiſine ? Vous ſoupirez, je crois.

Mademoiſelle CRIQUET.

Hélas, oui ; c'eſt d'ennui. Mais ; vous-même, voiſin, vous avez ſoupiré auſſi, me ſembe.

TIRE-PIED.

Oh ! moi, c'eſt d'amour.

Digitized by Google

Mademoiſelle CRIQUET.

Comment! d'amour! ça m'étonne!

TIRE-PIED.

Quoi que c'eſt donc, Mamſelle, que vous trouvez d'étonnant à ça?

Mademoiſelle CRIQUET.

C'eſt qu'un homme aimable & galant comme Monſieur Tire-pied, ne devroit pas ſoupirer z'inutilement.

TIRE-PIED.

(*A part.*) Aimable & galant!... Ça s'enfile ben. (*Haut.*) Mamſelle, que voulez-vous? Quand z'on rencontre une tigreſſe qui vous a t'un cœur de glace & des oreilles de marbre, faut ben qu'un honnête homme dépériſſe à petit feu.

Mademoiſelle CRIQUET, *à part.*

Dépériſſe à petit feu. Je m'en doutois ben; mais ça n'eſt pas encore aſſez clair; faut que je le pouſſe. (*Haut.*) Monſieur Tire-pied, pardon ſi je vous change de converſation; mais, comme vous êtes un homme entendu, je voudrois vous demander un petit conſeil.

TIRE-PIED, *s'approchant d'elle.*

Pardine, Mamſelle, ne vous gênez pas. Vous ne demanderez jamais tout ce que je voudrois ben vous donner.

Mademoiſelle CRIQUET.

Tenez, mettez-vous-là.... Or donc, mon cher Monſieur Tire-pied, je vous dirai z'en confidence, qu'il y a t'un homme qui eſt z'amoureux de moi.

Digitized by Google

TIRE-PIED.

Pardi, Mamſelle, vlà t'un beau ſecret! Je vous le dirai ben auſſi, moi.

Mademoiſelle CRIQUET.

Et y me recherche pour le mariage.

TIRE-PIED.

(*A part.*) Ah! diable, je ne la croyois pas ſi avancée; ça preſſe.

Mademoiſelle CRIQUET.

Mais je vous avouerai naturellement, que je ne me ſoucie pas de....

TIRE-PIED.

Oh! vous avez ben raiſon, allez. Y n'faut pas vous précipiter.

Mademoiſelle CRIQUET.

Cependant, je fais des réflexions. Le tems paſſe, l'âge vient, on manque ſon établiſſement.

TIRE-PIED.

Oui, vous dites ben. Quand on trouve l'occaſion faut en profiter.

Mademoiſelle CRIQUET.

L'occaſion eſt ben trouvée. Mais, c'eſt qu'auſſi ſe marier comme ça trop vîte, queuquefois....

TIRE-PIED.

Sans doute, c'eſt riſquable. Faut pas vous marier.

Mademoiſelle CRIQUET.

Oui; mais d'un autre côté, reſter fille, Monſieur Tire-pied....

Digitized by Google

TIRE PIED.

Oui, je vous entends ben. En ce cas-là, faut vous marier.

Mademoiſelle CRIQUET.

Le mari eſt tout prêt; vlà tune lettre par laquelle y me tourmente pour m'épouſer tout-de-ſuite. Tenez; ſavez-vous lire?

TIRE-PIED.

Moi, pardi ſûrement. J'ai manqué d'être Rat-de-cave.

Mademoiſelle CRIQUET.

(*A part.*) Ah! jarni, je ne m'y attendois pas.

TIRE-PIED.

Donnez donc.

Mademoiſelle CRIQUET.

Non. Je vas vous la lire moi-même.

TIRE-PIED, *la lui prenant.*

Oh! pardine, je vous en épargnerai la peine. « (*Il lit.*) Ma chère Suzette. Oh! oh! c'eſt drôle, vous vous appellez comme ma fille.

Mademoiſelle CRIQUET.

Oh! c'eſt un nom ben commun; preſque toutes les filles le portent.

TIRE-PIED.

« Je vas m'adreſſer z'à Monſieur vot' père pour » ſavoir ſa définition.... A Monſieur vot' père, Mamſelle; mais je croyois vous avoir entendu

Digitized by Google

dire que vous étiez t'orpheline de père & de mère.

Mademoiſelle CRIQUET.

Oh ! c'eſt qu'y parle d'un vieux homme qui m'a t'élevée, que je ne fais rien ſans ſes conſeils : comme ſi vous me faiſiez l'honneur d'avoir des bontés pour moi, je dirois, père Tire-pied, papa Tire-pied.

TIRE-PIED.

Ah ! j'entends. C'eſt un mot d'amitié, pas vrai ?

Mademoiſelle CRIQUET.

Oui, d'amiquié, vous y êtes.

TIRE-PIED, *liſant.*

« Et je n'attends plus qu'un dernier mot de ſa » part ou de la vôte, pour me décider finitive- » ment. S'il y conſent & que vous n'y conſentiez » pas, tout eſt dit ; mais ſi vous y conſentez, & » qu'y n'y conſente pas, nous nous moquerons » de lui » .... Nous nous moquerons de lui, c'eſt un peu fort, ſte fin-là. Oh ! on voit ben que c'eſt pas d'un père véritable qu'y parle.

Mademoiſelle CRIQUET.

Je vous le diſois ben.

TIRE-PIED, *liſant.*

« Nous nous moquerons de lui, parce que j'ai » cent écus tous prêts ; que pour les toucher, je » n'ai qu'à dire un oui ou un non ». Vlà qui me paroît clair. (*A part.*) Mais je ſuis ben nigaud de barguigner, avec ſes cent écus.... J'en peux ben

Digitized by Google

offrir autant, moi. Vlà le moment de me déclarer, ou jamais.

Mademoiſelle CRIQUET, *à part.*

Bon! y penſe en lui-même.... Appuyons. (*Haut.*) Eh ben! Monſieur Tire-pied, que me conſeillez-vous? Premièrement, je n'aime pas la perſonne.

TIRE-PIED.

En ce cas là, premièrement, je vous conſeille de ne pas l'épouſer.

Mademoiſelle CRIQUET.

Oui. Mais ſecondement, mon établiſſement que je manquerai.

TIRE-PIED.

Eh ben! mais ſi ſecondement on vous trouvoit une autre perſonne pus aimable, avec les cent écus tout d'même.

Mademoiſelle CRIQUET.

Ah dame, ça changeroit les cartes. Mais, où la trouver ſte perſonne? (*Elle touſſe, & fait des ſignes derrière à Prêt-à-boire, qui paroît de loin.*)

TIRE-PIED.

Où? ça n'eſt p't'être pas ſi loin que vous penſez.

Digitized by Google

SCENE XVI.

TIRE-PIED, Mademoiſelle CRIQUET, PRÊT-A-BOIRE, *en habit & perruque, &c.*

PRÊT-A-BOIRE, *à Mademoiſelle Criquet.*

MADEMOISELLE, avec la permiſſion de Monſieur. Je voudrois t'avoir l'honneur de vous dire un mot.

Mademoiſelle CRIQUET.

Volontiers Monſieur. (*Bas à Tire-pied.*) Voilà mon futur. Permettez-vous, Monſieur Tire-pied?

TIRE-PIED.

Pardi, faites, Mamſelle, vous êtes ben la maitreſſe. (*Bas.*) De queu vocation qu'il eſt ce Monſieur-là?

Mademoiſelle CRIQUET, *bas.*

C'eſt un Bourgeois de Paris.

TIRE-PIED, *bas.*

Diable! c'eſt un état.

PRÊT-A-BOIRE, *ſeul de ſon côté, criant par diſtraction.*

A la fraîche, qui veut boire?

Mademoiſelle CRIQUET, *court à lui & l'arrête.*

(*Bas.*) Eh ben! eh ben! taiſez-vous donc.

Digitized by Google

TIRE-PIED.

Quoique c'eſt donc, Monſieur, que vous chantez?

PRÊT-A-BOIRE, *revenant à lui.*

Oh! c'eſt que.... Je ſuis venu en courant. J'ai ſoif comme tout, & j'appellois un petit cabaret que j'ai vu paſſer.

TIRE-PIED.

Ah! c'eſt finguyer, comme vous attrapez ben ça.

PRÊT-A-BOIRE.

Je viens, Mademoiſelle, pour ſavoir vote dernier mot, au ſujet de ce que j'ai t'eu l'honneur de vous propoſer.

Mademoiſelle CRIQUET, *le tirant pour l'avertir.*

Monſieur, j'ai montré vote lettre à un de mes voiſins qui eſt un honnête homme, & qui me fait l'honneur de m'eſtimer.

TIRE-PIED, *de l'autre côté, lui faiſant des révérences à la dérobée.*

(*Bas.*) Mamſelle, ben de l'honneur pour moi aſſurément. (*A part.*) Ste fille-là ſait ben vivre.

PRÊT-A-BOIRE, *étonné, à ſa couſine.*

Ma lettre!

Mademoiſelle CRIQUET, *avec des ſignes.*

Oui, Monſieur, vote lette que vlà, où ce que vous me parlez des cent écus avec vote main z'en mariage.... Je vous dirai que c'eſt ben tentant.

Digitized by Google

Mais comme une honnête fille ne fait rien par elle-même, & que sur-tout ce n'est pas l'argent qui la fait z'aller, vous trouverez bon que je prenne conseille auparavant que de vous répondre.

TIRE-PIED, *qui écoute de côté.*

(*A part.*) C'est pardi ben parler; je suis content de ça.

PRÊT-A-BOIRE.

Mais, Mademoiselle, au bout de tout, n'y a donc pas encore de finale à votre réponse?

Mademoiselle CRIQUET.

Monsieur, ça ne se peut pas pour l'instant.

PRÊT-A-BOIRE, *jouant le sentiment.*

Ah! Mademoiselle, je ne m'attendois pas à ça. C'est ben malheureux pour un amour aussi tendre que le mien.

TIRE-PIED, *à part.*

Ce pauvre cher homme! il en est fou.

Mademoiselle CRIQUET, *à Prêt-à-boire, d'un ton dur.*

Monsieur, vous savez que je n'aime pas les complaintes.

PRÊT-A-BOIRE.

Oh! je le sais ben, Mademoiselle, & vous ne m'aimez pas non pus. Mais pour vous prouver que je vous aime, moi, & que je veux finir, je m'en vas toujours chez le Notaire faire dresser tout prêt un contrat de mariage.

Digitized by Google

Mademoiſelle CRIQUET.

Oh ! Monſieur, ce n'eſt pas encore la peine.

PRÊT-A-BOIRE.

Si fait, Mademoiſelle, ça ne vous engagera à rien. J'y ferai laiſſer les noms en blanc, je vous le rapporterai ; & ſi j'ai le malheur que vous en aimiez un autre mieux que moi, vous le ferez remplir du nom de mon rival. Ça ſera me donner z'un coup de poignard ; mais tout au moins, je ſaurai mon ſort, & ça finira par-là. Sans adieu, Mademoiſelle.

Mademoiſelle CRIQUET, *à demi tragiquement.*

Sans adieu, Monſieur. (*Ils ſe font des mines par derrière Tire-pied, qui s'eſſuye les yeux d'attendriſſement.*)

TIRE-PIED.

Je crois que j'en pleure, en vérité, ça fait compaſſion. Ce que c'eſt que l'amour, pourtant !... quand il eſt malheureux encore !

Digitized by Google

SCENE XVII.

TIRE-PIED, Mademoiſelle CRIQUET.

Mademoiſelle CRIQUET.

EH ben! Monſieur Tire-pied, vous voyez que je ſuis vos conſeils.

TIRE-PIED.

Mamſelle, j'en ai trop entendu! vous venez de faire une action z'héroïque; ça ne ſera pas ſans récompenſe. Y ne ſera pas dit que j'aurai mis t'obſtaque à vot' fortune. Je vous ai dit que les cent écus & le mari n'étoient p't'être pas loin.... Les cent écus, les vlà déja.... Pour le mari, voyez, Mamſelle, ſi le cœur vous en dit.

Mademoiſelle CRIQUET.

Comment, vous? Monſieur Tire-pied!

TIRE-PIED, *tombant à ſes genoux.*

Oui, Mamſelle, moi-même, qui vous ſupplie que l'un vous faſſe accepter l'autre.

Mademoiſelle CRIQUET, *prenant la bourſe.*

Au moins, mon cher Monſieur Tire-pied, croyez que c'eſt le mari qui me fait accepter la bourſe.

TIRE-PIED.

C'eſt ben flatteur pour moi, Mamſelle, car on voit tous les jours la bourſe faire accepter le mari.

Digitized by Google

SCENE XVIII.

LES MÊMES, SUZETTE ET CHEVALET *à la fenêtre.*

SUZETTE.

EH ben! mon ch' père, nous faites-vous assez attende donc?

CHEVALET.

Eh! mais, Monsieur Tire-pied, ce oui ou non?

TIRE-PIED.

Ah! ma foi, mes enfans, y vient d'être lâché. C'est pas la peine que je remonte.

CHEVALET, *quittant la fenêtre.*

Eh ben! de quoi qu'y retourne?

TIRE-PIED, *à Mademoiselle Criquet.*

Ne vous inquiétez pas, Mamselle, c'est une petite affaire entre nous, ça va t'être bentôt rangé.

Digitized by Google

SCENE XIX.

CHEVALET *entre avec Suzette.*

CHEVALET, *avec beaucoup de révérence.*

MON cher Monſieur Tire-pied, je viens bien reſpectueuſement.

TIRE-PIED.

Écoute, mon garçon, pas tant de politeſſe, mets ton chapeau, & je te vas parler françois.... Ma fille & vous, mon ami, je vous aime de tout mon cœur, & je ſuis plus porté pour vous que jamais.

SUZETTE.

Ah! mon père, vous êtes trop bon.

TIRE-PIED.

Pus je réfléchis, pus je vois que Mamſelle Tire-pied eſt faite pour Monſieur Chevalet, & Monſieur Chevalet pour Mamſelle Tire-pied.

CHEVALET.

Ah! mon cher Monſieur, vous êtes trop honnête.

TIRE-PIED.

Or donc, comme vlá le moment de vous prouver toute l'amiqué que j'ai pour vous, je ne peux pas vous en donner une plus belle preuve....

CHEVALET.

Digitized by Google

CHEVALET.

Que de nous marier enſemble.

TIRE-PIED.

Au contraire, de vous défendre d'y jamais penſer; & ça, pour ne pas vous rendre malheureux enſemble.

CHEVALET.

Comment! Monſieur Tire-pied, après nous avoir promis.... Qu'y n'a tenu qu'à moi tout-à-l'heure encore.... Ah!...

SUZETTE.

Eh! dame, oui; voyez pourtant ſi on s'étoit fié là-deſſus.... Allez, mon père, c'eſt ben traître à vous.

TIRE-PIED.

Mais, entendez donc la raiſon; faut être juſte une fois. Je t'ai promis ton plaiſir, mais je ne t'ai pas promis de te ſacrifier le mien. Je n'ai vaillant que de quoi faire une nôce, & y s'en préſente deux; a fallu choiſir. La nature & l'amour m'ont tiraillé de deux côtés. La nature me parloit pour ma fille, l'amour me pouſſoit pour Mamſelle, après un combat de tous les diables, c'eſt l'amour qui l'emporte. Le champ de bataille reſte à Mamſelle; & la nature a le deſſous.

SUZETTE, *à Mademoiſelle Criquet.*

Comment! Mademoiſelle, c'eſt vous qui êtes cauſe que....

TIRE-PIED.

Heim! ſilence, Mamſelle, reſpectez vote belle-mère.

Digitized by Google

Mademoiſelle CRIQUET.

Pardon, Mademoiſelle; mais les façons de Monſieur Tire-pied m'ont gagné le cœur.... & l'amour que j'avois pour lui, augmentera l'amiqué que j'aurai pour vous.

TIRE-PIED.

Heim! c'eſt parler, ça! En vérité, Mamſelle, vous me confuſez.... c'eſt une morveuſe qui ne mérite pas, ni moi non pus..... Allons, toi, remercie Mamſelle. (*A Chevalet.*) Pour vous, mon ami, je ſuis déſeſpéré de ça; mais à l'impoſſible nul n'eſt tenu.

CHEVALET.

Entendons-nous, Monſieur Tire-pied, & nous, ma chère Suzette, ne nous déſeſpérons pas. N'y a peut-être pas tant d'impoſſible à ça qu'on le croit. Vous me parlez raiſon, & je vas vous réponde ſus le même ton. Quand je vous preſſois tantôt pour avoir vote oui ou vote non, c'eſt qu'on me preſſoit moi-même pour en dire un d'un autre côté. On l'attend au cabaret ici proche; je m'en vas voir s'il eſt encore tems de le donner, & p't'être que nous danſerons encore tous aujourd'hui; je ne vous en dis pas davantage.

(*Il ſort en courant.*)

Digitized by Google

TIRE-PIED.

Eh! pardi, ſans doute; c'eſt encore un oui ou un non. Ainſi, tout calculé, y ſe trouve que tu prends un plaiſir réel & préſent, au riſque d'un chagrin à venir & incertain; c'eſt philoſophe, ça. Je t'approuve, & je n'aurois pas mieux fait.

AU PUBLIC.

MESSIEURS,

Y a encore un oui ou un non qui nous inquiète à préſent, c'eſt de ſavoir ſi nous avons le bonheur de vous plaire; ſi c'eſt non, puiſſe-t-on le prononcer ſi bas, qu'il n'ajoute pas à note chagrin; mais ſi c'eſt oui, ah! Meſſieurs, ne vous gênez pas, nous n'aurons jamais aſſez d'oreilles pour le bien entendre.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Marchand, Jean Henri

LES PANACHES, OU LES COEFFURES A LA MODE; COMÉDIE.

EN UN ACTE

Représentée sur le grand Théâtre du Monde & sur-tout à Paris.

Prix 12 sols.

A PARIS,

Chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.

M. DCC. LXXVIII.

Digitized by Google

ACTEURS.

M. DUPPEFORT, Coëffeur.

Madame DUPPEFORT, ſa femme.

JUSTINE, fille de M. & de Madame Duppefort.

MONTENLAIR, Eleve de M. Duppefort.

Mademoiſelle DESCHALEURS.

Le Marquis D'ESCROQUILLE.

La Marquiſe de TROMPOISON.

La Comteſſe de PILLEBUSE.

Mademoiſelle GRUGESOT.

Mademoiſelle DESSALLÉE.

La Scène eſt à Paris, dans la maiſon de M. Duppefort.

Digitized by Google

LES PANACHES, OU LES COEFFURES A LA MODE; COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Madame DUPPEFORT, JUSTINE.

Mad. DUPPEFORT, *dans un fauteuil, & tenant un livre de compte.*

CEnt-quatre mille livres de profit. Le calcul eſt juſte, & c'eſt bien opéré ; mais il faut que cela ſe ſoutienne. Eh bien, ma fille, perſiſtez-vous toujours à vouloir épouſer Montenlair, qui n'a rien, & qui ſeroit fort à plaindre, ſi votre pere ceſſoit de l'employer dans ſon commerce ?

JUSTINE.

Oui, ma mere. Il eſt beau garçon, il a de l'induſtrie & de la conduite : il fera ſa fortune. Il nous eſt d'un grand ſecours, & nous nous aimons ; voilà bien des raiſons pour ne pas m'en détacher. De plus, mon pere & vous, avez paru approuver notre mariage ; & la tendreſſe ne s'ôte pas du cœur comme un bonnet de deſſus la tête.

Digitized by Google

Mad. DUPPEFORT.

Observez donc que depuis ce temps-là les choses sont bien changées. Nous étions alors dans un état presqu'ignoré ; nous subsistions au jour le jour avec peu d'aisance ; mais depuis un an nous volons à la fortune par le chemin rapide de la renommée. Votre pere a gagné près de cent-mille livres en six mois, & son nom va être inscrit parmi ceux de nos grands hommes, dans les fastes de la célébrité nationale.

JUSTINE.

Je sais tout cela, mais mon cœur ne sauroit varier comme les modes. Montenlair m'aimoit avant que la fortune vint nous chercher ; je l'ai aimé aussi, & par reconnoissance je dois lui faire partager le bonheur dont je jouis à présent.

Mad. DUPPEFORT.

Entre nous, je ne saurois trop vous blâmer. J'ai toujours fait cas de la constance. De plus, Montenlair est un sujet excellent pour arranger ou déranger une tête. Une seule idée nouvelle ou bisarre peut le rendre riche, si elle est saisie à propos. Il n'y a que bonheur ou malheur. Je ne m'éloigne donc pas d'approuver votre mariage ; mais nous aurons bien de la peine à réduire votre pere, dont les imaginations vont toujours en montant jusqu'à ce qu'elles se perdent dans les nues. Dites-lui, quand il vous parlera, que vous ne voulez point d'autre mari que Montenlair. Il se fâchera, mais je travaillerai à l'adoucir. Je lui ferai parler par des personnes qui lui en imposeront, & que je préviendrai secrettement. Par ce moyen, nous parviendrons peut-être à rabattre la vanité dont il est possédé. La tête des femmes a fait tourner la sienne, & il est si fou, qu'il ne marche plus que les yeux en l'air pour regarder la région éthérée.

JUSTINE.

Je crains toujours qu'il ne devienne la victime des accidents qui roulent sur la terre. Au reste, il devroit mettre à profit l'occasion & les bouffées d'un premier enthousiasme : sans quoi, la vue ne tarde pas à se rapprocher de notre sphere.

Mad. DUPPEFORT.

Je crois entendre mon mari qui rentre. S'il vous interroge, répondez-lui respectueusement, mais en fille décidée.

Digitized by Google

SCENE II.

M. DUPPEFORT, Mad. DUPPEFORT, JUSTINE,

M. DUPPEFORT, *se jettant dans un fauteuil.*

OUf!... je ſuis haraſſé comme un Général d'armée le jour d'une action. Les femmes veulent être ſervies toutes à la fois & dans la même minute ; l'on ne ſait à laquelle entendre. L'une veut de la fourrure, l'autre un plumage ; celle-ci des fleurs & des émaux ; celle-là des arbres & des diamants. Il faudroit, en vérité, avoir ſous ſa main tous les élémens & les quatre parties du monde. Elles veulent apparemment toucher à la lune. Elles ne ſont occupées que de coëffures, & chacune en veut trois pouces de plus que ſa voiſine. En vérité, je ne ſais pas à quoi cette manie aboutira à la fin. Si l'émulation augmente, il faudra exhauſſer les lanternes dans les rues.

Mad. DUPPEFORT.

L'on fait honneur à votre capacité. Vous devez vous applaudir d'une heureuſe invention qui vous éleve vous-même dans le monde. Quand une fois les têtes ſont montées, le chapiteau n'a plus de bornes ; mais un rien les démonte.

JUSTINE.

Mon pere, c'eſt un chef-d'œuvre de votre imagination & qui doit immortaliſer votre nom. L'engouement a juſtifié la juſteſſe de vos ſpéculations ; & vous devez en profiter pour réaliſer en bien ſolide les châteaux en l'air que les autres édifient.

Mad. DUPPEFORT.

Cela prouve que l'induſtrie vaut ſouvent mieux qu'une fortune toute acquiſe. Nous n'avions rien, & nous voilà tout d'un coup porté au pinacle ſur les plus riches têtes. C'eſt ce qui me fait penſer qu'il vaut mieux chercher un gendre intelligent qu'un homme engourdi dans les bras de la pareſſe, & qui, ſans s'induſtrier, conſume lâchement ce que ſes parens lui ont acquis par leur travail.

M. DUPPEFORT.

Oh ! je vois bien que vous voulez encore me parler de votre Montenlair. Mais je vous ai déja dit que je ne voulois pas d'un gendre de ſa tournure. Ma renommée me met à portée d'aſpirer au plus haut rang, & je veux un ſujet qui puiſſe aller à côté de moi ſans

Digitized by Google

me déparer. Vous me propoſez un novice, qui n'a ni naiſſance ni bien, tandis que je plane par mes œuvres dans la moyenne région de l'air. Il me faut abſolument un homme de qualité. J'ai déja refuſé pour ma fille trois Capitaines, deux Majors, quatre Conſeillers; & ſi cela continue, l'on m'offrira bientôt des Comtes, des Marquis, des Colonels & des Préſidens.

Mad. DUPPEFORT.

Ne bâtiſſez des châteaux en l'air que ſur des têtes féminines, & craignez d'acheter des mépris. La bonne conduite & l'induſtrie ſont toujours de mode. Montenlair réuſſira comme vous par une heureuſe débauche de la fantaiſie. Il aime votre fille, il eſt ſage, & j'opine à lui donner Juſtine à laquelle il eſt déja tout accoutumé.

JUSTINE,

Mon pere, je n'en deſire point d'autre pour être heureuſe, & j'eſpere qu'il s'élevera comme vous juſqu'aux nues.

M. DUPPEFORT.

Comment, tu t'es donc coëffée de lui ſans ma participation? Oh bien, je veux rompre dès tout-à-l'heure une intelligence ſi déplacée, & j'entends qu'il ſorte dans l'inſtant de ma maiſon.

Mad. DUPPEFORT,

Mais vous n'y penſez pas! Il eſt accrédité; toutes les femmes l'aiment & le protégent, & il vous enlevera vos meilleures pratiques, car les Dames donnent dans la jeuneſſe & dans la nouveauté.

M. DUPPEFORT, *réfléchiſſant.*

Oui, cette conſidération-là mérite réflexion... En attendant, ma fille, allez lui dire vous-même que vous renoncez à ſon alliance, & que vous voulez un mari plus étoffé que lui.

JUSTINE.

Mais, mon pere, vous m'avez défendu de mentir, & je n'en ai pas la force.

M. DUPPEFORT.

Allez toujours. C'eſt aſſez que de ſe mettre des chimeres ſur la tête, ſans en avoir encore dedans.

(*Elle ſort.*)

Digitized by Google

SCENE III.

M. DUPPEFORT, Madame DUPPEFORT.

M. DUPPEFORT.

EH bien, qui eſt-ce qui eſt venu pendant mon abſence ?

Mad. DUPPEFORT.

Un monde étonnant. D'abord ce riche Banquier qui a fait venir des plumes de colibris pour ſa filleule ; en ſecond lieu, ce petit Abbé qui a fait un poëme ſur les coëffures des Odaliſques ; troiſiemement, Madame la Comteſſe de Cavecreuſe, qui veut abſolument que vous lui fourniſſiez ſur ſa garniture le Jardin du Palais Royal avec le baſſin, la forme des maiſons, & ſur-tout la grande allée avec la grille & le café.

M. DUPPEFORT.

En vérité, elle n'y penſe pas. Une autre me demandera bientôt les Thuilleries, le Luxembourg, le Boulevard : les femmes du Marais voudront avoir la Place Royale ou l'Hôtel de Soubiſe. Mais n'importe, il faut ſatisfaire les gens pour leur argent.

Mad. DUPPEFORT.

Il eſt encore venu cette grande Marquiſe ſéche, qu'on appelle Madame de la Braiſe, & qui eſt veuve depuis trois mois. Elle vous prie de mettre ſur ſa garniture un catafalque de goût pour ſon mari. Elle va quitter le grand deuil, & je ne ſais ſi elle aſpire à annoncer ſa joie ou ſa douleur.

M. DUPPEFORT.

Oui, nous pourrons mettre galamment de petits amours autour du cercueil, avec des torches hymenéales ou funéraires. Il n'y a point de ſujet que l'on n'égaye avec de l'eſprit. La teinte fait tout paſſer, juſqu'aux billets d'enterrement.

Mad. DUPPEFORT.

Il eſt venu encore Mademoiſelle Duboiſcommun, qui veut nous communiquer des idées miraculeuſes, qui ſont le produit de ſes profondes méditations. Elle a fait la conquête d'un Anglois qui aime paſſionnement l'Aſtronomie, & elle veut porter ſur ſa tête le ſoleil, la lune, les planettes, l'étoile pouſſiniere & la voie lactée. Elle voudroit que tous ces aſtres fuſſent mouvants, & ſur-tout qu'on vît beaucoup de cometes à crins & à queue, parce que ſon Anglois fournit les diamans pour les monter.

Digitized by Google

M. DUPPEFORT.

Cela peut se faire, mais elle me doit déja beaucoup d'argent, & si sa manufacture de guinées vient à manquer, je risque de me trouver en avance pour des sommes considérables.

Mad. DUPPEFORT.

Oui, en arrangeant vos planettes, tâchez de prévenir une éclipse. J'oublois de vous dire que Mademoiselle Fortendos a un galant qui est passionné pour la chasse. Dans le desir de lui faire un cadeau, elle voudroit avoir un assortiment qui figurât le bois de Boulogne ou le bois de Vincennes. La forêt paroîtroit garnie d'animaux de toute espece. Elle a dequoi fournir les fourures pour figurer les bêtes terrestres, & vous n'aurez à lui avancer que la volatille. Mais elle veut toute sa ménagerie pour le jour de S. Hubert où elle va à une grande partie de chasse au sanglier. Il s'agit de faire une surprise galante, un coup de théâtre.

M. DUPPEFORT.

Oh, les femmes sont impatientantes! Croit-elle qu'on trouve du gibier tout fait, pour garnir une tête, comme on en trouve de véritable dans une garenne ou à la vallée. Je tâcherai pourtant de la contenter, car la meilleure partie du revenu de ses graces me revient au bout de l'année, & il m'en reste plus qu'à elle.

Mad. DUPPEFORT.

Il faut bien que les talens se fassent subsister les uns les autres. Le beau sexe nous met en vogue, & vous de votre côté, vous faites vivre par votre art les Carossiers, les Serruriers, les Plumassiers, les Foureurs & une foule d'autres ouvriers. Nous nous tenons tous par des chaînons qui font la richesse de l'Etat, en mettant les étrangers à contribution.

M. DUPPEFORT.

Oui, personne ne nie que je sois un homme de tête. Mais pendant que j'ai le temps de respirer, je veux imaginer de nouveaux projets pour remplacer ceux qui commencent à vieillir: car dans ce pays-ci une mode de quinze jours paroît décrepite & usée... Laissez-moi rêver seul quelques instants.

(*Mad. Duppefort sort.*)

SCENE IV.

M. DUPPEFORT, *seul.*

IL faut faire de furieux efforts de génie pour percer dans ce monde. L'on a beau charger la tête des femmes,

Digitized by Google

mes, on n'en rallentit pas le mouvement, & quoiqu'on soit parvenu à un certain période de réputation, il faut encore travailler d'imagination pour s'y maintenir. Les envieux vous assiégent, les rivaux vous attaquent, les jaloux vous poursuivent. Mais n'importe, le vrai génie triomphe, & l'on se dédommage avec l'argent des fureurs de l'envie. Une seule bonne année procure à Paris une moisson suffisante pour la vie... Les idées transcendantes me paroissent portées à leur comble, & à celui de la hauteur. Elles ne peuvent manquer de décliner. Cherchons à substituer de nouveaux goûts aux anciennes bleuettes, & cherchons à regagner par la largeur ce que nous sommes menacés de perdre en élévation. La superficie est mobile, mais c'est un fonds intarissable. (*Il s'assied, prend un crayon & du papier.*) Les portes ont actuellement environ quatre pieds de largeur; ainsi une garniture de trois pieds ou de trois pieds & demi passera aisément sans déranger son économie. On peut donc la fixer à ce taux pour celle en faveur de qui l'on ouvre les deux battants, sauf à la réduire pour l'usage des individus qui n'entrent que par la demi-porte. La coëffure d'une femme annoncera son état & les égards qu'on lui doit. Cette distinction aura de quoi la flatter. Les autres, évaluées au premier coup-d'œil dans les appartemens, n'auront ce qu'on appelle l'ample coëffure, que dans les spectacles ou les promenades publiques; mais ce ne sera pas un mal. Leurs rangs seront distingués dans les cercles, & il n'y aura plus une confusion choquante. L'on n'entrera dans les caroſſes que de côté, l'on sera dispensé d'en partager le fonds avec une autre femme qui souvent est incommode. Il faut encore que la largeur du portail soit proportionnée à sa base. Il seroit ridicule qu'une femme de quatre pieds de haut présentât une face de quatre pieds de large: il faut donc avoir l'attention de se mesurer sur la grandeur pour ne pas confondre les Pins avec les Citrouilles. Une femme de cinq pieds & au dessus, portera en largeur trois pieds & demi, tandis que celles de quatre pieds & au dessous n'auront que deux pieds & quelques lignes. Dans les maisons étroites on n'entrera que de flanc, & ce sera un avantage pour celles qui n'ont qu'un beau profil & qui ne sont pas jalouses de se présenter en face. Voyons, prenons le compas, l'équerre, & esquissons un dessin sur un visage de six pouces dans une encadrure de trois pieds. (*Il dessine sur une tête à coëffer.*) Bon, il n'est pas encore assez large pour un optique de dix-huit pieds; donnons-lui de l'ampleur, afin qu'il déborde les épaules & qu'il puisse

Digitized by Google

former des goutieres sur les côtés ; cela fera mieux. (*Il appelle.*) Montenlair, Montenlair.

SCENE V.

M. DUPPEFORT, MONTENLAIR.

MONTENLAIR.

Me voilà, Monsieur.

M. DUPPEFORT.

Mets dans une caisse tous les bonnets de trois semaines, fais-en une pacotille que tu envoieras à Bordeaux, à l'adresse de Mad. Chiffonet. A l'égard de ceux de quinze jours, adresses-les pareillement à Mlle. de la Singerie à Lion. Ceux de la semaine derniere, fais les partir pour Lille, Rouen, Soissons & l'enceinte de trente ou quarante lieues ; & ceux de trois jours nous ne les mettrons en évidence qu'après-demain ; mais ils seront chers, eu égard au travail qu'ils m'ont coûté. C'est un assemblage général de l'Ottomane & de tout ce qui a paru jusqu'à présent de plus rare.

MONTENLAIR.

Oui, Monsieur, je vais faire maison neuve aux dépens de la Province, & je vous réponds que dans vingt-quatre heures il ne nous restera ici pas une seule vieillerie.

DUPPEFORT, *le rappellant.*

A propos, quand tu auras fini, vas chercher de l'argent chez mes pratiques. Personne ne paie.

MONTENLAIR.

Soyez tranquile, j'ai autant d'empire sur les bourses que sur les têtes.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

Mlle. DESSALÉE, DUPPEFORT.

Mlle. DESSALLÉE.

Oh ça, M. Duppefort, je suis une de vos premieres pratiques, & vous m'avez quelque obligation. Je viens vous prier à mon tour de me rendre un petit service.

M. DUPPEFORT.

De quoi s'agit-il, Mademoiselle ? Vous me trouverez tout disposé à vous obliger.

Digitized by Google

Mlle. DESSALLÉE.

C'eſt que je voudrois faire une fin ; l'on n'eſt pas toujours jeune, & journellement les appas s'envolent ſur l'aîle du temps : pour prévenir un abandon général, je voudrois ſonger à me marier.

M. DUPPEFORT.

C'eſt fort bien fait, Mademoiſelle ; mais avez-vous de la fortune ?

Mlle. DESSALLÉE.

Aſſurément, & aſſez pour mettre à leur aiſe dix Officiers réformés.

M. DUPPEFORT.

Je vous en félicite ; vous pourrez, ſans mettre d'affiche, en lever une compagnie très-complette.

Mlle. DESSALLÉE.

Autrefois les Prêtreſſes du temple de Gnide s'amuſoient à la bagatelle ; leur jeuneſſe ſe conſumoit dans le plaiſir, & leur vieilleſſe végétoit dans la miſère & le mépris ; mais la Philoſophie a gagné tous les états ; les filles en crédit réaliſent aujourd'hui en rentes viagères & en bons diamans. J'ai profité du bon exemple, & je me conſole d'avance de la légéreté des hommes.

DUPPEFORT.

C'eſt au mieux : mais combien votre Philoſophie vous a-t-elle procuré ?

Mlle. DESSALLÉE

J'ai eu ſucceſſivement deux bons bourgeois, l'un financier, l'autre marguillier de Paroiſſe. Ils ne venoient chez moi qu'à la brune & avec le plus grand myſtere. Je n'avois rien à faire qu'à les amuſer par des contes ou des folies, & en les cajeolant l'un & l'autre, j'en ai tiré dix-mille livres de rentes viageres, qu'ils ont conſtituées ſur ma tête. Leur famille, qui a trouvé un vuide dans leur ſucceſſion, a voulu former des plaintes contre moi ; mais je leur défie d'acquérir la moindre preuve : j'ai reçu de la main à la main, & je me moque d'eux, & de leurs recherches.

M. DUPPEFORT.

Cela eſt bon ; & les diamans ?

Mlle. DESSALÉE.

Oh ! j'en ai au moins pour cinquante-mille écus, que j'ai recueilli de tous les paſſevolans qui me rendoient hommage ; c'eſt ce qu'on appele *les paſſades*. L'un me donnoit une bague, l'autre un braſſelet. Il y en a même un qui, pour une partie à S. Cloud, m'apporta tous les diamans de ſa femme Un autre, & c'étoit un Américain, me fit préſent au bois de boulogne d'un vaiſſeau chargé de ſucre qui lui étoit arrivé à Nantes, & que je troquai le lendemain contre une paire de girandoles.

Digitized by Google

M. DUPPEFORT.

C'eſt à merveille ; mais il y a des gens difficiles qui exigent auſſi un peu de naiſſance dans leurs futures moitiés.

Mlle. DESSALLÉE.

Oh ! je conviens de bonne-foi que je ne ſuis pas née dans l'élévation ; mais je ſuis comme mille autres, & l'amour dit-on, rapproche tout. L'on m'a dit quelquefois que mon père étoit laquais ; mais je ne l'ai point connu, & l'on m'a aſſuré que s'il avoit vécu, il auroit fait fortune comme un autre, par ſes diſpoſitions naturelles à ne rien laiſſer traîner. A l'égard de ma mere, elle eſt pleine d'induſtrie. Elle étoit fille de cuiſine ou plutôt femme de charge chez un Préſident. Dès qu'elle fut reſtée veuve, elle ſe ſentit du goût pour le trafic & elle ſe hâta de me mettre dans le commerce, faute d'autre marchandiſe qu'elle pût expoſer en vente. Ce négoce lui valut quelqu'argent qu'elle employa à me parer & à me produire dans le monde. J'ai encore certaines couſines qui ne me font pas honneur, mais comme je ne veux pas les reconnoître, c'eſt comme ſi je ne les avois pas.

M. DUPPEFORT.

Elles vous reconnoiſſent, elles, & leur langue ſe venge.

Mlle. DESSALLÉE.

Rien n'eſt ſi aiſé, M. Duppefort, que de remédier à cet inconvénient. Nous ſommes dans un tems & dans une ville où l'on prend ouvertement & impunément toutes les qualités que l'on veut. Je connois trente de mes compagnes qui ſe ſont faites Marquiſes ou Comteſſes. Mon origine n'a fixé l'attention de perſonne ; ainſi vous pouvez faire de mon père un vieux militaire. Habillez ma mère en femme de compagnie ; donnez-nous une tige écoſſoiſe ou allemande, & vous pouvez aller même juſqu'à me ſuppoſer la veuve d'un vieux Capitaine tué au ſervice de l'Etat. Vous êtes intelligent, ſerviable ; ainſi je vous laiſſe carte blanche.

M. DUPPEFORT.

Je n'en abuſerai pas, Mademoiſelle. Mais de quelle eſpéce encore voulez-vous un époux ?

Mlle. DESSALLÉE.

D'abord, point trop jeune : il diſſiperoit tout ce que j'ai gagné à la ſueur de mon corps, & peut-être me battroit-il ou me planteroit-il là pour courir après des dévergondées. Secondement, point trop vieux, dans la crainte qu'il ne ſoit jaloux. Du reſte, qu'il ſoit beau ou laid, Cela m'eſt égal, pourvu qu'il ſoit patient & nullement ombrageux.

Digitized by Google

M. DUPPEFORT.

Vous voulez sans doute un homme titré ?

Mlle. DESSALLÉE

Oui, il y en a tant à choisir ! Je ne demande pas qu'il soit Comte, Marquis ou Baron depuis le déluge ; mais comme il s'en fait tous les jours à volonté, nous pouvons préférer celui de trois ou quatre ans à celui de la semaine derniére.

M. DUPPEFORT.

Oh ! nous n'en manquerons pas, car on en regorge à Paris ; les bords de la Garonne sont une pépiniere intarissable. Mais il me reste encore un petit embarras, c'est l'état que vous avez professé.

Mlle. DESSALLÉE.

Bon, l'on ne se pique pas aujourd'hui de tant de délicatesse ; d'ailleurs, M. Duppefort, nulle profession n'est déshonorante en elle-même ; c'est la façon seule dont on l'exerce qui l'avilit. Quel est mon métier ? Celui d'amuser & de plaire ; ainsi pour y réussir, il faut avoir de l'esprit, des graces & des talens. A cet égard, j'ai toujours exercé mon métier avec distinction ; j'ai cherché à relever mon état par la noblesse & la dignité que j'y ai mise.

M. DUPPEFORT.

C'est que cet état par lui-même est dangereux.

Mlle. DESSALLÉE.

Bon, dangereux, pour les dupes qui sottement s'y laissent prendre ; un trébuchet est-il dangereux dans un champ parce qu'on y prend les moineaux qui viennent à la picorée ? c'est leur faute s'ils sont trop gloutons. Au reste, cette profession que vous me reprochez est nécessaire dans un Etat, elle tient même à l'ordre politique.

M. DUPPEFORT.

Comment diable ! j'ignorois que vous aspiraſſiez à l'honneur de faire partie du corps diplomatique.

Mlle. DESSALLÉE.

Pardonnez-moi, les filles du monde distinguée, les demoiselles à sentimens attirent & retiennent les étrangers à Paris ; elles les invitent à des dépenses extraordinaires qui enrichissent le Royaume ; elles font circuler l'espece & favorisent les Arts ; elles pénetrent quelquefois des secrets qui intéressent la sûreté de l'Etat, & l'on en a vu plusieurs donner des avis utiles, dont on a tiré parti pour opérer le bien général : ainsi, à bien des égards, leur ministere est souvent à ménager. Elles ont, pour l'ordinaire, plus de correspondance, plus d'influence, plus de crédit que vos virtuoses qui les dédaignent & qui souvent n'en parlent que par envie. Moi, par exemple, telle que vous me

Digitized by Google

voyez, j'aurois plus de facilité qu'une Ducheſſe pour vous faire avoir la pratique de toutes les colonies, tant nationales qu'étrangeres.

M. DUPPEFORT.

Je n'en doute pas, Mademoiſelle, & je vous prie de vous y employer. Je connois toutes les reſſources de votre état, & je ſais que la pauvreté originaire y fait encore plus de proſélites que le vice même ou l'attrait du plaiſir; ainſi je ne mépriſe que les qualités perſonnelles, & je n'ai nul éloignement pour les Rodope ou les Phriné qui ſe ſignalent par l'élévation ou la délicateſſe de l'ame: Les Athéniens les honoroient, & je ne me défends point ſur cette maniere de penſer à la grecque.

Mlle. DESSALLÉE.

Je ſuis enchantée de vous voir dans de pareils ſentimens. C'eſt votre reconnoiſſance qui s'explique, car nous avons plus contribué à votre fortune que toutes les têtes vertueuſes ou hypocrites du Royaume.

M. DUPPEFORT.

Je ſais cela; mais, à vous parler vrai, ce qui dépare journellement votre état, c'eſt qu'il eſt devenu trop commun. Au reſte, je ne puis que m'en applaudir: on ne ſuit pas les modes, on ne met pas des bonnets de ſix pieds pour faire des œuvres de charité. Ainſi notre état doit faire grace au votre en faveur de l'utilité qu'il en retire.

Mlle. DESSALLÉE.

Avouez qu'il eſt flatteur pour une jeune perſonne de plaire univerſellement, & de ſe voir lorgnée & ſuivie avec acclamation. Mais il eſt un terme à tout; j'ai bientôt trente ans, & je veux faire retraite avec un mari qui ne ſoit qu'à moi ſeule. Je le traiterai bien, & je vous prie de m'en acheter un; mais j'exige qu'il ſoit au moins Chevalier de S. Louis.

M. DUPPEFORT.

J'eſpere vous en trouver un à bon marché, & quand je l'aurai choiſi, vous ne ſerez pas obligée de le prendre à l'eſſai.

Mlle. DESSALLÉE.

Je m'en rapporte à vous. Afin de le prévenir en ma faveur dans notre entrevue, exécutez-moi un bonnet nouveau que j'ai imaginé: il s'agit de garnir les deux côtés de la tête d'une gaſe verte & argent, telle que celle qu'on employe à l'Opéra pour repréſenter la mer; l'on mettra au deſſus un vaiſſeau tout appareillé, ſurmonté d'un léopard en furie & entouré d'un grand nombre d'animaux qui s'empreſſeront à y mettre le feu: ces ſortes de bonnets s'appelleront *des Inſurgens*; & vous en chargerez des bâtiments pour en meubler l'Amérique entiere.

Digitized by Google

M. DUPPEFORT.

L'idée eſt aſſez bonne, & on en fera la parodie à Londres. Il n'y a que ces idées impromptu qui réuſſiſſent & d'après leſquelles nous gagnons mille pour cent, ſour-tout quand les Demoiſelles les font acheter par leur pourvoyeur.

Mlle. DESSALLÉE.

N'eſt-ce pas vous qui avez exécuté le bonnet ſingulier qu'on a envoyé à Mlle. Deſappétis ?

M. DUPPEFORT.

Non, je ne le connois pas.

Mlle. DESSALLÉE.

Eh bien, écoutez-moi. C'eſt une fille qui a toujours faim & qui eſt gourmande à l'excès. On lui a envoyé anonimement un bonnet dont le ceintre étoit une croûte de pâté. Un faiſan faiſoit le couronnement & allongeoit ſa tête ; on avoit attaché aux côtés deux langues fourrées, & deux cervelas enfilés repréſentoient les boucles de ſes cheveux.

M. DUPPEFORT.

L'idée eſt plaiſante.

Mlle. DESSALLÉE.

Pour moi, je ne ſuis pas ſur ma bouche. C'eſt aſſez vous voler & au public des momens précieux. Adieu ; ſongez à mon futur époux ; mais ne prenez pas un affamé.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE VII.

M. DUPPEFORT, Mademoiſelle DESCHALEURS.

Mademoiſelle DESCHALEURS.

VOus êtes unique, M. Duppefort, & je ne veux plus avoir d'affaires qu'avec vous. La derniere coëffure que vous m'avez vendue a fait une fortune à étonner, & a penſé faire crever de dépit trois de mes camarades. Mademoiſelle Deſquêtes s'en eſt trouvée mal de jalouſie, & elle n'eſt pas encore remiſe de ſa commotion vaporeuſe. La petite Fleury étoit en fureur de me voir plus grande qu'elle, & Mlle. Cléophile ne pouvoit pas me pardonner le jardin ingénieux, la grotte & la caſcade que vous aviez imaginé.

M. DUPPEFORT.

Il eſt vrai que je n'y avois rien épargné, & c'étoit un enfantement heureux de mon imagination.

Mlle. DESCHALEURS.

Vous me l'avez vendue un peu cher ; mais je n'y ai

Digitized by Google

pas eu de regret, & sans un maudit lustre qui a brisé le couronnement, je l'aurois préféré à tout autre bonnet.

M. DUPPEFORT.

Il est vrai que c'étoit un chef-d'œuvre que vous n'avez pas payé trop cher.

Mlle. DESCHALEURS.

Comment ! je vous l'ai payé soixante louis, & je vous avois fourni la fourure de mon lapin blanc & les plumes de mon perroquet jaune.

M. DUPPEFORT.

J'en conviens ; mais dans ces sortes d'ouvrages, c'est l'art, c'est le goût qu'il faut considérer. Il entre beaucoup de choses dans la composition d'un tableau mouvant ; &, autant qu'il m'en souvient, je vous l'avois donné au prix coûtant.

Mlle. DESCHALEURS.

J'ai voulu m'en défaire depuis que je m'en suis dégoûtée, & ma revendeuse à la toilette n'en a pu trouver que neuf francs que lui a offert une Actrice du rempart.

M. DUPPEFORT.

C'est que ces sortes de merveilles n'ont jamais que le premier coup-d'œil & l'effet du moment. Elles frappent, elles étonnent, & c'est cette premiere surprise qui est impayable & qui fait la gloire de l'artiste.

Mlle. DESCHALEURS.

Je sais que la Nation vous a de grandes obligations, mais il faut soutenir votre renommée. Souvent le génie s'épuise & les têtes françoises ne cessent pas d'être mobiles.

M. DUPPEFORT.

Oh ! Mademoiselle, si nous n'avons pas de ressources pour les fixer, nous en avons mille pour les promener successivement sur toutes les formes, qui varient à l'infini.

Mlle. DESCHALEURS.

Il y a autant d'art & de mérite à meubler l'extérieur d'une tête qu'à en garnir l'intérieur. Mais, à propos une Angloise de mes amies m'a chargé de vous commander une garniture ; elle veut du plus éblouissant, une merveille qui étonne toute l'Angleterre : ainsi, mon cher, rêvez-y.

M. DUPPEFORT.

Voudroit-elle le Wauxhall avec ses agrémens ?

Mlle. DESCHALEURS.

Non, cela n'est point assez sérieux ; il nous faudroit quelque chose de bien sombre & de bien noir.

M. DUPPEFORT.

Mais quoi ?... le combat du taureau, par exemple ?

Mlle.

Digitized by Google

Mlle. DESCHALEURS.

Oui, l'idée eſt bonne & ſera plus de ſon goût. Elle pourra réuſſir à Londres. Mettez-y des animaux farouches, des dogues, des coqs, une tuerie. On nous ſaura gré de l'invention.

M. DUPPEFORT.

Je ſongerai à perfectionner un ſujet ſi frappant.

Mlle. DESCHALEURS.

Tant mieux. N'avez-vous point encore imaginé quelque nouveauté? Vous m'en devez la préférence.

M. DUPPEFORT.

Je n'ai rien mis à ſa perfection, & je travaillois tout-à-l'heure à retrouver en large ce que nous ſommes menacés de perdre en long.

Mlle. DESCHALEURS.

Cette forme-là me paroît plus ingrate que l'autre; cependant je conçois qu'elle dépendra de l'élégance des compartimens.

M. DUPPEFORT.

L'aſſaiſonnement & la nouveauté des termes fait tout paſſer. Un ſoupir, un ſentiment, une bonne grace, une ardeur, une ſyncope peuvent s'interpréter en large comme en long, & l'allégorie ingénieuſe ſe prête à tout.

Mlle. DESCHALEURS.

Oui, mais à la longue l'eſprit ſe fatigue, les gentilleſſes s'uſent, & nous voulons toujours du nouveau. L'uniformité eſt pour nous le plus mortel poiſon.

M. DUPPEFORT.

Raſſurez-vous, nous ſerons intariſſables. J'ai encore ſur mon bureau plus de trente plans d'inventions que je dois perfectionner, & qui électriſeront toutes les têtes.

Mlle. DESCHALEURS.

Vous devriez me conſulter ſur ces nouveautés, je m'y connois. Tâchez d'y mettre du grand, du ſublime, tels qu'une revue de la maiſon du Roi, un château avec des girouettes, une montagne avec des moulins à vent, des baromêtres, des cadrans ſolaires, & généralement tout ce qui eſt du reſſort de l'air.

M. DUPPEFORT.

C'eſt ce que je veux faire. J'ai là des eſſais de garnitures en fortifications, en ouvrages à cornes, en baſtions, en corps avancés en feux d'artifice & dans tous les genres poſſibles.

Mlle. DESCHALEURS.

Sur tout ne m'oubliez pas pour les premiers, car j'ai un bon ami qui n'épargne rien pour que j'aie l'eſſaie des modes, dont il envoye enſuite le modèle à ſa femme dans le pays étranger.

Digitized by Google

M. DUPPEFORT.

Je penſerai à vous & j'eſpère parcourir toutes les formes que la géométrie peut adminiſtrer. L'octogone, le pantagone, l'exagone ſont dans mes projets, & je pourrai vous donner la ſemaine prochaine un chef-d'œuvre de trigonométrie. Il n'appartient qu'aux hommes de coëffer les dames. Vos plates Coëffeuſes n'y entendoient rien avec leurs boucles toujours retournées de même.

Mlle. DESCHALEURS.

Vous n'avez donc rien de perfectionné, pour le préſent.

M. DUPPEFORT.

Non, je n'ai qu'un brinborion en équerre, que j'ai promis à une Ducheſſe qui compte en faire demain l'eſſai.

Mlle. DESCHALEURS.

Il faut au moins me le faire voir.

M. DUPPEFORT.

Très-volontiers, le voilà. (*Il lui montre un bonnet ridicule.*

Mlle. DESCHALEURS.

Oh, il eſt charmant, il eſt délicieux, il eſt divin! Je veux le garder, faites comme vous voudrez, mais je ne vous le rendrai pas; vous en ferez un autre.

M. DUPPEFORT.

Vous allez me brouiller avec une de mes meilleures pratiques. C'eſt une femme impatiente & qui ne me pardonneroit jamais.

Mlle. DESCHALEURS.

Eh bien, elle n'en ſaura rien, & je ne le mettrai que dans ma chambre, ſans dire d'où il vient. De quel prix eſt-il?

M. DUPPEFORT.

Nous avons fait marché à trente louis, je ſerois déſolé de perdre une ſi bonne pratique. Vous la rendrez peut-être malade, car elle eſt ſenſible à l'excès.

Mlle. DESCHALEURS.

Bon, elle ne vous paiera pas ſur le champ, & voilà vos trente louis tous trouvés. Je l'emporte & je vous remercie de la préférence. Je ne dirai pas qu'il vient de chez vous.

M. DUPPEFORT.

L'on ne s'en appercevra que trop. L'on ſait qu'il n'y a que moi pour donner aux ajuſtemens la tournure élégante qui les diſtingue. Au reſte, vous le voulez; je n'ai rien à vous refuſer. Mais gardez-moi le ſecret, pour ne pas ſuffoquer notre Ducheſſe. (*Elle ſort.*) Voilà trente louis que je n'ai pas eu plus de peine à gagner qu'elle-même. C'eſt ce qu'on appelle de bonnes pratiques. L'argent ne leur coûte rien, & l'on croiroit

Digitized by Google

qu'elles portent avec elles une fabrique de monnoie. Mais elles ſont quelquefois ſujettes à la contremarque.

SCENE VIII.

M. DUPPEFORT, MONTENLAIR.

MONTENLAIR.

AH, Monſieur! je viens vous apporter les plus mauvaiſes nouvelles du monde.

M. DUPPEFORT.

Qu'eſt-ce donc qu'il y a de ſi fâcheux?

MONTENLAIR.

J'ai été pour chercher de l'argent chez Mlle. Deſloques, & je n'ai trouvé ni l'oiſeau ni le nid. Son bourgeois l'a quittée, il y a huit jours. Il s'eſt emparé d'une partie des meubles, & elle a vendu précipitamment pour rien ce qui lui reſtoit. Enſuite elle eſt partie avec un Officier de Houzards, & l'on dit qu'elle eſt allée en Bohême, où elle a une amie qui a fait fortune.

M. DUPPEFORT.

Mais c'eſt une banqueroute en forme. Cette bohémienne-là me doit huit mille livres.

MONTENLAIR.

Elle a emporté j'uſqu'à ſon chien, ſon chat & ſon ſinge.

M. DUPPEFORT.

Il faut s'attendre à ces équipées-là, car je ſuis trop bon; cependant ſi je pouvois en toucher ſeulement le quart, je me tirerois encore d'affaires.

MONTENLAIR.

Oh! il n'y a rien à en eſpérer, car le propriétaire pour ſes loyers n'a pu ſaiſir qu'une fontaine de grès, une ſouricière & douze paires de pantoufles.

M. DUPPEFORT.

Mais ce gros Monſieur qui me l'a amenée pourroit peut-être me payer.

MONTENLAIR.

Bon! Monſieur, l'on dit qu'il ſe plaint d'en avoir reçu de la mauvaiſe monnoie. Il eſt furieux contr'elle de corps & d'eſprit.

M. DUPPEFORT.

Voilà ce que vaut ma facilité... Et Mlle. Lubriquet; qu'eſt-ce qu'elle t'a dit?

MONTENLAIR.

Je ne l'ai pas trouvée, mais ſa marraine toute éplo-

Digitized by Google

rée m'a dit qu'elle étoit partie, il y a deux jours, avec un Américain, pour aller à S. Domingue, & qu'elle l'avoit laissée sans un sou.

M. DUPPEFORT.

Je me suis toujours méfié d'elle.

MONTENLAIR.

On assure, Monsieur, qu'elle reviendra quand elle se sera enrichie, & qu'elle compte payer ses créancier en sucre & en Negres.

M. DUPPEFORT.

Oh! nous risquons bien fort de n'être payés ni en blanc ni en noir. Mais la Marquise de Pomponet, qu'est-ce qu'elle t'a dit?

MONTENLAIR.

Elle m'a dit, Monsieur, qu'elle n'avoit point d'argent, que vous étiez toujours pressé, & que si vous répandiez dans le monde qu'elle vous devoit beaucoup, vous la brouilleriez avec son mari & son cousin, qui feroient tapage & qui ne vous payeroient jamais. La seule ressource que vous ayez, selon elle, est d'attendre sans rien dire jusqu'à ce qu'elle trouve le moment favorable de les amadouer pour leur soutirer de quoi payer ses dettes.

M. DUPPEFORT.

Toutes les femmes, pour se dispenser de payer, se rejettent toujours sur la mauvaise humeur & l'avarice de leur mari. Mais c'est une duperie. Et Mad. Rudéchine, que dit-elle?

MONTENLAIR.

Oh! elle étoit insoutenable de colere. Elle a, dit-elle, perdu trois-cent louis dans la semaine. Elle paroît changée à faire peur. Tous ses amis l'abandonnent, & elle ne peut pas vous donner d'argent, à moins que la fortune ne lui procure quelque séance propre à remplir les fossés. Elle espere la trouver dès ce soir.

M. DUPPEFORT.

Belle ressource que le jeu d'une femme qui a soixante ans passés! Ainsi donc tu ne rapportes point du tout d'argent?

MONTENLAIR.

Pardonnez-moi; voilà cinquante louis que M. Dindonin m'a chargé de vous remettre pour le compte de Mlle. Furfuret. Il vous prie de lui faire deux bonnets à quatre étages, avec une mansarde & une terrasse au dessus. Le premier qu'on lui fera après sera en dôme.

M. DUPPEFORT.

Il sera satisfait. Je chercherai dans mes élémens d'architecture de Vitruve ou de Palladio; car pour con-

tenter les Dames, il faut être de toutes sortes de métiers. Mais à propos, l'on m'a dit que tu aspirois à devenir mon gendre, & que tu avois mis dans la tête de ma fille des imaginations bisarres que j'aimerois mieux voir dessus. Sais-tu que cela ne me convient pas ?

MONTENLAIR.

Il est vrai, Monsieur, que nous nous aimons, & nous desirions fort que vous voulussiez consentir à assurer notre bonheur, en mettant nos deux têtes dans un bonnet.

M. DUPPEFORT.

Tous les gens à marier ne parlent que de leur bonheur, & tous ceux qui le sont, ne vous entretiennent que de leur malheur.

MONTENLAIR.

C'est que les époux ne se conviennent point & ne s'aiment pas ; mais Mademoiselle Justine & moi nous avons & la convenance & l'amour.

M. DUPPEFORT.

Cela est bien aisé à dire ; mais ma fille devient de jour en jour un plus gros parti. On me la demande de tous les côtés, & même les plus hauts huppés ; & toi, tu n'as rien : or je veux que ma fille marche la tête haute & soit du plus haut parage.

MONTENLAIR.

Mais, Monsieur, j'ai de l'industrie ; j'ai pratiqué sous vous un métier qui m'apprendra à m'élever dans le monde. Toutes vos connoissances me veulent du bien, & Mademoiselle Justine me préfere à tout autre ; ainsi ce sont des puissantes raisons pour vous déterminer en ma faveur.

M. DUPPEFORT.

Oh ! je veux du bien acquis & de la naissance pour me tirer de la poudre. Puisque j'ai eu la gloire de de servir ma patrie par des sublimes inventions, je prétends que mon nom s'immortalise, même dans ma ligne féminine.

MONTENLAIR.

Songez au moins, Monsieur, que la plus grande partie de votre fortune consiste en recouvremens difficiles & hasardeux. Je connois vos pratiques & j'en suis aimé. Il n'y a que moi qui, par mes peines & mes sollicitations, puisse faire rentrer vos fonds qui sont presque tous en l'air & appuyés sur des têtes légeres.

DUPPEFORT.

Vas, je ne risque rien. Il m'est dû plus de cent mille livres à l'Opéra, à la Butte St. Roch & aux environs. L'hypotheque est bonne, & j'espere bien n'en pas perdre un sou. D'ailleurs, je suis en pourparler

Digitized by Google

avec M. le Marquis d'Escroquille, qui est un Seigneur du premier mérite & qui étayera l'échafaudage de ma réputation.

MONTÉNLAIR.

Il vaut mieux songer à être heureux qu'à être riche. Vos Marquis vous feront acheter des mépris & moi je ne vous rendrai que des respects, & vous vous répentiriez bientôt d'avoir choisi un gendre trop haut bridé & panaché.

M. DUPPEFORT.

J'en courrai les risques, & si tu continues à entretenir ma fille dans ses illusions, je te renvoierai bientôt de chez moi. Fais-y attention. Je vais prendre des mesures avec le Sellier de Mademoiselle Cornichet, pour regler à quelle hauteur on pourra exhausser l'impériale de son carrosse doré.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

MONTENLAIR, JUSTINE.

MONTENLAIR, *seul.*

En vérité, cet homme-là fait tourner toutes les têtes, jusqu'à la sienne & la mienne ; mais si je puis m'assurer de celle de Justine, je ne désespérerai pas de ramener à moi celle des autres.

JUSTINE.

Eh bien, mon cher Montenlair, avez-vous parlé à mon pere, est-il toujours contrariant ?

MONTENLAIR.

Hélas ! oui ; son imagination se gonfle de chimeres. Depuis qu'il bourfouffle les têtes en dehors, il se croit le premier génie du monde. Il ne veut que des Comtes, des Marquis, & il se flatte qu'on lui érigera des statues, comme au restaurateur de la Nation.

JUSTINE.

Il peut à son gré s'arroger un empire sur les crânes, mais il ne disposera pas de mon cœur comme de la tête d'une poupée.

MONTENLAIR.

J'en suis enchanté, ma chere Justine. J'aime à vous voir de si bons sentimens, & je n'aspire qu'à borner mon industrie aux soins de vous rendre heureuse.

JUSTINE.

Je ne voltigerai pas non plus comme un papillon ou comme une aigrette de plumes. Tâchons donc de trouver le moyen de vaincre l'obstination de mon pere.

Digitized by Google

A l'égard de ma mere nous devons être sûr d'elle. Je suis certaine qu'elle approuvera tout ce que nous ferons pour arracher un consentement qui nous est nécessaire.

MONTENLAIR.

J'ai imaginé un moyen, mais je ne sais pas s'il pourroit réussir.

JUSTINE.

Eh! quel est-il? Nous ne risquerons rien de les employer tous.

MONTENLAIR.

Ce seroit d'intéresser à notre sort quelques pratiques importantes qui doivent beaucoup d'argent à votre pere. Elles me veulent du bien, & peut-être pourroient-elles avoir assez de crédit sur lui pour le déterminer à notre union.

JUSTINE.

Eh bien, tentez cette voie. Allez les voir & engagez-les à obtenir son aveu par l'appas de son propre intérêt. C'est par l'argent seul qu'on parviendra à le déterminer à bien faire.

MONTENLAIR.

En ce cas, je vais disposer mon attaque, & je cours chez celles de nos pratiques qui lui doivent les plus grosses sommes, pour les inviter à s'intéresser en notre faveur, par les retardemens de son paiement. Le moment est favorable, il y aura bientôt des lettres de de change à acquiter.

(*Il sort.*)

SCENE X.

JUSTINE, Madame DUPPEFORT, LE MARQUIS D'ESCROQUILLE.

JUSTINE, *seule.*

UNe jeune fille est bien à plaindre, lors même qu'elle est riche. Elle n'a en propre qu'un cœur & elle n'a pas la liberté d'en disposer à sa fantaisie. Il faut consulter sa fortune, ses parents, & le caprice de ceux qui se mêlent des affaires d'autrui sans qu'on les en prie. Les sauvages sont plus heureux; il est vrai qu'ils vont la tête nue, mais chez eux l'on aime qui l'on veut, & l'on épouse qui l'on choisit: or le premier bonheur est de faire sa volonté.

Mad. DUPPEFORT.

Votre pere m'a chargé, ma Fille, de vous présenter Monsieur le Marquis d'Escroquille qu'il destine à

Digitized by Google

être votre Epoux, & qu'il vous invite à regarder favorablement.

LE MARQUIS.

Oui, Mademoiſelle ; & j'eſpere que vous ne vous montrerez point inſenſible à la recherche d'un Gentilhomme dont les qualités perſonnelles ſont ſoutenues d'un crédit diſtingué à la Cour & à la Ville. Je ſuis un homme connu & fêté.

JUSTINE.

Monſieur, vous me faites trop d'honneur, & je ne me crois point appellée à l'avantage d'épouſer un Seigneur enluminé depuis le viſage juſqu'aux talons.

LE MARQUIS,

L'air de la Cour vous effarouche, mais vous vous apprivoiſerez aiſément quand vous vous trouverez une des femmes de Paris des mieux emplumées.

JUSTINE.

Monſieur, ce n'eſt pas là où ſe porte mon ambition : le bonheur aîlé qui n'eſt que ſur la tête, eſt bien prêt à s'envoler Je veux me marier pour la ſatisfaction de mon cœur, & le mien ne me parle pas en faveur de ceux que je ne connois point.

Mad. DUPPEFORT.

Vous ferez connoiſſance avec Monſieur, & vous croirez que votre mariage eſt un rêve, par l'éclat brillant dont vous vous verrez environnée.

JUSTINE.

Ma Mère, je ne ſuis point curieuſe de me repaître de rêves, ce ſont des menſonges, & j'aime les réalités qui ne ſe détruiſent pas au réveil.

Le MARQUIS.

Mademoiſelle, je n'ai rien que de très-ſolide à vous offrir ; d'abord un Marquiſat de quinze lieues de circonférence dans le Gévaudan, & dont le produit a doublé par la quantité de plumes de peaux que me fourniſſent mes Forêts & ma ménagerie. Les Coqs, les Paons, les Faiſans y ſont plus brillants, plus nuancés qu'ailleurs, & c'eſt de chez moi que l'on tire les plumes employées dans les Serrails de l'Aſie.

JUSTINE.

Cela me paroît admirable, mais je crains que ce ne ſoit un revenu bien volatil.

Le MARQUIS.

Non, Mademoiſelle, j'ai eu le talent de couper les aîles à la fortune ; en la captivant, je réunis tout ce qui caractériſe les grandes Seigneuries, des Vaſſaux, des Tourelles, un Equipage de Chaſſe. & des Parcs où le gibier ſemble s'offrir aux coups qu'on lui prépare.

JUSTINE.

Digitized by Google

JUSTINE.

Je suis née à Paris, Monsieur, & je ne me sens nullement jalouse de courir après la grandeur dans un Pays inconnu, où peut-être la hauteur des Montagnes raccourcit les jours.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien, Mademoiselle, la grandeur viendra ici vous chercher. Vous n'irez dans mes Terres que par curiosité, & pour y recevoir l'hommage de ma Province. C'est à la Cour que je veux que votre tête s'éleve & plane au dessus de toutes les autres.

JUSTINE.

Je ne veux faire assaut d'élévation avec personne. Je me livre aux impressions de mon cœur, & je ne serai jamais tentée de ces idées chimériques que vous me faites entrevoir avec le microscope de la vaine gloire.

LE MARQUIS.

Considérez pourtant, Mademoiselle, qu'un mari de ma tournure n'est nullement à mépriser. Je possede l'Art du Chant & de la Danse. Mes services ne sont point ignorés. les gens les plus recherchés visent à se modeler sur moi, & il n'est point de femme qui ne doive tenir à honneur de m'appartenir.

JUSTINE.

C'est précisément, Monsieur, l'excès de cet honneur qui m'embarrasse. Nous ne sommes point dans la regle des proportions.

LE MARQUIS.

Mademoiselle, ceux qui inventent & qui communiquent l'heureux talent de plaire, marchent d'un pas égal avec ceux qui ont perfectionné l'art de vaincre. Tous les genres de gloire se rapprochent.

JUSTINE.

Vous ne m'aveuglerez point, Monsieur, en me jettant de la poudre dans les yeux. Fussiez-vous brave comme César, beau comme Adonis, riche comme Crésus, & noble comme le Roi, je ne consentirai jamais à vous épouser volontairement. Mon cœur est dans ma main, & celui qui aura l'une aura l'autre.

Mad. DUPPEFORT.

Je vous avois prévenu, Monsieur, que ma fille avoit l'ame préocupée & une forte résolution. Je suis fâchée de ne pas pouvoir user de mon autorité pour lui faire violence, mais je n'ose lui faire accepter de force un parti qu'elle rejette hautement.

LE MARQUIS.

Permettez du moins, Madame, que par mes soins & mon assiduité je travaille à vaincre sa répugnance. Quand elle me connoîtra mieux, son prestige se diffi-

Digitized by Google

pera, & elle ſe verra forcée à accorder toute ſorte de préférence à mon mérite.

JUSTINE.

Je ne deſire ni n'oſe l'eſpérer.

(*Elle ſort.*)

LE MARQUIS, *voyant entrer la Comteſſe de Pillebuſe & la Marquiſe de Trompoiſon.*

Ah, ah! voilà de mes anciennes connoiſſances, évitons-les, car ces deux bavardes ne manqueroient pas de faire en ma préſence l'hiſtoire ſcandaleuſe de ma vie, comme je pourrois faire la leur. Ne riſquons pas l'aſſaut.

(*Il s'en va.*)

SCENE IX.

Mad. DUPPEFORT, LA MARQUISE DE TROMPOISON, LA COMTESSE DE PILLEBUSE.

LA MARQUISE.

BOn jour, Madame Duppefort; votre inimitable mari eſt-il ici? Le verrons-nous enfin? car il eſt ſi rare.

Mad. DUPPEFORT.

Non, Madame; car il eſt allé chez l'Émailleur, chez les Jouailliers, & chez tous les ouvriers de Paris. Vous ſavez que ſon art embraſſe l'encyclopédie des recherches.

LA MARQUISE.

J'avois quelques petites conſultations à lui faire. Mais vous êtes intelligente, & quand je vous aurai communiqué mes obſervations, vous pourrez les lui faire entendre.

Mad. DUPPEFORT.

Madame, j'y ferai mon poſſible. Il me conſulte quelquefois, & il s'en trouve bien.

LA MARQUISE.

Ecoutez donc: j'ai acheté l'année derniere à un inventaire un ancien lit d'étoffe d'or qui avoit été fait pour le mariage de Louis XII. Ce lit eſt ſurmonté d'une aigrette en plumes qui peut avoir trois pieds en hauteur, & quatre en circonférence. Ces vieilleries déparent des appartemens, & je voudrois qu'avec le panaché l'on pût me faire une garniture de tête, ſans en rien retrancher. Il ne s'agiroit que d'y placer habilement des oiſeaux, des quadrupédes, une baſſe-cour, un potager & quelques gentilleſſes dans le goût modernes.

Digitized by Google

Mad. DUPPEFORT.

Madame, la choſe eſt poſſible ; mais l'aſſortiment ſera un peu lourd ſur la tête.

LA MARQUISE.

Il n'importe, nous avons la tête bonne & forte. De plus, pour étayer le poids de la maſſe je voudrois qu'on y mît des contremurs qu'on ſoutiendroit avec de petits crampons de fer.

Mad. DUPPEFORT.

Mais, Madame, vous aurez la tête aſſommée.

LA MARQUISE.

Je conviens que cela ne ſera pas léger ; mais j'en aurai la tête plus chaude & je riſquerai moins de m'enrhumer ou d'avoir des fluxions. L'invention doit réuſſir & me divertira. J'eus, il y a quelques jours, au ſpectacle un plaiſir infini. J'étois dans une loge & j'empêchois tous ceux qui étoient derriere moi de voir la moindre choſe de ce qui ſe paſſoit ſur le théâtre. Ils ne ceſſerent de murmurer, & moi je ne ceſſai pas de rire de leurs contorſions & de la colere où les mettoit le moindre mouvement que je faiſois.

Mad. DUPPEFORT.

Cela n'eſt pas charitable & peut occaſionner des ſcenes.

LA COMTESSE.

Il eſt vrai que les hommes ne peuvent pas nous pardonner d'être plus grandes qu'eux. Ils croyent que nous les rappetiſſons ; mais il y a long-tems qu'ils ſe ſont emparés de la ſupériorité. Il faut nous en ſaiſir à notre tour, nous y maintenir, & la leur faire ſentir, en les traitant du haut juſqu'en bas.

LA MARQUISE.

Il faut pourtant convenir que la coëffure n'ajoute rien à la taille des petites femmes ; mais elle leur donne un air ſinguller de nobleſſe.

LA COMTESSE.

Pour moi, je trouve l'invention moderne admirable ; elle n'eſt pas faite pour ſe promener dans les bois, mais elle eſt excellente pour garantir nos têtes des coups de Soleil, & des impreſſions du ſerein. L'on pourroit même en cas de beſoin, s'attacher un paraſol ſur la tête quand on va dans les promenades publiques : on croiroit voir la tortue que les Romains formoient avec leur bouclier.

LA MARQUISE.

Ce qui m'amuſe, c'eſt la jalouſie des petits-maîtres qui ſont piqués de ne pas ſortir de leur ſtature ordinaire. Je crois que pour ſe venger, ils voudront marcher ſur des échaſſes, ou ſe coëffer avec des caſques panachés.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Mais de quoi ſe plaignent-ils ? Nous ſommes auſſi curieuſes de montrer notre coëffure, qu'attentives à cacher la leur. Nous ne les empêchons pas de porter des talons de ſix pouces & de les monter juſqu'à vingt, s'ils ont tant d'envie de s'étendre en élévation.

LA MARQUISE.

Que Madame de Fondchaud eſt heureuſe ! ſon bonnet touche à tous les luſtres, & quand elle ſe promene, l'on croit de loin voir un clocher ou une roche de diamans ambulante.

LA COMTESSE.

Vous avez raiſon ; mais il y a quelques jours qu'elle enflamma ſon édifice, en s'approchant trop près d'un bras de cheminée.

LA MARQUISE.

C'eſt pour parer à un pareil inconvénient que Madame de Sanfont a fait pratiquer une petite pompe & un réſervoir dans un des compartimens de ſa garniture. L'invention en eſt admirable, ſur tout en Été, pour ſe rafraîchir ; au moyen d'un robinet vous conduiſez l'eau où vous voulez, & vous diſtilez des eaux de ſenteur.

LA COMTESSE.

J'admire toujours les progrès de l'eſprit humain. Il faut convenir que dans notre ſiécle les beaux-arts ſont parvenus à leur comble. Je ne déſeſpere point que nous ne trouvions le ſecret de communiquer la penſée à la matiere. Mais voilà M. Duppefort ; il eſt ſi affairé qu'on ne peut pas en jouir, & je ſuis enchantée de le voir un moment.

SCENE XII.

Les précédentes, M. DUPPEFORT.

M. DUPPEFORT.

En vérité, Meſdames, l'honneur de vous ſervir me jette dans un furieux embarras. Toutes les Coëffeuſes de Paris veulent m'intenter un procès. Tout le monde crie après moi, & il n'y a pas juſqu'aux épingliers qui prétendent que les reſſorts de mon invention tendent à la deſtruction abſolue de leur métier. Toutes les têtes ſont en l'air, & je ne ſais à qui entendre.

LA MARQUISE.

Raſſurez-vous, nous prendrons hautement votre parti, & nous réduirons vos envieux à un ſilence humiliant. Il m'eſt venu une idée nouvelle, dont j'ai fait

Digitized by Google

part à Madame Duppefort, qui vous la rendra. Ne m'oubliez pas, je vous prie; cela eſt de la derniere conſéquence. Il s'agit de m'accommoder des plumes qui ont près de trois-cents ans d'antiquité, & qui viennent peut-être du Cigne de Léda.

LA COMTESSE.

Je ſuis venue auſſi pour vous communiquer un projet. L'on a trouvé chez moi, dans d'anciens équipages de guerre, des aigrettes & des panaches de diverſes couleurs, qui ont été fort beaux, & qui ſûrement ont fait un grand effet à l'armée. Je voudrois qu'on pût les rajeûnir. Je me parerois du meilleur, & je donnerois le reſte à mes femmes: on croiroit de loin voir dans mes appartements une entrée d'Ambaſſadeur.

M. DUPPEFORT.

Ce ſont, ſans doute, des garnitures de têtes pour des chevaux ou des mulets; or cette prétintaille ſeroit aſſez difficile à arranger ſur des têtes plus délicates. D'ailleurs, il faudroit les reteindre, & la beſogne n'eſt pas aiſée. Cependant envoyez-moi cette entiquaille, & je verrai ſi on pourra l'employer à votre uſage.

SCÈNE XIX.

Les Précédents, JUSTINE, avec un Domeſtique.

JUSTINE.

MOn Pere, on envoie de la part de Madame la Baronne de Tiretout, pour vous prier de lui changer ſes plumes de héron contre des plumes noires, parce que Monſieur ſon pere eſt mort & que ſon mari eſt fort mal.

LA MARQUISE.

Ne nous quittez pas, nous avons beſoin de vous.

M. DUPPEFORT.

Qu'on revienne demain matin. Je ſuis trop occupé à préſent.

LA MARQUISE.

C'eſt donc là, M. Duppefort, Mademoiſelle votre fille! Elle eſt vraiment fort aimable, mais elle n'eſt pas coëffée aſſez haut. Vous devez donner l'exemple aux autres.

Mad. DUPPEFORT.

Une bourgeoiſe ne doit pas faire la pointe comme une femme de qualité. Cela ſera bon quand elle ſera mariée. C'eſt aſſez, quant à préſent, qu'on ſoit obligé de monter ſur une chaiſe pour la coëffer. Quand elle

Digitized by Google

aura changé d'état on pourra prendre une échelle.

LA COMTESSE.

Oh ! toutes les femmes se confondent par la tête ; mais n'allez-vous pas bientôt la marier ? Elle doit être riche.

M. DUPPEFORT.

Elle le seroit bien davantage, Madame, si je n'étois pas obligé de faire de crédits dont la rentrée est difficile & scabreuse. Je suis tous les jours assailli par des oiseaux qui ne cherchent qu'à me déplumer.

LA MARQUISE.

Cependant vos avances vous portent intérêts & vous les mettez à profit. Si j'étois à votre place, je marierois ma fille à un homme ingénieux tel que vous. Ils s'aimeroient & par la réunion de leur savoir faire ils vivroient heureux.

LA COMTESSE.

Oui, par exemple à Montenlair. Il est joli garçon; il vous aideroit dans votre commerce. Vous lui donneriez en dot une centaine de têtes à coëffer, & sans vous dépouiller, vous les mettriez dans le chemin de la fortune.

M. DUPPEFORT.

J'ai conçu, Madame, des idées plus élevées. Le bonheur me favorise & j'ai pris une espece d'engagement avec M. le Marquis d'Escroquille, qui est un Seigneur des plus distingués.

LA MARQUISE,

Qu'est-ce que votre Marquis d'Escroquille ?

Mad. DUPPEFORT.

Madame, c'est ce Seigneur qui étoit ici & qui s'est retiré lorsque vous êtes entrée.

LA COMTESSE.

Bon; je le connois, c'est le petit Tatare qui étoit garçon chez la Prétintaille, mon ancien Coëffeur. Il se mêloit de plus d'un métier, & il a gagné quelque chose. Hélas ! mon pauvre M. Duppefort, on cherche à vous tromper par des visions cornues.

LA MARQUISE.

Mais, vraiment, je le connois aussi. Je l'ai vu écrivain dans une échoppe auprès du rempart, & voilà pourquoi dès qu'il nous a vues il s'est sauvé comme un voleur. Méfiez-vous d'un pareil escroc. C'est une fortune tirée aux cheveux.

M. DUPPEFORT.

Mesdames, vous pourriez fort bien vous tromper. Plus de dix personnes de son pays m'ont attesté que c'étoit un puissant Seigneur, & il faut toujours saisir la fortune au toupet.

Digitized by Google

Mad. DUPPEFORT.

Je me méfie toujours du certificat des compatriotes; Ils ſe tiennent tous par la main & ſacrifieroient trente bourgeois pour faire la fortune d'un avanturier de leur pays: il leur ſemble que c'eſt une conquête qu'ils font à frais communs. Je ſuis fort tentée de croire que votre Marquis n'eſt qu'un baladin.

M. DUPPEFORT.

Nous verrons cela, & j'y regarderai de près.

JUSTINE.

Pour moi, Meſdames, j'ai déclaré à mon pere que je n'en voulois pas, & je ſuis ſûre que c'eſt un aigrefin qui ne cherche qu'à nous tirer des plumes de l'aîle.

M. DUPPEFORT.

Mademoiſelle, on ne vous demande pas votre avis. Vous ferez ce qu'on vous dira.

SCENE XIV.

Les Précédents, Mademoiſelle GRUGESOT.

Mlle. GRUGESOT.

EH! vîte, M. Duppefort, j'ai beſoin de vous tout-à-l'heure, tout-à-l'heure; je ſuis priée d'un bal délicieux, & je veux abſolument une garniture qui efface en ornemens tout ce qu'on a vu paroître juſqu'à préſent de miraculeux.

LA MARQUISE.

Mademoiſelle paroît preſſée.

Mlle. GRUGESOT.

Oui, Madame, & très-preſſée. Il s'agit d'une affaire d'honneur, & même ma fortune y eſt intéreſſée. L'aſſemblée doit être compoſée de tout ce qu'il y a d'étrangers à Paris, & je veux abſolument obtenir la pomme par le goût de mon ajuſtement

LA COMTESSE.

Vous la méritez, Mademoiſelle, par votre figure, & vous l'emporterez aſſûrément au gré de toutes les Nations.

Mlle. GRUGESOT.

C'eſt pour cela, Madame, que je voudrois une coëffure, une guirlande, & un couronnement d'un goût propre à étonner tout l'Univers.

M. DUPPEFORT.

Vous la voulez donc haute?

Mlle. GRUGESOT.

Oui, haute & très-haute. C'eſt ce qui m'a fait quit-

Digitized by Google

ter le charmant entresol que j'habitois. Mes appartemens ont actuellement seize pieds d'élévation, & je m'y promene à mon aise. Mais outre la hauteur, je voudrois encore que ma coëffure étonnât par la nouveauté. Je desirerois, par exemple, qu'on put y cacher une serinette ou un petit orgue de barbarie, qui jouât différentes contredanses & qui occasionnât un transport universel.

LA MARQUISE.

Vous pourriez encore y faire mettre une pendule avec un carrillon. Cela serviroit à double fin.

Mlle. GRUGESOT.

Ne plaisantez pas, Madame, j'ai une amie qui fait joliment des vers & qui a fait mettre sur sa tête le Parnasse entier : l'on y voit distinctement Appollon, les neuf Muses, & jusqu'à Pégase battant des ailes.

LA COMTESSE.

C'est un morceau symbolyque, & qui doit faire fortune. Nos Auteurs pourront être jaloux d'en orner aussi leurs perruques.

Mlle. GRUGESOT.

Mais, M. Duppefort, c'est qu'il me faut cet ornement-là pour demain au soir sans faute.

M. DUPPEFORT.

Mademoiselle, cela demande du génie, de l'apprêt & vous ne me donnez pas le temps de respirer.

Mlle. GRUGESOT.

Faites comme vous voudrez ; mais il faut absolument que je l'aie à quelque prix que ce soit. Vous faut-il de l'argent ?

M. DUPPEFORT.

Vous me ferez plaisir. Mais j'ai ici des ouvrages qui me presse, & j'ai même pour ces Dames des entreprises de commande.

Mlle. GRUGESOT.

Oh ! ces Dames attendront. Chacun est ici pour son argent, & en payant plus cher qu'un autre, j'entends être servie la premiere.

LA MARQUISE.

A quel titre, s'il vous plaît, Mademoiselle, vous préféreroit-on à nous ?

Mlle. GRUGESOT.

A quel titre, Madame ? à titre de fille utile à la patrie. Je crois que je l'honore par mes graces, par mes talents. De plus, les jolies personnes la servent utilement par la conversion des Roupies & des Guinées en beaux louis d'or qui enrichissent la Nation.

LA MARQUISE.

Voilà, Mademoiselle, de grands avantages : cependant nous ne souffrirons pas que M. Duppefort nous néglig

Digitized by Google

néglige pour s'occuper uniquement de vous. Ses moments ſont précieux.

M. DUPPEFORT.

Il eſt vrai, Mademoiſelle, que je ne pourrois pas vous procurer d'ici à demain ce que vous exigez de moi. S'il s'agiſſoit d'inſérer dans votre coëffure une ſimple montre à répétition, ou un réveille-matin, mon habileté iroit juſques-là; mais un jeu d'orgue tout entier avec les tuyaux & les ſoufflets, j'avoue qu'il ne m'eſt pas poſſible de l'exécuter en vingt-quatre heures.

Mlle. GRUGESOT.

En ce cas, Monſieur, je vais m'adreſſer à un autre; & je trouverai pour mon argent quelqu'un qui, ſi je le veux, m'ajuſtera ſur la tête le Pont-neuf & la Samaritaine. Vous vous répentirez d'avoir perdu ma pratique, qui vaut mieux que celle de vos Marquiſes & de vos Comteſſes.

(*Elle ſort.*)

M. DUPPEFORT.

J'en ſuis fâché, Mademoiſelle, mais je ne ſaurois vous créer un carillon.

LA MARQUISE.

Voilà une ſotte pécore avec ſon audace & ſes prétentions.

LA COMTESSE.

Oui, ces perſonnages-là dépenſent l'argent d'autrui auſſi aiſément qu'elles le gagnent.

SCENE DERNIERE.

Les Précédents, MONTENLAIR.

MONTENLAIR.

Monſieur, je viens de chez votre Plumaſſier, qui m'a chargé de vous avertir qu'il vient de lui arriver de Hollande une pacotille de plumes de cinquante-mille livres, tant en queue d'animaux qu'en plumages de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique.

M. DUPPEFORT.

Voilà une belle moiſſon pour exercer notre ſavoir faire! Y en a-t-il de bien longues, de bien brillantes?

MONTENLAIR.

Il m'en a montré deux de ſix pieds au moins chacune.

M. DUPPEFORT.

Tant mieux. Celles-là ſeront pour nos amies privilégiées.

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Au moins ne nous oubliez pas.

M. DUPPEFORT.

Cela eſt juſte, Meſdames, mais vous me devez déja beaucoup d'argent par des mémoires arrêtés, & j'en ai grand beſoin.

(*Pandant cette ſcene Montenlair & Juſtine ſe font des careſſes à l'ombre des coëffures, qui ſont très-élevées.*)

LA COMTESSE.

Suivant votre dernier mémoire, je crois que je puis vous devoir environ dix-mille écus ; mais mon mari n'en ſait rien, & il n'en paieroit pas un ſou, ſi j'allois bruſquement lui annoncer cette dette. Il faudroit qu'adroitement je le diſpoſât à avaler la pilule. Laiſſez-moi faire, & j'en viendrai à bout ; mais j'y mets une condition. Nous parlions tout-à-l'heure du mariage de Mademoiſelle votre fille. D'ici à trois mois je m'acquitterai avec vous ſi vous conſentez que la ſomme lui ſerve de dot pour épouſer Montenlair, qui eſt un bon ſujet & qui lui convient mieux que perſonne.

LA MARQUISE.

J'attache le même prix au payement d'environ vingt-quatre-mille livres, que l'on m'a dit que je vous devois.

M. DUPPEFORT.

Mais, Meſdames, ſongez-donc qu'un homme fameux comme moi doit penſer à ſe rapprocher de l'Olympe.

Mad. DUPPEFORT.

Non, il vaut mieux s'occuper à vivre content dans ce bas monde, & l'égalité eſt un principe de bonheur pour les époux.

LA COMTESSE.

Eh bien, conſultons là-deſſus les parties intéreſſées, ce ſont les principaux acteurs, pour qui l'on travaille. Approchez, Mademoiſelle : ſi l'on vous laiſſoit le choix d'un mari, pour qui vous détermineriez-vous ? Parlez avec franchiſe.

JUSTINE.

Madame, je prendrois Montenlair. Je le connois dès l'enfance ; nous nous ſommes toujours aimé & nous n'aurons mutuellement aucun reproche à nous faire.

LA MARQUISE.

Je trouve que vous avez raiſon, & je vous exhorte à perſiſter.

LA COMTESSE.

Je ſuis du même avis, & je vous invite à préférer les mouvemens de votre cœur aux bleuëttes de la vanité.

Digitized by Google

Mad. DUPPEFORT.

Pour moi, Meſdames, c'eſt auſſi mon ſentiment, & je penſe qu'il eſt ridicule d'allier une tête trop haut montée avec des talons trop plats. Il faut des proportions en tout.

MONTENLAIR.

A mon égard, Meſdames, je n'aſpire qu'à l'avantage d'épouſer Juſtine, & ſi je vous dois mon bonheur, ma reconnoiſſance ſera éternelle, indépendamment des modes.

LA MARQUISE.

Eh bien, M. Duppefort, nous voilà cinq contre vous tout ſeul. Vous ne pouvez pas vous diſpenſer de céder, ſans quoi point d'argent, je vous le déclare.

LA COMTESSE.

Je penſe de même, & je ſuis ſûre que quelques jours vous nous ſaurez bon gré de vous avoir fait cette douce violence.

M. DUPPEFORT.

Meſdames, vous me faites la loi & je m'y ſoumets. Je vous ſomme de tenir votre parole & d'honorer la nôce de votre préſence. Je vais donner mes ſoins à ce que les ornemens les plus nouveaux & les plus rares parent la tête de tous nos convies. Je veux que notre aſſemblée offre l'aſpect du plus magnifique parterre. Vous en ſerez les fleurs les plus brillantes, & moi l'heureux fleuriſte.

(La Compagnie s'embraſſe, les Coëffures s'accrochent, & l'on ſe décoëffe mutuellément.)

FIN.

Digitized by Google

On trouve à Avignon, chez les Freres, Bonnet, Imprimeurs, Libraires, vis-à-vis le Puits des Bœufs, un assortiment de Pieces de Théâtre, imprimées dans le même goût.

Digitized by Google

Morel de Chédeville, Étienne

PANURGE

DANS L'ISLE DES LANTERNES,

COMÉDIE LYRIQUE

EN TROIS ACTES;

Représentée pour la premiere fois, par l'Académie Royale de Musique, le Mardi 25 Janvier 1785.

La Musique est de M. GRETRY.

Prix, 12 sols.

A PARIS;

Chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. LXXXV.

Avec approbation & Permission.

Digitized by Google

ACTEURS.

PANURGE, Mari de Climene.

CLIMENE.

ZENIRE, AGARENNE, } Sœurs.

ACASTE, Amant de Zénire.

ZIRPHILE, Amant d'Agarenne.

LE GRAND PRÊTRE de la Déesse des Lanternois.

LA DÉESSE DES LANTERNOIS.

Troupe de Lanternois & Lanternoises.

Troupe de petits Lutins.

La Scene eſt dans l'Iſle des Lanternes.

Digitized by Google

PANURGE

DANS L'ISLE DES LANTERNES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une place publique. On voit dans le fond un Port-de-Mer, & ſur un des côtés, le portique d'un Temple. Tout eſt préparé pour la fête de la Déeſſe des Lanternois.

SCENE PREMIERE.

CHŒUR avec pantomime.

CLIMENE, ZÉNIRE, AGARENNE, ACASTE, ZIRPHILE & CHŒUR.

TOUS.

Divinité des Lanternois,
Mere de l'aimable folie,
Puiſſante Lignobie :
O Déeſſe chérie !
Daigne entendre nos voix.

Digitized by Google

ACASTE, ZIRPHILE.

De Zénire & d'Agarenne,
Qu'un tendre amour enchaîne,

CHŒUR.

Couronne enfin le choix.

CLIMENE, ZÉNIRE, AGARENNE.

D'Acaſte & de Zirphile,
Bienfaiteurs de notre Iſle,
Couronne

CLIMENE, ZÉNIRE, AGARENNE, CHŒUR.

TOUS.

Couronne enfin le choix.

ZIRPHILE.

Le Soleil ſur ce rivage
Ramene ce grand jour,
Où chacun tour à tour,
Vient t'offrir pour hommage
Ses vœux & ſon amour.

Le même & un homme du Chœur.

Divinité des Lanternois.

CLIMENE, ZÉNIRE, AGARENNE, ACASTE, ZIRPHILE, CHŒUR.

Honneurs, richeſſes, vos faveurs
Ne touchent plus nos cœurs.

AGARENNE.

Mais la tendreſſe,
Les ris & les jeux
Sont l'objet de nos vœux.

TOUS.

Divinité des Lanternois,
Puiſſante Lignobie,
Mere de l'aimable folie;
Divinité des Lanternois
Daigne entendre nos voix.

(On danſe.)

ACASTE, *à Agarenne.*

Puiſſe enfin ce beau jour, adorable Agarenne,
Nous voir unis par la plus douce chaîne!

ZIRPHILE, *à Zénire.*

Nous allons enfin être heureux;
L'himen va couronner nos feux.

ZÉNIRE, AGARENNE.

Déeſſe ſois nous propice,

Digitized by Google

ZÉNIRE, AGARENNE, ACASTE, ZIRPHILE.

Que le plus doux himen
Pour jamais nous uniſſe.

AGARENNE, ZÉNIRE, CLIMENE, ACASTE, ZIRPHILE, CHŒUR.

Que le plus doux himen
Pour jamais { vous / nous } uniſſe.

CLIMENE.

RECIT.

Qu'ici l'on a de peine à former un lien :
On chante, on danſe, & l'on ne fait rien.
Ah ! mes belles Maîtreſſes !

AIR.

Que n'êtes-vous dans mon pays ?
Ah ! mes belles maîtreſſes,
L'effet y ſuit de bien près les promeſſes ;
Au gré de leurs deſirs
Les cœurs y ſont unis.
Ah ! mes belles maîtreſſes,
Que n'êtes-vous dans mon pays ?

RECIT.

Dans ma brillante jeuneſſe,
Un jeune amant vif & conſtant
M'exprima ſa tendreſſe ;
Il me jura d'être conſtant ;
A quinze ans l'amour preſſe ;
Quand on differe, on s'en repent.
Comment faire ? Ah ! c'eſt bien ſéduiſant.

AIR.

Que n'êtes-vous dans mon pays ?
Ah ! mes belles maîtreſſes ;
L'effet y ſuit de près les promeſſes ;
Au gré de leurs deſirs
Les cœurs y ſont unis.
Ah ! mes belles maîtreſſes,
Que n'êtes-vous dans mon pays ?
Bientôt de fleurs la tête couronnée,
Conduite par l'amour aux autels d'himenée,
Je vis combler tous mes ſouhaits.

Digitized by Google

Ah ! que cette journée pour mon cœur eut d'attraits !

RÉCIT, *à part.*

Hélas ! bientôt je fus trahie,
L'ingrat me fuit deux ans après.

AIR *aux Amants.*

Que n'êtes-vous dans mon pays, &c.
(*Jusques :* les cœurs y sont unis.)

ZÉNIRE.

Que veux-tu mon enfant ?
Tout peuple a sa manie.

CLIMENE.

Differe-t-on l'instant
Du bonheur de la vie ?

AGARENNE.

De la Divinité qu'en ces lieux on révere,
Tel est le caractere,
Dans tout ce qu'elle fait, elle est d'une lenteur
Qui désespere un tendre cœur.

ZÉNIRE.

De ma constance, hélas ! lui faut-il d'autre gage ?

ACASTE.

Que peut-elle de nous exiger davantage ?
Je vous adore, vous m'aimez,
Nos cœurs pour être unis ne sont-ils pas formés ?

ZIRPHILE ET LE CHŒURS.

Bienfaisante Déesse, hélas ! vois { leur / notre } ardeur :
Bienfaisante Déesse, hélas, vois leur ardeur !
Que l'amour qui { nous / les } presse parle en { notre / leur } faveur !

ACASTE ET LE CHŒUR.

Bienfaisante Déesse, hélas ! vois { notre / leur } ardeur,
Que l'amour qui les presse parle en notre faveur !

CLIMENE, ZÉNIRE, AGARENNE ET LE CHŒUR.

Bienfaisante Déesse, hélas, vois { notre / leur } ardeur !

Digitized by Google

Que l'amour qui nous presse parle en { notre / leur } faveur.

(*La porte du Temple s'ouvre sur la derniere note ; après un silence assez long, voyant qu'il n'en sort personne, le grand Chœur reprend.*)

SCENE II.

Les mêmes, LE GRAND PRÊTRE.

LE GRAND PRÊTRE.

Peuple, tendres amants, écoutez. La Déesse,
Par ma voix, répond à vos vœux;
Elle approuve votre tendresse.
Oui : vous serez heureux, si...

ACASTE, *vivement.*

Que viens-je d'entendre ?

ZÉNIRE.

Combien de temps encor nous faudra-t-il languir ?

CLIMENE.

Toujours attendre ! Dieux ! C'est dequoi mourir.

ACASTE, ZIRPHILE.

Achevez.

LE GRAND PRÊTRE.

Si par un orage
Un étranger jetté sur ce rivage,
Trouve les deux objets
Dont vous êtes charmés
Egalement aimables ?

ZIRPHILE, *avec humeur.*

Sans doute à tous les yeux elles sont comparables ;

ACASTE.

Nos cœurs des mêmes feux pour elles enflammés,
Ne trouvent point d'attraits qui leur soient comparables.

LE GRAND PRÊTRE.

C'est le langage des amants ;
Le destin veut que ces deux belles
Inspirent, sans cesser de vous être fidelles,
Aux mêmes cœurs, les mêmes sentimens.

Digitized by Google

ZÉNIRE, AGARENNE, CLIMENE, ZIRPHILE ET LE CHŒUR.

Ah ! quel étrange Oracle !

AGARENNE.

Pour l'accomplir il faudroit un miracle.

ACASTE.

AIR.

Qui vous voit une fois
Eſt à vous ſans partage ;
Et ſi l'on avoit fait un choix
Pour n'adorer que vous, on deviendroit volage.

ZIRPHILE.

AIR.

Qui vous, &c.

CLIMENE, *au Grand Prêtre.*

Comment eſpérer un orage,
Dans vos climats il ne tonna jamais !

ZÉNIRE, AGARENNE, CLIMENE, ACASTE, ZIRPHILE.

Amour, Amour, tu vois mon déſeſpoir,
Comment eſpérer un orage ;
Dans vos climats il ne tonna jamais !
Amour, ſignale ton pouvoir.

ACASTE.

Hélas ! je perds courage !

TOUS.

Amour, tu vois { leur / mon } déſeſpoir,
Amour, tu vois leur déſeſpoir ;
Dans cet Oracle tout m'afflige,
L'Amour pour les amants à fait plus d'un prodige.
Amour, Amour. (*bis.*)
Tu vois leur déſeſpoir,
Tout cauſe à mon amour les plus cruels regrets ;
Attendons tout de ſon pouvoir,
Tu vois mon déſeſpoir. (*bis.*)

ZÉNIRE.

Et comment eſpérer un orage ;
Dans vos climats, il ne tonna jamais !

TOUS.

Comment eſpérer un orage ;
Hélas ! je perds courage. (*bis.*)
Amour, acheve ton ouvrage.

Dans

Dans vos climats il ne tonna jamais.
Hélas ! je perds courage. (*bis.*)
Amour, acheve ton ouvrage,
Amour, tu vois { leur / mon } déſeſpoir.

Les mêmes & LE GRAND PRÊTRE.

Amour, tu vois mon déſeſpoir ;
L'Amour fait tant de prodiges ;
Eſpérez tout de ſon pouvoir.

LE GRAND PRÊTRE.

RÉCIT.

Livrez-vous à l'eſpoir, mais par votre triſteſſe,
Craignez d'interrompre les jeux ;
Conſacrés en ce jour à la grande Déeſſe,
Offrez avec reſpect votre encens & vos vœux ;
C'eſt en ſe ſoumettant que l'on fléchit les Dieux ;

(*On danſe.*)

(*Pendant les airs de danſe, le Ciel s'obſcurcit.*)

ZÉNIRE.

Mais le jour s'obſcurcit.

ZÉNIRE, AGARENNE.

Et les vagues s'irritent.

CLIMÈNE.

Quels ſifflements frappent les airs !

AGARENNE.

Ma Sœur, vois-tu bien ces éclairs ?

ZÉNIRE.

Les nuages ſe précipitent.

ACASTE.

Quel heureux préſage pour nous !

ZIRPHILE.

Du tonnerre qui gronde, entendez-vous les coups ?

CLIMÈNE, ZÉNIRE.

Tout le Ciel eſt en feu.

AGARENNE, ZÉNIRE, ZIRPHILE, ACASTE.

Notre bonheur commence.

Chœur & danſe très-vive. Le tonnerre continue pendant cette danſe.)

CLIMÈNE, ZÉNIRE, ZIRPHILE, ACASTE, CHŒUR.

Portons juſques aux Cieux

Digitized by Google

Notre reconnoiſſance ;
Rions, chantons, danſons ;
Notre bonheur commence.
Portons juſques aux Cieux
Notre reconnoiſſance ; (*fin.*)
De notre ſort qui ne ſeroit jaloux ?

(*Le tonnerre ceſſe.*)

CLIMENE, *appuyée contre un arbre.*

Je tremble, je frémis, le Ciel eſt en courroux ;
Je ne puis vraiment en rire comme vous.

(*Coup de tonnerre.*)

Dans mon pays l'on a peur du tonnerre ;
Et quand les éléments entr'eux ſe font la guerre.
Non, je ne puis vraiment en rire comme vous.

TOUS.

Portons, &c.

(*Le tonnerre continue.*)

De quel bruit majeſtueux
Retentit ce rivage ?
Ces éclairs, ce ſuperbe orage
Sont pour nous un bienfait des Cieux.

AGARENNE.

RÉCIT.

Ah ! ſi quelqu'un pouvoit faire naufrage !

CLIMENE.

Le beau ſouhait ! ah ! quel fracas !
De la foudre évitons les éclats.

(*Elle fuit.*)

TOUS.

De quel bruit, &c.

ZIRPHILE.

RÉCIT.

Voyez-vous ces débris jettés ſur ce rivage,
Ces coutages flottans & ces mats fracaſſés ?
Nos vœux ſont exaucés.

CHŒUR.

Allons, prenez courage,
L'Oracle eſt accompli.

Digitized by Google

SCENE III.

PANURGE, *ſur une chaloupe au milieu de la mer.*

PANURGE.

DAignez me ſecourir!
Faut-il ceſſer de vivre à la fleur de mon âge?

CHŒUR.

Volons à ſon ſecours.
(*Ils délibérent au lieu de partir.*)

PANURGE.

Je ſuis prêt à périr,
Secourez-moi, j'enrage.
(*La danſe recommence.*)
Meſſieurs, ſauvez-moi donc, vous danſerez après.

CHŒUR.

Volons à ſon ſecours.
(*On ſauve Panurge.*)

ACASTE, ZIRPHILE.

Vous voyez les tranſports de nos cœurs ſatisfaits.

PANURGE.

Je ſerois mort cent fois; vous ne vous preſſiez guere.

ACARENNE.

Dans ce pays l'on n'eſt jamais preſſé.

ZÉNIRE.

Raſſurez-vous, le péril eſt paſſé.

PANURGE.

Ma crainte ne l'eſt pas; je n'en fais pas myſtere.

ACASTE.

Calmez votre frayeur.

PANURGE.

Ah! vous avez beau faire,
Ne peut-on pas mourir d'avoir eu peur?

ZIRPHILE.

Raſſurez-vous, calmez votre frayeur.

PANURGE.

A quoi bon m'allarmer, je ſuis tiré d'affaire:
En ce moment Panurge vous doit tout.

Digitized by Google

ACASTE, ZIRPHILE.

Panurge.

PANURGE.

Oui, je dis que je suis tout d'un coup

ZIRPHILE.

Panurge!

PANURGE.

Oui : c'est Panurge qu'on me nomme;

ZÉNIRE, AGARENNE, ACASTE, ZIRPHILE, CHŒUR.

Panurge ce grand homme!

PANURGE.

Hé oui, c'est Panurge qu'on me nomme;

TOUS.

Panurge ce grand homme,
Dans le monde si connu!

ZIRPHILE.

Comment jusqu'en ces lieux êtes-vous donc venu?

PANURGE.

Ne le savez-vous pas, c'est en faisant naufrage.

ACASTE.

Quel étoit votre but en faisant ce voyage?

PANURGE.

D'aller, venir & de me réjouir;
J'ai vu l'Europe, l'Amérique,
Et l'Asie & l'Afrique.
Pour connoître le monde, il faut le parcourir.

AIR.

Les voyages sont à la mode,
On veut s'instruire en voyageant;
Moi je suis une autre méthode,
Je ne cherche que l'agrément,
Je ne blâme, ni ne fronde,
Ne songeant qu'à me divertir,
Je trouve tout bien dans le monde,
Quand je rencontre le plaisir.

RÉCIT.

Mais où suis-je après tout?

ZÉNIRE.

Dans l'Isle des Lanternes.

PANURGE.

Dans l'Isle des Lanternes!

(*A part.*)

Ce sont apparemment quelques peuples modernes,

Digitized by Google

Dont la Carte ne parle pas.

ZÉNIRE.

Puiſſe pour vous notre Iſle avoir quelques appas!

PANURGE.

Votre pays me plaît; j'y veux paſſer ma vie.

ZÉNIRE, AGARENNE, ACASTE, ZIRPHILE.

Ah! quel bonheur pour nous!

PANURGE.

Mais ſans cérémonie,
Un moment de repos
Me ſeroit néceſſaire après mon aventure;
J'ai le corps briſé, je vous jure,
Tant j'ai lutté contre les flots.

ACASTE.

Venez dans mon Palais, faites-moi cette grace.

TOUS.

D'un tel honneur nous ſommes tous jaloux.

PANURGE.

Votre acceuil m'embarraſſe,
Eh comment vous contenter tous?

TOUS & le CHŒUR.

Vous poſſéder eſt un bonheur pour nous.

PANURGE.

Je ne ſaurois, Meſſieurs, aller chez tout le monde.

PETIT CHŒUR.

A nos deſirs que votre choix réponde!

ZÉNIRE, AGARENNE.

Vous paſſerez des jours bien doux.

ACASTE.

Vous paſſerez ici des jours ſereins & doux.

ZIRPHILE.

Vous poſſéder eſt un bonheur pour nous.

PANURGE.

Votre acceuil m'embarraſſe,
Hé comment vous contenter tous?

TOUS & le CHŒUR.

Vous poſſéder eſt un bonheur pour nous.

PANURGE, *à part, gaiement.*

Avec empreſſement chacun ici m'invite,
Je vois bien qu'en cette Iſle on connoît le mérite.

ACASTE.

De recevoir un étranger,
C'eſt pour nous une fête;

Digitized by Google

PANURGE.

Je n'ai vu de ma vie un peuple plus honnête.

TOUS & le CHŒUR.

C'eſt pour nous une fête.

ZÉNIRE, AGARENNE.

A vous rendre ce ſoir au Bal qu'on nous apprête,
Tout doit vous engager.

PANURGE.

Un Bal ! aſſurément je m'y rendrai,
Je vous verrai, j'y danſerai, j'y brillerai,
Soyez en certaines.

ZÉNIRE, AGARENNE.

Vous en ſerez le Roi.

PANURGE.

Vous en ſerez les Reines.
Par les vents furieux,
Jetté ſur ce rivage,
De mon heureux naufrage
Je rends graces aux Dieux.

TOUS & le CHŒUR.

Panurge dans ces lieux
Eſt jetté par l'orage;
De ſon heureux naufrage
Rendons graces aux Dieux.

ZÉNIRE, AGARENNE, ACASTE.

Pour nous quel avantage !
De vous voir en ces lieux.

TOUS.

De cet heureux naufrage
Rendons graces aux Dieux.

(*Le peuple conduit Panurge.*)

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

Le Théâtre repréſente l'intérieur d'une Salle Aſiatique.

SCENE PREMIERE.

CLIMENE, *ſeule.*

QUi m'eût dit que ſur ce rivage,
Je verrois un jour Panurge, mon époux!
Long-temps pour retrouver cet ingrat, ce volage,
Et des vents & des flots j'ai bravé le courroux,
Priſe par un Corſaire, en ces lieux emmenée,
A ſervir je ſuis comdamnée.

AIR.

Jeunes femmes, que je vous plains!
Simples, dociles,
Tendres, faciles,
A des ingrats vous livrez vos deſtins,
Voyez Climene,
Voyez ſa peine,
Comme elle, connoiſſez ces époux inhumains,
Pauvres femmes, que je vous plains!
Simples, dociles,
Tendres, faciles,
A des ingrats nous livrons nos deſtins.

RÉCIT.

Différons quelque temps à nous faire connoître,
Panurge eſt loin de me croire en ces lieux.
Sous un déguiſement offrons-nous à ſes yeux,
Et goûtons le plaiſir de nous venger d'un Traître.
De nos amants ſecondons les ſouhaits;

Digitized by Google

Pour deux beautés qu'un autre amour enflamme,
Mon galant va briller. Je connois bien son ame,
Qu'il soit notre jouet!

AIR.

Épouses trop fideles
D'infideles époux,
Je venge vos querelles.
Approuvez mon courroux,
Tant de maux, tant d'outrages
Seront toujours soufferts.
Non, non, forçons les volages
A rentrer dans nos fers.

(Elle sort.)

SCENE II.

ZÉNIRE, AGARENNE, ZIRPHILE, ACASTE.

ZÉNIRE, *à Zirphile.*

ZIrphile, banniſſez le chagrin qui vous preſſe,
Au gré de nos deſirs tout ſemble s'arranger,
N'en doutons point, Panurge eſt l'étranger
Prédit par la Déeſſe.

ZIRPHILE.

Si vous aimiez comme moi,
Vous ſentiriez cette peine cruelle.

ZÉNIRE.

De vous aimer, de vous être fidelle
L'amour me fait la loi.

ACASTE.

Aux vœux de la Déeſſe,
Ah! ſoyez moins rebelle!
Soumettez-vous, ou, craignez ſa rigueur,
Vous pouvez en croire Zénire,
Ce qu'à Panurge elle va dire,
De plus tendre, de plus flatteur,
C'eſt pour vous ſeul que le dira ſon cœur.

AIR

AIR.

De l'aimable objet qui nous aime
Soupçonner la fidelité
C'eſt faire ſon tourment ſoi-même ;
C'eſt faire outrage à la beauté.
Amants, comptez ſur la conſtance
Que vous vous jurez chaque jour ;
C'eſt de cette douce aſſurance
Que naît le charme de l'amour.

ZIRPHILE.

Vous qui m'êtes ſi chere,
Au lieu de me blamer,
Ah ! plaignez mon tourment,
Si votre cœur ſincere
Pour ce nouvel amant
S'enflammoit à ſon tour
Ah ! cette crrinte me déſeſpere ;

AIR.

Quand on connoît l'amour,
Eſt-on ſans jalouſie ?
Dès qu'il s'agit d'une amante chérie,
Se permet-on le plus foible détour ?
Ce n'eſt point aſſez pour mon ame
D'un amour inconſtant & léger,
Je porte un cœur tout de flamme ;
J'aime pour ne jamais changer.
C'eſt un cruel martyre
Qui m'agite & me déchire ;
Mais je préfere mes tourments
Au vain plaiſir d'être inconſtant.

ZÉNIRE.

Puiſque la ruſe eſt néceſſaire,
Par elle aſſurons nos ſuccès ;
Mais croyez que mon amour ſincere
Avec vous ne feindra jamais.

ZIRPHILE.

Faut-il par une feinte
Acheter le bonheur ?
Dieux ! à quelle contrainte
Je vais livrer mon cœur !

Digitized by Google

AGARENNE.

Ciel ! Panurge s'avance.
(*A Zénire.*)
Pour l'enflammer employons tous vos soins ;
Laissons la seule, allons ; notre présence...

ZIRPHILE.

Cachons-nous ici près, pour être les témoins
(*Acaste entraîne Zirphile.*)

ZÉNIRE.

D'une victoire, hélas ! que je crains & désire
A quelle épreuve, ô Dieux ! condamnez-vous Zénire ?

AGARENNE.

Courage, ma sœur ; entre nous,
Ce n'est pas trop sans doute acheter nos époux.
Dans un instant je me rends près de vous.
(*Panurge arrive galamment en chantant un peu le menuet que l'on joue.*)

SCENE III.

ZÉNIRE, PANURGE, *habillé en Lanternois.*

PANURGE.

Vous me voyez paré d'un riche vêtement,
J'ai des bons Lanternois adopté le costume ;
(*Avec emphase.*)
Il faut se montrer avec quelqu'agrément :
Du pays qu'on habite observer la coutume.
Que pensez-vous de mon ajustement ?

ZÉNIRE.

On ne voit rien de plus galant.

PANURGE.

La nature en naissant me donna pour partage
Une taille assez belle ; & c'est un avantage ;
Habit Turc, Judaïque, Espagnol ou Chinois,
Tout me va !

ZÉNIRE.

Celui-ci vous donne plus de grace,

Et chacun vous prendroit pour un vrai Lanternois.

PANURGE.

Je crois qu'à votre bal je tiendrai bien ma place.

ZÉNIRE.

Ah ! toutes nos beautés vont s'enflammer pour vous,
Et mon cœur en sera jaloux.

PANURGE, *à part.*

Je vois que cette belle
Ne sera pas long-temps cruelle.
(*A Zénire.*)
Vous me trouvez donc bien ?

ZÉNIRE.

Très-aimable, charmant ;
Mais ce qu'en vous j'admire davantage,
C'est votre air noble, aisé, sur-tout votre enjouement.
(*Il remercie.*)

PANURGE, *à part.*

Je plais ; allons, courage :
Ah ! qu'ici l'on s'enflamme aisément !
(*A Zénire.*)
Connoissez-vous l'amour ?

ZÉNIRE.

L'amour ! assurément.

AIR.

Chacun soupire dans ce séjour ;
On n'y respire que pour l'amour ;
Sous son aimable empire
Tout flatte nos desirs ;
S'aimer & se le dire
Voilà les vrais plaisirs.

PANURGE, *lentement.*

Que cette Lanternoise est tendre !
Mon cœur, songez à vous défendre.

ZÉNIRE.

Il ne tiendroit qu'à vous de faire mon bonheur.

PANURGE.

Qu'à moi !

Digitized by Google

SCENE IV.

Les précédens, AGARENNE, *ensuite* ACASTE & ZIRPHILE.

AGARENNE.

JE vous surprends, ma sœur
Dans un aimable tête-à-tête.

PANURGE.

Pourquoi le troublez-vous?

AGARENNE.

Il est bien dangereux.
On vous aime, avec moi faut-il être discrette?

ZÉNIRE.

Je n'ose me flatter d'une telle conquête.

AGARENNE.

Vous pouvez librement lui parler de vos feux.

PANURGE.

AIR.

Oui, sa beauté m'attire;
Quel pouvoir enchanteur!
Quel feu! quel aimable délire
S'empare de mon cœur!
Pour s'enflammer & se rendre,
Zénire, il suffit d'un jour.
Quand on a le cœur tendre,
Comment échapper à l'amour?

ZÉNIRE, *à Agarenne, à part.*

A vous, ma sœur...

AGARENNE.

Que je vous porte envie!

PANURGE.

Qui vous, jalouse!...

AGARENNE.

Moi? moi, de la jalousie!
Elle ne mene à rien.
Je ris de tout, & je m'en trouve bien.
Ma sœur vous plaît, j'en suis ravie.

Digitized by Google

PANURGE, *à part.*

Qu'elle me paroît gaie ! oui, j'aime ſon humeur,
Elle me conviendroit, je crois, mieux que ſa ſœur.

AGARENNE.

DUO.

Entre un amant triſte & ſauvage,
Langoureux toujours rêveur,
Entre un amant léger, volage,
Aimable, gai, de belle humeur,
S'il falloit décider mon cœur !

PANURGE.

Eh bien ! l'amant triſte, l'amant ſauvage
Auroit-il l'avantage ?

AGARENNE.

Oh ! non, c'eſt une erreur ; la gaité, la folie
Enchaînent les amours ;
Quand tout nous y convie,
Profitons des beaux jours,

AGARENNE, PANURGE

Par un peu de folie
Enchaînons les amours ;
S'il falloit décider { mon / ſon } cœur !

AGARENNE.

Entre un amant triſte & ſauvage,
Langoureux toujours rêveur,
Entre un amant léger, volage,
Aimable, vif, de belle humeur
La gaîté charmeroit mon cœur.

PANURGE.

Mais un amant léger, volage,
Aimable, gai, de belle humeur,
Sauroit mieux décider ſon cœur.

PANURGE.

RÉCIT.

Oui, c'eſt un bon ſyſtême ;
Vous penſez comme moi,

AGARENNE.

On deſire être ſeul avec l'objet qu'on aime,
Adieu, je me retire...

Digitized by Google

PANURGE.

Un moment, eh pourquoi ?
Reſtez : je vous trouve adorable.

ZÉNIRE, *à part.*

Bon...

AGARENNE.

Faire ombrage à ma ſœur !
Ah ! j'en ſerois inconſolable ;
Tout lui donne avant moi des droits ſur votre cœur,
Sa grace, ſa beauté...

PANURGE.

Sans doute elle eſt aimable ;
Mais en vous, ſans contredit,
Tout me charme, me ravit.

ZÉNIRE.

Hélas !

AGARENNE, *à part.*

Je ſuis ſure de plaire,
(*A ſa ſœur.*)
Feignons pour un moment
De nous diſputer cet amant ;
Tâchons de nous mettre en colere.

QUINQUE.

ZÉNIRE.

Quoi ! dans ce jour
Par ma ſœur, par mon amie
La plus chérie,
Je ſuis trahie !
Quel mauvais tour !
Dans cette vie
L'on ne penſe qu'à ſoi ;
En pareil cas, pour ſon amie
La plus chérie,
Femme eſt trahie,
Voilà la loi.

PANURGE.

Qu'elle eſt jolie !
Qu'elle a d'eſprit !
Oui ; ſa folie
Me divertit.

AGARENNE, *regardant ſa ſœur.*

Que de nobleſſe ! quelle eſt jolie !

ZÉNIRE, AGARENNE.

Il s'attendrit.

PANURGE.

Elle me plait beaucoup auſſi.

ZÉNIRE, AGARENNE.

Pouvez-vous me trahir ainſi?

ZÉNIRE.

Tout eſt caprice,
Que d'injuſtice,
Cauſe l'amour par ſa malice.

AGARENNE.

L'on change, l'on perſévere :
Plaire ou déplaire,
Tout ſe fait par dépit ;
En voici le myſtere.
C'eſt un enfant qui nous conduit.

(*Acaſte & Zirphile arrivent & reſtent dans le fond.*)

AGARENNE, ZÉNIRE.

Rédoutez ma colere.

PANURGE.

De grace, point d'emportement.

ZÉNIRE, *en regardant Zirphile.*

Que Zénire en amour ſera ſenſible & tendre!

AGARENNE, *en regardant Acaſte.*

Qu'agarenne à vous plaire aura d'empreſſement !

ZIRPHILE.

De mon juſte courroux j'ai peine à me défendre;

PANURGE.

D'un peu d'orgueil j'ai peine à me défendre.

ZÉNIRE, AGARENNE.

Je ſuis ſenſible & tendre,

PANURGE.

En voyant tant de charmes
Je me ſens enflammer.

ZÉNIRE, AGARENNE.

Laiſſez-vous enflammer ;
Ah ! calmez nos allarmes !

ACASTE.

Banniſſez vos allarmes,
Et ſachez mieux aimer.

ZIRPHILE.

Je la vois s'enflammer
Zénire rend les armes.

Digitized by Google

ZÉNIRE, AGARENNE.

Ma sœur n'a plus de charmes ;
Mais je sais mieux aimer.

ACASTE.

Toutes deux par leurs charmes
Font bien de l'enflammer.

ZIRPHILE.

Zénire rend les armes,
Quel tourment d'aimer !

(*Ils sortent.*)

PANURGE.

En voyant tant de charmes,
Je me sens enflammer.

ZÉNIRE, AGARENNE.

Oui : c'est moi,

PANURGE.

C'est vous qu'il faut aimer.

AGARENNE, *à Zénire.*

RÉCIT.

Déja l'heure s'avance,
Et pour le bal il faut nous préparer.

ZÉNIRE, *à Panurge.*

Accordez-moi la préférence,

PANURGE.

Quand on parle d'amour, peut-on se séparer ?

AGARENNE, *de même à Zénire.*

Accordez-moi la préférence,

PANURGE.

Le choix n'est point en ma puissance.

(*Elles sortent en se disputant ; elles rencontrent Climene dans le fond de la scene, & elles observent toutes ensemble ce que fait Panurge.*)

SCENE V.

PANURGE, CLIMENE.

PANURGE.

AMour, tu nuis à mon bonheur,
De tes faveurs je voudrois me défendre ;

Deux

Deux belles à la fois ſe diſputent mon cœur.
Que faire ? choiſirai-je, ou la vive, ou la tendre ?
Embraſé des mêmes feux,
Comment fixer mes vœux !
Amour, tu devois me rendre
Moins aimable, ou moins amoureux.

(*Climene en habit de Maître des Cérémonies s'approche de Panurge en le ſaluant.*)

Quel eſt cet homme qui s'avance ?
Il eſt habillé plaiſamment !

CLIMENE.

Le Bal va commencer, Seigneur, dans un moment ;
Je ne ſuis pas connu de vous, je penſe ?

PANURGE.

Non : très-certainement.

CLIMENE, *à part.*

Comment ſous cet habit reconnoître ſa femme ?
Amuſons-nous de ſa nouvelle flamme.
(*Haut.*)
Sachez donc que par mon emploi,
Aux étrangers ſur ce rivage,
Des Lanternois j'enſeigne les uſages ;
Vous n'aurez dans le Bal qu'à faire à moi.

PANURGE.

Je vous ſais bon gré de m'inſtruire ;
Je n'y veux point avoir l'air gauche, embarraſſé.

CLIMENE.

Vous verrez Agarenne & Zénire ;
Près d'elles vous ſerez placé.

PANURGE.

C'eſt grand honneur me faire.

CLIMENE.

Et grand plaiſir ſans doute.

PANURGE.

Vous ſavez donc déja !...

CLIMENE.

Tout le monde, ſans doute,
Et leur amour dans l'Iſle fait grand bruit.

PANURGE.

Que voulez-vous ? mon air galant ſéduit.

CLIMENE, *à part.*

L'impertinent...

Digitized by Google

PANURGE.

Mais, quelles ſont ici vos danſes ordinaires?

CLIMENE.

Nous en avons de graves, de légeres,

PANURGE.

Connoît-on les menuets?

CLIMENE.

Non.

PANURGE.

Les paſſe-pieds?

CLIMENE.

Non.

PANURGE.

Les tricolets?

CLIMENE.

Non.

PANURGE.

Ah! tant pis, car c'eſt en quoi j'excelle.
Pourriez-vous me montrer quelque danſe nouvelle?

CLIMENE.

Très-volontiers: le fandaga,
Le caloula, le bamboula.

PANURGE.

Je n'entends rien à tout cela.

CLIMENE.

Parlons de vos amours; c'eſt, dit-on, Agarenne
Qui doit recevoir votre foi.

PANURGE.

On eſt plus habile que moi;
Car à me décider j'aurai bien de la peine.

CLIMENE.

C'eſt à l'amour qu'il faut s'en rapporter,
C'eſt lui pour bien choiſir que l'on doit conſulter.

AIR.

Du choix que l'amour nous ſuggere,
Rarement on ſe répent;
De l'objet qui fait lui plaire;
Le cœur eſt toujours content!
Avec un tel guide,
Peut-on s'égarer?
Quand l'amour décide,
Tout doit raſſurer.
Pour préférer la beauté fiere,
A la beauté douce & ſincere;

Digitized by Google

C'eſt l'amour ſeul qui doit nous éclairer.

PANURGE.

RÉCIT.

Ce Dieu ne dit pas laquelle eſt préférable;
Vous-même autant que moi ſeriez embarraſſé,
Mon cœur par toutes deux également bleſſé,
Ne ſauroit diſtinguer laquelle eſt plus aimable?

DUO.

Vous les connoiſſez, dites-le-moi tout bas,
Répondez à ma confiance,
A laquelle des deux dois-je la préférence?
Zénire...

CLIMENE.

Zénire...

PANURGE.

A bien des appas.

CLIMENE.

Oui, oui, donnez-lui la préférence.

PANURGE.

Mais je crains ſa langueur,
Je crains ſon indolence.

CLIMENE.

Oui: craignez ſa langueur;
Craignez ſon indolence.

PANURGE.

Qu'en penſez-vous?

CLIMENE.

C'eſt bien penſer, non; ne l'épouſez pas.

PANURGE.

Agarenne à mon cœur livre de doux combats;
Elle me convient mieux, ſi j'en crois l'apparence.

CLIMENE.

Suivez votre penchant, & ne balancez pas.

PANURGE.

Mais, la gaieté ſouvent conduit à l'inconſtance.

CLIMENE.

Vous avez bien raiſon; non, ne l'épouſez pas.

PANURGE.

Ah! qu'elle incertitude!

CLIMENE.

Que j'aime ſon inquiétude!
C'eſt un étrange état!

PANURGE.

Ah! quel étrange état!

Digitized by Google

Apparemment c'eſt l'effet du climat.

CLIMENE.

N'en doutez pas; c'eſt l'effet du climat.

PANURGE.

Car Zénire a bien des appas.

CLIMENE.

Épouſez-la.

PANURGE.

Mais je crains ſon indolence.

CLIMENE.

Ne l'épouſez pas.

Allons, que rien ne vous arrête,
De votre amour le triomphe s'apprête,
Marchons : pour vous quel triomphe s'apprête!

PANURGE.

Marchons à ma conquête.

CLIMENE.

L'amour ſaura vous décider.

PANURGE.

C'eſt à l'amour qu'il faut céder.

SCENE VI.

(Le Théâtre change, & repréſente une ſalle de Bal, magnifiquement ornée. On y voit les Lanternois & Lanternoiſes parés pour le Bal, & les quatre amants. On commence la danſe; & après quelques meſures, Panurge eſt introduit par Climene, qui fait pluſieurs révérences que Panurge imite gauchement. On le place entre les amantes après la danſe. Marche triomphale, le CHŒUR en chantant accompagne Panurge & Climene en habit de Maître des Cérémonies, portés ſur un Palanquin avec des paraſols.)

CHŒUR.

HOnneur à l'Aimable étranger,
A le fixer dans ces retraites,
Par nos jeux & par nos fêtes

Digitized by Google

Puissions-nous l'engager!

(On danse.)

PANURGE.

Plus je les vois, plus je les trouve aimables;
Il faut pourtant choisir : ô tourmens incroyables!

CLIMENE.

Je connois un moyen : nous avons dans notre Isle,
Une savante Sibylle ;
Venez la consulter.

PANURGE.

Oui : je suivrai les loix qu'elle va me dicter.

CLIMENE, *à part.*

C'est moi qui serai la Sibylle.

(A Panurge.)

Venez la consulter.

PANURGE.

Allons la consulter.

(On reprend la marche en chœur (Honneur à l'aimable étranger.) *Panurge est conduit à pied entre Agarenne & Zénire : Climene les précede.)*

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente un bois épais. On voit sur l'un des côtés une espece de rocher, formant l'entre de la Sibylle ; & dans le frontispice du Temple de Lignobie.

SCENE PREMIERE.

CLIMENE, ACASTE, ZIRPHILE.

CLIMENE.

Soyez contens : tout comblera vos vœux.

Digitized by Google

ACASTE, ZIRPHILE.

Achevez de nous rendre heureux.

CLIMENE.

Vous le ſerez, & moi je ſerai vengée.

ACASTE, ZIRPHILE.

De qui?...

CLIMENE.

D'un traitre à qui ma main s'eſt engagée,
De Panurge...

ACASTE, ZIRPHILE.

Comment!...

CLIMENE.

Panurge eſt mon époux.

ACASTE, ZIRPHILE.

O Ciel!...

CLIMENE.

Si de mon cœur jaloux,
Juſqu'ici j'ai fait taire la trop juſte colere,
C'étoit pour me venger en ſervant votre amour,
Comme je vais bien le confondre en ce jour!
Je le vois qui s'avance;
Je vous laiſſe avec lui, préparez ma vengeance,
Jouiſſez de ſon embarras:
Je vais à ſon amour livrer d'autres combats.

SCENE II.

PANURGE, ACASTE, ZIRPHILE.

(*Panurge arrive en chantant entre ſes dents, ſans voir les amants.*)

PANURGE.

LAderala
Lire la deri dera.
(*Haut.*)
Sans doute c'eſt ici qu'habite la Sibylle,
C'eſt dans ce ſombre aſyle,
Qu'impénétrable aux regards des humains,

Digitized by Google

Elle se plaît à faire entendre
Les arrêts des destins,
Oui : c'est ici qu'il faut attendre.
(*Aux amants.*)
O Ciel ! vous en ces lieux !
Viendriez-vous aussi pour consulter les Dieux ?

ACASTE.

Nos cœurs brûlent d'apprendre
Quel sera votre choix.

PANURGE.

Vous m'étonnez : on veut me faire entendre
Que sur nos deux beautés vous avez quelques droits.

ZIRPHILE.

Je brûle pour Zénire.

ACASTE.

Et moi pour Agarenne.

PANURGE.

Je ne romprai jamais une si belle chaîne.
Oui : c'en est fait, je me dédis.

ZIRPHILE.

Vous nous offenseriez vraiment, nous devons faire
Aux étrangers les honneurs du pays.

ACASTE.

Et céder ce qu'on aime, c'est ici la maniere.

PANURGE.

Que cet usage est neuf ! il a de quoi me plaire.

ACASTE.

Un seul point s'oppose à vos feux,
Vous ne les pouvez guere épouser toutes deux.

PANURGE.

Le choix, je l'avoûrai, me paroît difficile;
Mais il sera bientôt fixé par la Sibylle.

ZIRPHILE.

TRIO.

Que vous êtes heureux !

ACASTE, PANURGE.

Chacun { vous / me } porte envie,

ACASTE, ZIRPHILE, PANURGE.

Tout seconde { vos / mes } vœux.

Digitized by Google

ACASTE, ZIRPHILE.

La beauté qui vous voit, de votre esprit ravie,
Brûle soudain de couronner vos feux.

PANURGE.

Oui : je suis heureux

ACASTE.

Pour lui point de cruelles.

ZIRPHILE, ACASTE.

Point de beautés rebelles.

PANURGE.

Pour moi point de beautés cruelles.

ACASTE, ZIRPHILE.

Honneur au vainqueur,
Honneur aux deux belles
Qui regnent sur son cœur !

PANURGE.

Messieurs, c'est trop d'honneur
En vérité, c'est trop d'honneur.

ZIRPHILE.

Quel avantage d'avoir Panurge pour époux !

ACASTE.

Si l'hymen est un esclavage,
avec Panurge il est bien doux.

ZIRPHILE.

Qu'il est aimable !

ACASTE.

Qu'il est galant !

ZIRPHILE.

Taille agréable !

ACASTE.

L'air séduisant !

ACASTE, ZIRPHILE.

Il chante, il danse, il est charmant.
Quel air triomphant !

PANURGE.

Messieurs, je chante, je danse, je suis content.

ACASTE, ZIRPHILE, *à part.*

Ah ! dans un moment il ne sait pas ce qui l'attend,
(*A Panurge.*)
Quelle élegance ! il chante, il danse, il est charmant.

PANURGE.

Je chante, je danse, que mon cœur est content !

RÉCIT.

La Sibylle jamais n'est-elle donc visible ?

ZIRPHILE.

Digitized by Google

ZIRPHILE.

D'un rameau d'or vous êtes-vous pourvu?
L'aſpect de ce métal la rend ſeule acceſſible.

PANURGE.

(*En ſortant le rameau de deſſous ſon habit.*)
En homme inſtruit j'ai tout prévu;
(*Il attache le rameau d'or à la porte de l'antre.*)
(*les petits lutins ſe préſentent.*)
Ah quel effet ſubit de ce brillant hommage!

ACASTE, ZIRPHILE.

C'eſt un heureux préſage.
(*Pantomime des petits lutins qui s'approchent.*)

ACASTE.

Voyez-vous s'approcher ces oracles muets;
Eſprits toujours follets,
Eſſain vif & volage,
Qu'attire le plaiſir que jamais il n'engage?

PANURGE.

Des oracles muets! quel eſt donc leur langage?

ZIRPHILE.

Conſultez-les...

ACASTE.

Adieu.

PANURGE.

Pourquoi vous retirer?

ZIRPHILE.

Pour votre hymen il faut tout préparer.

PANURGE.

Reſtez.

ACASTE, ZIRPHILE.

Nous ne pouvons demeurer davantage.
(*Ils ſortent.*)

SCENE III.

PANURGE, LES PETITS LUTINS.

PANURGE, *d'une voix douce.*

AH! les jolis petits Devins!
Eh bien charmans Lutins,
Inſtruiſez-moi de mes deſtins.
(*Danſe Pantomime des petits Lutins.*)
Quoi! rien: c'eſt par trop de myſtere.
(*Panurge appelle un lutin, le lutin ſemble lui répondre*, bon jour, Monſieur.)

Digitized by Google

(*Danſe.*) (*Panurge en appelle un autre.*)
(*Les lutins danſent à l'entour de Panurge.*)

PANURGE.

Invoquons la Sibylle.

AIR.

Ah grande Pythoniſſe !
Qui ſavez les ſecrets des mortels & des Dieux,
Daignez m'être propice !
Vous répondez au moins, ſi l'on ne vous voit pas,
Aidez-moi, je vous prie, à ſortir d'embarras,
Dois-je former ces nœuds qu'en aimant on redoute ?

CLIMENE, *dans la grotte.*

Doute....

PANURGE, *à part.*

Ah ! Ah ! comment calmer le trouble où je me vois ?

CLIMENE.

Vois.

ACASTE, *auſſi dans la grotte.*

Vois.

ZIRPHILE, *auſſi dans la grotte.*

Vois.

PANURGE.

Deux belles à l'envi m'aiment, ſi je les crois.

ACASTE, ZIRPHILE, CLIMENE, *les uns après les autres.*

Crois.

PANURGE.

Quel ſort de de mon amour ſera la récompenſe ?

ZIRPHILE.

Penſe.

PANURGE.

Dois-je être, en épouſant, ou triſte ou réjoui ?

ACASTE, ZIRPHILE, CLIMENE, PANURGE, *de même.*

Oui...

PANURGE.

Il faut en choiſir une ; apprenez-moi laquelle ?

SCENE IV.

CLIMENE, *en paroiſſant.*

Elle.

(*Les petits lutins s'approchent de Climene ; elle leur parle pour occuper la ritournelle, & les renvoie.*)

Je ſais quelle eſt ta peine,
Je vois ton embarras ;

Digitized by Google

ne.
r.

lonnable.

os coups,
oux !
e désespoir de son mari,
genoux.

E.

E.
e respire.
e relevam.
re ;
urais plus d'empire.
N E.
brûle encor.
G E.
mon amour.
E N E.
nuit & jour,
R G E.
mon amour.
E.
qui t'adore,
& jour.
our !

Digitized by Google

PANURGE.

Elle me tourmentoit ſans ceſſe.

CLIMENE.

Par excès de tendreſſe.

PANURGE.

Souvent trop de tendreſſe eſt à charge aux époux,
Femme jeune & jolie,
Quelque fois dans la vie,
Par un peu de coquetterie
Fait des jaloux.
Cela réveille les époux.

CLIMENE, *à part.*

C'eſt un avis pour nous.

PANURGE.

Ma femme toujours aimante
Et toujours grondante ;
Toujours careſſante,
Et jamais amuſante,
Eſt fort embarraſſante :
Qu'en penſez-vous ?

CLIMENE, *à part.*

C'eſt un avis pour nous.

PANURGE.

En partage que n'avoit-elle
De Zénire la candeur ?
La gaité d'Agarenne ? elle eût fait mon bonheur !
Et des époux j'euſſe fait le modele !

CLIMENE, *à part vivement.*

J'aurois pu faire ſon bonheur !

PANURGE.

Cet hymen, après tout, étoit un eſclavage,
Adieu... Je n'en veux point apprendre davantage.

CLIMENE.

Arrête, ingrat, barbare époux :
Il eſt des Dieux vengeurs, redoute leurs courroux.

DUO.

Je la vois cette infortunée,
Victime d'un fatal amour,
Errante, abandonnée,
Sans eſpoir de retour,
A périr condamnée !

PANURGE, *effrayé.*

Que dites-vous !
Cette idée eſt affreuſe, ô comble de douleur !

Digitized by Google

Moi ſon époux,
J'aurois fait ſon malheur !

CLIMENE.

Malheureuſe Climene !

PANURGE.

O ma Climene ! j'ai mérité ta haine.
Pardonne, vois mon repentir.

CLIMENE.

Vas, fuis, perfide époux.

PANURGE.

Non...

CLIMENE.

Ton crime eſt impardonnable.

PANURGE.

Oui : je ſuis coupable,
Frappez, je me livre à vos coups,
Ah ! je tombe à vos genoux !

CLIMENE, *témoigne ſa joie en voyant le déſeſpoir de ſon mari, (à part.)*

Le voilà donc à mes genoux.
(*A Panurge.*)
Tu redeviens ſenſible...

PANURGE.

Helas !

CLIMENE.

Apprends qu'elle reſpire.

PANURGE, *ſe relevant.*

O Ciel ! elle reſpire ;
Mais ſur ſon cœur je n'aurais plus d'empire.

CLIMENE.

Pour toi Climene brûle encor.

PANURGE.

Rendez-la donc à mon amour.

CLIMENE.

Son cœur ſoupire nuit & jour,

PANURGE.

Rendez-la donc à mon amour.

CLIMENE.

Son cœur qui t'aime, qui t'adore,
Pour toi ſoupire nuit & jour.

PANURGE,

Je pourrois la voir un jour !
Je promets d'être fidele.

CLIMENE.

Tu promets d'être fidelle !
Tu pourrois l'aimer toujours !

Digitized by Google

PANURGE.

Oui, je l'aimerai toujours ;
Je lui consacre mes jours.

CLIMENE, *à part.*

Ah ! qu'il soit toujours fidele,
Grands Dieux ! j'implore son secours.

PANURGE,

Fais que je sois toujours fidele,
Grands Dieux ! j'implore ton secours.
Quoi ! ma Climene respire encore !
O Sibylle que j'implore,
Vous que j'implore,
Rendez-la donc à mon amour.

RÉCIT.

De moi que va-t-on dire ?
Que penseront Agarenne & Zénire ?

CLIMENE.

Rassure-toi...

PANURGE, *suivant la Sibylle qui s'approche de l'antre.*

Vous voyez mon ardeur ;
Ah ! rendez-moi Climene & le bonheur.

CLIMENE.

Tu la retrouveras toujours tendre & fidelle.

PANURGE.

Se pourroit-il ? où donc est elle ?

CLIMENE.

Bien près de son époux.

SCENE V.

PANURGE, ZIRPHILE, ACASTE, ZÉNIRE, AGARENNE, LE GRAND PRÊTRE & CHŒUR.

(*Le Grand Prêtre s'est approché sur le devant de la Scene avec le Peuple.*)

CHŒUR.

Formez les plus doux nœuds,
Que l'hymen vous unisse,
Et qu'en ce jour heureux
L'Oracle s'accomplisse !

PANURGE *prend pour lui ce que le Chœur chante.*

De me voir marié
L'on est donc bien presse ;
On ne l'étoit pas tant quand je faisois naufrage.
De me tirer des flots dont j'éprouvois la rage.
Plus que jamais je suis embarrassé.

Digitized by Google

LE GRAND PRÊTRE.

Panurge, vous aimez Agarenne & Zénire,
Il faut que votre choix se déclare aujourd'hui.

PANURGE, *à part.*

Je ne sais que lui dire.

ACASTE, ZIRPHILE.

O Ciel! sois notre appui.

LE GRAND PRÊTRE.

Prononcez : c'est...

PANURGE, *en regardant l'une & l'autre.*

C'est...

CLIMENE, *entrant.*

C'est moi ta femme, ta Climene!

PANURGE, *embrassant sa femme.*

Ma femme! ma Climene!

AGARENNE, ZÉNIRE, ACASTE, ZIRPHILE & le CHŒUR.

Sa femme, quoi Climene!

PANURGE, *embrassant sa femme.*

Que tu viens à propos pour terminer ma peine!

CLIMENE.

Puisque nous nous trouvons par le sort réunis,
Oublions le passé, soyons toujours amis.

PANURGE.

Fût-il jamais d'aventure pareille?
Un même jour ici, malgré le sort jaloux,
Couronne les amants, réunit les époux.
Ah! ce pays, sans doute, est celui des merveilles!

TOUS & LE GRAND PRÊTRE.

CHŒUR.

Parois à nos yeux,
Divinité brillante.
Embellis ces lieux
De ta pompe éclatante.

LE GRAND PRÊTRE.

Viens, reçois les sermens
De ces époux, de ces amants.

SCENE VI. & DERNIERE.

LA DÉESSE & les précédens.

(Le Théâtre change. On voit dans le fond la Déesse des Lanternois dans une très-grande lanterne; & les côtés sont éclairés par des lanternes.)

LA DÉESSE, *aux amants.*

Votre constance a rempli mon attente;
Que le plus doux hymen couronne tant d'amour!
Soyez unis; qu'une fête brillante
Consacre un si beau jour!

Digitized by Google

(*A Panurge.*)

Panurge, que de toi Climene ſoit chérie,
Ici ne ſois plus étranger.
Ton ſort ſera digne d'envie,
Si tu peux ne jamais changer. (*la Déeſſe diſparoît*)

ZÉNIRE, AGARENNE, CLIMENE, ACASTE, PANURGE, ZIRPHILE.

Plus de triſteſſe, quand la tendreſſe
Couronne nos vœux :
Que la Déeſſe veille ſans ceſſe
Sur des époux que l'amour rend heureux !
De l'hymen goûtons les charmes ;
Après tant d'alarmes,
Pour nos cœurs
Que de douceurs !
Plus de triſteſſe
Quand ta tendreſſe
Couronne enfin tous nos vœux ;
Dieux ! quelle ivreſſe !
L'amour nous bleſſe.

ACASTE, *à Zénire.*

Dans vos yeux il prend ſes traits,
Célébrons ſes bienfaits.

ACASTE, ZÉNIRE.

Sous ta puiſſance naît l'eſpérance,
Compagne des deſirs.

AGARENNE, ZIRPHILE.

Sons ta puiſſance naît l'eſpérance,
Compagne des deſirs.

TOUS.

Et la conſtance
Aſſure de vrais plaiſirs.

TOUS & le CHŒUR.

Chantons l'amour & ſa puiſſance.

ZÉNIRE, AGARENNE, ACASTE, ZIRPHILE.

Dans vos yeux il prend ſes traits.

TOUS & le CHŒUR.

Chantons l'amour & ſa puiſſance,
Il couronna { votre / notre } conſtance,
Dans vos yeux il prend ſes traits,
Célébrons à jamais ſes bienfaits.

(*On danſe ſur le Théâtre & dans la Lanterne, après toutes les danſes on reprend l'ouverture ſur laquelle tous les premiers ſujets de la danſe, tant nobles que gracieux, font des entrées.*)

FIN.

Digitized by Google

LE PARDON INUTILE
OU
L'AMANT
SANS CARACTERE,
COMÉDIE.
EN TROIS ACTES,

Et en Vers libres.

Jouée en Province en Juillet 1778.

Antoine Jean Bourlin, ca[illegible].

Par Monsieur DUMANIANT, *Comédien du Roi.*

Si de Parents obscurs Durval eût pris naissance
On l'eût conduit au crime avec facilité.

L'Amant sans caractere, Acte I. Scene II.

A PARIS,
Chez RUAULT, Libraire,
rue de la Harpe.

M. DCC. LXXVIII.

Digitized by Google

ACTEURS.

LUCILE, Jeune veuve.

DAMON, Homme de quarante ans.

DURVAL, Amant de Lucile.

Le Chevalier de SIRVILE, Ami de Durval.

LISETTE, Suivante de Lucile.

LA FLEUR, Valet de Durval.

Un Laquais.

La Scène eſt à Paris, chez Lucile.

Digitized by Google

LE PARDON INUTILE
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DURVAL, LA FLEUR.

DURVAL.

Jamais je n'oserai m'offrir devant ses yeux,
C'est inutile : Non, elle est trop en colere.

LA FLEUR.

On pardonne sans peine à l'amant qui sait plaire.

DURVAL.

J'en reviens toujours-là. Ce billet fera mieux.

LA FLEUR.

Mais dans cette maison que venez vous donc faire?
Vous même voulez-vous lui rendre ce billet?
Vous pourriez l'appuyer : cela ferait effet.

DURVAL.

Non, tu le lui rendras.

LA FLEUR.

Donnez-donc.

DURVAL.

Si Lucile...
Que je voudrais la voir!

LA FLEUR.

Prenez donc un parti.
Ou sortez, ou restez.

Digitized by Google

DURVAL.

Je vais trouver Sirvile.

LA FLEUR.

Mais de tout il eſt averti.

DURVAL.

Il me dira ce qu'il faut faire.
Tu m'attendras ici : s'il le faut je viendrai...
Cours vite m'avertir.

LA FLEUR.

Qu'eſt-ce que je ferai ?
Viendrai-je ? ou reſterai-je ? expliquez ce myſtere.

DURVAL.

Ah ! qu'un maître eſt à plaindre avec un tel valet !
Fais ce que je t'ordonne.

LA FLEUR.

Oui, rien n'eſt plus facile.
Ah ! Monſieur, Liſette paraît.
Décidez-vous enfin.

DURVAL.

Tiens voici le billet,
Dis-lui de le rendre à Lucile.

SCENE II.

LA FLEUR, LISETTE.

LA FLEUR.

UN mot Liſette, un mot.

LISETTE.

Je ne t'écoute pas.
Laiſſe-moi je m'envais.

LA FLEUR.

Non, j'arrête tes pas.

LISETTE.

Vous êtes le plus fort il faut bien que je reſte ;
Mais je n'écoute rien.

LA FLEUR.

Soit : mais prends ce poulet.

LISETTE.

Pour qui ?

LA FLEUR.

C'eſt pour Lucile.

LISETTE.

Et l'auteur du billet
Eſt ton maître ?

LA FLEUR.

Sans doute.

Digitized by Google

LISETTE.

Eh ! bien je te proteſte
Que tu peux remporter cet odieux écrit.

LA FLEUR.

Quels grands mots ! je te dis que l'écrit eſt fort tendre ;
Sans ſcrupule tu peux le prendre.
Mais que dois-je augurer du courroux qui t'aigrit ?

LISETTE.

Nous rompons avec vous. Larmes, prieres, ruſe,
Soupirs, billets galants, ne ſont plus de ſaiſon
On ne veut plus vous voir.

LA FLEUR.

Si : Liſette s'abuſe
On nous aime toujours & j'en ſuis caution.

LISETTE.

Il ſe peut ; mais pourtant pour jamais on vous quitte.

LA FLEUR.

Tu ris !

LISETTE.

Je parle tout de bon,
Et demain nous prenons la fuite.

LA FLEUR.

Ma chere, en ce cas là décampez au plus vîte.
Car on pourrait vous prévenir.
Mon maître dans ces lieux pourra bientôt venir.

LISETTE.

On ne le verra point.

LA FLEUR.

Tu te trompe Liſette,
Et tu ne connais point le cœur des amoureux.

LISETTE.

Je les connais la Fleur.

LA FLEUR.

Et tu tes mis en tête
De traverſer ainſi leur amours & leurs vœux.

LISETTE.

Oui : Lucile m'eſt chere & je préviens ſa perte.

LA FLEUR.

Laiſſons tous les projets : veux-tu ſervir Durval,
Parles.

LISETTE, *bruſquement.*

Non.

LA FLEUR.

Ce non, eſt brutal,
Toujours à la douceur ton ame fut ouverte.
Je t'ai vue autrefois protéger cet Amant
Que tu veux perdre en cet inſtant.

LISETTE.

J'eus tort, je m'en repends, j'appris à le connaître
Et j'appris à le déteſter.

Digitized by Google

LA FLEUR.

Tu le juges fort mal, c'eſt bien le meilleur maître;
Un homme qui jamais ne ſait rien conteſter,
Qui veut tout ce qu'on veut, doux, bienfaiſant, ſenſible,
Cherchant les malheureux qu'il aime à ſoulager,
Incapable de ſe venger;
Un eſprit liant & flexible
Qui rend intéreſſant le moindre mot qu'il dit.
Une tournure, un air, une grace indicible.

LISETTE.

Vraiment ce ſont ſans contredit
Toutes ces qualités qui toucherent Lucile;
Mais tourne la médaille & montres le revers,
Tu veras des vices divers,
Une ame molle autant que vile,
Pratiquant les vertus ſans deſſeins & ſans goût.
Ingrat, ſans amitié, fourbe, traître, perfide,
Suivant aveuglement le premier qui le guide,
Un homme capable de tout,
Tel eſt Durval enfin. Tendre auprès de Lucile,
Il prend ſon caractere & devient généreux,
Méchant avec Cléon, léger avec Sirvile.
Avec Melitte il eſt affreux.
Si de Parents obſcurs Durval eût pris naiſſance
On l'eût conduit au crime avec facilité.

LA FLEUR.

Ce portrait-là n'eſt pas flaté.

LISETTE.

Mais il eſt par malheur trop plein de reſſemblance.
Durval me ſéduiſit, ſon eſprit, ſa douceur
Dès le premier moment lui gagnérent mon cœur,
Je fus ſa protectrice auprès de ma maîtreſſe;
J'éloignai ſes rivaux, le vertueux Damon,
Qui m'avait confié les ſoins de ſa tendreſſe
Fut deſſervi par moi, ſans ombre de raiſon.
Tant il eſt vrai que l'apparence
Nous décide & nous ébloüit.
Je répare l'inconſéquence
Qui d'une triſte erreur fut le malheureux fruit.
Damon eſt rappellé, couronnant ſa conſtance,
Couronnant ſes vertus, ma maîtreſſe aujourd'hui
Par les nœuds aſſortis d'une douce alliance
Pour jamais va s'unir à lui.

LA FLEUR.

Liſette, pour le coup tu perds l'eſprit je penſe.
Quoi tu veux marier Lucile avec Damon!
Tu montres je l'avoue une grande prudence,
Parlons vrai, mon enfant, crois-tu réuſſir? Nous
Ce Damon convient-il à ta jeune maîtreſſe,

Digitized by Google

Avec ſes quarante ans & ſa bizarre humeur?
C'eſt un philoſophe grondeur
Qui va dogmatiſant ſans ceſſe.
Etranger dans ce monde où tout choque ſes yeux.
Par ſa franchiſe & ſa rudeſſe
Il trouve le ſecret de ſe rendre ennuyeux,
C'eſt un mortel inſoutenable.

LISETTE.

C'eſt un homme fort eſtimable,
Généreux par penchant, une ame ſans détours;
Qui ne ſait ni flater, ni feindre
Et qu'aucun intérêt ne porte à ſe contraindre.
Il n'a pas je le ſais des brillants de nos jours,
Ce ton leſte & tranchant & cette ſuffiſance
Qui les fait décider de tout,
Qui les fait s'ériger en arbitres du goût,
Malgré, ſoit dit tout bas, leur profonde ignorance.

LA FLEUR, *ironiquement.*

Lucile l'aime?

LISETTE.

Non, mais elle l'aimera;
Elle l'eſtime.

LA FLEUR, *ironiquement.*

Oh! oui, la choſe eſt très-certaine.
Tu penſes qu'il la charmera?
De l'eſtime à l'amour un moment nous entraîne,
Nous voyons cela tous les jours,
Et Lucile avec ton ſecours
Sans nul effort rompra ſa chaîne.

LISETTE.

En fait de mariage il ſuffit d'eſtimer
Et...

LA FLEUR.

Lucile paraît, je m'envais m'informer
S'il faut à ſes appas, que mon maître renonce,
Et ſi la ſeule eſtime à Lucile ſuffit.
De ce billet encor j'attends une réponſe
Qui pourra déran ger

LISETTE, *lui ôte ce billet de la main.*

Donne-moi cet écrit.
(*à part.*)
Supprimons le poulet.

LA FLEUR, *qui a entendu l'aparte de Liſette.*

Non, non, je veux ma lettre.

LISETTE.

Va ſors je ſaurais la remettre.

LA FLEUR.

Que je m'en fie à toi? me prends-tu pour un ſot?

LISETTE.

Va-t-en, ſors malheureux ſans repliquer un mot,

Digitized by Google

Je remettrai l'écrit.

LA FLEUR.

Je le rendrai moi-même.

Liſette finiſſons, je ne badine pas.

LISETTE.

Veux-tu ſortir, (*à part.*) O ciel! quel embarras extrême,

Et comment me tirer d'un auſſi mauvais pas :

Lucile eſt curieuſe, elle aime

Sors, la Fleur, je t'en prie.

LA FLEUR.

A d'autres s'il vous plaît :

Pas d'accord entre nous remets moi mon billet.

LISETTE, *mettant le billet dans ſa poche.*

Non.

LA FLEUR.

Oui ? je vais faire tapage.

Je l'arrache.

LISETTE.

Viens-y ſi tu veux voir beau jeu,

LA FLEUR.

Tiens, Liſette, crois moi, ſi je m'échauffe un peu...

LISETTE.

Monſieur la Fleur, gare au viſage.

SCÈNE XIX.

LUCILE, LA FLEUR, LISETTE.

LUCILE.

QUe veut dire ceci ?

LA FLEUR.

Madame...

LISETTE.

Ce faquin

Vient ici m'inſulter, me menacer...

LA FLEUR.

Madame...

LISETTE.

Sans vous, ſur moi peut-être il eût porté la main.

LA FLEUR.

Ecoutez-moi de grace, elle ment ſur mon ame.

Voici le fait.

LISETTE.

Tais-toi.

LA FLEUR.

Je venais vous porter...

LISETTE

LISETTE.

Te tairas-tu maraud.

LA FLEUR, *très-vîte.*

Non, daignez m'écouter.
Mon maître au déſeſpoir d'avoir pu vous déplaire;
Pour appaiſer votre colere,
M'envoyait en ces lieux vous porter un billet
Garant certain de ſon regret
Il ſe meurt, il ſe déſeſpére,
Si vous lui refuſez un généreux pardon;
Si ſans le rapporter je viens à la maiſon,
Non, non, n'en doutez point, la tête la premiere;
Il ira ſe jetter ſoudain dans la riviere.

LUCILE.

Je pardonne à Durval; mais je ne puis le voir:
Qu'il ceſſe de nourrir un inutile eſpoir,
Nos liens ſont rompus, il m'a trop outragée.

LA FLEUR.

Ah! que par ſes remords vous êtes bien vengée;
Daignez lire ce qu'il écrit.
Liſette a le billet & faites le lui rendre.

LUCILE.

Qu'elle le garde: non, je ne veux rien entendre.

LA FLEUR.

Oui, c'eſt elle qui vous aigrit.

LUCILE.

Non, c'eſt la raiſon qui m'éclaire,
Il eſt bien tems d'ouvrir les yeux.
Durval eſt un monſtre odieux,
Il m'enleve une erreur qui me fut long-tems chere.

LA FLEUR.

Hélas! ſon repentir ſincere,
Ses larmes, ſes cris, ſes douleurs,
S'il était devant vous, feraient couler vos pleurs;
De grace, par pitié, daignez le voir encore.

LUCILE, *à Liſette.*

Liſette, s'il dit vrai, s'il était repentant?

LISETTE, *à Lucile.*

Quelle faibleſſe, O ciel!

LUCILE.

Liſette, je l'adore,
J'aurais tant de plaiſir à le croire innocent;
Peut-être que...

LISETTE.

Allons donc; Madame, du courage.

LA FLEUR, *à part.*

On conſulte; on faiblit, (*haut,*) ainſi donc ſans pitié
Mon maître pour jamais ſe voit congédié,
Il en mourra.

Digitized by Google

LUCILE, *à part.*

Mes pleurs vont s'ouvrir un paſſage.

LA FLEUR.

Je vais dire à ce malheureux,
Qu'il n'eſt plus pour lui d'eſpérance,
Que vous voulez ſa mort.

LUCILE.

Qu'il vive, je le veux;
Qu'il me regrette un jour, c'eſt la ſeule vengeance
Que je prétends tirer, & de ſon inconſtance
Et de ſes procédés affreux,
Qu'avec Mélitte il ſoit heureux,
Qu'elle ait pour lui cette conſtance,
Cet amour délicat qu'il m'avait inſpiré!

LISETTE, *à Lucile.*

Y penſez-vous?

LUCILE.

Eh bien! je montre ma faibleſſe,
Quel amant fut plus adoré!
Peins-lui bien ce qu'il perd & dis-lui que je pleure;
Mais dis-lui bien encor qu'il ne me verra plus,
Que ſes ſoins, ſes ſoupirs ſeraient tous ſuperflus.

LA FLEUR, *feignant de pleurer.*

Madame, il faudra donc qu'il meure.

LUCILE.

O ciel! payer autant d'amour
De la plus noire ingratitude,
Se faire une ſecrette étude
De connaître mon cœur, pour pouvoir tour-à-tour
Lui faire reſſentir tout ce qu'ont de plus rude,
Le parjure, l'oubli, l'outrage, la froideur.
Auprès de ma rivale, ô Dieu! quelle rivale,
Une femme ſans foi, ſans nom & ſans pudeur,
Se faire un jeu de ma douleur,
Me traiter comme ſon égale,
M'outrager devant elle & pour comble d'horreur
Lorſque ſon déſeſpoir arrache à ma faibleſſe,
Un pardon que je crois accorder aux remords,
Soudain il vôle aux pieds de ſa vile maîtreſſe,
S'accuſant de ſes nouveaux torts,
Abjurer cet amour que je croyais ſincere:
Mes lettres, mon portrait, tout eſt ſacrifié
A cette femme vaine, altiere,
Et qui partout à publié
Le forfait de Durval, ſa gloire & ma miſére.

LA FLEUR.

Je ne l'excuſe point; mais il a moins de tort
Qu'il paraît en avoir d'abord.
C'eſt le Chevalier de Sirvile,
Ce Maître dangéreux d'un éleve docile;

Digitized by Google

Ce séducteur adroit qui seul a tout conduit.
Durval est bon ; mais faible, il est sans caractere :
Le cruel Chevalier le mene & le régit.
Si mes soupçons sont vrais, Sirvile veut vous plaire ;
Mon maître est un rival qu'il cherche à suplanter.
Il l'introduisit chez Mélitte
Femme qui, sans aucun mérite,
(Je ne sais par quel art) a le don d'enchanter
Un essaim d'étourdi, qu'elle enchaîne à sa suite.
Enfin elle a la vogue, & l'amant écouté
Devient bientôt homme à la mode.
Durval voulu être cité,
Il se mit sur les rangs & suivant sa méthode ;
Mélitte le prit à son tour.
Cette femme est assez commode
Jamais le soupirant ne languit plus d'un jour.
Habile à profiter d'un instant de faiblesse,
Qu'elle sut ménager sans doute avec adresse,
Elle exigea de votre amant,
Une solemnelle promesse
De vous quitter ouvertement.

LUCILE.

Devait-il faire un tel serment,
Et l'ingrat, devait-il, oubliant ma tendresse ;
L'exécuter si durement !
Je le rencontre au bal, il était avec elle,
Mon œil le reconnut moins vîte que mon cœur.
Il me voit, il m'évite : aussi-tôt je l'appelle
Il se trouble, elle parle & soudain l'infidele,
Vient insulter à ma douleur.
Mes pleurs coulent en abondance ;
Ignorant ce que je faisois,
Les bras tendus, tremblante, à ses pieds je m'élance.
Hélas ! il me repousse avec indifférence,
S'éloigne en ricannant. Fiere de son succès,
Mon indigne rivale avec impertinence
Augmentait mes chagrins cuisants,
Et Durval, d'un œil sec, je frémis quand j'y pense ;
Vit & mes pleurs, & mes tourments.

LA FLEUR.

Vous savez quels remords déchirent son ame !
Lorsque le lendemain il vola pour vous voir,
Qu'il vit votre courroux, Madame
Rappellez-vous son désespoir.

LUCILE.

L'ingrat ! Dieu, qu'il avait de charmes !
Ah ! si je m'en souviens, comme il sut m'émouvoir !
A ses pleurs je mêle mes larmes,
Je le pardonne : eh bien ! il m'outrage le soir,
Ce soir même, Mélitte...

Digitized by Google

LA FLEUR.

Oh! c'eſt un tour du diable,
Un tour qu'on ne peut concevoir.
Mon maître vous paraît coupable,
Il l'eſt bien dans un ſens; mais de l'autre, excuſable,
Ah! ſi vous ſaviez tout!

LUCILE.

Eh! que puis-je ſavoir?
Durval eſt fourbe autant que noir;
Qui peut juſtifier ſa conduite odieuſe?

LA FLEUR.

La vérité miſe en ſon jour:
Voulant fuir une femme affreuſe,
Le cœur pour vous rempli d'amour,
Durval m'envoya chez Mélitte
Qui l'attendait pour faire un ſoupé clandeſtin
Avec les généraux du peuple libertin,
Et certaines femmes d'élite.
J'arrive: Ah! dit-on, c'eſt la Fleur,
Oui, répondis-je, avec humeur.
Ton maître, on eſt las de l'attendre,
Vient-il?... Non... Que viens-je d'entendre,
Dit Mélitte, avec ſon fauſſet,
Mon ami, que viens-tu m'apprendre?...
Qu'il rompt avec vous tout-à-fait,
Vous le verrez par ce billet,
Je ſors, j'ai rempli mon meſſage.
Mélitte avec fureur s'oppoſe à mon paſſage,
Et prélude par un ſoufflet
Que je reçois ſur le viſage,
D'une rupture ſi ſauvage...
Maraud, quel eſt donc le ſujet?...
Je réponds en gagnant la porte,
Son amour, pour un autre objet,
Vos travers, la raiſon, la haine qu'il vous porte;
Au logis je viens triomphant;
Et dans l'excès de ſon raviſſement
Monſieur, m'embraſſe & me rembraſſe.
Nous nous congratulions du doux événement
Qui pour jamais le débarraſſe,
D'un amour aſſez peu décent,
Lorſque je vois entrer Mélitte,
Et ſes convives à ſa ſuite.
Mon maître veut ſortir, on barre le chemin,
On le perſifle, on raille, il ſe fâche, il s'irrite;
J'en fais de même; mais en vain,
L'une vient me ſerrer la main,
Une autre en riant me regarde,
Cloé me montre du dédain,
Zélis me donne une nazarde.

Pendant tout ce grabuge on a mis le couvert,
Un repas excellent eſt ſervi ſur la table.
Je vois ſur le buffet un ſuperbe deſſert.
D'un champagne mouſſeux qu'on ſable
Les flots de toutes parts coulent en pétillant.
Au milieu du troupeau bruyant,
Qui s'échauffe, qui chante & crie,
Mon maître & moi d'un air benin,
Buvions *par interim*, quelques verres de vin,
Pour acheter la paix & calmer leur furie.
Crainte de quelque éclat, Monſieur fut obligé,
De prendre avec Mélitte un certain air d'aiſance,
De déchirer par complaiſance,
L'écrit qui lui donnait congé.
La joie alors redouble, on ſe leve, on s'embraſſe,
Afin de mieux ſceller le raccomodement,
Il n'eſt meuble en l'appartement
Qu'on ne renverſe ou qu'on ne caſſe.
Au milieu du tracas, je ne ſais trop comment
Mélitte ſe ſaiſit de ce portrait charmant,
Que mon maître aime à la folie,
Les lettres ſont priſes encor,
Sans que, Monſieur l'eût vu, j'en jure ſur ma vie,
Poſſédant un pareil tréſor....
Mais vous ſavez toute l'hiſtoire,
Cette femme ſuperbe & jalouſe à l'excès,
Crut faire beaucoup pour ſa gloire,
En paraiſſant par-tout remporter la victoire
Sur vous qui l'éclipſez par vos brillants attraits.

LISETTE.

Penſes-tu qu'on aille te croire ?
Ton conte eſt fort bien arrangé,
Pour te répondre en abrégé,
Je le crois faux d'un bout à l'autre ;
Mais d'ailleurs, ton Durval eſt ou perfide ou ſot ;
Et des deux quelque ſoit ſon lot,
Pareil amant, la Fleur, ne peut être le nôtre,
Vas lui dire cela, c'eſt notre dernier mot.

LA FLEUR.

Vas, Damon t'a payé, ton diſcours me l'annonce.

LISETTE.

Je ne m'en cache point, j'ai parlé pour Damon ;
Mais c'eſt ſans intérêt, j'ai pour moi la raiſon.

LA FLEUR.

Et j'ai pour moi l'amour ; que Madame prononce.

LISETTE.

En termes clairs & nets écoute ſa réponſe :
Que ton maître jamais ne ſe montre à nos yeux,
Nous ne voyons en lui qu'un mortel odieux,
Indigne d'obtenir ſa grace.

Digitized by Google

LA FLEUR.

Mais ce n'eſt pas de toi que l'on eſt amoureux,
Et tu réponds pour toutes deux!
Durval... que voulez-vous qu'il faſſe,
Madame, répondez.

LISETTE.

Tout ce qu'il lui plaira;
Excepté cependant de reparaître encore.
On le mépriſe enfin tout autant qu'on l'abhorre.
C'eſt un ingrat, un traître, un monſtre.

LA FLEUR, *l'interrompant.*

Et cétera.

Laiſſe-là ſon portrait. Approuvez-vous Liſette,
Madame, eſt-il bien vrai que dans ce triſte jour
Avec Monſieur Durval vous rompez ſans retour!

LUCILE, *d'un ton pénétré.*

(*à part.*)
Hélas! (*haut.*) Oui.

LA FLEUR, *contrefaiſant Lucile, le premier vers à part.*

Oui. la paix eſt faite.
(*haut.*)
Afin d'obtenir ſon pardon
Il ne peut donc revenir?

LUCILE, *du même ton & en ſoupirant.*

Non.

LA FLEUR, *ſoupirant comme elle.*

Non. Sa préſence eſt néceſſaire.
(*haut.*)
Et pour finir avec Damon,
Ce ſoir, vous mandez le Notaire?

LISETTE.

Dans une heure au plus tard.

LA FLEUR, *à part.*

L'impudente guenon.
(*haut & feignant de pleurer.*)
Je vais donc à mon pauvre maître,
Annoncer ſon funeſte ſort!
Ah! je vais lui donner la mort.
(*à part.*)
Je m'en vais l'avertir qu'il eſt tems de paraître.
(*haut.*)
Adieu, Madame.
(*en ſortant il rit, mais de maniere à n'être pas vu de Lucile.*)

Digitized by Google

SCENE IV.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

O Ciel! il sort.
Et si Durval n'est point coupable,
Si son retour est véritable,
J'agis avec trop de rigueur:
Je sens que mon refus va lui percer le cœur.

LISETTE.

Madame, vous êtes trop bonne,
Le valet est un imposteur,
Le maître un homme affreux, sans ame, sans honneur
De ces gens dont rien ne m'étonne.

LUCILE.

Je l'eus conduit au bien avec facilité,
Toujours sans nul effort il fit ma volonté.

LISETTE.

Vraiment je le crois bien: contredit-il personne?
Pour Mélitte il en fit autant.

LUCILE.

Dis-moi? que t'a-il fait? pourquoi le haïr tant?

LISETTE.

Moi! de bon cœur je lui pardonne.
Votre intérêt tout seul m'anime en ce moment.
Durval est fait pour plaire en qualité d'amant,
Et j'aime à lui rendre justice.
Toujours prêt à rendre service,
Il est doux, poli, complaisant;
Jamais à rien il ne s'oppose.
Pour un mari c'est autre chose
Il faut un caractere, & fût-il un brutal,
Mon mari me plairait plutôt qu'un personnage,
Qui, toujours indolent pour le bien & le mal,
Vous montre le même visage;
Qu'il faut veiller à chaque instant,
De crainte qu'on ne vous l'enleve,
Qui le matin est innocent
Et devient coupable souvent,
Avant que le jour ne s'acheve,
Sans savoir pourquoi ni comment.

LUCILE.

Tu peux avoir raison, mais Lisette, je l'aime.
Commande-t-on à son penchant?
Qu'il reste toujours mon amant,

Digitized by Google

Et ma félicité ſera toujours la même.

LISETTE.

Avez-vous oublié que vous avez promis,
Au vertueux Damon, de couronner ſa flamme,
Qu'il revient tout exprès.

LUCILE.

Juſte ciel! je frémis.
De Damon je ſerais la femme!
J'apporterais à mon époux
Un cœur qu'un autre objet enflamme?
Quand je lui donnerais le titre le plus doux,
Je le déteſterais dans le fond de mon ame!
Je ne puis aimer que Durval...
Et j'épouſerais ſon rival!
Ne crois point que je m'aviliſſe
Juſques à trahir dans un jour,
Damon & l'honneur & l'amour,
En formant de tels nœuds qui feraient mon ſupplice.

LISETTE.

Mais quel eſt ce nouveau caprice!
Hier vous écrivez à Damon,
C'eſt vous qui le preſſez d'arriver au plus vîte,
Il vôle à vos genoux plein de ſa paſſion;
Vous approuvez ſes feux: aujourd'hui ſans raiſon,
Vous allez changer de conduite!

LUCILE.

Quand on aime, raiſonne-t-on?
Le chagrin, le dépit de me voir outragée,
Egarerent mon cœur, je me croyais changée,
Je ſens que j'aime avec fureur.
Je connais mon inconſéquence,
Laiſſe-moi, tes conſeils que dicte la prudence,
Aigriraient encor ma douleur.

SCENE V.

LISETTE, *ſeule.*

Fort bien! & c'eſt ſur moi que va tomber l'orage.
Damon quoique amoureux, eſt bruſque aſſez ſouvent,
Et muni de mon agrément,
Il compte ſans délai finir ſon mariage.
S'il apprend un tel changement,
Comme il va faire un beau tapage,
Si cet homme était patient,
Son rival au premier moment,
Saurait par ſon extravagance,
En faire cent fois plus que nous par la prudence:

Un

Digitized by Google

Un dépit ſurviendrait, prenant la balle au bon ;
Vîte, je marierais ma veuve avec Damon.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, *ſeule.*

SI ce Damon venait, l'inſtant eſt favorable :
Ma maîtreſſe à préſent paraît plus raiſonnable,
Son humeur eſt paſſée ; elle ſent que Durval,
Par ſon caractere inégal,
Un jour la rendrait malheureuſe.
Elle connaît de ſon rival,
Les belles qualités, & l'ame généreuſe.
L'amour combat encor dans ſon cœur éperdu ;
Si Damon tarde il eſt perdu...
Le voici juſtement, nous avons la victoire !

SCENE II.

DAMON, LISETTE.

LISETTE.

AH ! je vous attendais bien impatiemment.

DAMON.

Je ſerais accouru plutôt, tu peux m'en croire,
Si l'on n'eût mis obſtacle à mon empreſſement.
Que d'embarras, ô ciel ! & pour la moindre choſe !
A chaque pas des importants,
Des petits êtres ſuffiſants
Dont la foule à vos vœux s'oppoſe.
Il m'a fallu pendant long-tems
Chez un troiſieme Secrétaire,
Faire antichambre avec des gens,
Curieux, ſots, impertinents ;
Mais cependant j'ai mon affaire.
Plus de délais, & dès ce jour,
L'hymen va reſſerer les doux nœuds de l'amour.
Dis-moi, que fait Lucile ? eſt-elle bien contente ?
Que je voudrais pouvoir trouver dans mon amante,

Digitized by Google

Des feux pareils à ceux dont je suis enflammé,
Lisette, si j'étais aimé !
Ce bonheur passe mon attente.
Je sais que le dépit la conduit dans mes bras,
Qu'un rival plus heureux a regné sur son ame :
Si possesseur de ses appas,
Grands Dieux ! je la voyais insensible à ma flâme,
Et regretter encor un infidéle amant,
Ah ! que je gémirais sur le fatal moment,
Qui nous aurait liés d'une chaîne éternelle.
Non, je n'exige point que Lucile en ce jour,
Ait pour moi les transports d'une ardeur mutuelle.
Si, lorsqu'on est aimé, on devait du retour ;
Aux plus vifs sentiments j'aurais droit de prétendre ;
Puisqu'enfin je ne puis demander de l'amour,
Je voudrais obtenir une amitié bien tendre.

LISETTE.

Lucile est votre amie, il n'eut tenu qu'à vous,
D'en obtenir bientôt un sentiment plus doux.

DAMON.

Eh ! dis-moi, que falloit-il faire ?

LISETTE.

Refondre un peu ce caractere.
Etre moins emporté, moins vif, plus patient.
Vous ne pardonnez rien, vous êtes exigeant,
Et quelquefois un peu sévére.
Lucile aime l'ajustement,
Elle cherche ce qui peut plaire :
Vous la blamez ouvertement.
Quoi, dites-vous, d'un ton austére,
Lorsque faute d'un peu d'argent,
Plus d'un infortuné languit dans la misére,
Vous prodiguez votre or aussi frivolement ?
Quittez, quittez cet ornement,
Aidez un malheureux, chaque homme est votre frere.

DAMON.

J'aime Lucile avec ardeur,
Un coup d'œil asservit mon ame ;
Mais j'aurais su bientôt triompher de ma flâme,
Si par les qualités du cœur,
Par ses vertus, par sa candeur,
Elle n'embellissait encore
Ces attraits si touchants, ces graces qu'on adore.
L'amour que pour elle je sens,
Est aussi pur qu'il est durable,
Et quels que soient mes sentiments,
Je ne serai jamais capable
De flatter ses travers aux dépens du bon sens.
Je veux que Lucile estimable,
Connaissant la vertu, la pratique en tout tems,

Digitized by Google

Que par la bienfaiſance elle ſe rende aimable ;
L'âge ternit les agréments :
Celle qui met en eux le bonheur de ſa vie,
En voit bientôt la fin flêtrie,
Par mille chagrins dévorants.
Aux loix de la vertu, lorſque l'on eſt fidelle,
On ne craint point alors les outrages des ans ;
Tous les jours ſont ſereins par elle,
L'on ceuille en ſon hiver les roſes du printems.

LISETTE.

Je ne crois point qu'il ſoit poſſible,
D'être jamais auſſi ſenſible,
Que c'eſt Lucile, au ſort de tous les malheureux.
Son cœur eſt noble & généreux.

DAMON.

Et s'il n'était pas tel, l'aurais-je donc aimée ?
Du zéle le plus pur, ſon ame eſt enflammée ;
Mais je ne voudrais point ces tranſports exceſſifs,
Pour tant de plaiſirs fugitifs,
Qui laiſſent toujours le cœur vuide.
Je gémis, quand je vois quelque nouvel atour,
Très-ſérieuſement l'occuper tout un jour.

LISETTE.

Elle eſt femme, & l'inſtinct la guide.

DAMON.

Une coquette, paſſe, elle ne penſe pas :
Que de ſa frivole exiſtence,
Elle occupe les jours, qui ſont ſans conſéquence ;
A broder des ponpons, choiſir des taffetas,
Prononcer ſur une voiture,
Imaginer une coiffure,
Je le vois, & je n'en dis rien ;
Mais qu'une femme aimable, enfin une Lucile,
Dont l'eſprit & le cœur ſont formés par le bien,
Aille... oh! cela ſuffit pour m'échauffer la bile.

LISETTE.

Mais cela ternit-il la moindre qualité ?
En eſt-elle moins adorable ?
Et s'il faut à l'humanité
Payer quelque tribut, Monſieur, en vérité,
Le goût de la parure eſt le plus pardonnable.

DAMON.

Où donc eſt la néceſſité
De payer ce tribut, lorſque l'on pourrait-être
Auſſi parfaite au moins, qu'on cherche à le paraître ?

LISETTE.

Chacun a ſon défaut... l'un la vivacité ...
Et notre ſexe a la foibleſſe.
Vous pourriez avec plus d'adreſſe,
En ménageant un peu ſa ſenſibilité,

Digitized by Google

Faire entendre raiſon à ma jeune maîtreſſe ;
Pourquoi toujours de front hurter ſa volonté,
Mortifier ſa vanité ?
Ce qui vous choque & qui vous bleſſe
Eſt produit ſeulement par ſa légéreté.
Gagnez d'abord ſa confiance,
Et vous viendrez un jour à bout...

DAMON, *l'interrompant avec impatience.*

J'entends ! j'irai montrer de la condeſcendance
Pour ce qui peut flatter ſon goût ?
Miſérable détour dont je ſuis incapable.
Quoi, lorſque dans le fond du cœur,
Sa conduite, ou ſon ton me paraîtrait blâmable,
J'irais d'un air adulateur,
Dire que tout eſt admirable ?
Je ne ſais pas tromper, je n'ai point le talent
De mentir, de me contrefaire ;
Non, Liſette, on ne peut l'aimer plus tendrement ;
Mais s'il faut mentir pour lui plaire,
Je ne puis être ſon amant...
Si d'un menſonge volontaire,
Sa main, ſon cœur étaient le prix,
Quand je dévoilerais enfin mon caractere,
Quels reproches amers elle aurait à me faire ?
Sa haine alors & ſon mépris,
De mon indignité deviendraient le ſalaire.
Je n'enveloppe point des ombres du myſtere,
Ce que je fais, ce que je dis,
Je me montre tel que je ſuis,
Je loue avec franchiſe & ne ſais point me taire,
Lorſqu'un défaut me choque & doit être repris.
La voici ! qu'elle eſt bien ! Non, rien dans la nature
N'égale ſes attraits, que ma brûlante ardeur.

LISETTE.

Allons, paſſez lui ſa parure,
L'art en elle eſt ſi ſéducteur.
Malgré les médiſans, l'art ſied à la figure.

SCENE III.

LUCILE, DAMON, LISETTE.

DAMON.

QUe ce moment eſt enchanteur,
Lucile, qu'il eſt beau pour l'amant qui vous aime,
Si lorſque ſa joie eſt extrême,
Votre cœur en ſecret partage ſon bonheur.

Digitized by Google

LUCILE, *à part.*

Ah! que je ſouffre en ſa préſence.

DAMON.

Vous accordez à ma conſtance,
Un bien qu'elle avait mérité ;
Mais qui paſſait mon eſpérance.
Oui, oui, votre félicité,
Sera l'unique but où je tendrai ſans ceſſe.
Laiſſez ce ſoin à ma tendreſſe.
Qu'avez-vous ? vous avez pleuré,
J'apperçois dans vos yeux de marques de triſteſſe.

LUCILE.

Damon, pardonnez-moi, ce reſte de faibleſſe,
J'en rougis devant vous ; mais ce cœur eſt ſerré.

DAMON.

Cet hymen qui pour moi paraît rempli de charmes,
Pourrait-il, juſte ciel ! faire couler vos larmes ?

LUCILE.

Non, Damon, ſi mon cœur à former ce lien,
Se ſentait de la répugnance,
J'ai pour vous trop d'eſtime, & vous penſez trop bien
Pour que j'euſſe héſité dans cette circonſtance,
A vous ouvrir mon ame en toute confiance.
Je ne vous cache point le trouble de mon cœur,
Vous ſavez mes ſecrets auſſi bien que moi-même,
Je gémis devant vous de ma fatale erreur ;
Durval eſt un ingrat, & cependant je l'aime,
Je connaîs tous ſes torts, je connaîs vos vertus,
Vous méritez la préférence :
La raiſon ſur l'amour emporte la balance,
C'en eſt fait, à préſent je ne le verrai plus.
Vous me rendrez heureuſe ; oui, Damon, j'en ſuis ſûre
Le tems, le tems enfin guérira ma bleſſure :
Oui, j'oublierai Durval, je le déteſterai,
Je ſens que je vous aimerai,
Ma raiſon, vos vertus, mon cœur, tout me l'aſſure.

DAMON.

Belle Lucile, eh bien ! j'en accepte l'augure.

LUCILE.

Votre cœur généreux n'aurait point exigé,
Que le mien fût ſitôt changé.
Vous le mépriſeriez s'il en était capable.
Il s'engage avec peine, il eſt tendre & conſtant,
Et lui faire oublier le tourment qui l'accable,
N'eſt pas l'ouvrage d'un inſtant.

DAMON.

Ah! que vous me plaiſez avec ce caractere.
Puiſque votre ame eſt vraie, un jour vous m'aimerez.
Lucile, un jour vous connaîtrez,
Le bonheur de regner ſur un homme ſincere.

Digitized by Google

Dans le monde il n'était que vous,
Dont je vouluſſe être l'époux.
Je vois entre nous deux un rapport que j'admire.
Vous m'euſſiez pu tromper par un aveu flateur,
L'amour propre aiſément croit tout ce qu'il deſire;
Mais vous ne m'euſſiez point dévoilé votre cœur,
Et vous euſſiez été contrainte,
Ou de recourir à la feinte,
Ou de me détromper en faiſant mon malheur.
Je ſais en cet inſtant à quoi je dois prétendre,
Je ſais quels ſont vos ſentiments,
Il ſuffit; mais je ſais ce que je puis attendre,
De mes ſoins empreſſés, de mes feux, & du tems.

LUCILE, *à part.*

Je n'en puis plus, mon cœur ſe briſe.
(*haut.*)
Mon amitié vous eſt acquiſe.
Si je pouvais dompter ce ſentiment fougueux,
Qui nous gouverne & nous maîtriſe,
Ah! vous ſeriez bientôt au comble de vos vœux.

DAMON.

On n'aime pas long-tems un objet qu'on mépriſe.
Plus votre amour eſt vif & moins il durera,
L'éloignement vous guérira.

LUCILE.

L'éloignement!

DAMON.

Demain nous partons pour ma terre.
Nous quittons pour jamais un ſéjour odieux,
Où la vertu bientôt s'altére,
Où le vice honoré par tout frappe les yeux.
Une ame noble & vraie y paraît étrangere.

LUCILE, *avec vivacité.*

Quoi! nous quittons Paris pour n'y plus revenir?

DAMON.

Et qui peut vous y retenir?
Qu'y regretterez vous?

LUCILE, *baiſſant les yeux & héſitant.*

Mais... mes amis.

DAMON.

Chimere!
Vos amis? dans ce monde où vous avez vécu,
En a-t-on jamais un ſincére?
Je fus duppe autrefois; mais ils m'ont convaincu,
Qu'un ami, ce bienfait ſi rare,
Eſt un nom dont chacun ſe pare,
Un titre ſans effet, qu'on donne à tous venans.
On vante ici la tolérance,
L'honnêteté, la bienfaiſance;
Mais ils ſont tous intolérans,

Digitized by Google

Et rarement honnêtes-gens.

LUCILE.

Je connais des cœurs droits, des femmes...

DAMON.

A votre âge
Ayant le brillant avantage,
De joindre la fortune aux graces, aux talents;
Vous auriez une amie? une vraie & fidelle!

LUCILE, *un peu piquée.*

Sans doute, Monsieur.

DAMON.

Qu'elle est-elle?

LUCILE.

Clorinde, & de ses sentiments,
Je pourrais vous donner d'authentiques garants.

DAMON, *fouriant.*

Vous la croyez sincere?

LUCILE.

Oh! oui.

DAMON, *lui donnant une lettre.*

Lisez, Madame.

LUCILE, *après avoir lu quelques lignes bas, continue haut.*

» Que vous êtes extravagant,
» D'aimer cette petite femme.
» Lucile est sans esprit, c'est un beau corps sans ame.
L'ingrate!

DAMON, *persifflant.*

Vous voyez, c'est un billet galant,
Un billet que m'écrit Clorinde... votre amie!
A moi, qu'elle aime!

LUCILE, *honteuse & avec émotion.*

A qui faut-il donc qu'on se fie!

DAMON, *avec noblesse.*

S'il ne s'agissait point d'éclairer votre cœur
Sensible, confiant & sans expérience,
Je n'aurais point commis pareille inconséquence;
Vous n'eussiez jamais vu cet écrit... peu flatteur.

LUCILE.

Oh! je veux, lui montrant l'excès de sa noirceur,
L'accabler, lui prouver...

DAMON, *l'interrompant.*

Oubliez cette offense,
Par un juste mépris punissez-en l'auteur.

LUCILE.

Oh! Non, je veux une vengeance.

DAMON.

Une vengeance! Vous! ce mot me fait horreur.
D'ailleurs tout vous engage à garder le silence,
Vous me compromettriez en faisant un éclat.

Digitized by Google

LUCILE.

D'un procédé si lâche, ô ciel ! est-on capable ?

DAMON.

Allez, ce coup qui vous accable
N'aurait rien qui vous étonnât,
Si vous connaissiez mieux ce monde mépriſable.
Nous ne le verrons plus & nous vivrons pour nous.
Certes, je n'étais point une de ces conquêtes
Dont un cœur pût être jaloux,
Et je n'ai point cet air qui fait tourner les têtes.
Mais vous êtes jolie & je vous adorais,
Vous me ſouffriez, alors malgré mon ton ſauvage
Vous embelliſſiez mon hommage.
Je ſuis riche d'ailleurs & ſemble fait exprès,
Pour jouer d'un mari l'excellent perſonnage.

LUCILE.

Oui, je veux renoncer à tous ces faux amis ;
Mais on peut ſans quitter Paris,
Trouver à ſe lier avec des gens aimables ;

DAMON.

Et dites encor, eſtimables.
Mais l'air qu'on reſpire en ces lieux,
Lucile, eſt bien contagieux.
La foule des plaiſirs vous entourre ſans ceſſe.
On s'eſt accoûtumée au tumulte, au fracas,
Ce monde plaît, il intéreſſe,
Et tant qu'on peut le voir, on ne le quitte pas.
Il faut redouter ſa faibleſſe,
Il faut fuir.

LUCILE, *l'interrompant avec humeur.*

Dans des bois, quel bonheur eſpérer,
Dans ces triſtes châteaux où l'on court s'enterrer ?

DAMON.

C'eſt, en vous conduiſant dans mon paiſible azile,
Que je veux vous montrer, ô ma chere Lucile,
Une image du vrai bonheur.
Vous n'y trouverez point le faſte, la grandeur,
Et cet éclat bruyant qui ſéduit à votre âge.
Vous y verrez de bonnes gens,
Qui connaiſſent l'amour au ſein de leur ménage,
Bons amis, bons voiſins & convives charmants.
Vous y verrez mes Payſans,
Vous y verrez leurs jeux, vous entendrez leurs chants.
Leur joye émeut, attache, enchante.
Périſſe l'ame indifférente,
Qui ſans émotion voit ces objets touchans.
Je crois déja vous voir au milieu d'une fête,
Parmi tous nos vaſſaux autour de vous joyeux,
Tantôt comblant d'éloge, un laboureur honnête,
Tantôt dottant Juſtine, ou couronnant Colette,

Tantôt

Tantôt séchant les pleurs de quelques malheureux.
Non, jamais ces instants ne viendront assez vîte,
Et c'est pour les hâter qu'il faut que je vous quitte.

SCENE IV.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

MAdame, quel tableau ! c'est celui du bonheur ;
Parlez-moi franchement, touche-t-il votre cœur.

LUCILE.

Hélas !

LISETTE.

Vous soupirez.

LUCILE.

Lisette je l'estime.

Mais...

LISETTE.

Vous ne l'aimez point.

LUCILE.

Ah ! peut-être qu'un jour...
Mais rarement l'estime a conduit à l'amour.
Hélas ! tu sais d'ailleurs quel sentiment m'anime ?

LISETTE.

Vous y pensez encor ? quelle faiblesse à vous !

LUCILE.

Eh ! nos secrets penchants dépendent ils de nous ?
Je voudrais oublier un ingrat que j'adore.
En écoutant Damon il m'occupait encore,
Je ne le verrai plus ! ce mot perce mon cœur.
Je ne dois plus le voir il faut que je l'évite.
Eh bien ! je le fuirai, j'en mourrai de douleur.
Hâtons le moment de ma fuite.
Peut-être que demain... je ne sais... je frémis...
Quand Damon me parlait d'abandonner Paris,
J'opposais de la résistance,
Je l'accusais tout bas d'être sans complaisance,
D'être injuste & cruel, de vouloir m'asservir...
Ne crois point que Paris me coûtât un soupir,
Eh ! qu'importent les lieux, quand on voit ce qu'on aime !
Un desert & Durval, c'eût été tout pour moi...
Prends pitié de mes maux, je m'abandonne à toi,
Je ne me connais plus moi-même.
Dis-moi bien que Damon va recevoir ma main,
Que Durval fut ingrat, & qu'il m'est infidele,
Que son ame fausse & cruelle,
Se fit un jeu de mon chagrin,

Digitized by Google

Que la raiſon, l'honneur, & la reconnaiſſance ;
Tout me fait une loi de n'aimer que Damon.

SCENE V.

LUCILE, LISETTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monſieur Durval, Madame, entrera-t-il ?

LUCILE.

Lui !

LISETTE.

Non ?

LUCILE.

Pourquoi cherche-t-il ma préſence ?
Ah ! ſi le repentir ?... oui, je voudrais le voir,
Lui reprocher ſes torts, l'accabler de ma haine,
Ou, ſi ſon vain remords à mes pieds le ramene,
Jouir, pour me venger de tout ſon déſeſpoir.

SCENE VI.

DURVAL, LUCILE.

(*Liſette ſort en voyant entrer Durval.*)

LUCILE.

Dieux ! c'eſt lui ! vous oſez ?

DURVAL.

Excuſez mon audace ;
Je ne viens, point ici vous demander ma grace.
Hélas ! j'ai mérité votre éternel courroux,
Je viens, déſeſpéré mourir, à vos genoux.

LUCILE.

Laiſſez-moi.

DURVAL.

Non, Lucile.

LUCILE.

Eh ! bien qu'eſpérez-vous ?

DURVAL.

Faites-moi reſſentir toute votre colere.
Mon deſtin eſt affreux, il fut de vous déplaire.
Vous pourriez pardonner, ah ! que le vôtre eſt doux !
Je ne l'eſpére point ; vous m'avez cru coupable,
Vous m'avez condamné, vous décidez mon ſort.
Rendez-moi, s'il ſe peut encor plus miſérable,

Digitized by Google

Je ne desire que la mort.
Non, non, n'attendez pas que je me justifie ;
Mais, sachez que mon cœur ne vous a point trahie ;
Que je vous adorais, même en vous offensant,
Que malgré moi je fus une faible victime,
Que ma funeste erreur ne dure qu'un moment.
J'ai pu vous outrager ! pour punir un tel crime ;
Il ne peut exister de supplice assez grand.
Redoublez de rigueurs, haïssez-moi, Lucile,
Accablez un ingrat, il bénira vos coups,
Que ses tourments affreux soient augmentés par vous ;
Regardez sans pitié ses remords inutiles.

LUCILE, *avec une émotion qu'elle veut cacher.*

Cessez de m'arrêter, vos soins sont superflus,
Je ne vous entends point, je ne vous aime plus.

DURVAL.

Je ne le vois que trop, vous m'arrachez la vie !
O Ciel ! j'étais aimé... vous êtes attendrie...

LUCILE, *avec douceur.*

Cruel, était-ce moi que vous deviez trahir ?

DURVAL.

Je suis un malheureux qui n'attend point de grace ;
Mais s'il est des forfaits que le remords efface,
Le mien, tout grand qu'il est, peut être pardonné.
Aux chagrins, aux regrets, je suis abandonné.
Je ne vis plus, je meurs, dans ce moment terrible ;
Dans ce moment affreux qui me glace d'effroi.
Oui, oui, la mort la plus horrible,
Deviendrait un bienfait pour moi.
Je suis l'objet de votre haine,
Je suis l'objet de vos mépris,
O ciel ! vous supportez ma présence avec peine,
Et cependant, hélas ! infortuné, je vis.

LUCILE.

Non, je ne vous hais point. Ah ! je ne hais personne.
Je vous plains & je vous pardonne.

DURVAL.

O Dieu ! qu'ai-je entendu ? de l'excès du malheur,
Je pourrais donc passer au comble du bonheur !

LUCILE.

Soyez heureux Durval & que je puisse apprendre,
Que vos égarements vous auront corrigé.

DURVAL.

N'en doutez point, je suis changé
Et de mon vrai remords vous pouvez tout attendre ;
Souffrez qu'à vos genoux détestant mon erreur,
Je vous jure un amour aussi constant que tendre.

LUCILE.

Relevez-vous, Durval, je ne dois plus entendre
Des serments qu'autrefois put approuver l'honneur.

Digitized by Google

Ceſſez de me parler d'un amour qui m'offenſe ;
Tout me fait une loi de fuir votre préſence,
Et je me dois à mon époux.
(*à part.*) Hélas ! que viens-je de lui dire !

DURVAL.

Eſt-il poſſible, ô ciel ! mon ame ſe déchire.
Et vous me pardonnez ! qui ? Vous !
Vous, qui percez mon cœur des plus ſenſibles coups.
Un autre dans ce jour va poſſéder Lucile !
Que m'importe à préſent une grace inutile !
Quand l'eſpoir m'eſt ravi, quand enfin je vous perds ;
Que me fait ce pardon, la vie & l'univers ?
Redonnez les effets du tranſport qui m'égare,
Oui, j'irai dans vos bras immoler un barbare.
Il vous plaît, il ſuffit : c'eſt un crime à mes yeux.
Que dis-je infortuné, quand ma funeſte rage,
Auroit privé du jour un mortel odieux,
Vous m'en haïriez davantage,
Je vous ferais horreur... puiſque mon répentir,
Mes pleurs, mon déſeſpoir n'ont pu vous attendrir,
C'eſt à moi de quitter la vie,
Mon forfait fut affreux il faut que je l'expie.
(*Il porte la main à ſon épée, Lucile l'arrête.*)

LUCILE.

Arrêtez, malheureux, cruel que faites-vous !

DURVAL.

Ce que vous ſouhaitez, ce qui peut ſeul éteindre
Votre juſte & fatal courroux.
La mort pour moi n'eſt pas à craindre,
Elle met fin à mes tourments ;
Elle eſt mon ſeul recours & mon cœur la déſire.

LUCILE.

Moi ! vouloir votre mort. Ah ! l'avez-vous pu dire ?
Rendez plus de juſtice à mes vrais ſentiments,
Vous pour l'amitié.

DURVAL.

Votre bouche cruelle,
M'annonce froidement l'arrêt de mon trépas.
Dieu ! je vivrais pour voir mon rival dans vos bras,
Ah ! la mort à ce prix m'épouvantera-t-elle ?
Adieu, Lucile, pour toujours...
Je vais finir mes triſtes jours,
Mon bras ſaura hâter cet inſtant favorable.
Adieu.

LUCILE.

Vous me quittez (*à part.*) Ah ! ſon état m'accable.
Je vois dans vos regards éclater la fureur.

DURVAL.

Le remords le plus vif vous trouve inexorable.

Digitized by Google

(*avec tendreſſe & en s'approchant d'elle.*)

C'eſt vous qui conduiſez le poignard dans mon cœur ;
Adieu, ſouvenez-vous quelquefois d'un coupable,
Qui périrait moins miſérable,
S'il pouvait, en mourant, faire votre bonheur.
Adieu.

LUCILE.

Ne m'offrez point cette odieuſe image ;
Moi ! cauſer votre mort ! vivez, jurez-le moi.

DURVAL.

Mon trépas ſera votre ouvrage.

LUCILE.

Vous rempliſſez mon cœur d'effroi.
Vivez.

DURVAL.

Dites un mot, je chérirai la vie,
Et vous rendrez le calme à cette ame flétrie.
Différez ſeulement cet hymen odieux,
En pardonnant mes torts, laiſſez-moi l'eſpérance ;
De pouvoir quelque jour à force de conſtance
M'offrir ſans rougir à vos yeux.

LUCILE, *faiblement.*

Que me demandez-vous ? Damon a ma promeſſe,
Puis-je la retirer ?

DURVAL.

Non, s'il vous intéreſſe.

(*après une pauſe pendant laquelle Lucile reſte les yeux baiſſés.*)

Puiſqu'il a votre cœur, vous ne le pouvez pas.
Suivez votre penchant en paſſant dans ſes bras ;
Mais ceſſez d'affecter une pitié ſtérile.
Le voile eſt arraché, vous deſirez ma mort,
Je lis dans votre cœur. Eh bien ! Eh bien ! Lucile ;
Je vous ſatisferai, je ſubirai mon ſort.

LUCILE.

Ah ! Durval, pouvez-vous me tenir ce langage ?

DURVAL.

Lucile, ayez pitié d'un amant malheureux,
A mes forfaits, je joins l'outrage.
Sais-je ce que je dis ? ſais-je ce que je veux.
Mais ſi vous terminez ce funeſte hymenée,
Je ne puis ſonger ſans effroi,
A l'honneur de ma deſtinée,
Et tout dans l'univers s'anéantit pour moi,
Mon ſort dépend d'un mot, j'attends votre réponſe.

LUCILE.

Durval, ingrat Durval, ce regard vous l'annonce ;
Mais puis-je me fier à vous ?

DURVAL.

Sur ma ſincérité ce moment vous raſſure.

Digitized by Google

LUCILE.

Eh! ne troublez jamais la félicité pure
Que mon ame reſſent dans ces inſtants ſi doux.
N'abuſez plus un cœur & fidele & ſenſible,
Qui fait de votre amour ſon unique bonheur.
Durval, j'oublierai votre erreur,
Oubliez-la, s'il eſt poſſible.

DURVAL.

Je m'en reſſouviendrai pour en avoir horreur.
Je me rappellerai ſans ceſſe,
Que par vous mes forfaits me furent pardonnés;
Par mes attentions & ma vive tendreſſe,
Je rendrai vos jours fortunés.
Je n'aurai de deſirs que ceux de ma Lucile,
Mes vœux ſeront de voir tous ſes vœux accomplis;
Et tout me deviendra facile,
Si ſon bonheur en eſt le prix.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, *ſeule.*

JE ne puis revenir encor de ma ſurpriſe.
Qu'eſt-ce donc que l'amour? & comme il nous maîtriſe!
Lucile pardonne à Durval,
A Durval qu'en ſecret ſans doute elle mépriſe.
Damon eſt éconduit pour un pareil rival.
Je ne me ſens pas le courage,
De lui remettre ce billet.
Le plaiſir dans ſes yeux brillait,
La joie & le bonheur animaient ſon viſage.
Que va-t-il devenir? Ah! combien je le plains,
Que je plains ma pauvre maîtreſſe,
Elle eut coulé des jours ſereins
Avec cet homme vrai, plein de délicateſſe,
Et Durval fera ſon malheur,
Par ſa folie & ſa faibleſſe,
Je le vois, je le ſens, j'en gémis de douleur.

Digitized by Google

SCENE II.

DAMON, LISETTE.

DAMON.

Ah! qu'il tardoit à mon impatience,
De revenir auprès de l'objet de mes vœux!
Que nous allons tous être heureux!
Le sort ne pourra point tromper mon espérance.
Que vois-je dans tes yeux? aurais-tu du chagrin?

LISETTE, *lui remettant la lettre.*

Tenez, prenez, lisez.

DAMON.

Ciel! quel malheur soudain?
» *Vous êtes trop, généreux, Damon, pour me faire*
» *un crime de ma franchise. Je vous épousais parce*
» *que je croyais pouvoir vous aimer un jour en ou-*
» *bliant Durval. Je le croiais coupable, je le croiais*
» *infidele; il n'était qu'inconséquent. En lui rendant*
» *l'espoir je lui rends mon estime, puissai-je encore*
» *conserver la vôtre & ne pas perdre votre amitié qui*
» *me sera toujours précieuse.*

LUCILE.

Ah! qu'à ce dernier trait j'étois loin de m'attendre!
Hélas! que je suis malheureux!
Fallait-il, abusant un cœur facile & tendre,
Ne m'offrir le bonheur où je pouvais prétendre;
Que pour rendre mon sort mille fois plus affreux!
Que vous avais-je fait trop cruelle Lucile?
Loin de vos appas dangereux,
J'aurais trouvé la paix dans mon paisible azile,
Dans mon cœur abbatu vous réveillez l'espoir;
Je vôle & je deviens le jouet d'un caprice!
Crédule que j'étais, j'aurais dû le prévoir.
Qui, Lisette, je veux la voir,
Je veux lui reprocher toute son injustice.
(*Il veut entrer dans l'appartement de Lucile.*)

LISETTE, *l'arrêtant.*

Durval est avec elle, il lui jure un amour,
Qu'il trahira peut-être avant la fin du jour.
Attendez tout du tems, espérez.

DAMON.

Que j'espére!

LISETTE.

Ah! moderez cette colere.
Lucile, j'en réponds, connoîtra son erreur;
La raison à coup sûr éclairera son ame.

Digitized by Google

DAMON, *après un moment de reflexion.*

Injuste que je suis, j'abandonne mon cœur
Aux violents transports de mon ardente flamme.
Quel tort a donc Lucile, & quels sont ses forfaits
Tout son crime fut d'être aimable,
C'est moi qui suis le seul coupable,
Et c'est moi qui l'accuserais !
Jamais à mon ardeur fut-elle favorable :
Que, n'a-t-elle point fait pour éteindre mes feux ?
Mon aspect la génait & souffrant ma présence,
Elle m'a consolé quand j'étais malheureux.
Aujourd'hui qu'elle a cru pouvoir combler mes vœux,
Ne m'avait-elle pas donné la préférence,
Sur des rivaux puissants par leur bien, leur naissance ?
Elle aime ! ah ! je sens trop ce que c'est que l'amour
Pour vouloir exiger un cruel sacrifice :
Perdre ce que l'on aime est un affreux supplice,
Sur-tout quand on le perd sans espoir de retour.
Jusqu'au dernier soupir j'adorerai Lucile,
Que Durval fasse son bonheur,
Que son remords lui soit utile,
Qu'il ne trahisse plus une si noble ardeur.
Lucile en mourrait de douleur.
Oui, oui, tels sont les vœux que je ferai sans cesse.
Si Lucile est heureuse, un jour je me dirai,
Voilà le sort si désiré
Que lui préparait ma tendresse.
Adieu, je sors, je reviendrai,
Lorsque j'aurais calmé le chagrin qui me presse.
Je veux la voir encore & rassurer son cœur,
Qui doit souffrir de ma douleur.

SCENE III.

LISETTE, *seule.*

Comment ne pas l'aimer ! ah ! si j'étais Lucile !
Quelqu'un, je crois, vient en ces lieux !
C'est le Chevalier de Sirvile.
Que cet homme m'est odieux !
Que veut-il ? qu'attend-il ?

Digitized by Google

SCENE IV.

LISETTE, SIRVILE.

SIRVILE.

BOn jour belle Liſette ;
Je viens de rencontrer Damon,
Le bon-homme, eſt je crois poſſédé du démon :
Il paraît décidé qu'il en perdra la tête.
Lucile l'a congédié.
Son air dolent m'a fait pitié,
D'honneur je ſuis fâché de ſa triſte aventure,
D'autant plus que c'eſt moi qui cauſe la rupture.

LISETTE.

Que dites-vous, Monſieur ?

SIRVILE.

Le malheureux Durval
Gémiſſait, & cédait Lucile à ſon rival :
J'ai rallumé ſon feu déja prêt à s'éteindre.
N'a-t-il pas fallu le contraindre ?
Il tremblait, il n'oſait venir ;
Mais j'ai bientôt ſû l'enhardir.
Je veux le mener loin, c'eſt de quoi je me pique ;
C'eſt d'après mes leçons, que Durval ſe conduit.
A-t-il été bien patétique
Je ne l'avais pas mal inſtruit ?

LISETTE.

Eh quoi ! Monſieur, ſans vous...

SIRVILE.

Damon avait Lucile.
C'était un meurtre en vérité.
Mon plaiſir le plus grand eſt de me rendre utile.
Je n'en tire pas vanité,
Un bienfait avec lui porte ſa récompenſe.

LISETTE.

Là, croyez-vous ſincérement,
Qu'on vous doive, Monſieur, de la reconnoiſſance ?

SIRVILE.

Je m'expliquerais clairement
Si j'oſais te donner toute ma confiance.
De Lucile vraiment je voudrais le bonheur.
Si Liſette voulait être d'intelligence ?

LISETTE, *à part.*

Faiſons-le s'expliquer (*haut.*) moi, Monſieur ? de bon cœur.

Digitized by Google

SIRVILE.

Tu n'aimes pas Durval, d'abord je le devine.
Parle !

LISETTE.

Mais... non, pas autrement.

SIRVILE.

Ma foi tu n'as pas tort, c'eſt un être aſſommant ;
Mais à ſervir Damon je te vois plus encline :
Il vaut mieux que Durval, c'eſt un vieux fous pourtant,
C'eſt un original d'une nouvelle eſpece.
Ni l'un, ni l'autre, ſelon moi,
Ne ſaurait convenir à ta belle maîtreſſe.
Liſette ſois de bonne foi,
Il lui faut un mari jeune, bienfait, aimable,
Qui puiſſe la former & qui ſoit préſentable,
Parle, je m'en rapporte à toi !

LISETTE, *à part.*

Je commence à comprendre, (*haut.*) où trouver le modéle,
Du portrait ſéduiſant que vous me préſentez ?

SIRVILE.

Si j'étais bien ſûr de ton zele ?
Accepte cette bague.

LISETTE, *avec fineſſe.*

Eh ! quoi vous en doutez ?
Là n'en rougiſſez point, n'eſt-ce pas, c'eſt vous-même ?

SIRVILE.

Eh bien ! ſi c'était moi ?

LISETTE.

Je le deſirerais.

SIRVILE.

Sans regret tu me ſervirais !

LISETTE.

Avec tranſport.

SIRVILE.

Crois-tu que ta maîtreſſe m'aime ?

LISETTE.

Vous ne vous êtes point encore déclaré.

SIRVILE.

Si je me déclarais, ſerais je préféré ?

LISETTE.

Peut-être.

SIRVILE.

Oh ! ce peut-être & me touche & m'enchante.

LISETTE.

Le ſuccès a toujours couronné votre attente.

SIRVILE.

Il eſt vrai: j'ai, ma chere, échoué rarement,
Un revers cependant pourrait ternir ma gloire :

Digitized by Google

N'importe je veux bien tenter l'événement.
Il eſt doux quelque fois d'acheter la victoire.

LISETTE.

Si vous cherchez à plaire, expliquez-moi du moins,
Pourquoi vous mettez tous vos ſoins,
A ſervir un rival qui paraît redoutable.

SIRVILE.

Comment, ce trait échappe à ta ſagacité ?

LISETTE.

Mais, oui, Monſieur, en vérité.

SERVILE.

Ce trait de politique eſt pourtant admirable.
Ecoute, tu verras ſi je m'y prends ſi mal.
Après la faſque de Durval,
Lucile au déſeſpoir de ſe voir outragée,
N'eſt-il pas vrai, Liſette, à ſon heureux rival,
Par les nœuds de l'hymen allait être engagée ?

LISETTE.

Oui, Monſieur.

SIRVILE.

Il fallait d'abord parer ce coup,
Ecarter ce Damon, rompre ſon mariage :
Pour pouvoir en venir à bout,
J'ai fait agir Durval ; car c'eſt un perſonnage,
Dont je puis diſpoſer en tout.

LISETTE.

Mais en obtiendrez-vous pour cela la victoire ?

SIRVILE.

Oui, mon enfant, j'oſe le croire.
Damon eſt dangereux & l'on pourrait l'aimer.
Cet homme a le talent de ſe faire eſtimer,
Et Lucile en eſt pour l'eſtime.
Le Damon eſt outré d'un ſi piquant refus :
Il eſt ſur à préſent qu'il ne reviendra plus.
Ecarter ceux qu'on craint fut toujours ma maxime.
Quant à ce cher Durval ; j'en fais ce que je veux,
Comme c'eſt par mes ſoins qu'il ſe montre amoureux,
L'amour quand je voudrai ſortira de ſon âme.

LISETTE.

Et comptez-vous ainſi pouvoir régir Madame ?

SIRVILE.

Il ne faut pour cela que la tirer d'erreur.
Elle eſtime Durval, elle le croit ſincere,
Par ſon eſprit il a ſû plaire,
Et par certain air de candeur.
Si je lui fais connoître à fond ſon caractere,
Et ſi je lui fais voir qu'il n'eſt qu'un impoſteur,
Cela ſuffira-t-il pour éclairer ſon cœur ?

LISETTE.

Oh ! ce ſerait un coup de maître ;

Digitized by Google

Mais êtes-vous bien sûr de pouvoir réussir ?

SIRVILE.

Oui, je lui montrerai que Durval est un traître.

LISETTE.

Le serait-il, Monsieur ?

SIRVILE.

Il va le devenir,
Je n'ai qu'à dire un mot : j'en donnerai la preuve.
Mais après un service & si rare & si grand,
Lisette pense-tu que notre aimable veuve,
Envers moi sût montrer un cœur reconnoissant ?

LISETTE.

Le doute seul pour vous deviendrait une offense,
Et son cœur libre alors...

SIRVILE.

Je t'entends, céderait.
On peut le présumer d'avance ;
Mais sans fatuité, je suis, je crois, son fait.
Ma figure, mon ton, quelque esprit, ma naissance ;
Un nom qu'on peut citer & quelque consistance...

LISETTE.

Mille autres qualités, dont vous ne parlez pas,
Sur vos nombreux rivaux vous donnent l'avantage.

SIRVILE.

Oui, je réussirai puisque j'ai ton suffrage,
Il m'était nécessaire & j'en fais un grand cas.

LISETTE.

Si Durval s'apperçoit !...

SIRVILE.

Oh ! j'en fais mon affaire,
C'est un homme sans caractere,
Que je mene comme un enfant,
Incapable d'avoir un instant de colere
Si ce n'est point mon sentiment.

LISETTE.

Le voici.

SIRVILE.

Laisse-nous.

LISETTE, *à part en sortant.*

Graces au fat, j'espére.

SCENE V.

DURVAL, SIRVILE.

DURVAL.

Partage mon transport & mon ravissement ;
Je te dois mon bonheur, il faut que je t'embrasse.

Digitized by Google

SIRVILE.

Lucile a donc ſcellé le raccommodement ?

DURVAL.

Je viens d'en obtenir ma grace,
Tu me vois dans l'enchantement...

SIRVILE.

Elle a le cœur fort bon cette pauvre petite.
Il le faut avouer, c'eſt une aimable enfant.
Mais conviens que je ſuis un Mentor excellent.
Tu me laiſſeras donc gouverner ta conduite ?

DURVAL.

Oh ! diſpoſe de moi.

SIRVILE.

Parle moi franchement,
Dis, comment va le cœur ?

DURVAL.

Je l'aime éprudement.

SIRVILE.

Tant pis, mon cher.

DURVAL.

D'où vient ?

SIRVILE.

Elle ſera ta femme ;
Tu ne peux, ni ne dois l'aimer,
Contente-toi de l'eſtimer.

DURVAL.

Mon cœur eſt embraſé de la plus vive flamme.

SIRVILE.

Ce diſcours à Lucile eſt fort bon à tenir.
Les grands mots au beau ſexe ont toujours fait plaiſir ;
J'en uſe quelques fois & quelques fois les larmes,
M'ont ſervi merveilleuſement.

DURVAL.

Par ſon cœur, ſon eſprit, ſa douceur & ſes charmes
Lucile peut fixer...

SIRVILE, *l'interrompant avec le ton du perſifflage.*

Indubitablement.
Tu fais fort bien, mon cher, quelque jour dans l'hiſtoire
En caracteres d'or on écrira ton nom,
A côté de celui du tendre Céladon,
Berger, de piteuſe mémoire.
Ceſſons de plaiſanter, & parlons ſenſément.
Pour Lucile, elle t'aime ?

DURVAL.

On ne peut d'avantage,
Cent fois ſa belle bouche en a fait le ſerment
Et l'amour le plus tendre animait ſon langage.

SIRVILE.

Ah ! tant mieux, c'eſt ſon rolle : elle doit t'adorer.

Digitized by Google

DURVAL.

Eh quoi? le mien ferait de la déſeſpérer?

SIRVILE.

Oh! pour vouloir cela j'ai l'ame trop humaine.
La petite, entre nous, vaut qu'on prenne la peine
De ménager du moins ſa ſenſibilité.
Non, je n'exige point que tu ſois un barbare;
Mais je veux t'arracher au ſort que te prépare
Ta trop grande facilité.
Sois près d'elle extrême, emporté,
Jure lui mille fois que tout ton cœur l'adore;
Si ce n'eſt point aſſez, cent fois redis-le encore.
Je connais ta Lucile elle voudra vraiment,
Trouver dans ſon époux le plus parfait amant:
Eh bien! il faudra feindre & contenter ſon ame.

DURVAL.

Quoi feindre de l'aimer!

SIRVILE.

Près d'elle ſeulement.
Tu ne peux, Durval, décemment
Paraître dans le monde être épris de ta femme.

DURVAL.

Si je l'aime!

SIRVILE.

Ton cœur ne peut aimer long-tems;
Tes feux ſeraient éteints par l'hymen & le tems;
Lucile le verrait, cette tendre Lucile,
Serait abandonnée aux chagrins les plus grands.
Eh! feins pour ſon bonheur; rien ne t'eſt plus facile;
Alors tu paraîtras toujours tendre & conſtant.
Mais d'ailleurs je te ſois un autre engagement.

DURVAL.

Je n'aime que Lucile.

SIRVILE.

Erreur, je t'en aſſure.
Je te connais à fond; & Mélitte, dis-moi,
Ne te tient donc plus ſa loi?

DURVAL.

C'en eſt fait à préſent, j'ai promis la rupture.

SIRVILE.

J'en ſuis charmé: mes ſoins ne ſont pas ſuperflus:
Tu te formes. Allons.

DURVAL.

Non, je ne l'aime plus.

SIRVILE.

Tiens ces propos à ta Lucile.
C'eſt fort bienfait alors, tu le dois, je le veux;
Mais vouloir me tromper! ce ſerait inutile.
Pour Mélitte, tu viens d'éteindre tous les feux?
Hier au ſoir tu l'aimais, l'adorais à la rage.

Digitized by Google

DURVAL.

Un regard de Lucile a ſû changer mon cœur.

SIRVILE.

Mais ſi tu vois Mélitte auras-tu le courage,
De réſiſter à ſa douleur ?

DURVAL.

Comment à ſa douleur !

SIRVILE.

Elle meurt, elle expire,
Et je tremblais de te le dire.

DURVAL.

Son ſort me touche.

SIRVILE.

Eh bien ! tu la verras mourir,
Lorſque tu peux d'un mot la ranimer encore ?
Mais ſais-tu bien qu'elle t'adore ?
Et ſon état doit t'attendrir.
Tu lui dois des égards, même de la tendreſſe.
Elle t'a tout ſacrifié,
Fortune, dignités, rivaux de toute eſpece ;
Et déja tu pourrais avoir tout oublié ?

DURVAL.

Faut-il abandonner une femme charmante,
Qui vient de m'accorder un pardon généreux ?

SIRVILE.

Tu ne m'entends donc point ?

DURVAL.

Mais qu'eſt-ce que tu veux ?

SIRVILE.

Guider ta jeuneſſe imprudente.
Ces femmes t'aiment toutes deux,
Eh ! feins de répondre à leurs vœux.
L'une ſera ta femme & l'autre ton amante.
Mélitte eſt belle & jeune & peut te faire honneur ;
Lucile t'enrichit qu'elle ſoit ton épouſe
Et Mélitte dès-lors n'en ſera plus jalouſe,
Ce titre guérit ſa frayeur.
Sois un homme charmant ſans t'attacher, attache.
Élague les ennuis d'un commerce amoureux,
N'en prends que les plaiſirs & tu ſeras heureux.

DURVAL.

Comment pouvoir remplir cette penible tâche
Et pouvoir contenter deux femmes à la fois ?

SIRVILE.

Tu connais peu le monde aiſément je le vois ;
Mais moi je t'inſtruirai, ſois ſeulement docile,
Hâte-toi d'épouſer cette tendre Lucile ;
Mais de Mélitte avant vas raſſurer l'eſprit.
Cours la voir à l'inſtant.

Digitized by Google

DURVAL.

Je ne puis à cette heure ;
J'ai promis à Lucile.

SIRVILE, *avec vivacité.*

Eh ! veux-tu qu'elle meure ?
(*Il réfléchit.*)
Je songe... tu pourrais t'excuser par écrit.
Par exemple un billet bien galant & bien tendre...
Je me chargerais de le rendre...
Tu préviendrais par là des éclaircissements
Pour l'ordinaire fatiguants.

DURVAL.

Que lui dire ?

SIRVILE.

Assieds-toi, je vais dicter l'épître.

DURVAL, *écrivant.*

Madame.

SIRVILE.

Ah ! fi ! Quel mot tu viens de mettre en titre !
Aux Mélittes, mon cher, l'on écrit autrement.
Trop de respect les blesse, il faut être tranchant.
(*Il déchire la feuille sur laquelle Durval a commencé d'écrire, lui en donne une autre & dicte.*)
» *Vous me croyez certainement coupable & je suis*
» *innocent. Incapable de perfidie, je cede à la né-*
» *cessité. Lucile est riche, je ne le suis plus, & ce*
» *mariage raccommode mes affaires vous ne me ferez*
» *pas l'injustice de douter de mes sentiments & d'é-*
» *tre jalouse de ma femme, cela ne serait pas bien ;*
» *puisque il est très-décidé que je ne l'aime pas, que*
» *je ne puis l'aimer & que je n'aimerai jamais que*
» *vous. Dans peu d'instants je suis à vos pieds &*
» *j'espére y arriver pardonné. Ce jeudi au soir à six*
» *heures, de l'appartement de Lucile.*

DURVAL.

DURVAL.

Mais c'est un peu mentir.

SIRVILE.

On n'en court point le blâme
Lorsque l'on ment, Durval, pour tromper une femme.
C'est un prêté rendu : le beau sexe est menteur,
Près de lui la franchise est souvent mal venue
Et souvent la vérité nue,
Ne lui plaît pas autant qu'un mensonge flatteur.
J'appuyerai le billet ; mais viens en diligence.
J'entends, je crois, quelqu'un qui vers ces lieux s'avance.
Je me sauve, je sors (*à part en sortant.*) profitons de l'instant
Allons trouver Lucile en son appartement.

SCENE

SCÈNE V.

DURVAL, *seul.*

SI Lucile pourtant apprenait ma conduite ?
Que crains-je ? Sirvile eſt prudent.
Mais pourquoi ce billet que j'écris à Mélitte ?
Elle m'aime, il eſt vrai... mais l'aimai-je à mon tour ?
Je l'adorais hier... changerait-on ſi vîte ?
Car Lucile aujourd'hui poſſéde mon amour.
Oui, je l'aime... pour tant !... ſi je ne voyais qu'elle
Je crois que ſans effort je lui ſerais fidele.
Si Mélitte paraît... c'eſt un état affreux.
Oh ! Sirvile a raiſon, ayons les toutes deux.
Il me connaît à fond, il prévoit, il devine
Juſqu'à mes moindres ſentiments.
Pour réparer mes torts, ſans ceſſe il imagine
Quelques nouveaux expédients.
Oui, Lucile ſans lui m'allait être ravie.
J'allais ſans murmurer la céder à Damon.
Il m'excite, il m'anime & j'obtiens mon pardon.
Comme par ſa douleur elle était embellie !
Que je l'aimais dans ce moment !
Ah ! je croyais ſincérement
Pouvoir l'aimer toute ma vie,
Ma bouche avec plaiſir en faiſait le ſerment !
Pourquoi faut-il qu'ainſi ſans ceſſe je varie ?
Mélitte ſeule hier occupait tout mon cœur,
C'eſt Lucile aujourd'hui que j'aime avec ardeur ;
Je reverrai Mélitte & Lucile eſt trahie.
Dans mes vœux incertains ſi je flote toujours
Je ne puis paſſer d'heureux jours.
Oui, je dois faire un choix... c'eſt vous belle Lucile,
C'eſt vous que j'aimerai juſqu'au dernier moment.
Vos vertus, vos appas me rendent ce ſerment,
Tout auſſi doux, qu'il m'eſt facile
De pouvoir le garder ſans le rompre un inſtant.
Je ne reverrai plus cette... indigne Mélitte ;
Car par quel charme ſurprenant,
Mon ame fut elle ſéduite,
Juſqu'au point d'être ſi ſouvent,
Injuſte, cruel, inconſtant.
Par l'amour le plus tendre & la plus pure flamme
J'expierai les forfaits qui ſouillerent mon ame.

SCÈNE VI.

DAMON, DURVAL.

DURVAL, *à part.*

CIel ! Damon en ces lieux ?

DAMON.

Ne ſortez point Durval.

Digitized by Google

Pourquoi craindre ma vue ? aurais-je l'injuſtice
De haïr un heureux rival ?
DURVAL, *à part.*
Sa préſence me gêne & me met au ſupplice.
DAMON.
Oſez me regarder, vous détournez les yeux.
Je ne viens plus ici vous diſputer Lucile :
J'ai nourri, je le ſais, une flamme inutile.
Vous ſerez poſſeſſeur d'un tréſor précieux,
Vous l'avez mérité puiſque l'on vous préfere.
Si comme à vous, Durval, Lucile m'a ſu plaire ;
Dois-je vous paraître odieux ?
DURVAL, *embarraſſé.*
Moi ! vous haïr, Monſieur... Ah ! croyez au contraire...
DAMON.
Lucile pour toujours a droit de m'être chere.
Sa généroſité, ſes vertus, ſa candeur,
Bien plus que ſes appas captiverent mon cœur.
Je ne formais de vœux, de deſirs que pour elle,
Et faire ſon bonheur eût été tout pour moi.
Je connais mon devoir & j'y ſerai fidéle,
Et Lucile &. l'honneur tout m'en fait une loi.
Mais vous qui l'obtenez, pour prix de ſa tendreſſe
Accordez-lui du moins la vôtre ſans retour.
Vous connaiſſez ſon cœur & ſa délicateſſe ;
Si vous étiez perfide un jour,
Si vous pouviez trahir une ſi belle flamme,
Vous rempliriez ſa vie & de trouble & d'horreur.
Aimez, aimez Lucile avec la même ardeur
Lorſqu'elle ſera votre femme,
Et ne rougiſſez point de faire ſon bonheur.
DURVAL.
Quoi vous pourriez penſer ?
DAMON.
Non, je vous crois ſincere ;
Je vous crois vrai dans cet inſtant.
Votre cœur eſt bon par penchant ;
Mais un moment, un rien l'altére.
Craignez ces faux amis qui vous égareront.
Dans le piége à pas lents ils ſauront vous conduire ;
Leur intérêt lui ſeul les porte à vous ſéduire,
Dès qu'ils n'en auront plus ils vous délaiſſeront.
Pratiquez la vertu, douce, ſatisfaiſante
Elle eſt le guide le plus ſûr,
Elle augmente les biens, l'infortune accablante
S'allége ou diſparaît à ſa voix conſolante,
Par elle ſeulement on goûte un bonheur pur.
DURVAL.
Quel charme dans mes ſens vous venez de répandre,
Vous peignez la vertu, vous la faites aimer ;
De la plus noble ardeur je me ſens enflammer,
Hélas ! que n'ai-je pu ſans ceſſe vous entendre ?

Digitized by Google

SCENE VIII.

DAMON, DURVAL, LUCILE, LISETTE, SIRVILE.

LUCILE, *en entrant à Sirvile.*

JE m'en vais m'expliquer.

SIRVILE.

Mais que prétendez-vous ?

DURVAL, *courant au devant de Lucile.*

Recevez le ſerment que je fais à genoux,
De me rendre à jamais digne de ma Lucile.

LUCILE, *en lui donnant la lettre qu'il vient d'écrire à Mélitte.*

Mes yeux ſont deſſillés, la feinte eſt inutile.
Ceſſez de me tromper je vous connais enfin.

DURVAL.

Que vois-je! mon billet! Ah! barbare Sirvile
Tu me l'arrachais donc pour ce fatal deſſein.
Viens, ſéducteur affreux, viens me percer le ſein:
Ce forfait manque encor, c'eſt toi qui fis le crime.
Tu fus le ſeul coupable & je ſuis ta victime.

LUCILE, *à Sirvile.*

Vous avez éclairé mon cœur,
Oui, Monſieur, je vous dois le bonheur de ma vie.
D'un malheureux amour je ſuis enfin guérie;
Mais je ne ſerai point le prix d'une noirceur.
Durval me fait pitié, vous me faites horreur.

SIRVILE.

Voilà du patétique! Ah! d'honneur je vous jure
Que je ſuis fort ſurpris d'une telle avanture,
Et je n'aurais point cru mériter ce courroux.
J'avais fait pour le mieux dans cette circonſtance.
Liſette, tu fais bien!

LISETTE, *en lui rendant la bague.*

Voici votre bijoux,
Je ne puis le garder en bonne conſcience.

SIRVILE.

Mais nous étions d'intelligence?

LISETTE.

Pour détromper Madame, oui; mais je vous jouais.

SIRVILE.

Vas, la bague eſt à toi, le tour n'eſt pas mauvais.
Pour finir le roman, Madame, je préſume,
(*montrant Damon.*)
Va couronner Monſieur, car c'eſt là la coûtume.
Un dépit tout à point ſurvient pour ſon bonheur.

LUCILE.

Non, c'eſt mon cœur qui le couronne.
Heureuſe dans ce jour ſi Damon me pardonne
De n'avoir pas plutôt reconnu mon erreur.

LISETTE, *à Sirvile.*

Vous avez deviné.

Digitized by Google

SIRVILE.

Je ne ſuis plus utile
Je puis me retirer. Durval, conſole toi,
Ni l'un, ni l'autre je le voi,
Ne convenions point à Lucile.
Allons, prends ton parti, mon cher, imite-moi;
Une femme perdue, on en retrouve mille.

DURVAL.

Inſultes-tu, cruel, au ſort d'un malheureux?
Je l'ai bien mérité par ma faibleſſe extrême.
Laiſſe-moi, tu m'es odieux,
J'ai le monde en horreur, & la vie, & moi-même.
(Il ſort par le côté oppoſé de Sirvile.)

SCENE IX.

DAMON, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

De quel peſant fardeau mon cœur eſt ſoulagé!
Damon vous êtes bien vengé.
Ah! qu'envers vous je ſuis coupable.

DAMON.

Vous coupable! l'amour a cauſé votre erreur,
Et l'amour rend tout excuſable.
Eh quoi! vous conſentez à faire mon bonheur.

LUCILE.

Recevez ma main & mon cœur.

DAMON.

Ah! je n'ai que des mots pour marquer mon ivreſſe.
Eh! qui peut peindre ma tendreſſe
Ma joie & mon ardeur dans cet heureux moment.
Lucile, j'oſe donc me nommer votre amant,
Et ma Lucile approuve une flamme auſſi pure!
Vous m'aimez?

LUCILE.

Oui, ma bouche avec tranſport vous jure
Un amour avoué par le ciel & l'honneur.
Un plaiſir ſans mêlange anime tout mon cœur.
Dieu! je vous préférais un rival mépriſable.

DAMON.

Il eſt puni s'il fut coupable.
Plus digne de pitié que digne de courroux,
Durval offre la preuve claire
Qu'un homme né ſans caractere,
Avec un cœur ſenſible & doux,
A qui la vertu même eut pu devenir chere;
Mais ſans deſirs marqués, ſans principes, ſans goût,
Si ſon guide l'égare, eſt capable de tout.

FIN.

Digitized by Google

LA PARISIENNE
AUX
EAUX DE SPA,
OU
L'HEUREUX DEGUISEMENT,
COMEDIE
EN UN ACTE, EN PROSE.

A PARIS,
PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXVII.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

JE ne dédie ma Piece à aucune Puiſſance, elle eſt trop impuiſſante pour cela, & telle rougiroit de la préférence, ſur qui je ferois tomber mon choix; je prierai ſeulement les Curieux qui voudront prendre la peine de la lire, d'avoir égard qu'en ſix jours elle a été imaginée, & miſe au net. Je les entends déja me répondre, qu'il eût mieux valu en mettre trente, & qu'elle fût plus paſſable; je conviens qu'ils ont raiſon, & je ne ſuis pas aſſez Auteur pour m'élever contre cette vérité; je finirai par demander pardon à mes critiques, de les avoir ennuyés en cherchant à m'amuſer un inſtant, & les aſſurer que mon ſeul but a été de voir, ſi dans quelques pages griffonnées de ma main, on pourroit remarquer l'apparence d'une expoſition, l'embrouillamini d'une intrigue, & le ſauve qui peut d'un dénouëment.

Digitized by Google

ACTEURS.

LISIDOR, *Bourgeois de Paris.*

CLARICE, *Fille de Liſidor, amante de Valere.*

VALERE, *amant de Clarice ſous l'habit de Médecin.*

MILORD BROSTH, *amoureux de Clarice.*

NERINE, *Suivante de Clarice.*

CRISPIN, *Valet de Valere.*

JACQ, *Valet du Milord.*

La Scène eſt à Spa, dans une Maiſon à côté du Pouhon.

Digitized by Google

LA PARISIENNE
AUX EAUX DE SPA,
OU
L'HEUREUX DÉGUISEMENT,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR, NERINE.

NERINE.

QU'AVEZ-VOUS donc, Monſieur ? J'ai beau donner la torture à mon imagination, je ne puis deviner quel chagrin vous tourmente depuis huit jours ; les eaux du Pouhon, ſi propres chez les autres à la circulation du ſang, feroient-elles chez vous un effet contraire ? ou vous aviſeriez-vous de devenir amoureux à votre âge ?

LISIDOR.

Rien de tout cela, Nérine, je me plais à Spa autant & plus qu'à Paris : l'endroit, quoique petit, eſt un aſſemblage brillant : une Société choiſie honore ma Maiſon, & je n'aurois rien à deſirer, ſi j'étois tranquille ſur l'état de ma Fille ; je la vois plus reveuſe,

Digitized by Google

& inquiette que jamais ; ce qui m'afflige encore d'avantage, c'eſt que Monſieur Valere ſon Medecin, qui a bien voulu nous accompagner, ſemble déconcerté lui-même ; il ne la quitte cependant pas de vue ; il ſemble ſans ceſſe chercher dans ſes yeux la cauſe de ſa maladie, mais je crains bien que ce cher Docteur ne vienne pas à bout.....

NERINE.

Ce Docteur dites-vous?.... Ah! s'il l'étoit, il y auroit long-temps que.....

LISIDOR.

Quoi?... Va, laiſſe le faire, c'eſt un homme prudent qui ne veut pas précipiter les remedes.

NERINE.

Ma foi, Monſieur, je vous dis que je ſuis autant Médecin que lui, & que le meilleur remede pour Mademoiſelle votre Fille ſeroit de lui donner un mari.

LISIDOR.

Un mari! ah! la pauvre petite ſonge bien à ſe marier, je crois!

NERINE.

Oh que non, elle n'y ſonge pas. Il eſt vrai, (mais je regarde cela comme un miracle au moins,) qu'elle ne m'a fait encore confidence de rien. Mais toutes les nuits... je couche auprès d'elle, vous le ſçavez.

LISIDOR.

Eh bien! toutes les nuits?

NERINE.

Toutes les nuits, elle me fait rire & pleurer.

LISIDOR.

Comment? acheve donc?

NERINE.

Oh doucement, car j'ai peur que ce qui me fait rire, ne vous faſſe pleurer à votre tour, & que ce qui me fait pleurer, ne vous faſſe rire.

LISIDOR.

Quel galimathias? veux-tu finir?

NERINE.

Je commence d'abord par vous dire que les longues promenades que vous lui faites faire toute la journée, la font rêver toute la nuit.

Digitized by Google

LISIDOR.

Eh bien?...

NERINE.

Que je ſuis laſſe, (dit-elle en rêvant) de prendre des remedes ſi peu convenables à ma maladie! que je m'ennuye, (ajoute-t-elle avec dépit) de trotter du Pouhon; (*a*) au petit Caffé; (*b*) du petit Caffé, à la Croix; (*c*) de la Croix... je ne ſçai où elle dit. Ah! finit-elle avec tranſport, qu'il faut que mon Pere ſoit... (elle s'arrête; voyez la malice). Mais je vois bien qu'elle voudroit dire que mon Pere ſoit bien aveugle, bien ignorant, bien borné, ou bien ladre, & bien feſſe-Mathieu, pour ne pas voir... (*ici elle rit à gorge déployée*); & c'eſt cela d'abord qui me fait rire.

LISIDOR.

Je crois coquine que....

NERINE.

Je ſçavois bien que vous vous fâcheriez. (*Feignant de pleurer.*) Apréſent voici ce qui me fait pleurer. Quoi! mon cher Medecin, (*reprend-elle en ſoupirant*) vous pouvez me voir ſouffrir comme je fais, ſans trouver le moindre remède à mon mal, je ſuis pourtant, (*ajoute-t-elle avec feu*,) ſincérément attachée à vos ordonnances, & la mort ſeule...

LISIDOR *riant.*

Je crois que tu rêves toi-même.

NERINE.

Je ſçavois bien que vous ririez... mais rira bien qui rira le dernier. Dites que Nérine eſt une ſotte, ſi votre Médecin eſt autre choſe qu'un amant déguiſé; & s'il n'arrive ici quelque ſcene entre lui, & Milord Broſth, qui ne vous rend viſite tous les jours que pour voir votre Fille.

LISIDOR.

Comment tu crois?...

NERINE.

Je fais plus que le croire, j'en ſuis perſuadée. Je

(*a*) Fontaine d'eau minerale à Spa.

(*b*) Petit endroit dans une Montagne, où l'on trouve des raffraîchiſſemens.

(*c*) Autre endroit remarquable, où il y a en effet une Croix.

Digitized by Google

vois Criſpin, le Valet du prétendu Médecin, agacer Jacq, le Valet du Milord ; je crois même avoir déja entendu les Maîtres... Ma foi voulez-vous que je vous parle franchement, je tremble que vous ne ſoyez la dupe de l'avanture.

LISIDOR.

Et comment ?

NERINE.

Comment ! Valere me paroît un fort joli Cavalier, mais vif comme le ſalpetre, & tout de feu pour votre Fille, je vous en avertis.

LISIDOR.

Après...

NERINE.

Après ! Milord Broſth, me ſemble un galant homme, froid en apparence, mais brave, & amoureux, je crois, comme un Roman.

LISIDOR.

Eh bien, finis donc.

NERINE.

J'ai peur que le feu ne brûle le Roman, ou que le Roman... que ſçais-je ?... & puis à qui la faute ? A vous. On dira par-tout pourquoi ce ladre-là ne la marioit-il pas ? S'il l'eût fait, cela ne ſeroit pas arrivé. De-là les railleries ſur votre perſonne, les caquets médiſans ſur Mademoiſelle votre Fille. Votre nom décrié d'un côté, ſa réputation déchirée de l'autre, au point que vous ſerez obligée de vous en priver, & de la mettre au Couvent.

LISIDOR.

Je ſuis mort... ah ! ma chere Nérine, conſeille-moi..

NERINE.

Le meilleur conſeil qu'on puiſſe vous donner, eſt de vous décider à marier votre Fille, avec le ſoupirant qu'elle aime le plus, afin que l'autre ſe trouve obligé de prendre ſon parti.

LISIDOR.

Je ne ſçai où j'en ſuis ; je vais voir ſi ma Fille eſt habillée, & apprendre d'elle, ſi je puis, ſes ſentimens.

(*Il ſort.*)

SCENE

Digitized by Google

SCENE II.

NERINE.

VOilà le Vieillard en bonne diſpoſition, pour prendre le Pouhon ; il n'eſt ma foi Sauveniere, (a) Geronſtere, ni aucune eau du monde qui pût le guérir de la botte que je viens de lui porter. Mais j'appercois Criſpin.

SCENE III.

NERINE, CRISPIN, *une phiole à la main qu'il ſecoue.*

CRISPIN.

EH bien ma chere Nérine, tu quittes Monſieur Liſidor : que te diſoit-il ?

NERINE.

Je l'ai ſi fort effrayé, qu'il n'a pas pu me répondre.

CRISPIN.

Oh, oh conte moi donc.

NERINE.

Nous allons nous entretenir un inſtant à ce ſujet ; mais dis-moi cependant, quelle eſt cette boiſſon nouvelle que tu prépares avec tant d'action ?

CRISPIN.

Ma foi, je n'en ſcai rien. Tu vois en moi tous les matins le plus ignorant diſciple du plus ignorant Hypocrate ; il faudroit pour le coup que le Diable s'en melât, ſi un malade gueriſſoit de nos remédes.

NERINE.

Je m'en doute bien, mais enfin je veux ſçavoir...

(a) Autres Fontaines d'eau minérale, à une demie lieue de Spa.

Digitized by Google

CRISPIN.

Doucement, vous êtes curieuse. Eh bien, Nérine, c'eſt un petit élixir pour Mademoiſelle Clarice, que j'ai compoſé avec... je ne ſçai quoi, qui ira... je ne ſçai où, & qui doit...

NERINE.

Et qui doit... lui faire plus de mal...

CRISPIN.

Que de bien n'eſt-ce pas ? poliment tu n'as pas voulu achever.

NERINE.

Oui, poliment ! je cherche bien tant de façons avec toi, pour te dire que tu es un ſot de t'amuſer à des élixirs, plutôt que d'imaginer quelque expédient pour favoriſer les amours de ton Maître, & de ma Maîtreſſe.

CRISPIN.

Ma foi, tu as raiſon : j'ai beau, quoique aſſez ignorant, imaginer chaque jour quelque lénitif excellent pour Clarice ; ſon Pere qui ne marche plus que d'un pied, la fait trotter devant elle comme un Baſque, & eſt aſſez dupe de ſe caſſer vingt fois le nez pour l'attrapper : comment diable veux-tu que mes remédes laiteux, ne s'aigriſſent pas ſur la poitrine de ma malade avec de pareilles courſes ?

NERINE.

Eh tais-toi. Songe.....

CRISPIN.

Je ne ſcaurois ſouffrir qu'il fatigue ainſi ta jeune Maîtreſſe : qu'il trotte derriere elle, s'il en a tant d'envie, mais qu'il la laiſſe du moins aller au petit pas.

NERINE.

Je crois, Dieu me pardonne, que tu les prends pour des Chevaux.

CRISPIN.

Ils ſe donnent autant de peine au moins. Mais toi, par exemple, qui as les joues d'une demi aune de large, je voudrois bien ſçavoir pourquoi, à l'aide d'une canne, tu te fais une tâche de gravir tous les jours le long des ces Montagnes ; &...

NERINE.

Vas-tu m'entreprendre à ton tour ? ce n'eſt pas

Digitized by Google

ton affaire Monſieur le Médecin ; ſonge plutôt...

CRISPIN.

A quoi les eaux te ſont-elles bonnes ?

NERINE.

A quelque choſe que tu ne ſçauras pas.

CRISPIN.

Pourquoi te donner la queſtion volontaire ſans avoir ſoif ?

NERINE.

C'eſt que je le veux. C'eſt que tant de Princeſſes charmantes, tant de Seigneurs aimables, tant de Milords pleins de bon ſens n'y viendroient pas en foule, ſi elles n'étoient très-ſalutaires : c'eſt en un mot, que je le veux, & qu'elles me raffraîchiſſent.

CRISPIN.

Je crains bien plutôt qu'elles ne te réfroidiſſent ; car depuis que nous ſommes à Spa, nous n'avons pas ſeulement été nous promener une fois enſemble au petit Gafé.

NERINE.

Tu es toujours occupé de ta medécine.

CRISPIN.

Il n'eſt pas de medécine fripponne, qui tienne contre tes beaux yeux ; il y a là un petit cabinet où te ſerrant la main avec la mienne, nous arrangerions nos petites affaires préſentes & futures, où mes regards liroient dans les tiens mon bonheur préſent, & à venir, où proſterné à tes pieds je te jurerois...

NERINE.

Je crois, Dieu me pardonne, qu'il te prend un vertigot d'Amour. Leve-toi, va, tu t'échauffes.

CRISPIN.

C'eſt que je ne bois pas de l'eau moi, & je crois que tu ferois bien de troquer cette portion déméſurée d'eau minerale, contre une petite Phiole de vin de Champagne.

NERINE.

Oui, je ſçai bien que tu es un peu yvrogne : va qu'à cela ne tienne, je ne t'en aime pas moins ; mais notre entretien ne roulle que ſur nous, & je ne vois pas que nous révions aux moyens d'unir ton Maître & ma Maîtreſſe.

Digitized by Google

CRISPIN.

Que diable imaginer ? le Pere de ta Maîtreſſe eſt un ladre, qui ne veut pas marier ſa Fille de peur de ſe brouiller avec ſon argent ; & c'eſt je crois, Dieu me pardonne, la raiſon pour laquelle il l'a amenée à Spa. Que ſcait-on, il eſt peut-être aſſez vilain, pour vouloir éteindre ſon amour par l'eau du Pouhon ?

NERINE.

Ne badine donc plus.

CRISPIN.

Valere mon Maître, entre nous ſoit dit, eſt un ſot, il accompagne ici ſa Maîtreſſe ſous un habit de Medecin ; il ne la demande pas à cet imbecille de Pere, qui ne devinera jamais qu'il y ait un ſi aimable homme caché ſous cet habit.

NERINE.

Il ne l'auroit pas deviné en effet, mais je le lui ai fait entendre ; je lui ai même fait une peur horrible des ſuites de l'amour de ton Maître & de Milord Broſth, & c'eſt ce qui, comme je te l'ai d'abord dit, t'a ſi fort effraié.

CRISPIN.

Eh bien qu'a-t-il repondu à cela ?

NERINE.

Oh ! à cela il s'eſt cru mort, il m'a priée de le conſeiller dans cette affaire.

CRISPIN.

C'eſt bien. Tu es bonne pour le conſeil, toi.

NERINE.

Je lui ai fait entendre, que le meilleur parti ſeroit de ſe décider pour celui des deux Amans, qui ſeroit du goût de ſa Fille ; c'eſt le point ſur lequel j'ai inſiſté.

CRISPIN.

C'eſt Bon. Mais je tremble que Milord ne l'emporte ſur Valere : ce premier eſt fort riche, & ce ſecond fort gueux. Il faudroit... ſi quelquefois... mais non... pourquoi pas... on pourroit. Oui...

NERINE.

Tais-toi, voici le Pere & la Fille.

Digitized by Google

SCENE IV.

LISIDOR, VALERE, CLARICE, CRISPIN.

VALERE *en habit de Médecin.*

EH bien Criſpin, as tu bien préparé?...

CRISPIN *remuant la Bouteille.*

Oui, Monſieur, il y a une heure que je ſecoue la Bouteille, & j'ai prié même Nérine de la prendre à ſon tour, pour voir ſi ſa main agile ne précipiteroit pas la fonte des drogues; car la main d'une Femme... d'ailleurs, la ſanté de Mademoiſelle lui eſt ſi chere, auſſi bien qu'à moi.

CLARICE.

Je vous ſuis obligé, mes Enfans. Mais...

LISIDOR.

Qu'avez-vous donc, ma Fille? ne puis-je ſçavoir ſi quelque choſe vous déplaît ici?

CLARICE.

Non, mon cher Pere.

VALERE.

Le changement de lieu fait quelquefois...

CLARICE.

Au contraire, Monſieur, le changement du lieu augmenteroit ma ſatisfaction, s'il étoit poſſible: mes yeux du moins ſe promenent ici ſans contrainte, & avec liberté, ſur tel ou tel objet que la nature ſemble avoir formé pour me plaire. Tout à Spa enchante mes régards, mille Boſquets charmans, mille Rochers curieux, des Promenades agréables pratiquées par les vrais amis des Arts; (*a*) la compagnie d'un Pere qu'honore celle d'une perſonne auſſi eſſentielle pour moi, que vous, Monſieur, qui daignez tout quitter à Paris, pour nous accompagner ici... mais...

VALERE.

Il eſt des ſacrifices bien doux à faire, Mademoiſel-

(*a*) Les Anglais.

Digitized by Google

le, & celui-ci eſt d'une nature pour moi mille fois plus agréable, que le don le plus précieux qu'on pourroit me faire. Je voudrois que Monſieur pût ſçavoir à quel point votre ſanté & la ſienne me ſont cheres; quels ſont les efforts que je fais dans mon art, pour trouver celui de rendre vôtre cœur ſatisfait, & votre gueriſon parfaite. Ah! le Ciel m'eſt témoin, que jamais cure ne m'a intereſſé d'avantage.

CRISPIN.

Ce que mon Maître vous dit, Monſieur, eſt très-vrai, & ſoyez ſûr qu'il la guérira, ou ſon mal eſt un mal incurable.

LISIDOR *à Valere.*

Mais d'où peut provenir cette mélancolie qui ne la quitte pas? elle ne ſent dit elle, de mal nulle part; mais elle eſt triſte, rêveuſe, elle ne mange pas...

NERINE.

Elle ne dort pas non plus, je vous l'ai déja dit; & vous répéterai ſans ceſſe qu'il lui faut...

CRISPIN.

Laiſſe parler Monſieur le Médecin, il ſçait mieux ce qu'il lui faut que toi.

VALERE.

Nous ne pouvons guérir, Monſieur, que les maladies auxquelles le corps eſt ſujet: quant à celles de l'eſprit, la diſſipation, le contentement de l'ame en ſont les ſeuls remedes.

LISIDOR.

Vous ſoupirez Clarice? manquéroit-il quelque choſe à votre ſatisfaction? me feriez-vous miſtère de quelque inclination ſecrette?

à part VALERE.

Je ſuis perdu, tout va ſe découvrir.

CLARICE *d'une voix entrecoupée.*

Mon Pere... je ſçai trop à quoi notre état nous engage, je n'ignore pas qu'une Fille bien née ne doit jamais régler ſon cœur, que ſur la volonté de ſes parens; & quand je brulerois de la flâme la plus vive, quand j'aurois ſous mes yeux, les yeux de l'amant le plus cheri, à moins d'avoir l'aveu d'un Pere, à moins de le voir ſenſible à mes tendres feux, l'on ne me verroit jamais ſacrifier la nature à l'amour.

Digitized by Google

CRISPIN.

Miracle ! il y a des Filles à Paris qui accordent à l'amour le pas sur la nature.

LISIDOR.

Enfin, ma Fille, je prétends...

A part VALERE.

Quel embarras !.. (*haut*) Monsieur, ma présence vous gêne peut-être en cette occasion, peut-être que Mademoiselle...

CLARICE *vivement.*

Non, Monsieur.

NERINE *à Clarice.*

Courage, déclarez-vous.

CLARICE.

Au contraire vous m'affermiriez dans ma résolution, si j'avois à me déclarer : vos soins particuliers pour moi, & pour un Pere dont la santé m'est plus chere que la mienne, vos généreuses attentions pour nous, je ne sçai quoi enfin que je n'ose avouer, tout, vous dis-je, me donne en vous une confiance qui mérite plus que mon estime ; & si j'osois...

VALERE.

Ah, Madame ! qu'ai-je fait ? ou plutôt que ne suis-je pas prêt à faire pour Monsieur & pour vous ? Il est vrai que je n'ai eu dans mon art rien de caché ; j'ai tout mis en usage, mais vainement jusques ici pour vous procurer un état parfait ; mais je tremble que mes efforts ne deviennent inutiles, si Monsieur... Oui, Monsieur, j'aurois tort de vous rien déguiser, je ne suis pas... assez habile pour pouvoir seul... Ce n'est qu'en vous que j'ai recours, vous pouvez mieux que tout autre, connoître par les sentimens de Mademoiselle, sa véritable maladie ; je vous quitte afin qu'elle ose se déclarer à vous plus librement : trop heureux si, quand elle vous en aura instruit, vous me jugez digne d'y apporter le remède. *Il sort.*

Digitized by Google

SCENE V.

LISIDOR, NERINE, CRISPIN.

LISIDOR.

à part. *haut.*

JE ne vois que trop... Eh bien, ma Fille, je veux enfin ſçavoir...

NERINE.

Oh que oui, Monſieur, Mademoiſelle vous fera ſes petites confidences chemin faiſant; car il eſt à propos qu'elle boive ſes eaux pour ſe raffraîchir, & qu'elle aille faire un tour de promenade... Criſpin, donne-nous ton lénitif.

CRISPIN *donne ſa Phiole.*

Tiens.

NERINE.

Voilà ſurement le meilleur coup qu'elle va boire depuis qu'elle eſt à Spa.

LISIDOR *préſentant la main à Clarice.*

Allons, ma Fille. (*Ils ſortent.*)

CRISPIN *à Nérine.*

Profite du temps, & ſonge bien...

NERINE.

Laiſſe-moi, il n'a pas à faire à une ſotte.

Elle ſort...

SCENE VI.

VALERE, CRISPIN.

VALERE.

EH bien, mon cher Criſpin?

CRISPIN.

Eh bien, mon cher Maître, je viens de donner ma potion à votre malade.

VALERE

Digitized by Google

VALERE.

Je ſuis dans une inquietude...

CRISPIN.

Pourquoi donc ? vos affaires vont le mieux du monde.

VALERE.

Oui, mais je crains que Milord... Ah ! Je l'apperços, retire-toi ; je veux avoir une explication avec lui.

CRISPIN.

Bon, Bon, je vais reſter, auſſi-bien je vois Jacq...

SCENE VII.

Milord BROSTH, VALERE, CRISPIN.

JACQ. *à Criſpin.*

BON jour, Monſieur, eſt-ce que Monſieur Liſidor il eſt déja ſorti ?

CRISPIN *le contrefaiſant.*

Oui, & Mademoiſelle Clarice, auſſi ton Maître il n'eſt pas venu aſſez tôt.

JACQ. *à Milord au fond du Theâtre.*

Approchez, Monſieur, ſi vous voulez, il n'y a perſonne ici que Monſieur le Médecin.

MILORD *froidement.*

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur ; je ſuis charmé de vous trouver ſeul, j'ai à vous communiquer une affaire importante.

VALERE.

Quoique je n'aie pas le bonheur de vous connoître particuliérement, Monſieur, ſi je puis vous être utile en quelque choſe, diſpoſez en tout de mon zele.

MILORD.

Je ſçais, Monſieur, que vous ne manquez pas de politeſſe dans votre pays ; mais je n'exige de vous que de la ſincerité.

Digitized by Google

VALERE.

Il ne faut qu'aimer, & imiter votre nation, pour acquérir cette louable perfection que vous exigez de moi, & que je me flatte d'avoir. Parlez... (*à part.*) Je tremble que cette confidence...

MILORD.

Vous êtes attaché beaucoup à Monsieur Lisidor, & à Mademoiselle Clarice. Hein? N'est-ce pas?

VALERE.

Extrêmement, Monsieur; la confiance dont m'honore Monsieur Lisidor, une amitié particuliere que je lui dois pour ses bons procédés à mon égard, le bonheur de rendre à son Pere une Fille accomplie; la reconnoissance sur-tout....

MILORD *vivement & avec affection.*

Vous êtes reconnoissant, vous êtes vertueux, je vous estime; mais dites-moi, vous connoissez sans doute la maladie de cette Demoiselle...

VALERE.

Ce n'est, Monsieur, qu'une mélancolie ordinaire.

MILORD *avec ironie, & fineſſe.*

Elles sont dangereuses quelquefois, ne craignez-vous pas que les suittes...

VALERE.

Je pense, Monsieur, qu'il n'y a rien à craindre.

MILORD *toujours finement.*

L'amour est je crois, de toutes les conditions, de tous les pays; il voyage également en France, comme en Angleterre; il s'arrête sans distinction sur l'un & l'autre sexe; il est bien malin, il se cache dans le cœur, mais il paroit dans les yeux, & sur-tout chez les Filles; je craignois qu'il ne se fût arrêté chez Mademoiselle Clarice, & que cette mélancolie n'en fût l'effet; mais puisque vous m'assurez le contraire, je vais la demander en mariage.

VALERE *embarrassé.*

Il est vrai, Monsieur, que je crois que cette maladie n'aura... Je ne puis pourtant pas vous répondre...

MILORD.

Vous êtes poli, vous êtes reconnoissant; je vous

eſtime ; mais vous manquez je crois à la franchiſe ; c'eſt une faute.

VALERE *un peu ferme.*

Arretez, Monſieur, mon habit vous autoriſe peut-être...

MILORD.

Je ne regarde jamais à l'habit, j'honore tous les états.

VALERE.

Mais, ſi vous ſçaviez la cauſe de mon déguiſement.

MILORD.

Vous êtes déguiſé ? faute plus grande : l'homme peut changer d'habit, mais l'habit ne doit jamais changer l'homme.

VALERE *vivement.*

Eh bien, Monſieur, puiſque vous m'y forcez, apprenez donc la cauſe de mon détour, & de mon déguiſement ; j'adore Clarice, & j'ai cru que je ne pourrois obtenir ſa main de ſon Pere, qu'en l'y forçant par le prétendu ſervice de ſa guériſon : l'amour, l'amour ſeul m'a ſuggéré cet innocent ſtratagême ; & ſi quelque raiſon m'afflige en ce moment, c'eſt celle ſeule d'avoir pour rival un homme auſſi généreux que vous, & d'être forcé de vous jurer que la mort ſeule...

MILORD *d'un ton ferme.*

J'accepterois le défi, ſi vous étiez moins paſſionné, & ſi j'étois moins raiſonnable ; je ne me bats jamais ſans une juſte cauſe, & ma vie, ou celle de mon Adverſaire, dépend toujours du ſort d'un combat.

VALERE.

Je ſuis forcé de vous admirer, Monſieur, mais Clarice m'aime ; décidez ſur mon état ; l'amour & la vertu, me forcent malgré moi à cette violence...

MILORD.

La prudence & la raiſon me forcent au ſilence, & Clarice qui vient, peut ſeule nous mettre d'accord.

Digitized by Google

SCENE VIII.

LISIDOR, VALERE, CLARICE, JACQ; MILORD, CRISPIN.

LISIDOR.

QU'EST-CE donc, Meſſieurs, vous me paroiſſez bien émus? quelqu'un chez-moi auroit-il?...

CLARICE *à Nérine.*

Je ſuis perdue!

NERINE.

Ne craignez rien, nous verrons venir les choſes.

MILORD.

Je vous demande pardon, Monſieur, nous diſputions vivement, Monſieur & moi, au ſujet de Mademoiſelle.

VALERE *à Monſieur Liſidor, interrompant Milord.*

Oui, Monſieur, ſa maladie en étoit la cauſe; l'opinion de Monſieur & la mienne, étoient partagées ſur le remede qu'il falloit y apporter.

NERINE.

Monſieur le Milord ſe mêle donc auſſi quelquefois de médecine?

LISIDOR.

Ces Meſſieurs ſont profonds, & leurs lumieres s'étendent ſur toutes les ſciences.

MILORD.

Vous êtes trop bon; je ne ſuis pas ſçavant, mais je ſuis franc.

LISIDOR.

Je ſçai bien, Monſieur...

MILORD.

Je ſçai mieux que vous cette cauſe-là, & Monſieur le Médecin l'a ſçait mieux que nous deux; Mademoiſelle eſt belle, certainement je l'eſtime beaucoup; notre diſpute entre Monſieur & moi, tendoit à vous déclarer que l'amour...

Digitized by Google

VALERE *à Monsieur Lisidor, interrompant Milord.*

Monsieur prétend avec toute justice que l'amour peut occasionner dans une jeune personne cette mélancolie dont Mademoiselle est attaquée ; que dans ces sortes de cas-là, tous les remedes imaginables deviennent inutiles, & que les jours de la malade sont en danger, si elle ne trouve la guérison qu'elle cherche, dans l'objet qui a eu le bonheur de lui plaire.

CRISPIN *passant à côté de Monsieur Lisidor.*

Ah ! que cela est bien dit : Figurez-vous par exemple, un Voleur, Monsieur ; ceci n'est qu'une comparaison au moins : un Voleur qui entre de nuit dans une maison, pour y dérober quelque chose de précieux, il prend, s'il est adroit, un habit lugubre pour être moins apperçu, n'est-ce pas ? C'est le premier point celui-là ; une petite Lanterne sourde lui sert à promener ses regards inquiets... Il s'introduit à sa faveur dans ledit appartement à pas de loup, & en tremblant de toutes ses forces.... L'y voilà enfin. Ce n'est pas tout, voici le pire : le moindre mouvement est pour lui un coup de poignard.... Il s'avance, il recule... Il veut toucher, il ne touche pas... C'est un métier d'enfer. L'espérance pourtant anime ces forces, la crainte les abbat.... Au moindre bruit son sang se glace... C'est le diable, vous dis-je ; enfin à force de s'être tourmenté de-ça, & de-là, il risque le tout pour le tout ; il voit son cher trésor, il approche, il va pour poser sa main dessus, craeq, le Maître du Logis le surprend : n'y a-t-il pas-là de quoi créver de saisissement ?

LISIDOR.

Eh, à quoi tend tout ce galimathias ?

MILORD.

Est-ce qu'un Valet ?...

CRISPIN.

Un instant, Monsieur.

LISIDOR.

Un sot ouvre par fois un avis important.

Digitized by Google

CRISPIN *amene Monſieur Liſidor ſur le bord du Théâtre, afin que Valere & Clarice, pendant cette deſcription, puiſſent être ſurpris enſemble.*

Eh bien, Monſieur, voici le tableau de la comparaiſon: figurez-vous que Mademoiſelle ſoit le tréſor que ces deux Meſſieurs veuillent voler. Monſieur qui eſt tout franc, s'introduira franchement chez vous ſous ſes propres habits, n'eſt-ce pas? & tenez, l'y voilà. Monſieur, un peu plus déguiſé, mais bien plus amoureux, prendra l'habit noir du Voleur pour faire ſon entrée, n'eſt-ce pas? & tenez, il l'a. Enſuite, Monſieur cherchera à prendre Mademoiſelle par ici. Monſieur tentera à la prendre par-là. Mademoiſelle qui eſtimera l'un, & qui adorera l'autre, laiſſera là l'honnête Voleur, pour entretenir ici le frippon. Vous, Monſieur, qui êtes le Pere, vous les ſurprendrez enſemble, premier ſaiſiſſement pour votre Fille; enſuite, Monſieur tournera du côté de la porte, de ce côté-là; Monſieur de celui-ci; Mademoiſelle qui aime Monſieur le rejoindra; vous, Monſieur, qui êtes le Pere, vous les ſurprendrez encore; ſecond ſaiſiſſement plus fort pour votre Fille... Et tenez, ſi vous ne conſentez à les unir enſemble.

Prima gratis, ſecunda debet, tertia ſolvet. Monſieur, votre Fille eſt morte.

NERINE.

Criſpin a raiſon. Il eſt certain que...

SCENE IX.

LISIDOR, NERINE, VALERE, JACQ, CLARICE, CRISPIN, UN LAQUAIS.

MONSIEUR, il vous arrive par un exprès une Lettre preſſée, à laquelle il faut réponſe tout de ſuite.

LISIDOR.

Pardonnez, Meſſieurs, ſi je ſuis obligé de vous

Digitized by Google

laisser un instant : je vous rejoins le plutôt possible.

Il sort.

MILORD *ferme à Monsieur Lisidor.*

Je vous suis, Monsieur. La dispute que nous avons eue avec Monsieur, au sujet de Mademoiselle, ne peut à présent être réglée que par vous ; vos affaires terminées, j'aurai votre réponse, & je reviendrai, (*à Valere*) Monsieur, terminer vos intérêts, & les miens. Adieu, Mademoiselle.

VALERE.

Ah ! Monsieur, que ne puis-je vous assurer que votre rivalité augmente mon estime pour vous !

MILORD.

Vous ne manquez pas à la politesse ; je vous estime, mais vous manquez à la franchise ; c'est un défaut. Je vous rejoins à l'instant. (*Il sort*)

SCENE X.

CLARICE, VALERE, CRISPIN, NERINE.

CLARICE.

AH, Valere, nous sommes perdus ! Milord m'aimoit sans en avoir rien dit ; j'ai pour vous une tendresse infinie, je l'avoue ; mais je n'oserai jamais le déclarer devant mon Pere ... Votre fortune n'égale pas ses désirs, ni mon amour ; Milord a de grands biens ; je tremble, vous dis-je, que...

VALERE.

Ah, Clarice ! si vous m'aimez.

CLARICE.

Si je vous aime ! le Ciel m'est témoin que je préférois à toutes les richesses du monde, le seul don de votre main. Que ne m'est-il possible de vous faire lire dans mon cœur, vous y verriez le tableau le plus vrai de la délicatesse & de l'amour ; vous seriez aisément convaincu, qu'une amitié pure & réflechie, devient dans une ame bien née le germe de la vertu, & qu'un tendre attachement n'a rien

qui doive faire rougir notre ſexe, lorſqu'il eſt chez nous l'ouvrage du ſentiment.

VALERE.

Que vous me paroiſſez adorable en parlant ainſi, belle Clarice! Que ne puis je trouver des expreſſions aſſez fortes, pour vous peindre l'amour que vous m'inſpirez! Eh quoi! ſe pourroit-il que deux cœurs ſi bien unis duſſent être ſéparés? Pourriez-vous conſentir...

CLARICE.

Que dites-vous, Valere? Que ce cœur vous eſt peu connu, ſi vous ſoupçonnez qu'il pût ſe donner volontairement à un autre qu'à vous. Mes tendres regards, qui ne quittent pas les vôtres, tant que mon Pere ne les ſait pas: nos petits entretiens dérobés, où je vous dis toujours moins que mon cœur ne m'inſpire; ce voyage enfin que je n'ai entrepris, que pour jouir plus aiſément de votre vue, & pour trouver le moyen de ne la quitter jamais; tout cela, dis-je, ne vous prouve-t-il pas que je vous aime, & que vous ne pouvez ſans ingratitude...

VALERE.

Ah, Clarice! n'attribuez qu'à mon amour extrême la crainte où je ſuis; que votre flâme ne réponde pas à la mienne. Un amant auſſi fidele que je le ſuis, peut-il voir ſans être troublé, l'inſtant fatal où ſon deſtin dépend d'un rival & d'un pere? Pourrois-je, ſans mourir, être oblige d'abandonner...

CRISPIN.

Non, Monſieur, ne quittez pas priſe s'il vous plaît; que deviendroit mon amour, qui doit épouſer celui de Liſette, & que vous avez promis de doter, quoique vous n'ayez pas le ſol.

VALERE.

Ah, Criſpin! toi qui ordinairement es ſi fertile en imagination, ne pourrois-tu pas?...

NERINE.

Lui? Il n'eſt bon que pour le conſeil.

CRISPIN.

Pour le conſeil! Laiſſe une fois ſe marier mon Maître, après cela ſi je t'épouſe, tu verras...

NERINE.

Digitized by Google

NERINE.

Oui, je crois qu'il en fera de belles.

CRISPIN.

Tu voudrois bien me piquer d'honneur, n'eſt-ce pas ? Baſte, laiſſe-moi réver...

CLARICE.

Allons, mon cher Criſpin.

CRISPIN.

Si j'oſois faire entendre au Milord, qu'avec ſa franchiſe, il ne recevra de vous, s'il vous épouſe, d'autre prix de ſon amour que...

VALERE.

Maraut, ne plaiſante point.

CRISPIN.

Vous croyez que cet expédient-là ne vaudroit rien?

VALERE.

Tais-toi, ſi...

CRISPIN.

Eh bien! cherchons-en un autre. Attendez... qui lui feroit entendre que déja vous avez...

VALERE.

Coquin, finiras-tu?

CRISPIN.

Cherche donc toi, Nérine.

NERINE.

Eh, cherche toi-même!

CRISPIN.

Voyons donc... Oui, je pourrois... Non cela ne ſe peut pas.., Si pourtant ce généreux Milord, que je ne crois pas fort amoureux, vouloit... Pourquoi pas ? Oui, Monſieur, il n'y a pas d'autre moyen que celui de jurer à Monſieur Liſidor un amour éternel pour Madame ; de pleurer à ſes pieds, j'y pleurerai, & Nérine auſſi, s'il le faut ; laiſſez faire, il eſt tendre, il pleurera auſſi. Milord eſt généreux, il vous cédera votre Maîtreſſe, & ſon Pere ſera forcé de vous la céder à ſon tour.

VALERE.

Ma chere Clarice, je crois qu'il a raiſon. Que j'obtienne de vous un ſacrifice ſi cher à mon cœur!

Digitized by Google

CLARICE.

Ah, Valere ! tant qu'il dépendra du mien, soyez sûr...

CRISPIN.

Voilà le Pere à genoux !

VALERE.

Ah, Clarice ! je vous jure que la mort.

CRISPIN.

Ah, Nérine ! je te jure que le Diable seul pourroit m'empêcher...

SCENE DERNIERE.

VALERE, MILORD, LISIDOR, CLARICE, NERINE, CRISPIN, JACQ.

LISIDOR.

QUE vois-je ! Valere aux pieds de ma Fille.

VALERE.

Oui, Monsieur, & vous voyez aux vôtres, l'amant le plus soumis, à qui l'amour & la vertu ont fait imaginer ce déguisement, non pour surprendre votre bonne foi, mais pour mériter, par mes attentions & mon respect pour vous, la main d'une personne, sans laquelle je ne puis vivre.

LISIDOR.

Eh quoi, ma Fille !

CLARICE.

Ah, mon Pere ! que je crains vos justes reproches, Je sens que je n'aurois pas dû m'engager sans votre aveu, mais vous êtes trop bon, pour désavouer une flamme qui s'est allumée malgré moi dans mon cœur, & qui s'y est entretenue par le flambeau de de l'honneur & de la probité.

CRISPIN.

Vous nous voyez tous à vos pieds, Monsieur, pour Mademoiselle, moi pour Nérine, & pour supplier Milord...

Digitized by Google

LISIDOR.

Milord, ſoyez mon Juge dans cette affaire; je vous crois trop ſage...

MILORD.

Monſieur, je me ſerois fait honneur d'entrer dans votre famille : Mademoiſelle eſt aimable, & je la crois fort ſage ; mais elle aimoit Monſieur avant moi, & ſi je l'épouſois, elle conſerveroit peut-être ſa mélancolie. Hein, n'eſt-ce pas ?

LISIDOR.

Valere, je conſens à votre union, & je ſupplie Milord de vouloir honorer vos noces.

MILORD.

Je le veux bien, Monſieur ; un mariage bien aſſorti eſt une ſource de félicité.

VALERE.

Ah ! Monſieur.

MILORD.

Point de remercîmens, l'Anglais eſt trop heureux, quand il peut être de moitié dans une belle action.

VAUDEVILLE.

NERINE.

CHAQUE pays, chaque guiſe,
Chaque eſprit dont on fait cas,
Mais l'Anglais par ſa franhiſe,
Mérite d'avoir le pas.
Clarice, à l'hymen s'apprête,
Mais ſon cœur lui dit tout bas;
Ma noce eſt imparfaite,
Si Milord n'en eſt pas.

MILORD.

La volupté la plus grande
Eſt de faire des heureux;
Le ſentiment le commande,
L'Anglais y borne ſes vœux.
Je m'applaudis en ſilence,

Digitized by Google

D'avoir comblé votre eſpoir ;
Point de reconnoiſſance ;
Mon cœur fait ſon devoir.

CRISPIN.

En vain notre goût varie
Pour mieux fixer nos déſirs ;
Les Dames ſont dans la vie,
La ſource des vrais plaiſirs.
Ma Nérine, eſt ma conquête ;
Je m'en tiens à ſes appas :
Ma joye eſt imparfaite,
Quand mon cœur n'en eſt pas.

AU PARTERRE.

MESSIEURS, la Piece nouvelle
Eſt l'ouvrage d'un moment ;
Daignez par grace pour elle,
La voir d'un œil indulgent :
Elle ne doit la lumiere
Qu'aux efforts dont on fait cas.
L'Auteur n'eſt plus ſon Pere,
Si vous ne l'êtes pas.
Meſdames, peut-on ſe taire,
Quand on vous a pour objet ?
Un Ouvrage eſt ſûr de plaire,
Quand vous êtes ſon ſujet.
Cette mince bagatelle
Eſt le fruit de vos appas ;
Mais je blâme mon zele,
S'il ne vous flatte pas.

FIN.

Digitized by Google

LE

PAYSAN MAGISTRAT,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens ordinaires du Roi, sur le Théâtre de la Nation, le Lundi 7 Décembre 1789.

Par M. COLLOT D'HERBOIS.

Seule Edition conforme à la Représentation.

Prix, 30 sols.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, & Fils, Libraires, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1790.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

LE Théâtre Eſpagnol a très-ſouvent été mis à contribution par nos Auteurs Dramatiques. C'eſt une mine féconde où les plus grands Maîtres, *Corneille*, & *Moliere* lui-même, *le Divin Moliere*, n'ont pas dédaigné de puiſer. Ils en ont extrait plus d'une fois des matériaux utiles : ces matériaux bruts, informes, acquirent un grand prix en paſſant par leurs mains. Ils furent élaborés avec un art ſi merveilleux, que les yeux les plus exercés pouvoient à peine les reconnoître dans les chefs-d'œuvres où ils ont été employés.

Pluſieurs Auteurs modernes ont auſſi fouillé la mine : ce qu'ils en ont fait ſortir a été mis en œuvre avec moins d'art & de précautions. Dans pluſieurs Ouvrages nouveaux, les amateurs auxquels la traduction du Théâtre Eſpagnol de M. *Linguet* eſt familière, ont facilement reconnu des ſcènes originales, qui n'étoient le plus ſouvent que fort peu déguiſées.

Dans cette Traduction de M. Linguet, ſe trouve une Comédie de *Calderon*, intitulée *le Viol puni* (*), ou *l'Alcade de Zalamea*. Elle a déjà ſéduit pluſieurs Imitateurs. Si je ne l'avois pas lu, je n'aurois pas ſongé à compoſer *le Payſan Magiſtrat*,

(*) J'avois réſolu de la faire imprimer à la ſuite de ma Pièce, pour qu'on en pût faire aiſément une comparaiſon préciſe & rapprochée. On m'a obſervé que je n'avois pas le droit de faire imprimer un Ouvrage dont le Propriétaire a ſeul le privilége ; j'ai dû me rendre à cette obſervation.

Digitized by Google

très-certainement. Mais je suis loin d'avoir imité littéralement la Pièce Espagnole, comme quelques Journalistes ont voulu le faire croire, & j'invite, avec instance, mes Lecteurs à s'en procurer la Traduction. Alors, ils pourront estimer mon travail; ils connoîtront la différence des deux Pièces: qu'elle soit ou non à mon avantage, cette différence est absolue, positive, & mérite considération.

A ceux qui ne pourroient se procurer cette Traduction de M. Linguet, je dirai brièvement: que tout ce qu'il y a de plaisant dans la Pièce Espagnole, vient d'un Gentilhomme campagnard amoureux d'Isabelle, personnage ridicule qui dédaigne les Payſans; il se cure les dents, quoiqu'il n'ait pas dîné; il proteste à son valet que *les Gentilshommes n'ont jamais faim*; il jure que *si son père n'eût pas été Gentilhomme, il ne se seroit jamais laissé engendrer par lui.* Le valet n'est pas en reste de plaisanterie, & lui dit que *si les Gentilshommes sont exempts de loger des Soldats*, c'est *parce qu'on craint qu'ils ne les fassent mourir de faim*, &c. &c. Cette Pièce, suivant l'usage, est divisée en trois journées, c'est-à-dire, qu'aucune des unités de notre Théâtre n'y est observée. Les Soldats & les Vivandières s'y expriment de la manière la plus indécente. Prêts à tout faire pour de l'argent, ils offrent leurs services à un Capitaine insolent & brutal, lequel s'étant saisi du vieux & respectable *Crespo*, le fait attacher à un arbre, ainsi que sa fille, qu'il a violée presque sous ses yeux. Elle est rencontrée dans ce triste état par son frère, qui veut la poignarder, lorsque leur père est nommé Alcade. Alors, le Capitaine conduit prisonnier en sa présence, & sollicité par

Digitized by Google

lui d'épouser sa fille, ne lui répond que par les plus grossières injures; sur quoi l'Alcade Crespo le fait étrangler. Le Roi (Philippe second), qui vient à la fin de la Pièce, approuve cette exécution : mais l'honnête famille de Crespo n'en reste pas moins à plaindre. Le style de la Pièce, plein de grandes images, est tellement exalté & emphatique, qu'il eût été impossible d'en conserver plusieurs phrases de suite dans une Pièce Françoise. Néanmoins, les plus forts motifs de l'intérêt y sont bien indiqués, les principales situations bien prononcées; & dans plusieurs scènes majeures, celle principalement où Crespo vient offrir au ravisseur sa fortune & sa fille, on voit à plein le génie & la touche de *Calderon*. Je fondois sur l'effet (immanquable selon moi) de ces scènes-là, le succès de ma Pièce : j'en ai fait l'aveu dans une Feuille publique, la veille de la première représentation; d'après cet aveu, des Journalistes (1), qui n'ont seulement pas lu la Pièce Es-

(1) On conçoit bien qu'il ne s'agit pas ici de quelques critiques exercés & d'un talent reconnu, tels que MM. *de la Harpe*, *Imbert*, *de Charnois*, je citerois même encore *M. l'Abbé des Petites-Affiches*, si pour être trop partial, il ne rendoit son opinion extrêmement suspecte. C'est chez celui-là que réside encore l'Aristocratie du Journalisme, à la vérité de toutes la plus digne de pitié & la moins dangereuse. Ce qui fait rire, ce qui est très plaisant, c'est, à chaque première représentation de Pièces nouvelles, de voir une Légion de Faiseurs de pamphlets, nés d'hier, gagner le café voisin, tout essoufflés, & juger d'un trait de plume, entre la fin de la Comédie & le souper, les plus difficiles combinaisons de l'Art Dramatique : & cependant, le Public se dirige avec plus ou moins d'affluence vers l'Ouvrage nouveau, d'après des prononcés rédigés de cette manière.

Digitized by Google

pagnole, ont fait imprimer le lendemain, sans autre examen, que les traits les plus applaudis appartenoient à *Calderon*.

Qu'étoit-il arrivé cependant à cette première représentation? C'est que l'on avoit très-peu goûté les scènes sur lesquelles je comptois le plus, & qu'il m'a fallu les refaire en grande partie pour les représentations suivantes. Tout ce que j'ai inventé, sur lequel je comptois le moins, avoit pleinement réussi. Qu'on juge actuellement de la bonne foi de pareils Journalistes.

J'oserai dire, avec assurance, que le plan de la Pièce, plusieurs branches de l'action, ses divisions, toute la partie comique, & tous les effets théâtrals, m'appartiennent. Les anciens Journaux l'ont dit avant moi, il y a huit ans, en rendant compte de ma Pièce imprimée. Quoique bien moins soignée & différente de celle-ci, c'est cette Pièce-là qu'on a traduite & transportée sur un grand nombre de Théâtres étrangers, & non pas la Pièce originale, comme l'ont encore avancé les Journalistes nouveaux nés.

Ce qui prouve ce que j'avance, c'est que dans toutes les langues où cette pièce a été transmise, on a traduit & conservé le titre de *Payſan Magiſtrat*, qui n'existoit pas avant que je l'eusse donné à mon Ouvrage.

Je regarde d'ailleurs comme une très-mauvaise idée pour un Auteur Dramatique, celle d'adapter à notre Théâtre une Pièce Etrangère. Aucun travail n'est plus ingrat que celui-là, sur-tout lorsque l'Auteur original subjugue votre imagination, & vous ramène sans cesse à lui par quelques idées fortes. Je conseille à ceux qui auroient de pareilles tentations de commencer toujours

Digitized by Google

par créer un plan dont ils ſoient les maîtres, & d'y faire entrer à volonté les idées qui auroient pu les ſéduire, en faiſant toutefois agir & parler leurs perſonnages ſuivant qu'ils ſeront inſpirés. Malgré ces précautions, ce qui leur reſtera de gloire ſera peu de choſe, & de ce peu qui reſtera, les Ecrivains périodiques ôteront charitablement tout ce qu'il leur ſera poſſible. S'il y a quelques complimens à faire, ces Meſſieurs les adreſſent toujours de préférence aux Etrangers; ils agiſſent ſans cérémonie avec leurs Compatriotes.

Je n'ai haſardé ces réflexions par aucune impulſion de l'amour-propre. Mais ayant moins à perdre que tout autre, je défends le peu qui m'appartient. La renommée de *Calderon* eſt belle, ſon nom eſt conſacré à l'immortalité. Rien, je crois, n'eſt auſſi peu important pour ſa gloire, que d'être cité dans les Petites-Affiches, ou d'être loué dans la Chronique de Paris, de ce qui ne lui appartient pas.

Digitized by Google

PERSONNAGES. ACTEURS.

PEDRO CRESPO, riche Fermier.	*M. Vanhove.*
DON LOPE DE FIGUEROA, Général Espagnol.	*M. Naudet.*
DON LOUIS, Officier, neveu de D. Lope.	*M. Saint-Phal.*
REBOLLEDO, Sergent dans la Compagnie de D. Louis.	*M. Dugazon.*
JUAN, fils de Pedro Crespo.	*M. Talma.*
ISABELLE, fille de Pedro Crespo.	*Madame Petit.*
INÈS, nièce de Pedro Crespo.	*Mlle. Lange.*
UN GREFFIER DE JUSTICE de l'endroit.	*M. Larochelle.*
UN OFFICIER-MAJOR.	*M. Marsy.*
UN GRENADIER.	*M. Florence.*
DEUX GARÇONS DE FERME.	*MM. Belmont & Champville.*
UN TAMBOUR.	
DES GRENADIERS.	
DES PAYSANS.	

La scène est chez CRESPO, *dans un gros Bourg de l'Andalousie, pendant les trois premiers Actes.*
A la Maison-de-Ville de l'endroit, pendant les deux derniers.

Nota. En indiquant la droite ou la gauche, on parle de celle de l'Acteur lorsqu'il est en scène.

LE

Digitized by Google

LE

PAYSAN MAGISTRAT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un petit Jardin ruſtique. A la ſeconde Couliſſe à droite eſt un pavillon, avec porte & balcon ſur la ſcène. Depuis ce pavillon juſqu'au fond du même côté, le Théâtre eſt fermé par une muraille, au milieu de laquelle eſt une porte. A gauche, en face du pavillon, ſur le devant de la ſcène, on voit une petite Treille bien cultivée & fleurie, ſous laquelle les jeunes filles ſont à travailler, lorſque la Pièce commence. Il eſt à-peu-près ſix heures du ſoir. La dernière Couliſſe à gauche conduit à travers les arbres, à un corps-de-logis qu'on ne voit pas.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, INÈS.

(Elles ſont occupées à de petits ouvrages de dentelles ou broderies; elles ſe regardent pluſieurs fois avant de ſe parler, & avec une ſorte d'embarras):

INÈS.

TU parles bien peu, ma belle couſine; avant ton voyage à Séville, tu étois moins ſérieuſe.

Digitized by Google

ISABELLE. (*Elle regarde Inès, & soupire.*)
Ah! ah!....

INÈS.

Et tu soupires bien fort.... Parler peu,... soupirer beaucoup,... tu es bien malade, ma chère Isabelle.

ISABELLE.

Pourquoi mon père m'a-t-il fait quitter ce séjour pour me faire voir une grande ville? ma chère Inès.

INÈS.

Je te comprends;... tout ici est devenu ennuyeux pour toi.... Cependant, depuis le passage des troupes pour le couronnement du Roi,... nous y trouvons plus d'amusemens. L'élection de l'Alcade qui doit se faire cette nuit, n'aura jamais été si brillante, car il arrive ce soir deux Régimens.

ISABELLE.

Cela est-il fait pour nous dissiper?

INÈS.

Non;... tu as raison: peut-être en serons-nous plus renfermées. Des Officiers logeront ici.... ces Messieurs-là sont si dangereux!

ISABELLE.

Ils sont si séduisans.... Ah! ma chère Inès,... on dit aussi qu'ils sont bien trompeurs.

INÈS.

Nous ne les connoissons que de renommée;... nous n'en avons pas encore vu.

ISABELLE.

Cousine,... pendant le séjour que j'ai fait à Séville, j'en vis un dont je ne puis perdre le souvenir.

Digitized by Google

INÈS.

Comment donc !

ISABELLE.

C'étoit la veille de notre départ. Mon père avoit remis au Miniſtre des Finances la ſomme qu'il prête au Roi ; Sa Majeſté arrivoit ce jour-là à Séville ; nous entrâmes au Palais. Il y avoit grande foule : les Gardes nous repouſsèrent : un jeune Officier me diſtingue parmi tout ce monde ; il vient à moi avec des grâces que je ne puis te peindre ; me prend la main, & me fait avoir une des meilleures places.... Ah ! couſine, de t'en parler, je ſuis encore toute honteuſe....

INÈS, *riant.*

Ah !... ah !... Et mon oncle ?

ISABELLE.

Il étoit reſté dans la foule.... Tu le connois ;... il eut un peu d'humeur de ſe voir ſéparé de moi ;... mais un inſtant après, ce tendre père ſe mit à rire, & à me féliciter de cette aventure.

INÈS.

Et le jeune Officier, tu n'en as rien ſu depuis ?

ISABELLE.

Je ne m'en ſuis pas beaucoup inquiétée.... (*Vivement.*) Il eſt de la Province d'Eſtramadoure ; il a vingt-deux ans ; il eſt neveu d'un Officier-Général, célèbre dans les armées ; Capitaine lui même dans le Régiment de cet oncle.... & bientôt....

INÈS, *malignement.*

Je vois bien que tu ne t'en es pas informée.

Digitized by Google

ISABELLE.

Ah ! tu me plaisantes.... Prends garde, ... je vais te parler de mon frère.

INÈS.

Pour me donner de l'humeur, n'est-ce pas ?

ISABELLE.

Assurément, car je te dirai que mon père a résolu de vous unir.... J'ai deviné cela hier à certains propos.... Qu'en dis-tu ? ... Tu ne parles pas, hem ?

INÈS. (*Elle regarde Isabelle, & soupire.*)

Ah ! ah !

ISABELLE.

Tu parles peu, ... tu soupires beaucoup, ... tu es bien malade, ma chère Inès.

INÈS.

Nos cœurs s'entendent à merveille, chère cousine.

(*Elles s'embrassent.*)

SCENE II.

ISABELLE, INÈS, CRESPO, GARÇONS de Ferme, & PAYSANS dans le fond.

CRESPO, *aux deux jeunes filles qui s'embrassent.*

BIEN, bien, jeunes filles, embrassez-moi aussi, & ne cessez jamais de vous aimer.

INÈS *à Isabelle.*

Ton frère n'y est pas.

Digitized by Google

CRESPO, *aux Garçons de Ferme & Payſans.*

Mes amis, demain au point du jour, nous ſerons dans les champs; que nos gerbes ſoient de bonne heure ſerrées dans les granges : les Troupes vont paſſer, & nous feroient du dégât. (*Les payſans ſortent.*) (*Aux jeunes Filles.*) Eh bien! mes enfans, qu'y a-t-il de nouveau ?... Tu as l'air inquiète, Inès!

INÈS.

Mon couſin n'eſt pas encore revenu ?

CRESPO.

Il eſt allé au-devant des Troupes.... Elles ont fait double journée, elles arriveront tard.

INÈS.

Il ne ſera donc ici qu'à la nuit : c'eſt bon; ah! je le punirai bien, je ne lui dirai pas un mot à ſon arrivée.

CRESPO, *vivement.*

Morigene-le un peu;... accoutume-toi à cela; il faut ſavoir ranger un mari à ſon devoir.

ISABELLE, *bas à Inès.*

Entends-tu, ma couſine ?

INÈS, *vivement.*

Que dites-vous donc, mon oncle ?

CRESPO.

Je dis, mon enfant, qu'à moins que tu ne t'y oppoſes, ce ſera un grand plaiſir pour moi de vous marier enſemble; je ſatisferai par cette union à la mémoire & aux intentions d'un frère que je regrette à tous les inſtans de ma vie.

Digitized by Google

INÈS.

Ah ! mon cher oncle, vous ſerez donc toujours notre bienfaiteur.

CRESPO.

Que parles-tu de bienfaits ? Ce que je te donne eſt à toi, mon enfant. Quand ton ayeul mourut, il y a cinquante ans, il nous recommanda, ton père & moi, à la Providence : la fatalité n'amena ſur la tête de ton père que des malheurs ; vignes grêlées, moiſſons détruites, granges incendiées. A moi, tout m'a réuſſi ; de bonnes entrepriſes, récoltes abondantes, ſanté robuſte, Dieu ſoit béni : mais plus mon frère a été malheureux, plus j'ai dû le ſecourir ; peines & plaiſirs, pertes & bénéfices, ont dû être ſupportés de ſociété ; j'en ai tenu compte ; tu lui ſurvis, tu le repréſentes ; & en te mariant, la moitié de mon bien t'appartient.

INÈS.

Ah ! mon cher oncle.

CRES

Tu es ſage, modeſte, prudente, tu rendras mon fils heureux ; fût-il né d'un Prince, je lui ſouhaiterois une femme comme toi : en changeant tes vertus contre mon argent, je les aurai toujours à bon marché. Tu n'y perdras rien, mon Iſabelle.

ISABELLE.

Ah ! faites,... faites, mon père ;... tout cela me contente.

CRESPO.

Mais ; écoutez donc,... ne parlez pas de cela à Juan.... Il n'eſt pas encore aſſez digne de toi, Inès...

Digitized by Google

Je vous ai ouvert mon cœur; . . . mais mon deſſein n'eſt pas de vous marier ſitôt.

INÈS.

Mon couſin ne ſaura rien de vos intentions, . . . ne fût-ce que pour ſe faire ainſi attendre.

CRESPO.

Nous le marierons encore un an plus tard, à cauſe de cela, ſi tu veux.

INÈS.

Ne peut-on pas le punir autrement, mon oncle; . . . laiſſez-moi faire. . . . Enfin, le voici. . . . Vous allez voir.

SCENE III.

ISABELLE, INÈS, CRESPO, JUAN.

JUAN. (*Il embraſſe reſpectueuſement ſon père. Il va enſuite vers Inès qui le fuit, & ſe retire derrière Iſabelle.*)

CRESPO.

TU rentres bien tard! Tu as été au-devant des troupes? Deux Régimens en bataille, c'eſt ſuperbe! à ton âge; cela fait tout oublier.

INÈS, *derrière Iſabelle.*

Me regarde-t-il?

ISABELLE.

Beaucoup! . . . Il ſe trouble.

INÈS.

C'eſt bien fait.

Digitized by Google

JUAN, *distrait & regardant furtivement Inès.*

Ce spectacle m'a charmé ; oui, mon père, vous m'en voyez encore dans l'ivresse ; ils ont fait halte à demi-lieue du Bourg. Il faisoit encore jour ; je suis revenu en jouant deux parties de mail que j'ai perdues.

CRESPO.

Si tu les as payées, il n'y a pas de mal.

JUAN.

Je n'avois pas d'argent, mon père.

CRESPO.

Mon fils, écoutez, je vous prie, deux bons conseils ; ne promettez que ce que vous pouvez tenir ; ne jouez que ce que vous avez sur vous, vous aurez toujours bonne réputation.

JUAN.

A merveille, mon père ; mais permettez-moi un petit avis à mon tour ; c'est de ne jamais donner de conseil à qui n'a pas le sou dans sa poche.

CRESPO.

Tu as raison. (*Il tire sa bourse, & la donne à Inès.*) Inès, donnez à Juan de quoi payer sa dette.

INÈS.

Vous l'ordonnez, mon oncle ?

CRESPO, *riant.*

Par toute mon autorité.

INÈS.

Oh ! je ne veux pas vous fâcher.... (*à Juan, les yeux baissés.*) Tenez, Juan. (*Juan prend la bourse, la sollicite de lever les yeux sur lui, & l'embrasse.*)

Digitized by Google

ISABELLE.

Mon frère, il y a plaisir à recevoir des leçons comme cela.

JUAN.

A propos, j'ai rencontré Monsieur le Greffier,... très-affairé, très-empressé de vous annoncer, m'a-t-il dit, quelque chose d'important.

CRESPO,

Justement le voici.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS. LE GREFFIER.

LE GREFFIER.

HONNEUR soit porté au Seigneur Pedro Crespo; & invitation lui soit faite de se trouver cette nuit à la Maison-de-Ville, pour l'élection d'un nouvel Alcade, en la manière accoutumée.

CRESPO.

Je ne sais si je pourrai y aller. L'élection ne s'en fera pas moins, n'est-il pas vrai?

LE GREFFIER.

Sans doute, d'ailleurs, vous n'avez pas besoin de votre voix pour être élu.

CRESPO.

Comment donc!

Digitized by Google

LE GREFFIER.

C'eſt qu'il eſt apparent par les diſpoſitions des Notables, dont je me félicite de vous donner connoiſſance, qu'à la première heure du jour prochain, j'aurai l'honneur de ſaluer le Seigneur Creſpo comme Alcade; ce qui eſt d'autant plus flatteur dans cet inſtant-ci, qu'il aſſiſtera au couronnement de Sa Majeſté, & lui ſera préſenté. Honneur, en attendant, au Seigneur Pedro Creſpo. (*Il ſort.*)

SCENE V.

ISABELLE, INÈS, CRESPO, JUAN.

ISABELLE.

MON père! vous ſeriez Alcade, vous iriez au couronnement du Roi!

JUAN.

Que cela ſeroit heureux!

CRESPO.

Mes enfans..... ce ſont peut-être des inquiétudes de plus qui nous attendent; voir le Roi, lui être préſenté, c'eſt un grand honneur; mais que ferai-je moi chétif devant ſa perſonne? n'eſt-il pas préſent pour nous à chaque pas, ce bon, ce vertueux Monarque? ſa juſtice qui protége nos droits, nos biens, ſes forces qui maintiennent l'ordre - qui défendent la Patrie, n'eſt-ce pas lui? Je n'ai pas beſoin d'aller à la Cour, pour ſavoir qu'il eſt le meilleur ami de ſon Peuple..... (*On entend le tambour dans le lointain.*) Qu'entends-je?

Digitized by Google

JUAN, *avec une sorte de joie.*

Ce sont les troupes qui arrivent, mon père.

CRESPO.

Nous aurons ici quelque Chef..... Juan tu m'aideras à le recevoir..... vous, mes cheres filles..... vous vous retirerez dans ce petit pavillon, les jeunes militaires ne sont que trop portés à faire des étourderies, il faut leur en épargner les occasions.

(*Isabelle & Inès dans la Scène suivante, doivent porter peu d'attention à ce que dit Rebolledo & même se tenir un peu à l'écart.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS. REBOLLEDO, *suivi de deux hommes qui portent une valise.*

REBOLLEDO, *un billet à la main.*

EST-CE ici la maison de Pedro Crespo ?

CRESPO.

C'est à lui que vous parlez ; je vois ce qui vous amene, donnez le billet,

REBOLLEDO.

Le voici..... & avec le billet la valise de Don Louis de Figueroa, Capitaine au Régiment de Don Lope de Figueroa, son oncle, surnommé le Mars de l'Espagne, & celui qui vous dit cela s'appelle Rebolledo, Sergent principal dans la Compagnie du neveu, son confident, qui logera ici avec lui.

Digitized by Google

CRESPO.

Cela suffit, (*aux Valets.*) Garçons portez cette valise au grand corps-de-logis, là-bas, dans l'appartement sur la rue. (*à Rebolledo.*) Vous direz au Capitaine qu'il sera content de ses hôtes.

REBOLLEDO, *appercevant Isabelle & Inès.*

Vous l'avez dit, je crois qu'il ne sera pas mécontent. (*A part.*) Malepeste, les filles de cet endroit sont appétissantes. (*Haut.*) Serviteur, papa; Mesdemoiselles, je vous baise les mains. (*Il sort.*)

SCENE VII.

ISABELLE, INÈS, CRESPO, JUAN.

CRESPO, *aux filles.*

CET Officier ne tardera pas, entrez dans le pavillon; j'y ferai porter tout ce qui vous sera nécessaire.

ISABELLE.

Vous viendrez nous voir, Juan, ne nous laissez pas seules?

JUAN.

J'irai vous joindre dès que l'Officier sera à son appartement.

(*Isabelle & Inès entrent dans le Pavillon.*)

Digitized by Google

SCENE VIII.

CRESPO, JUAN.

JUAN.

En vérité, mon père, riche comme vous êtes, vous devriez bien vous affranchir de cette ſervitude. Etre forcé de recevoir des étrangers chez ſoi !

CRESPO.

Et comment faire pour m'en diſpenſer ?

JUAN.

Acheter des Lettres de Nobleſſe.

CRESPO.

Dis-moi, Juan, y a-t-il quelqu'un dans toute cette contrée, qui ignore que je ſuis un homme de probité, comme ceux qui m'ont mis au monde ?

JUAN.

Non, mon père.

CRESPO.

A quoi donc ſerviroit ce Parchemin que tu veux que je marchande, en ſerai-je de meilleure lignée, dira-t-on que je vaux mieux qu'auparavant ? Tout au contraire..... on rira de me voir devenu Noble pour quelques écus, tout ce que j'aurai prouvé, c'eſt que j'ai de l'argent, & qu'à mon âge je ne ſais pas m'en ſervir comme il faut.

JUAN.

C'eſt au moins ſe mettre à couvert d'une vexation.

Digitized by Google

CRESPO.

Pourquoi ne rendrais-je pas ce tribut à l'Etat ? Le Noble paye de son sang, je paye de mon bien..... La vraie Nobleſſe le cœur la reçoit de là-haut..... moi m'ennoblir !... non, Roturier je ſuis né, Roturier je mourrai, & mes enfans auſſi, à moins qu'ils ne méritent d'être diſtingués du Roi par quelqu'action d'éclat.

JUAN.

Ah mon père ! ces actions je m'en ſens capable..... Mon père, ſi je pouvois ſervir !

CRESPO.

Mon enfant..... en me quittant tu me déchirerois l'ame, mais j'y conſentirai, ſi c'eſt pour ta gloire & pour ton bonheur. Nous avons le tems d'en parler.

SCENE IX.

CRESPO, JUAN, D. LOUIS, REBOLLEDO, *& pluſieurs gens qui apportent le reſte de l'équipage de D. Louis.*

D. LOUIS.

C'EST donc ici que je ſuis logé ?

CRESPO.

Oui, Monſieur..... ſi vous voulez me ſuivre..... je vous conduirai à votre appartement ;

D. LOUIS, *ſe conſultant avec Rebolledo.*

Je reſterai volontiers ici un inſtant. Vous m'obligerez de

faire placer mon bagage..... & me procurer quelques rafraîchiſſemens.

CRESPO.

Nous avons d'excellens fruits, mon fils aura l'honneur de vous en préſenter, s'ils peuvent vous être agréables; rien ne vous manquera de ce qui eſt à notre diſpoſition, vous n'aurez qu'à parler.

(*Creſpo & Juan ſortent & font ſuivre le bagage.*)

SCENE X.

D. LOUIS, REBOLLEDO.

D. LOUIS.

CE Payſan s'annonce bien, j'ai idée de l'avoir vu quelque part.

REBOLLEDO.

C'eſt dit-on un homme d'un grand jugement, le Créſus du pays; il a prêté une groſſe ſomme au Roi.

D. LOUIS.

Et ces filles dont tu parlois?

REBOLLEDO.

Ma foi..... elles ſont en cage..... Ah Monſieur! il y en a une ſur-tout..... Ah!

D. LOUIS.

Ce ſera quelque groſſe Payſanne, au teint brun.

REBOLLEDO.

Ne dites pas de mal de ce teint-là, Monſieur..... il n'y a

Digitized by Google

pas de femme à Madrid, à qui il ne fît honneur..... & des yeux.....

D. LOUIS.

Oui.... oui, je commence à croire qu'on peut être jolie au village.... cette petite payſanne à qui je fis voir le Roi à Séville, me l'a prouvé ;

REBOLLEDO.

Elle vous auroit mené loin.....

D. LOUIS.

Mais, vois donc où le père a ſerré celles-ci.....

REBOLLEDO, *d'un air ſcrupuleux.*

En conſcience, Monſieur.... je ne puis pas me mêler de cette enquête.

D. LOUIS.

Ah ! tu vas faire le bon ſujet..... tu oubliois que ſans moi, il y a long-temps que tu ſerois aux Préſides..... querelleur ! . . . libertin !

REBOLLEDO, *riant.*

Ne me faites pas de ces reproches-là, mon Capitaine.... Au reſte, ſi je trouve en ceci du plaiſir pour mon compte.... je le prendrai n'eſt-ce pas..... allons, adieu les ſcrupules.

(*Il rôde ſur le Théâtre.*)

D. LOUIS, *à part.*

Comme on eſt compromis, quand on demande de mauvais ſervices !

REBOLLEDO, *devant la porte du Pavillon.*

Monſieur, Monſieur... chut.... voici une porte, (*il regarde à travers la ſerrure.*) Vivat, elles ſont ici, regardez.

D. LOUIS

D. LOUIS *regardant.*

Elles nous tournent le dos.

REBOLLEDO.

Vous voyez leur taille au moins..... & la tournure..... hem. (*Il apperçoit Juan.*) Prenez-garde, prenez-garde.

SCENE XI.

D. LOUIS, REBOLLEDO, JUAN, *avec des Valets qui apportent des fruits.*

JUAN, *ayant apperçu D. Louis qui regarde à la ſerrure.* (*A part.*)

QU'ESPIONNE-t-il donc ce Monſieur. (*A D. Louis.*) Monſieur, voilà de quoi vous faire attendre patiemment le ſouper. (*Les Valets ſortent.*)

D. LOUIS.

Je vous remercie.

REBOLLEDO, *à Juan.*

Dites donc, jeune homme.... ne pourroit-on pas entrer dans ce Pavillon ? la chambre en bas ne pourroit-elle pas me convenir ?

JUAN.

Elle ne convient à perſonne. (*Il ſort & dit en montant le Théâtre.*) Il y a quelque choſe ici de ſuſpect, écoutons pour m'en éclaircir.

(*Il ſe cache derrière les arbres à gauche.*)

Digitized by Google

D. LOUIS.

Ah ! ce vieux papa cache ses filles, il n'y gagnera rien, pardieu ! je suis piqué. Si je les avois vues, je ne m'en serois pas soucié ; mais il me les dérobe, je veux entrer où elles sont..... comment faire ?

REBOLLEDO, *rêveur.*

Attendez, il me vient une idée..... cela vaut de l'or : =

D. LOUIS.

Voyons donc cet effort d'invention ?

REBOLLEDO, *à basse voix.*

Excellent ! ... Faites mine d'être en colère contre moi ; je fuirai. ... vous me suivrez l'épée à la main ; je me jetterai contre cette porte : elles paroîtront au bruit, vous voilà auprès de la belle ; le reste, je ne m'en mêle plus. ... Allons, commencez.

JUAN, *au fond du Théâtre.*

Courons avertir mon père. (*Il sort.*)

SCENE XII.

D. LOUIS. REBOLLEDO.

REBOLLEDO.

PRESTE à la réplique : ... allons, tenez-vous prêt. (*Il crie.*) Jarni, voilà comme on traite les pauvres Soldats : on leur promet tout, au diable si l'on tient rien. (*bas à D. Louis.*) A vous, allez, allez.

D. LOUIS, *feignant de se fâcher.*

Comment malheureux, tu oses parler ainsi à ton Capitaine!

Digitized by Google

REBOLLEDO, *sur le même ton.*

Comment voulez-vous que je parle?... Vous seriez mon Général!

D. LOUIS, *toujours de même.*

Attends, attends, je vais t'apprendre....

REBOLLEDO.

(*Bas.*) Fort bien, fort bien, le chapeau sur les yeux, tirez l'épée. (*haut.*) Que me ferez-vous? Ah! si j'osois!... (*bas.*) Foncez sur moi. (*haut.*) Je vous donnerois une bonne leçon.

D. LOUIS, *très-haut.*

Et je balance à passer mon épée au travers du corps de cet insolent!... (*courant après lui.*) Recommande-toi au ciel, misérable.

REBOLLEDO, *se jetant contre la porte.*

Ah! ah!... ah!... au secours!... je suis mort....

SCENE XIII.

D. LOUIS, REBOLLEDO, CRESPO, JUAN; ensuite ISABELLE & INÈS.

CRESPO, *accourant.*

QU'EST-CE donc, Monsieur! Pourquoi toute cette fureur. (*Isabelle & Inès entrent.*)

D. LOUIS, *voyant entrer Isabelle.*

(*A Crespo, d'un ton très-doux.*) Monsieur,... ce n'est rien;... je suis fâché.... (*à part à Rebolledo.*) C'est la paysanne de Séville!... quel bonheur!

Digitized by Google

CRESPO, *le considérant.*

Vous voilà calmé bien promptement.... C'eſt une grande vertu de maitriſer ainſi ſes paſſions ; . . . pratiquez-la toujours.

D. LOUIS.

Je me ſuis retenu .... en préſence de cette belle Dame.

ISABELLE, *le reconnoiſſant.*

(*A Inès.*) Ciel ! c'eſt lui.

CRESPO, *à D. Louis.*

C'eſt Iſabelle, ma fille, Monſieur, une payſanne, & non pas une belle Dame.

JUAN, *très-ému.*

Je vous dis, mon père, que ce ne ſont que des menſonges.

D. LOUIS.

Des menſonges !

CRESPO, *à Juan.*

Qui vous dit de parler ici, jeune homme ? (*à D. Louis.*) Monſieur, ma fille vous remercie, ainſi que moi, de votre complaiſance pour elle.

D. LOUIS, *à Creſpo.*

Vous ne dites rien que de raiſonnable. (*à Juan.*) Mais vous, ſongez à mieux parler dorénavant.

JUAN.

Je parle comme je dois.

CRESPO, *à Juan.*

Encore, devant moi.

Digitized by Google

D. LOUIS.

Sans la préſence de votre père, je vous apprendrois à vivre.

CRESPO, *à D. Louis.*

Doucement, Monſieur; je puis traiter mon fils comme il me plaît; mais vous, vous n'avez rien à lui dire.

JUAN.

Oui, je ſouffrirai tout de mon père;.... mais d'un autre....

D. LOUIS.

Que feriez-vous?...

JUAN.

Je perdrois la vie pour ſauver mon honneur.

D. LOUIS.

Bel honneur! l'honneur d'un payſan!

JUAN.

Auſſi pur que le vôtre.... S'il n'y avoit point de payſans, il n'y auroit pas de Gentilshommes.

D. LOUIS, *mettant la main ſur ſon épée.*

Ah! c'en eſt trop!... (*On le retient.*) Laiſſez-moi.... laiſſez-moi.

CRESPO, ISABELLE, INÈS, *enſemble.*

Arrêtez! arrêtez!

SCENE XIV.

ISABELLE, INÈS, CRESPO, JUAN, D. LOUIS, REBOLLEDO, DON LOPE, un OFFICIER d'Ordonnance, un TAMBOUR, & quelques SOLDATS.

L'OFFICIER, *précédant D. Lope.*

VOILA le Général.

(*Aux cris & au tumulte précédent, succède un profond silence.*)

D. LOUIS, *à part, remettant son épée.*

Mon oncle ! ah ciel !

REBOLLEDO *à part.*

Je suis perdu.

D. LOPE *entre ; il boite, & parle d'habitude en criant.*

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ? La première chose que je rencontre ; ce sont des gens qui se disputent.

D. LOUIS.

Mon oncle, ... c'est une misère.

D. LOPE.

Qu'est-ce qu'il y a enfin ? ... qu'est-il arrivé, dites donc ?

CRESPO, JUAN, ISABELLE.

Monsieur, c'est que....

Digitized by Google

D. LOPE.

Paix.... paix.... parlez l'un après l'autre. Parlerez-vous ?... De quoi s'agit-il ? (*On se tait.*) Allons, parlez donc ! n'eſt-ce pas aſſez d'avoir ma diable de jambe à traîner, ſans qu'on me contrarie ?... Allons, qu'on me diſe la vérité.

D. LOUIS, *embarraſſé.*

Mon oncle, voici ce que c'eſt; je ſuis logé ici, un Soldat m'a forcé de mettre l'épée à la main pour punir ſon inſolence; il ſe ſauvoit là-dedans, je le pourſuivois; ces dames ſont ſorties, leur père, leur frère, leur..... ce qui vous plaira, ſe ſont aviſés de faire là-deſſus des réflexions qui m'ont déplu.... &.....

D. LOPE.

Bon, bon, je ſuis arrivé à tems..... je vous contenterai tous; où eſt le Soldat qui a mis ſon Officier dans le cas de tirer l'épée contre lui ?

REBOLLEDO, *à part.*

Je vais payer pour tous.

JUAN, *montrant Rebolledo.*

Le voilà.

D. LOPE, *à l'Officier.*

Qu'on le paſſe par les baguettes.

REBOLLEDO.

Ah diable ! ne badinons pas.

D. LOUIS, *bas à Rebolledo.*

Ne t'inquiètes pas, je te ferai échapper.

REBOLLEDO.

Je ſuis votre valet..... (*à D. Lope.*) Mon Général,

Digitized by Google

ceci étoit une ruse de mon Capitaine, pour avoir occasion de voir ces Dames; moi je ne peux rien lui refuser.

D. LOPE, *regardant son neveu.*

Hom.... hom.... (*à Crespo.*) Etoit-ce la peine de faire tant de bruit.... je vais tout mettre d'accord.... Mon neveu, je logerai ici, faites-y apporter les Drapeaux qui sont chez ce diable d'Alcade où l'on m'avoit logé d'abord; vous vous y arrangerez comme vous pourrez.... vous délogerez d'ici.... l'infernale maison..... ou ces Fourriers m'avoient mis.... tout y est sans-dessus dessous.

CRESPO.

Monsieur, c'est aujourd'hui qu'il quitte sa place, tout est chez lui en désordre.

D. LOPE, *aux Militaires.*

Allons:... allons, laissez-moi....Tambour, publiez l'ordre pour qu'aucun soldat ne quitte son logement, sous peine de la vie.... Allons, qu'on décampe.

(*Les Militaires sortent.*)

D. LOUIS, *à Rebolledo.*

Allons, il faut faire emporter le bagage.

(*Ils sortent.*)

CRESPO, *aux siens d'un air d'autorité.*

Retirez-vous. (*La famille de Crespo se retire.*)

Digitized by Google

SCENE XV.

D. LOPE, CRESPO.

CRESPO.

JE vous ſuis obligé, Monſieur, vous m'avez tiré là d'un pas où j'allois me perdre.

D. LOPE, *aſſis & frottant ſa jambe.*

Comment donc te perdre ?

CRESPO, *s'aſſeyant.*

Oui, c'étoit un parti pris.

D. LOPE.

De quoi faire ?

CRESPO.

De tuer celui qui violoit l'hoſpitalité.... & qui m'inſultoit.

D. LOPE.

Comment vive Dieu..... ſais-tu qu'il eſt mon neveu & Capitaine?

CRESPO.

Oui, vive dieu ; mais tout Capitaine qu'il eſt, s'il m'outrage, je le tue.

D. LOPE.

Hernidié ! quiconque attaquera le dernier de mes Soldats, je le ferai pendre ſans miſéricorde.

CRESPO.

Quiconque cherchera à me déshonorer..... hernidié ! je le pends moi-même ſans balancer.

Digitized by Google

D. LOPE.

Quel diable d'homme eſt-ce-là ! Sais-tu à quoi tu es obligé ?

CRESPO.

Prenez mon bien, je ne dirai mot. Ma vie, ma fortune ſont au Roi, diſpoſez-en ; mais de mon honneur... non.

D. LOPE, *avec emportement.*

Ventrebleu ! (*Plus doucement.*) Mais, je crois que tu as raiſon.

CRESPO, *du même ton.*

Oui, ventrebleu ! j'ai toujours raiſon, moi.....

D. LOPE.

Songeons au ſouper.

CRESPO.

Vous ne l'attendrez pas long-tems.

D. LOPE.

Et enſuite au coucher : le Diable m'a donné une maudite jambe qu'il faut faire repoſer.

CRESPO.

Cela eſt trop juſte, le Diable m'a donné un excellent lit, & vous en profiterez.

D. LOPE.

Morbleu ! je vais m'y jetter tout habillé en attendant le repas..... car je n'en puis plus.

CRESPO, *lui offrant le bras pour marcher.*

Morbleu !... vous avez raiſon de ne pas vous gêner, faites toujours de même, vous êtes le maître chez moi.

Fin du premier Acte

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DEUX GARÇONS DE FERME, GENS *qui emportent la valise & le bagage de D. Louis ; ils traverſent le Théâtre de la gauche à la droite.*

LE PREMIER GARÇON, *ouvrant la porte qui eſt au milieu du mur.*

EN ſuivant tout droit par ici, vous allez chez l'Alcade, où l'Officier doit loger, c'eſt le plus court.

(*Les Gens qui portent le bagage ſortent, D. Louis & Rebolledo ſurviennent.*)

LE DEUXIEME GARÇON, (*à D. Louis & à Rebolledo.*)

Vous avez entendu, Meſſieurs ; tout droit, la porte eſt ouverte. (*Les deux Garçons ſortent par la gauche.*)

Digitized by Google

SCENE II.

D. LOUIS, REBOLLEDO,

D. LOUIS, *regardant le Pavillon.*

REBOLLEDO.... il y a de la lumière.

REBOLLEDO.

Oui, mais tout eſt fermé.

D. LOUIS.

Je l'ai trouvée, je veux lui parler à quelque prix que ce ſoit.

REBOLLEDO.

Cela ſera difficile.

D. LOUIS.

Mon oncle ſe trouve mal logé, & me fait ſortir d'ici, cela n'eſt-il pas fait pour moi!..... Qu'elle eſt belle, Rebolledo!

REBOLLEDO.

Pour une payſanne, qu'en dites vous?

D. LOUIS, *avec délire.*

Une payſanne, c'eſt une déeſſe, une déeſſe. Fais comme tu voudras, mais je veux lui déclarer ſérieuſement ma paſſion..... je n'ai recours qu'à toi..... tu ne voudras pas m'abandonner..... je l'eſpére:

REBOLLEDO.

Ah! Monſieur, vous me tuez, vous me perdez..... j'ai échappé tantôt les baguettes..... il m'arrivera pis.....

Digitized by Google

D. LOUIS.

Tu me refuses..... je ne puis donc plus compter sur Rebolledo..... cependant il sait qu'il peut compter sur moi.

REBOLLEDO.

Mais, Monsieur, comment faire ?.... Votre oncle me trouble l'imagination, il est brave homme... mais sévère... il feroit pendre le meilleur soldat de l'armée, sans autre forme de procès.

D. LOUIS.

Vois de grâce... cherche quelque moyen..... je n'en trouve que de violents ;

REBOLLEDO, *réfléchissant.*

Attendez... ah ! parbleu donnez-lui une sérénade..... vous avez les Musiciens du Corps à commandement, vous chanterez ou ferez chanter quelques paroles bien intelligibles..... bien significatives.

D. LOUIS.

Bon..... très-bon..... mais comment la voir ensuite pour savoir ce qu'elle pense.

REBOLLEDO.

Ah, Monsieur ! le Général est dans la maison ; songez donc.....

D. LOUIS.

Le corps-de-logis qu'il habite est éloigné.... prenons la clef de la porte que voici..... nous reviendrons cette nuit.

REBOLLEDO.

Mauvais moyen..... on s'appercevra de la clef perdue, le père les fera garder ou déloger..... c'est un bonheur qu'elles soient là, ne perdons pas cet avantage ;

Digitized by Google

D. LOUIS.

Eh bien ! procurons-nous une échelle..... le mur n'eſt pas haut, nous pourrons ſauter de ce côté-ci.

REBOLLEDO.

Une échelle !... non pas..... non pas..... j'aimerois mieux que tout ceci ſe paſsât de plain-pied, s'il eſt poſſible.

D. LOUIS.

Poltron !

REBOLLEDO.

Poltron, moi ! vous me piquez mon Capitaine. Rebolledo poltron ! Allons, nous la joindrons quoiqu'il arrive..... Mais ſi elle fait réſiſtance ; car ces payſannes ſont des dragons.....

D. LOUIS, *avec faſtuité.*

Je ſuis ſûr que je ne lui déplais pas ; mais ſi elle réſiſte, je ſuis capable de tout.

REBOLLEDO.

Allons d'abord nous aſſurer des Muſiciens.

D. LOUIS.

Veux-tu de l'argent ?

REBOLLEDO.

Inutile.... il ne faut pas les payer d'avance, ſi nous voulons en être ſûrs ; je vous recruterai enſuite quelques gens de réſolution, pour lors..... On vient ; retirons-nous.

LE DEUXIEME GARÇON,
au fond du Théâtre en entrant.

Eſt-ce que vous ſoupez ici vous, Meſſieurs ?

REBOLLEDO.

Non.... non, nous avons bien d'autres affaires.

(*D. Louis & Rebolledo ſortent par la porte du mur.*)

Digitized by Google

SCENE III.

LES GARÇONS DE FERME, ISABELLE, INÈS.

(*Les deux premiers Garçons préparent le couvert sous la treille, les autres Garçons éclairent des pots à feu.*)

LE PREMIER GARÇON.

MA foi, ce seroit le Roi, notre maître n'en feroit pas davantage ;

LE DEUXIEME GARÇON.

Il est presque le Roi, ce Monsieur-là, c'est le Général.

LE PREMIER GARÇON.

C'est un fier homme, il me fait peur quand il parle, toujours morbleu, ventrebleu, on voit bien que c'est un grand Seigneur, il ne faut pas le contredire.

LE DEUXIEME GARÇON.

Il y a une bonne heure qu'il repose.

LE PREMIER GARÇON.

Ne manque-t-il plus rien ?

LE DEUXIEME GARÇON.

Non.

ISABELLE, *avec Inès à la fenêtre du Pavillon.*

Nuno, est-ce que le Général soupera ici ?

LE PREMIER GARÇON.

Oui, Mademoiselle.

(*Elles se retirent & ferment la jalousie.*)

Digitized by Google

LE DEUXIEME GARÇON.

A propos, & le tabouret pour ſa jambe, n'eſt-ce pas de ce côté-ci ?

LE PREMIER GARÇON, *replaçant le tabouret.*

Non, c'eſt de l'autre côté.... à gauche.... tiens, il ſe met comme cela.

SCENE IV.

LES GARÇONS DE FERME, JUAN.

JUAN.

TOUT eſt-il prêt... bien..... très-bien...., retournez à la ſalle ; quand le Général ſortira, vous paſſerez devant lui.

LE PREMIER GARÇON.

Devant lui.....

JUAN.

Oui.... pour l'éclairer quand il viendra ici.

LE PREMIER GARÇON.

Bon..... ne vous inquiétez-pas, cela ira bien.

(*Ils ſortent.*)

SCENE

Digitized by Google

SCENE V.

JUAN, *seul.*

L'ASPECT de ces drapeaux m'a enflammé le sang : qu'il est aimable & respectable malgré ses brusqueries, ce Général..... trente ans de service..... aussi il traîne la jambe ; & ses blessures ! quand il nous les a montrées, j'ai failli me prosterner devant lui.... S'il vouloit me placer dans son Régiment.... il paroît avoir pris de l'amitié pour mon père ; peut-être cela réussira-t-il ? Ah ! je suis dévoré de l'amour de la gloire.

SCENE VI.

CRESPO, D. LOPE, JUAN.

Les Garçons qui éclairent & font le service.

D. LOPE.

CRESPO, je te remercie, je ne puis finir la journée plus agréablement.

(*Juan & les Valets sortent.*)

CRESPO.

Asseyez-vous, je vous en conjure.... mettez ce tabouret sous votre jambe ;

D. LOPE.

Je la ferai couper cette jambe.

Digitized by Google

CRESPO.

Je ne vous le conseille pas.

D. LOPE.

Assieds-toi aussi, Crespo.

CRESPO.

Je suis bien comme cela.

D. LOPE.

Assieds-toi, te dis-je.

CRESPO.

Puisque vous me le permettez, je m'assieds.

D. LOPE.

Avoue, mon ami Crespo, que la colère t'avoit mis hors de toi, tantôt à mon arrivée ?

CRESPO.

Vous vous trompez, jamais rien ne me met en colère.

D. LOPE.

Cependant, alors, tu t'es assis devant moi, & sans que je te le dise ?

CRESPO.

C'est positivement parce que vous ne me le disiez pas, que vous me donniez le droit de le faire ; vous me le dites à cette heure, mon devoir est de le refuser. D'ailleurs que cela fait-il ? debout ou assis, à gauche ou à droite, nous sommes toujours, vous Don Lope de Figueroa, Grand-d'Espagne, excellent Général, & moi Crespo le Paysan.

D. LOPE.

Mais tu étois tout brutal,... tu jurois....

Digitized by Google

CRESPO.

Je vous le dis, il y a soixante ans que je suis ainsi, poli avec qui est poli ; rude avec qui est rude ; jurant avec celui qui jure ; gai avec celui qui rit ; toujours de moitié de ce qu'on fait devant moi ; cela me tient au point que je ne dormirai peut-être pas de la nuit à cause de votre mal de jambe. Voilà le souper.

(*Juan fait apporter tout ce qu'il faut pour le service.*)

SCENE VII.

D. LOPE, CRESPO, JUAN, Les deux GARÇONS de Ferme.

D. LOPE.

Est-ce que mes gens ne viendront pas me servir?

CRESPO.

Permettez qu'ils n'entrent pas.... nous vous servirons.

D. LOPE.

Crespo, fais moi le plaisir d'appeller tes filles, pour souper avec moi?

CRESPO.

Monsieur, l'une est ma nièce, l'autre est ma fille. Juan, dites-leur de descendre.

(*Juan entre dans le Pavillon.*)

Digitized by Google

SCENE VIII.

D. LOPE, CRESPO, Les GARÇONS de Ferme.

D. LOPE, *riant.*

TU ne ſerois pas ſi complaiſant, ſi je n'étois grifonnant, ſouffrant, éclopé, & fatigué.

CRESPO.

Vous ſeriez auſſi bien portant que je le ſouhaite, que je ferois de même; je n'éloigne ces jeunes filles que des indiſcrets; ſi tous les Militaires étoient comme vous, je leur ordonnerois moi-même de les voir en toute rencontre.

D. LOPE.

Creſpo, plus je t'entends, & plus je t'eſtime.

SCENE IX.

D. LOPE, CRESPO, JUAN, ISABELLE, INÈS, *qui viennent du Pavillon.* Les GARÇONS DE FERME, *dans l'éloignement.*

CRESPO.

MA fille, ma niéce, Monſieur vous fait l'honneur de vous demander.

D. LOPE *les conſidere.*

Elles ſont charmantes. (*Il veut ſe lever pour les ſa-*

Digitized by Google

luer, mais sa douleur de jambe l'en empêche.) Voulez-vous me faire la grace de souper avec moi?

ISABELLE.

Nous devrions plutôt vous servir.

D. LOPE.

Vous plaisantez,.... asseyez-vous, je vous prie. (*On met deux couverts.*) Et toi Crespo?

CRESPO.

Je vous remercie..... je soupois pendant que vous dormiez.

D. LOPE.

Tu es bien heureux, voilà des filles adorables, un fils qui prévient en sa faveur.... Moi je suis veuf, sans avoir eu d'enfans; j'ai un neveu..... je l'aime beaucoup ce libertin-là.

ISABELLE, *à part.*

Ce libertin-là!

D. LOPE.

Il a le cœur bon, quoiqu'étourdi, il aime l'honneur.

ISABELLE, *à part.*

Il a le cœur bon.....il aime l'honneur.

JUAN.

Ah Monsieur! qu'il est heureux de vous appartenir!.... si j'étois né Gentilhomme.

D. LOPE.

Aimerois-tu le Service? morbleu dis-le moi. Crespo, je voudrois reconnoître ton bon accueil... Veux-tu envoyer son fils à l'armée.....j'en aurai soin?

JUAN.

Monsieur, c'est mon unique desir..... j'y pense jour & nuit.

INÈS.

Ah! mon cousin, qu'avez vous dit?

D. LOPE, *riant.*

Ah, ah,, petite cousine, vous y prenez intérêt..... Vous rougissez.... Crespo ils s'aiment, je t'en avertis.

CRESPO, *froidement.*

Je le sais bien, je les ai élevés l'un pour l'autre.

D. LOPE.

Belle cousine, confiez-le moi deux années seulement, je le placerai de manière que votre amant vous fera honneur; ne seriez-vous pas bien contente de le voir Officier?

CRESPO.

Ah, Monsieur.... que dites-vous-là!

D. LOPE.

Il le sera, il est franc, honnête & brave, c'est à ceux là que je donne la préférence..... cela dépend de moi..... eh bien?

INÈS.

Monsieur, nous l'aimons trop pour ne pas y consentir.

CRESPO & JUAN, *ensemble.*

Ah, Monsieur!

CRESPO.

Comment reconnoître!

D. LOPE.

Ne parlons plus de cela.... c'est une chose finie. (*Il tend la main à Juan.*) Juan, je te reçois Volontaire, tu

partiras avec moi.... Crespo, verse-moi à boire.... je te porte la santé de ta fille & de ta niéce ; bois aussi, Crespo.

CRESPO.

Monsieur, vous nous faites trop d'honneur.

(*Tout le monde boit.*)

D. LOPE.

Les aimables enfans.... tu dois en être bien fier.... il n'y a rien d'aussi joli, ce sont des anges...

(*Il embrasse Inès, lorsqu'il se retourne pour embrasser Isabelle, le bras de Crespo qui lui offre du vin, se trouve entre elle & lui.*)

CRESPO, *offrant à boire & riant.*

Et le vin.... le vin.... comment le trouvez-vous ?

D. LOPE, *gaiement.*

Il me réchauffe. (*On entend un prélude de symphonie dans la rue derrière la muraille.*) Qu'est-ce que cela, Crespo ? me régales-tu d'un concert.

CRESPO.

Non, en vérité, nous n'avons ici de Musiciens que les oiseaux du verger, & ils ne chantent pas pendant la nuit.

(*On chante dans la rue l'air suivant que l'harmonie accompagne.*)

AIR.

A la voix du plus tendre amant
Ne soyez point rebelle,
Ecoutez le serment
Qu'il fait d'être fidèle.

Digitized by Google

CRESPO.

Ce ſont les Soldats qui ſe divertiſſent dans la rue.

D. LOPE.

Je fais bien le méchant, & pourtant je ferme les yeux là-deſſus. Quand ils ſe ſont divertis, ils n'en font que mieux leur devoir.

(*Pendant qu'on chante, dans la rue, ce qui ſuit, la mauvaiſe humeur s'empare ſucceſſivement de tous les Perſonnages. Inès vient ſe placer à côté d'Iſabelle; Creſpo occupe un coin de la Scène; Juan l'autre; le Général reſte ſeul appuyé ſur la table.... Par fois tous ſe regardent, & leur colere ſe manifeſte, ſur-tout, lorſqu'on prononce à la fin de l'air le nom d'Iſabelle.*)

SUITE DE L'AIR.

Pour que je puiſſe être inconſtant
L'Amour vous fit trop belle.
Echos, répétez doucement
Mon ſerment,
Répétez que je ſuis l'amant
D'Iſabelle.

D. LOPE, *à part.*

Qu'ils chantent, paſſe; mais donner des ſérénades devant la maiſon où je ſuis, les marauds! faiſons-nous violence. (*Haut.*) Quelles folies!

CRESPO, *d'un ton contraint.*

Ce ſont des jeunes gens.... (*à part.*) Si Don Lope n'étoit pas là!....

Digitized by Google

ISABELLE, *à Inès.*

Cette imprudence causera quelque malheur.

JUAN, *à part.*

Si je ne craignois de fâcher le Général, il y auroit ici du bruit.

(On voit Rebolledo sur le mur.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, REBOLLEDO sur le mur.

REBOLLEDO.

AH! mille diables!... le Général est-là.... délogeons.... délogeons..... (*La symphonie recommence un instant.*)

D. LOPE, *se levant avec fureur.*

Il n'y a pas moyen d'y tenir.... C'est une chose terrible!...

CRESPO, *la main sur son cœur.*

Vous avez raison; chacun sent ce qui le blesse.

(*Rebolledo est disparu, & la symphonie a cessé.*)

Digitized by Google

SCENE XI.

D. LOPE, ISABELLE, INÈS, CRESPO, JUAN.

ISABELLE, *à Inès.*

Comme ils cherchent à cacher leur mauvaise humeur.

D. LOPE.

Mesdemoiselles.... je crois que nous pouvons nous retirer.

ISABELLE, *à Inès.*

Ce jeune homme paroissoit si doux!... Vois comme il est audacieux!

CRESPO.

Mes filles.... Monsieur vous salue.... rentrez au Pavillon.

ISABELLE.

Nous nous retirons; mon père.... (*Elles saluent Don Lope.*) Adieu, Monsieur. (*A Inès.*) Son étourderie nous fait à tous bien du mal.

CRESPO, *à Juan.*

Juan,... accompagnez-les;... ayez soin que les jalousies & les portes soient bien fermées.

(*Juan monte au Pavillon avec Isabelle & Inès.*)

Digitized by Google

SCENE XII.

D. LOPE, CRESPO.

D. LOPE.

CE n'eſt pas devant toi que je veux feindre, Creſpo.... Je ſuis en fureur de ce qui vient de ſe paſſer.... Sans la préſence des femmes, je ne ſais ce qui ſeroit arrivé.

CRESPO.

Ce n'eſt pas ſans peine auſſi que j'ai pu me retenir.

D. LOPE.

Creſpo, tu m'as ſi bien reçu! tu n'as eu de nous que du chagrin.... J'en ſuis honteux.

CRESPO.

N'y penſons plus.

D. LOPE.

Les inſolens!..... mon ſang bouillonne..... ils m'ont mis hors de moi..... je ne pourrai dormir. Hernidié! pour les punir, je vais faire battre l'Aſſemblée, & les mettre en route.

CRESPO.

Attendez le point du jour.

D. LOPE.

Ne me contrarie pas.... Envoie un de tes gens avertir le tambour.

Digitized by Google

CRESPO.

Ne vous fâchez pas.... voici Juan, il va y aller. C'eſt actuellement à lui de vous obéir.

SCENE XIII.

D. LOPE, CRESPO, JUAN, qui ſort du Pavillon en fermant la porte.

CRESPO.

JUAN, votre Général a des ordres à vous donner.

D. LOPE, *à Juan.*

Mon ami, cours au corps-de-garde.... porte de ma part l'ordre de faire aſſembler les troupes pour le départ.... à l'inſtant.

JUAN.

J'obéis..... (*à ſon père en ſortant.*) Mon père, j'ai promis à Inès que je la reverrois encore.

CRESPO.

Sois tranquille.

Digitized by Google

SCENE XIV.

CRESPO, D. LOPE.

CRESPO.

IL n'a pas fait ses adieux..... ce cher enfant..... laissez-le-moi encore deux heures.

D. LOPE.

Parbleu, tant que tu voudras.

CRESPO.

Deux heures seulement..... Je n'ai pas besoin de vous le recommander.

D. LOPE.

Sois tranquille; il te donnera avant peu de bonnes nouvelles.... Crespo,... tu es le meilleur des hommes: embrasse-moi. (*Ils s'embrassent.*)

CRESPO.

Nous sommes de la même pâte.... Souvenez-vous, en tout & par-tout, que le bon Crespo est votre serviteur.

D. LOPE.

Je me souviendrai en tout & par-tout, qu'il est mon ami. Viens, honnête & loyal Crespo.

(*Ils sortent par la gauche.*)

Fin du second Acte.

(*Pendant l'entr'acte, quelques minutes après la rentrée de Don Lope, on entend le tambour battre le rappel; puis à un petit intervalle, la générale, l'Assemblée, &c. & tout ce qui indique le départ des Troupes. Le son diminue à mesure qu'elles sont censées s'éloigner. Il fait nuit pendant tout l'entr'acte.*)

Digitized by Google

ACTE III.

(Le jour commence à paroître. Peu de tems après que le Tambour a cessé de se faire entendre, on voit Rebolledo sur le mur.)

SCENE PREMIERE.

REBOLLEDO, *sur le mur.* D. LOUIS, *dehors dans la rue.*

REBOLLEDO, *à basse voix.*

IL n'y a pas de temps à perdre, mon Capitaine, voici le point du jour, ce que nous venons faire ne demande pas le soleil levé.

D. LOUIS, *dans la rue.*

Dépêche-toi de descendre.... & ouvre-moi la porte.

REBOLLEDO.

Me dépêcher, non pas s'il vous plaît..... (*Il descend.*) Si la prudence est nécessaire, c'est bien ici... Ah m'y voilà. (*Il ouvre la porte, le Capitaine se présente.*) Retirez-vous, retirez-vous, ah! mille diables! je vois venir le vieux Patron, son fils est avec lui, n'entrez-pas.

D. LOUIS.

Tu disois le jeune homme parti avec mon oncle?

REBOLLEDO, *précipitamment.*

Je le croyois.... Il part sans doute à présent, faites ca-

Digitized by Google

cher hommes & chevaux, jusqu'à ce qu'il soit passé. (*Il referme la porte.*) Je vais me cacher derrière cette treille, au péril de ma vie.

(*Il se cache derrière la treille.*)

SCENE II.

CRESPO, JUAN, *botté, cocarde au chapeau, l'épée en bandoulière*, REBOLLEDO, *caché.*

(*Ils entrent par la gauche.*)

JUAN.

Mon père, que je leur dise adieu!

CRESPO.

Tu le veux,

JUAN.

Je le leur ai promis, que penseroit Inès, si je manquois à ma parole?

CRESPO.

Tu l'as promis.... appellons les. (*Il frappe à la porte du Pavillon.*) Isabelle, Inès, descendez.

ISABELLE *répond sans ouvrir.*

Tout-à-l'heure, mon père.

CRESPO, *attendri.*

De tous les biens que le ciel m'a envoyés, tu es le plus cher à mon cœur; tu me quittes, lorsque je rentrerai le soir, je ne te verrai plus.

JUAN.

Ma sœur & Inès vous restent, mon père! vous parlerez tous de moi quelquefois.

Digitized by Google

SCENE III.

CRESPO, JUAN, ISABELLE, INÈS, REBOLLEDO, *caché.*

CRESPO, *dissimulant sa douleur.*

ISABELLE, Inès, dites adieu à Juan.

ISABELLE, *l'embrassant.*

Mon frère, tu nous quittes?

INÈS, *lui donnant la main.*

Vous partez-donc?

(*Ils font Groupe & témoignent le plus profond attendrissement.*)

JUAN, *douloureusement.*

Ah mon père!

CRESPO.

Tu l'as voulu, je le savois que ce moment seroit cruel. (*à part.*) Tâchons de retrouver mes forces. (*haut.*) Mon fils, ton père ne peut plus disposer de toi. D. Lope t'a donné deux heures, elles sont passées, ton nouvel état veut une exactitude scrupuleuse, rejoins le Général.

ISABELLE & INÈS, *le pressant.*

Pouvons-nous ainsi le perdre.

CRESPO, *se mettant au milieu.*

Jeunes filles..... ne l'aimai-je pas autant que vous..... Un jour il nous payera le sacrifice que nous faisons aujourd'hui.

JUAN.

Digitized by Google

JUAN.

Sans doute.... sans doute, mon père.

CRESPO.

Ecoute-moi, Juan.... (*Isabelle & Inès pleurent.*) ne pleurez point, Enfants, & laissez-le m'entendre. Mon fils, pour fournir ta carrière, grave dans ton cœur ce que je vais te dire. Tu sors d'un sang pur, mais tu es Roturier : je te mets cela devant les yeux, pour que tu ne sois ni orgueilleux, ni rampant; ne désespere jamais de parvenir à quelque chose d'élevé, mais sois modeste, on se trouve toujours bien de la modestie; ne sois ni avare ni prodigue, ce qu'on dépense est perdu, ce qu'on épargne est retrouvé; sans être de l'avis de tout le monde, ne contredis personne, on se fait par-là des ennemis; sois doux, poli & prévenant, c'est ainsi qu'on se fait aimer, tout l'or des Indes ne vaut pas la réputation d'un homme aimé généralement; ne te bats pas sans une bonne cause; songe qu'Inès est l'épouse que tu as choisie & que je te destine, (*Il leur joint les mains.*) qu'elle n'apprenne de toi rien qui lui fasse peine; avec les autres femmes, que ta retenue ne soit pas grossiereté, ni tes honnêtetés galanterie; ne dis jamais de mal d'aucune; elles méritent toutes des égards, puisque sans elles, le commencement de notre vie seroit sans secours, le milieu sans plaisir, & la fin sans consolations; voilà quatre cents ducats pour terminer ma leçon, souviens-t'en, cultive l'amitié de Don Lope, & n'oublie jamais ton père. Adieu, mon enfant. (*Il l'embrasse.*)

ISABELLE.

Mon cher frère!

INÈS.

Mon cher Juan!

Digitized by Google

CRESPO, *bas à son fils.*

Prends sur toi, Juan, la sensibilité leur sied bien, mais le courage nous sied encore mieux.

JUAN.

Je vous entends.... je pars, mon père.

CRESPO, *ouvrant la porte.*

Voilà le plus court chemin.... ton cheval est à la porte de la ville.

JUAN, *il se cache le visage & se précipite pour sortir.*

Adieu.... adieu. (*Crespo referme la porte.*)

SCENE IV.

CRESPO, ISABELLE, INÈS, REBOLLEDO, *caché.*

CRESPO.

Vous me restez, mes enfants..... ne prolongeons pas nos douleurs..... montez, renfermez-vous. (*Elles entrent au Pavillon.*) (*seul.*) Je puis pleurer maintenant, coulez mes larmes, coulez, soulagez mon cœur oppressé : O mon Dieu ! encore quelques années pour voir prospérer mon fils, & que je meure ensuite ; je te l'abandonne, ô mon souverain maître ! il aime la vertu, que tes regards l'accompagnent. (*Il sort par la gauche.*)

Digitized by Google

SCENE V.

REBOLLEDO, *sortant de la treille.*

LE diable m'emporte, s'ils ne m'ont pas attendri. Comme ils sont pathétiques, ces bonnes gens! Allons, allons, pas de foiblesse, c'est un jour de bataille que ceci. (*Il regarde du côté où Crespo est sorti.*). Le vieillard rentre, bon, il ne pourra pas nous entendre. Avertissons le Capitaine. (*Il ouvre la porte.*)

SCENE VI.

D. LOUIS, REBOLLEDO.

(*Toute cette Scène se dit à voix basse.*)

D. LOUIS, *entrant.*

LE fils s'éloigne à grands pas.

REBOLLEDO.

Tant mieux, lorsqu'on enleve les sœurs, les frères ne peuvent être trop éloignés.

D. LOUIS.

Nos gens sont là.... les chevaux sont prêts.... allons à nos belles.

REBOLLEDO, *le fixant.*

Etes-vous en état d'écouter un bon avis?

Digitized by Google

D. LOUIS, *éperdu.*

S'il met Iſabelle en mon pouvoir une minute plutôt, je l'écoute; mais rien, rien autrement.

REBOLLEDO.

La colère & l'amour ſont bien ennemis de la raiſon.

D. LOUIS.

De la raiſon! j'en ai plus que tu ne crois.... je ſuis capable de l'épouſer s'il le faut, pour me l'aſſurer à jamais, rien n'eſt ſi raiſonnable.... elle ſeroit dans les flammes, j'irois men ſaiſir.... allons.

REBOLLEDO.

Deux mots avant l'action; ſouvenez-vous en; le rendez-vous au bas de la montagne..... Où croyez-vous enſuite la conduire.

D. LOUIS.

Au bout du monde s'il le faut, dans un déſert, j'y ſerai trop heureux.

REBOLLEDO.

Mais que penſera votre oncle?...

D. LOUIS.

Je te réponds de tout.... de tout.... d'ailleurs ne ſonge qu'à m'obéir, n'es-tu pas mon Sergent?

REBOLLEDO.

Sans contredit.... la ſubordination.... ah! je ne dis plus rien, vogue la galère. (*Il entr'ouvre la porte & parle à ceux qui ſont dehors.*) Bloquez ce paſſage & fondez ici au moindre bruit.

D. LOUIS.

Comment les faire ſortir!

Digitized by Google

REBOLLEDO.

Il faut aller au plus court ; du mur on peut gagner le balcon, & j'y monte..... tenez-vous à la porte, & main-baſſe ſur tout ce qui ſe paſſera. (*Il monte.*)

D. LOUIS.

Je vais la tenir.... Le cœur me bat d'une étrange force, pourquoi ne puis-je l'obtenir autrement ?

REBOLLEDO, *étant monté ſur le balcon.*

(*Il regarde à travers la jalouſie.*) Elles ſont là..... elles ont l'air de ſe lamenter... voici l'inſtant critique, faut-il forcer la jalouſie?...

D. LOUIS.

Oui... Ah ! que tu es lent.

REBOLLEDO, *force la jalouſie.*

Vous voilà obéi. (*On entend de grands cris.*) Elles fuyent par en bas.... arrêtez-les. (*Aux gens qui ſont dehors.*) Entrez, vous autres.

(*Quatre hommes armés & cachés dans leurs manteaux, entrent par la porte du mur, les filles épouvantées ſortent du Pavillon, Inès ſort la première, traverſe le Théâtre, & remonte toutes les couliſſes à gauche ; elle eſt arrêtée à celle qui conduit au corps de logis ; Iſabelle eſt arrêtée par Don Louis en traverſant le Théâtre : nul autre que Don Louis ne doit l'approcher ; il règne dans cette Scène un déſordre, une terreur qu'il eſt impoſſible de figurer par écrit.*)

Digitized by Google

SCENE VII.

D. LOUIS, ISABELLE, REBOLLEDO, INÈS, QUATRE HOMMES ARMÉS.

INÈS, *parcourant le Théâtre.*

Mon oncle, mon oncle, au ſecours, nous ſommes perdues.

ISABELLE, *ſuivant Inès, levant les mains au Ciel.*

Perſonne ne ſecourera-t-il deux jeunes filles à qui l'on fait violence.

D. LOUIS, *la ſaiſiſſant avec une ſorte de retenue.*

Ne craignez-rien, Iſabelle, ſuivez-moi....

ISABELLE.

Ah Dieux!... immolez-moi plutôt....

REBOLLEDO, *intervenant.*

Vous perdez du temps, mon Officier..... à cheval..... à cheval.....

ISABELLE, *entraînée.*

Mon père.... mon père....

INÈS.

Ma couſine..... ma couſine. (*Elle eſt arrêtée par les hommes armés & ſe débat au milieu d'eux.*) Lâches, ſcélérats, êtes-vous aſſez pour combattre une femme.... au ſecours.... au meurtre.... au meurtre.

(*Iſabelle a été enlevée par D. Louis pendant que tout ceci s'eſt paſſé.*)

Digitized by Google

REBOLLEDO, *qui a conduit D. Louis & Isabelle à la porte, revenant.*

Empêchez-la donc de crier.

SCENE VIII.

CRESPO, REBOLLEDO, les Hommes armés, INÈS *au milieu d'eux.*

CRESPO, *accourant.*

GRAND Dieu, que vois-je ! vous outragez ma nièce, infâmes ! (*Il arrache l'épée d'un des hommes armés, & délivre Inès.*) (*à Inès.*) Cours à la Ferme appeler main-forte.

INÈS, *éplorée & criant.*

Ils ont emporté ma cousine, mon oncle, ils l'ont emportée. (*Elle sort pour chercher du secours.*)

SCENE IX.

CRESPO, REBOLLEDO, les Hommes armés.

CRESPO, *éperdu.*

QUE dit-elle, ma fille est enlevée ! (*Il combat.*) Monstres, épuisez tout mon sang.

(*On le retient, Rebolledo le désarme.*)

REBOLLEDO, *aux Soldats.*

Prenez-garde de le blesser.... Es-tu fou de croire nous résister.

Digitized by Google

CRESPO.

Non, si ma fille est perdue, tuez-moi.... tuez-moi, par pitié.

REBOLLEDO, *poussant les hommes armés dehors.*

Non.... nous ne voulons pas ta vie, sortez, sortez tous, le Ciel me préserve de te faire le moindre mal, ce n'étoit pas là notre dessein.

(*Les hommes armés ont quitté Crespo, un d'eux en sortant a ôté la clef qui étoit à la serrure; Crespo qui s'est trouvé libre, cherche une arme quelconque, pendant ce tems-là, Rebolledo est sorti en tirant la porte; on entend fermer la serrure.*)

SCENE X.

CRESPO, *seul.*

AH misérables.... misérables!... mes forces me laissent.... ô rage.... fureur.... ils m'ont enfermé, & je vis.... je respire..... non.... (*les sanglots l'étouffent, il pousse des cris mal articulés.*) Ma fille, ma fille, mon enfant.... (*Il va au Pavillon, une sorte de délire le tourmente.*) Isabelle.... Isabelle.... Elle n'y est pas; les féroces.... les tigres.... ils l'ont enlevée.... où est-elle.... ah! où est-elle? (*Il chancelle.*) Vieillesse impuissante.... tu me trahis..... que je meure.... que je meure.... ah mon Dieu! ah mon Dieu! (*Il tombe inanimé sur un banc de gazon qui se trouve à côté de la treille.*)

Digitized by Google

SCENE XI.

CRESPO, INÈS, plusieurs Garçons de Ferme.

INÈS, *aux gens qui la suivent.*

VENEZ vîte.... venez vîte. (*Elle apperçoit son oncle évanoui, & jette un cri terrible.*) Ah! mon oncle est mort.

LES GARÇONS DE FERME *s'approchant, attendris & les larmes aux yeux.*

Il est mort.... il est mort.

(*Crespo ouvre les yeux & les regarde.*)

INÈS, *avec un cri de joie.*

Mon oncle... mon cher oncle.... Ah! il respire encore...

CRESPO, *revenant à lui, mais égaré.*

Où sont-ils..., où sont-ils.... (*Il voit Inès, ses yeux sont hagards.*) Ah! te voilà, mon enfant, ils ne t'ont donc pas ravie à ton père, c'est toi mon Isabelle.

INÈS.

Mon oncle.... mon cher oncle.... c'est moi, c'est Inès.

CRESPO, *la considérant & tombant sur une chaise qu'on a apportée.*

C'est Inès.... (*Il pleure.*) Eh bien Inès, ils ont enlevé ta cousine, ils l'ont enlevée, les as-tu vus? oui, je te reconnois bien.... mais elle est donc avec eux?

Digitized by Google

SCENE XII.

CRESPO, INÈS, LES GARÇONS DE FERME, LE GREFFIER.

LE GREFFIER, *venant très-vîte du côté du corps-de-logis.*

SEIGNEUR Pédro..... Seigneur Pédro..... on vient de vous nommer Alcade.

CRESPO, *avec un élan de joie, à genoux, les mains vers le ciel.*

Alcade! ah Ciel vengeur, tu n'abandonnes pas l'innocence. Courez après des traîtres, des raviſſeurs.

LE GREFFIER.

C'eſt ce que je venois vous dire pour vous en féliciter, on les a arrêtés & conduits à l'Hôtel-de-ville; le Capitaine eſt bleſſé.... on ne ſait encore par qui. On parle d'enlèvement, il y a des recherches à faire: voilà un évènement grave & très-ſérieux pour entrer en exercice.

CRESPO.

O divine Providence! tu as pris mes malheurs en pitié.., ma fille n'eſt plus dans les mains de ſes raviſſeurs..... je reſpire; je criois vengeance, & tu me l'envoies; qu'ils meurent dans les tortures, les barbares; (*revenant à lui*) que dis-tu Crespo? ta raiſon eſt troublée..... reprends tes ſens, tu es Juge.... il n'y a plus de reſſentiment perſonnel à écouter, c'eſt la loi qui doit te régler, duſſes-tu en

Digitized by Google

ſouffrir davantage. (*Au Greffier.*) Tenez les priſonniers en ſûreté, appellez les témoins, je marche ſur vos pas.

LE GREFFIER.

Je vais commencer la procédure & indiquer l'audience.

CRESPO, *s'en allant.*

Veille ſur ma foible intelligence, & ſur les mouvemens de mon cœur : ô Juſtice du Ciel ! préſide à celle que je vais rendre à des hommes.

Fin du troiſième Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

Le Théâtre repréſente une grande Salle de la Maiſon-de-Ville, il y a une table ſur le devant & quelques chaiſes de côté & d'autre.

SCENE PREMIÈRE.

LE GREFFIER, REBOLLEDO, UN PELOTON DE PAYSANS ARMÉS.

(*Le Greffier entre tenant des papiers à la main ; Rebolledo eſt amené par les Payſans armés, & ſe débat au milieu d'eux.*)

LE GREFFIER, *poſant les papiers ſur la table, & prenant ſéance.*

DE par le Roi & l'Alcade, obéiſſez.

REBOLLEDO.

Je m'embarraſſe bien de l'Alcade, moi.

LE GREFFIER, *toujours grave.*

Du reſpect pour le Magiſtrat, inſolent.

REBOLLEDO.

Du reſpect pour l'épée, vous.

LE GREFFIER, *toujours gravement.*

Du reſpect, nous en aurons beaucoup. (*Aux Gardes.*)

Digitized by Google

Saiſiſſez cet homme là bien reſpectueuſement, liez-le ſur cette chaiſe bien reſpectueuſement, enſuite nous l'interrogerons & nous verrons à le faire pendre le plus reſpectueuſement du monde.

REBOLLEDO.

Ecoutez-donc, pas de plaiſanterie; au diable, pendre, j'y mets oppoſition; ſi vous avez beſoin de mon témoignage je le donnerai, comme les autres, à la bonne heure. (*Il va pour ſortir, on l'arrête.*)

LE GREFFIER.

Non pas, Monſieur le Soldat, cela ne ſeroit point légal, les autres ſont témoins & libres; vous, vous êtes accuſé & pris au corps.

REBOLLEDO.

Pris au corps..... morbleu! je ſuis témoin vous dis-je, ſi quelqu'un peut vous dire comment la choſe s'eſt paſſée, c'eſt bien moi.

LE GREFFIER.

Vous le direz, lorſqu'il ne faudra plus que votre aveu pour prononcer l'Arrêt.

REBOLLEDO.

Voilà bien du bruit pour une ſérénade.

LE GREFFIER.

Plaiſantez.... plaiſantez.... il s'agit bien de ſérénade, nous vous ferons chanter tout-à-l'heure.

REBOLLEDO.

De quoi s'agit-il donc? de quel droit me retenez-vous? je m'en plaindrai au Général.

Digitized by Google

LE GREFFIER.

Au Général, j'en doute un peu..... soumettez-vous.

(*On l'entoure.*)

REBOLLEDO, *saisissant une chaise.*

Si vous approchez.... je vous réduis en poussière.

LE GREFFIER, *s'éloignant.*

Contenez-le.... saisissez-le....

(*Rebolledo s'escrime avec la chaise & les empêche d'approcher.*)

REBOLLEDO.

Ah! maudit Greffier!...

LE GREFFIER, *se rapprochant, d'un ton décidé.*

Mettez-lui trois balles dans le ventre, s'il remue.....

(*On appuie à Rebolledo deux fusils sur l'estomac, & on le saisit.*)

REBOLLEDO, *furieux.*

Des gens de Justice me faire la loi!

LE GREFFIER, *avec importance.*

Ah! tu fais rebellion, tu vas voir; qu'on l'attache sur cette chaise, pieds & mains liés.

(*On attache Rebolledo sur la chaise, les mains liées derrière le dos.*)

REBOLLEDO, *tempêtant.*

Ah lâches!... lier Rebolledo.... je veux parler à mon Officier, je veux parler à mon Officier.

LE GREFFIER.

Ton Officier..... le voici.

(*D. Louis entre escorté par quatre Paysans armés.*)

SCENE II.

LE GREFFIER, REBOLLEDO, D. LOUIS, *le bras en écharpe*, PAYSANS ARMÉS.

REBOLLEDO.

MON Capitaine, coupez un peu le nez à ces coquins-là, voyez comme ils me traitent.

D. LOUIS.

Tu vois que je ſuis bleſſé. (*Au Greffier.*) Monſieur, cela eſt affreux.

LE GREFFIER.

De quoi vous plaignez-vous, Monſieur? vous a-t-on manqué d'égards?

D. LOUIS.

Non, Monſieur, mais mon Sergent.....

LE GREFFIER.

Votre Sergent eſt un brutal.... on l'a traité en conſéquence.

D. LOUIS.

Je n'ai qu'un mot à vous dire; ſi nous n'avons pas ſatisfaction de tout ceci, dans deux heures le village eſt à feu & à ſang. Mon oncle eſt averti.

LE GREFFIER, *avec force & raiſon.*

Un mot à mon tour.... Souffrez que je vous informe de ce qu'eſt un Alcade. Magiſtrat ſouverain, n'ayant à la main qu'une baguette, ſimple & puiſſant attribut de ſon caractère, il peut, d'un ſignal, mettre contre vous

tous les Citoyens ſous les armes, & d'un ſignal contraire, il appaiſeroit la ſédition la plus animée. L'intérêt que vous m'inſpirez, Monſieur, me porte à vous donner cet éclairciſſement; il mérite votre attention; vous y réfléchirez pour régler conſéquemment votre conduite. Regardez-moi d'ailleurs comme votre ſerviteur. (*Aux Gardes.*) Retirez-vous au fond, & gardez-les à vue. (*Le Greffier ſort.*)

SCENE III.

D. LOUIS, REBOLLEDO, GARDES au fond du Théâtre.

REBOLLEDO.

ET il ne me fait pas délier.... Mon Capitaine, excuſez ſi je reſte aſſis; j'ai quelqu'idée que ceci finira mal..... L'Alcade nouveau eſt préciſément le bon-homme père d'Iſabelle.

D. LOUIS.

Ah ciel! & qu'eſt-elle devenue?

REBOLLEDO.

On l'a conduite ici avec les témoins.

D. LOUIS, *aſſis & accoudé ſur la table.*

Ils vont tout arranger pour nous faire bien coupables.

REBOLLEDO.

Il ne faut pas grand effort pour cela, à parler franchement.

D. LOUIS,

Digitized by Google

D. LOUIS, *voyant qu'ils sont observés.*

Tais-toi donc.... tais-toi donc....

REBOLLEDO, *à basse voix.*

Le frère s'est trouvé-là bien mal-à-propos.... on l'a arrêté aussi; il est ici.

D. LOUIS, *avec candeur.*

Il est réellement brave ce garçon, je ne le blâme pas.... j'aurois fait de même à sa place.

REBOLLEDO.

Et votre bras....

D. LOUIS.

Ce n'est rien.... la blessure que j'ai-là.... (*montrant son cœur*) est bien plus dangereuse.

REBOLLEDO.

Ne pensez donc plus à la bagatelle.... Au reste, mon Officier, si je ne puis faire autrement..... ne trouvez pas mauvais que je mette tout sur votre compte..... vous vous tirerez bien d'affaires.

D. LOUIS.

Fais comme tu voudras.... mais ne crains rien, nous ne pouvons être jugés que par un Conseil de Guerre.

Digitized by Google

zous les Citoyc
traire, il appai
rêt que vous r
donner cet éc
vous y réfléc
conduite. Reg
(*Aux Garde*
vue. (*Le G*

MAGISTRAT

IV.

ET GREFFIER.

D. L

ET il ne r
ſi je reſte aſſ
L'Alcade nou
d'Iſabelle.

Ah ciel! & qu'e

R

On l'a conduite ici

D. LOUIS, *aſſis*

Ils vont tout arranger pou

REBOLL

Il ne faut pas grand effort pour
ment.

Digitized by Google

CRESPO.

Déliez-le. (*On le délie.*) Suivons la Loi à la rigueur, mais n'y ajoutons rien. (*à D. Louis.*) Monsieur, remettez-moi votre épée.

D. LOUIS.

A vous ? mon épée.

CRESPO, *froidement.*

Un prisonnier n'en a pas besoin. (*D. Louis remet son épée.*) Retirez-vous, Monsieur, jusqu'à ce que je vous fasse avertir. (*D. Louis s'éloigne.*) (*Aux Gardes.*) Vous témoignerez à Monsieur la considération que mérite sa naissance. (*D. Louis sort, conduit par un peloton de Gardes.*)

D. LOUIS, *en sortant.*

Vous êtes les plus forts ; vous le faites bien sentir.

SCENE VI.

CRESPO, assis à côté de la table, LE GREFFIER, écrivant devant la table, REBOLLEDO, debout, GARDES au fond du Théâtre.

CRESPO, *à Rebolledo.*

Toi, songe à ne pas déguiser la vérité.

REBOLLEDO, *se grattant le front.*

(*A part.*) Je ne sais sur quel ton répondre. (*Haut.*) Je dirai tout ce qui ne pourra pas me faire du tort, je vous le promets.

Digitized by Google

CRESPO.

As-tu concerté avec D. Louis un complot pour enlever une jeune fille de la maiſon de ſon père ?

REBOLLEDO.

Ce n'eſt pas dans notre marché.... mettez cela à part.

CRESPO.

Répondras-tu, l'as-tu aidé ? Combien étiez-vous ? (*Silence.*) Eh bien !

REBOLLEDO.

Laiſſez-moi donc chercher ce que je dois vous répondre.... Mais vous demandez ce que vous ſavez auſſi bien que moi.

CRESPO, *ſévèrement.*

C'eſt de toi que je dois l'apprendre..... Avoues-tu le fait?

REBOLLEDO.

Oui, entre nous.... mais que cela ne vous paſſe pas.

CRESPO.

Quel étoit le deſſein de D. Louis, après une pareille violence ?

REBOLLEDO.

Il m'en a dit quelque choſe.... mais je ne m'en ſouviens plus ; je n'ai pas de mémoire quand je ſuis à jeun.

CRESPO.

Malheureux ! ſais-tu qu'il y va de la tête de ton Capitaine & de la tienne.

REBOLLEDO.

(*A part.*) Ma foi, il n'y a plus moyen de m'en défendre, je vais charger D. Louis. (*Haut.*) Pourquoi voulez-vous

Digitized by Google

me mêler là-dedans ? Eh bien oui, mon Capitaine a enlevé votre fille, il m'a commandé, je suis Sergent, je dois lui obéir.

CRESPO.

Oui, pour ce qui concerne le Service du Roi.

REBOLLEDO.

Puisqu'il me l'a ordonné, c'est le Service du Roi, ce n'est pas à moi à subtiliser là-dessus.

CRESPO.

Tu pouvois au moins lui remontrer.

REBOLLEDO.

Oui, lui remontrer, à un homme qui a la fièvre chaude ; pourquoi votre fille est-elle si jolie ?

CRESPO.

Tu ne t'en es pas moins rendu complice d'un crime capital.

REBOLLEDO.

Et pourquoi voulez-vous me perdre... moi, encore une fois ? M. Crespo, vous avez l'air d'un si brave homme, je pouvois vous tuer, je ne l'ai pas fait ; mettez-vous à ma place ; mon Officier est amoureux fou, je lui suis dévoué, je lui dois tout, il m'emploie ; qu'il ait fait une étourderie, à la bonne heure, mais il a le cœur sur la main, devant votre fille il étoit humble comme un enfant ; qu'elle le dise ; de grâce tirez-moi d'embarras, il seroit dur d'être puni pour avoir dit vrai, pendant que j'aurois été bien récompensé pour mentir.

CRESPO, *au Greffier.*

Prenez acte de ses aveux. (*A Rebolledo.*) On gagne toujours à se conduire en honnête homme, rassure-toi cependant.

REBOLLEDO.

Mettez que j'ai obéi par subordination.... je vous en prie.

CRESPO.

C'eſt bon.... c'eſt bon.... (*Aux Gardes.*) Ramenez-le.

REBOLLEDO.

Monſieur l'Alcade, eſt-ce que vous me retenez encore ?

CRESPO.

Oui, juſqu'à l'arrivée du Général.

REBOLLEDO.

Ecoutez-donc.... je vous ai dit que j'étois à jeun....

CRESPO, *aux Gardes.*

Donnez-lui ce qu'il demandera.

REBOLLEDO.

Bon.... bon.... C'eſt qu'un interrogatoire n'eſt pas un dîner. (*En s'en allant.*) Il n'y a pas moyen de ſe roidir avec cet homme-là, il n'y a pas moyen.

(*Les Gardes emmenent Rebolledo.*).

SCENE VII.

CRESPO, LE GREFFIER.

LE GREFFIER.

LA procédure ſera en état pour l'audience, il ne faudra que les réponſes du Capitaine, & la ſignature de votre fille.

CRESPO.

Faites-la venir ici, je vous prie. (*Le Greffier ſort.*)

Digitized by Google

SCENE VIII.

CRESPO, *seul.*

O DIFFICILE & laborieux office que celui d'un Juge, lorsqu'il est homme & père ! J'ai entendu avec plaisir ce que ce Sergent m'a dit de son Officier ; D. Louis est peut-être d'un excellent naturel ; mais les passions.... les passions.... & le mauvais exemple ! voilà ce qui tue les meilleurs caractères.

SCENE IX.

CRESPO, ISABELLE.

ISABELLE.

AH, mon père ! il faudra mourir avant la fin de tout ceci, il faudra mourir.

CRESPO.

Prends courage, ma fille.....ma fille.....ce mot si doux encore hier, me serre aujourd'hui le cœur en le prononçant.

ISABELLE.

Je suis toujours digne de vous, mon père, mes peines ne sont rien, mais celles que je vous cause....

CRESPO.

N'irrite point mon courroux paternel.... je suis ton Juge, Isabelle ; il t'est permis de pleurer à toi.... mais moi,

Digitized by Google

fidèle & terrible organe des Loix, il ne me sied point de verser des larmes. (*Il lui montre des papiers.*) Console-toi en voyant la réparation que te promet une justice qui nous venge des méchans..... Signe cette Requête, ma fille.

ISABELLE.

Quelle réparation me promet cette justice dont vous parlez, mon père ?

CRESPO.

La mort du coupable.

ISABELLE.

La mort de D. Louis !

CRESPO.

Oui, toutes les dépositions y tendent, & Dieu sait que je ne les ai point aggravées.... Signe, mon enfant.

ISABELLE.

Le faut-il absolument, mon père ?

CRESPO.

Cet acte est douloureux pour toi.... mais si tu n'es vengée.... tu n'en es pas moins vertueuse sans doute, & pourtant, par une injuste prévention, ton frère, tout ce qui te touche & t'appartient est couvert d'opprobre : des siècles de probité disparoissent pour notre famille par l'imprudence d'un jeune audacieux ; prends la plume, Isabelle.

ISABELLE, *d'une voix dolente.*

Donnez. (*Elle signe.*) La Requête est signée, mon père.

(*Elle tombe presque évanouie dans les bras de son père.*)

Digitized by Google

CRESPO.

Tu te trouves mal... qui te met dans cet état, parle, ma chère fille?

ISABELLE, *pleurant.*

Ah mon père! ma foiblesse est grande.... j'expirerai à vos pieds, mais je n'aurai rien de caché pour vous: cette fille infortunée qui demande la mort d'un ravisseur...

CRESPO.

Achevez.

ISABELLE.

Elle est plus criminelle que lui envers vous.... un seul mot va m'ôter toute votre tendresse..... Ah Dieu!.... D. Louis....

CRESPO.

Que tu me fais souffrir.... eh bien, D. Louis?

ISABELLE.

C'est le même Officier que nous rencontrâmes dans le Palais du Roi à Séville.... je n'ai pu le voir avec indifférence, il m'est impossible de le haïr, ma vie est attachée à la sienne.

CRESPO.

Fille imprudente! quels aveux osez-vous me faire!

ISABELLE.

A qui les ferois-je, qu'au meilleur, au plus tendre des pères! oui, ce coupable que nous poursuivons m'en devient plus cher; mon cœur me le reproche, mais il est plein de lui, ma tendresse pour vous, & son image, occupent seuls mon ame déchirée; je l'ai signée cette Requête sanguinaire, je la signerois encore, croyez-le, puisque l'honneur me l'ordonne; il périra le malheureux! mais son crime, qui n'est que celui de l'amour, n'est pas tel que les

Digitized by Google

témoins ont pu vous le faire croire ; ils vous l'ont peint violent, emporté, menaçant.... sans remords. Hélas ! je l'ai vu dans tous ses mouvemens, tendre, soumis, respectueux, repentant ; oserai-je le dire, dans cet instant horrible, il me parut aimable : qu'ai-je dit, insensée! ... ah cachez-moi dans votre sein, mon père, que j'y retrouve ma vertu, & les forces dont j'ai besoin ; l'homme cruel qui m'arracha de vos bras, a-t-il pu m'inspirer de pareils sentimens ?

CRESPO, *la serrant sur son sein.*

O ! chere enfant qui devois consoler ma vieillesse, que tu es à plaindre ! & nous demandons au ciel de longues années ! voilà donc ce qui m'attendoit. (*Il se leve, réfléchit & dit*) : Oui, je le soutiendrai ce terrible évènement, si je désespérois de moi-même, que deviendroient ces foibles créatures ; ma fille, écoute, reprends tes esprits ; D. Louis va paroître devant moi, il lui reste un moyen pour éviter le coup qui le menace & qui nous frapperoit tous ; puisse-t-il ne pas s'endurcir à la voix d'un vieillard qu'il a deshonoré !

ISABELLE.

Il en sera touché.... je mourrois sans cette espérance ; mon cœur me trahit.... ne me haïssez pas, je l'ai bien mérité.

CRESPO.

Espère, ma chère enfant.... retire-toi.... Si la Nature t'a formée trop sensible, ce seroit l'outrager que de t'en faire un crime.

(*Elle baise la main de son père & se retire.*)

Digitized by Google

SCENE X.

CRESPO *seul, la regardant sortir.*

NON, je n'ajouterai point à ses peines; que de coups ont porté sur son cœur en signant cet écrit fatal! que de force & de foiblesse à la fois! (*Aux Gardes.*) Conduisez ici le Capitaine..... Que je crains de trouver D. Louis au-dessous d'un pareil courage! cependant il n'a à combattre que des préjugés.

SCENE XI.

CRESPO, D. LOUIS, LE GREFFIER, GARDES au fond du Théâtre.

D. LOUIS.

EH BIEN! Monsieur, à quoi doivent aboutir vos étranges procédés?

CRESPO, *avec une sorte de fierté.*

A maintenir les loix de votre Nation, Monsieur, dont il me paroît que vous avez été mal instruit. (*plus doucement.*) Monsieur, il sera avantageux pour vous que je vous parle sans témoins, donnez-vous votre parole d'honneur, a ma qualité d'Alcade, de renoncer à tout mauvais dessein pendant cet entretien?

D. LOUIS.

Je vous la donne.

Digitized by Google

CRESPO, *aux Gardes.*

Eloignez-vous, & faites garder les portes.

(Le Greffier & les Gardes sortent.)

SCENE XII.

CRESPO, D. LOUIS.

CRESPO.

Vous voyez, Monsieur, à quoi m'oblige le pouvoir dont je suis revêtu ; mais quelqu'outrage que j'aye reçu de vous, ne craignez pas que j'en abuse pour rendre votre situation plus pénible.

D. LOUIS.

Vous pouvez espérer toute satisfaction, en vous y prenant ainsi ; tout ce que je possède, je l'abandonne à votre fille, s'il est nécessaire, je l'abandonne de bon cœur.

CRESPO.

Il est étonnant que vous me parliez de pareils dédommagemens, Monsieur ; j'ai cru que c'étoit particulièrement dans votre état qu'on savoit estimer l'honneur : n'est-ce pas le dégrader, dites-moi, que de le mettre en contre-poids avec de vils ducats ? Je vois bien que nous ne nous entendons pas.

D. LOUIS, *ému.*

Quelle autre réparation pouvez-vous donc exiger ?

CRESPO, *redoublant toujours d'onction, d'intérêt & de pathétique.*

Quelle autre ! vous ne lisez donc pas dans l'ame d'un

Digitized by Google

père ? savez-vous où en sont les choses, téméraire jeune homme ! savez-vous que je suis forcé de porter à l'audience publique le rapport de cette procédure, & qu'il s'agit ici de votre vie. Quelle composition pourrions-nous faire, dites-le moi, si je ne suivois que des mouvemens de colère ; mais non, je vous sacrifie mon ressentiment, & je souffre de ne pouvoir vous sacrifier la loi... parce que je suis Juge... Je le suis, je veux cesser de l'être. (*Il dépose sa baguette.*) C'est Crespo le Laboureur tout seul que vous voyez, regardez-bien ce vieillard que vous avez deshonoré, après soixante-dix ans d'une vie irréprochable.... Je ne veux point votre mort, je veux votre bonheur, je veux celui de ma fille ; elle est bien née, je puis le dire ; excepté la noblesse, le Ciel m'est témoin que je n'ai rien à desirer ; mes égaux me respectent, mes supérieurs me considèrent ; il faut bien que le peu de vertu dont on me loue soit réel, puisque dans un petit endroit où toutes mes actions sont vues de près, personne n'en doute ; cependant, grande est la différence de nos conditions ; mais j'ai, grace à Dieu, de quoi nous rapprocher. Je ne vous parlerois pas sans cela de ma fortune, elle est au-dessus de ce que vous pouvez croire, je vous l'offre si vous épousez ma fille.... c'est le seul moyen de vous sauver, & croyez-moi, les honnêtes gens ne vous blâmeront pas ; acceptez tout mon bien.... il y a plus de cent mille ducats, je n'en réserve pas un ni pour moi, ni pour mon fils.... nous vivrons comme nous pourrons, mais rendez-moi l'honneur.... le vôtre n'en souffrira pas, vous n'en serez pas moins un des meilleurs Gentilshommes d'Espagne... Allons, allons.... la conscience ne vous dit-elle rien ?... un mouvement de compassion & de générosité ; ayez pitié de mes cheveux blancs, voyez mes larmes.... je viens vous secourir, vous sauver, c'est

Digitized by Google

ainſi que je me venge du mal que vous avez voulu me faire.

D. LOUIS, *extrêmement ému.*

M'avez-vous cru une ame féroce, pour me porter des coups auſſi accablans ! Homme reſpectable, que ne puis-je vous répondre comme je voudrois ; un ſeul mot nous mettroit d'accord. Votre fille & votre eſtime, c'eſt tout ce que je deſire au monde ; je ſerois trop heureux de vous appeller mon père ; mais puis-je diſpoſer de moi.... mon oncle....

CRESPO.

Votre oncle vous aime, il ne vous ſacrifiera pas ; s'il n'approuve point ce que vous voulez faire.... il vous immole : je vous l'ai dit, je ne ſuis point le maître de ces papiers ; mon enfant, je vous remercie toujours de vos ſentimens.

D. LOUIS.

Eh ! ne m'en ſachez aucun gré.... quand l'honneur ne m'auroit pas dicté ma réponſe, quel ſort plus beau puis-je deſirer que d'épouſer Iſabelle ; une femme douce, belle & vertueuſe, n'eſt-elle pas le plus riche préſent du Ciel. Au reſte, je m'abandonne à la Loi, j'ai commis une action dont la honte m'écraſe ; ſi je meure pour votre fille, je n'aurai point à me plaindre.

CRESPO.

Raſſurez-vous, je ſerai forcé de mettre votre oncle à une terrible épreuve : je ne ſais ce que le ciel en ordonnera, mais j'eſpère tout. Rentrez.... nous ſerons tous heureux, ou nous finirons tous enſemble.

Digitized by Google

D. LOUIS.

Vertueux vieillard, vous verrez que je ne ſuis pas un méchant; quel que ſoit l'évènement, votre fille aura toujours ma tendreſſe, & vous toute mon admiration.

(Il ſort.)

SCENE XIII.

CRESPO, LE GREFFIER.

LE GREFFIER.

ON vous attend à l'Audience, Seigneur Alcade,

CRESPO.

Cela ſuffit, prenez ces papiers.

(Le Greffier ſort, emportant tous les papiers.)

Digitized by Google

SCENE XIV.

CRESPO, *seul.*

ETRANGES mouvemens ! que d'orages continuels dans le cœur d'un homme ! Il m'eſt devenu cher cet infortuné, depuis qu'il eſt aimé de ma fille ; cependant, ſi l'arrêt une fois prononcé, l'oncle rejette ce mariage, que deviendrons-nous ? Ah ! jeunes gens ! voyez le trouble & les déchiremens d'un cœur paternel ; faut-il, pour vous faire goûter les fruits de l'expérience, qu'il en coûte toujours à ceux qui vous aiment, & leur bonheur, & leur tranquillité.

Fin du quatrième Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

(Les Payſans entrent en pelotons, conduits par un Capitaine de Ville, le Greffier vient enſuite, Creſpo vient après converſant avec l'Officier.)

SCENE PREMIERE.

CRESPO, LE GREFFIER, UN OFFICIER, PAYSANS ARMÉS, LE CAPITAINE DE VILLE à la tête des Payſans.

L'OFFICIER.

JE vous le répète, Monſieur, le Général me ſuit; ſi vous ne lui rendez ſon neveu, il n'entendra rien.

CRESPO.

Il ne falloit pas forcer votre cheval pour venir nous donner un pareil avis, Monſieur; D. Louis eſt déclaré coupable de rapt, & condamné en conſéquence.

L'OFFICIER.

Condamné par vous; un Gentilhomme?

CRESPO.

Un Gentilhomme que ſe dégrade par une action vile, ſe met au-deſſous du dernier Roturier.

Digitized by Google

L'OFFICIER.

Un détachement de Grenadiers pourroit bien venir caſſer votre Jugement ; ſongez-y, Monſieur l'Alcade.....

CRESPO, *d'un ton très-réſolu.*

J'y ſonge. (*Au Capitaine de Ville.*) Capitaine de Ville, faites garder la priſon ; tuez ſans balancer tous ceux qui voudroient la forcer. (*D'un ton plus doux, à l'Officier.*) Tenez, Monſieur, croyez-moi, conſeillez à D. Lope de venir ſeul ; je pourrois faire exécuter la Sentence du Tribunal à l'inſtant, mais je veux bien l'attendre..... nous nous expliquerons pour le bien de la choſe. Cependant, malheur à celui qui prétendroit violer les Loix !

L'OFFICIER.

Et le Volontaire qui a bleſſé le Capitaine.... au moins ne doit-il pas être jugé par vous, il s'agit d'un délit Militaire ?

CRESPO.

Vous avez raiſon ; aſſurez le Général que ce Volontaire lui ſera remis ; on connoîtra que je ſuis homme de réſolution. Votre miſſion eſt remplie, vous pouvez aller en rendre compte. (*L'Officier ſort, le Capitaine de Ville & les Payſans l'accompagnent.*) (*Creſpo dit au Greffier.*) Faites venir mon fils. (*Le Greffier ſort.*)

Digitized by Google

SCENE II.

CRESPO, *seul.*

O MON FILS ! en quelles mains je vais te livrer ; mais il le faut, j'ai pu juger le neveu de D. Lope, & ton nouvel état veut que D. Lope te juge ; heureusement le Tribunal de l'honneur ne peut blâmer ta conduite ; d'Anciens & vertueux Militaires le composent ; ces glorieux vétérans ne voudroient pas se couvrir de honte en servant la vengeance du Général..... Voici mon fils ; triste sévérité qu'il faut que j'affecte, que tu coûtes à mon cœur.

SCENE III.

CRESPO, JUAN *défait, pâle, égaré ; il se précipite vers son père qui l'arrête d'un geste repoussant.*

JUAN, *interdit de l'accueil de son père.*

MON père !

CRESPO, *avec une froideur affectée.*

Juan, vous vous êtes battu contre un Capitaine, il faut que vous passiez au Conseil-de-Guerre.

JUAN.

Ce Capitaine outrageoit ma sœur ; mon père, est-ce

Digitized by Google

ainſi que vous faites accueil à celui qui a ſoutenu la gloire de votre ſang, & qui l'a ſauvé du plus cruel affront.

CRESPO, *détournant toujours ſes regards de Juan.*

L'Alcade auroit voulu que tous les témoins fuſſent à ta décharge, mais ils te diſent l'aggreſſeur ; la Loi devient inutile, ſi chacun ſe fait juſtice lui même.

JUAN.

Je me ſuis conduit en galant homme ; mais mon père, pourquoi donc tant de rigueur ?

CRESPO, *ſe tournant vers ſon fils.*

De la rigueur.... ah ! regarde-moi. Juan, vois mes yeux humides.... viens ſur mon cœur, viens, je t'aime bien davantage depuis ce que tu as fait ; entends avec joie ton père applaudir ton courage ; tu en auras beſoin pour paroître devant D. Lope, tiens toi ferme, quel que ſoit l'évènement.

JUAN, *embraſſant ſon père.*

Je ſuis conſolé de tout à préſent, mais qu'eſt devenue ma ſœur ?

CRESPO.

Elle eſt ici, tu vas la joindre juſqu'à l'arrivée du Général.... cet homme violent nous portera peut-être à de cruelles extrêmités.

JUAN.

Qui l'auroit cru que cette journée fût auſſi funeſte ?

CRESPO.

Tu le vois, mon ami.... un peu d'ambition de ta part.... l'incontinence d'un jeune noble.... l'orgueil d'un grand, la vengeance.... toutes les paſſions à la fois, nous ont

Digitized by Google

éloigné les uns des autres.... Ah Juan! à quelle distance sommes-nous du bonheur d'hier, puisqu'il ne m'est pas permis de t'appeller mon fils.

SCENE IV.

CRESPO, JUAN, LE GREFFIER.

LE GREFFIER, *accourant.*

LE Général est aux portes de la ville.

CRESPO, *à Juan.*

Retire-toi auprès de ta sœur.... s'il te réclame, soit prêt à tout ce qui peut arriver...mon enfant, nous mourrons, s'il le faut, victimes de nos devoirs. Il restera toujours de nous le souvenir d'un bel exemple donné à la Nation. (*Juan rentre par la seconde coulisse à gauche.*) (*Au Greffier.*) Placez main-forte, que les armes soient en état, vous savez le signal; si je porte mon mouchoir sur les yeux, tout sera dit. (*Le Greffier sort.*)

SCENE V.

CRESPO, *seul.*

O CIEL! fais que D. Lope ne soit pas intraitable; la loi, la nature & l'honneur sont ici compromis. (*Il met les mains sur son visage.*) Réprimons toute agitation contraire à la prudence; dans un quart d'heure cet événement sera terminé.

Digitized by Google

SCENE VI.

CRESPO, D. LOPE.

D. LOPE, *fort en colère.*

IL n'eſt pas chez lui.... ce damné d'Alcade.... je ſors de ſon maudit logis, où je croyois ne jamais rentrer. (*Appercevant Creſpo.*) Ah! mon ami Creſpo, ne pourrois-tu me dire où je le trouverai..... ce miſérable homme.....

CRESPO.

Qu'a-t-il donc fait cet Alcade, pour vous fâcher ſi fort?

D. LOPE.

Ce qu'il a fait.... empriſonner le Capitaine, mon neveu; le croirois-tu, lui ce maraud! je viens pour le faire mourir ſous le bâton.

CRESPO.

En ce cas, vous pourrez perdre votre peine, je ne crois pas que l'Alcade ſe laiſſe donner des coups de bâton.

D. LOPE.

Il faudra bien qu'il les reçoive, ce miſérable payſan..... dis-moi donc où il eſt?

CRESPO.

Miſérable Payſan, ſoit; mais s'il ſe le met en tête, tel qui penſe lui donner des coups de bâton, pourroit bien s'en repentir.

Digitized by Google

D. LOPE.

Nous verrons.... Où le trouverai-je encore une fois ?

CRESPO.

L'Alcade... pas loin d'ici.

D. LOPE.

Où est-il, te dis-je ?

CRESPO.

Devant vous.... c'est moi.

D. LOPE, *se réprimant.*

Je m'en doutois... tu ne l'es donc que d'aujourd'hui ? j'en suis fâché..... morbleu ! mon ami, ce qui est dit est dit.

CRESPO.

A la bonne heure, ce qui est fait est fait.

D. LOPE.

Songe à me rendre le Capitaine, il n'a d'autre juge que moi.

CRESPO.

Il a enlevé ma fille, c'est le Tribunal de l'endroit qui a dû le juger.

D. LOPE.

Sois sûr que je te ferai justice.

CRESPO.

Je n'ai jamais prié un autre de faire ce que je pouvois faire moi-même.

D. LOPE.

Je te dis que je veux seul connoître de cette affaire.

CRESPO.

Je vous dis que l'affaire est finie, & l'Arrêt prononcé.

Digitized by Google

D. LOPE.

L'arrêt.... y ſonges-tu.

CRESPO.

Très-bien, la procédure eſt en règle; le crime eſt capital; en pareil cas le ſang eſt la ſeule rançon de l'honneur.

D. LOPE.

Eh bien! il en coulera du ſang, mon détachement arrive, je brûle le village, je t'en avertis.

CRESPO.

Votre neveu m'a déshonoré, je ne crains pas la mort.

D. LOPE.

Ainſi tu es juge & partie?

CRESPO.

Si la fille de mon voiſin eût reçu un pareil outrage, ne lui devrois-je pas juſtice? Pourquoi refuſerois-je à ma fille ce que je ferois pour une étrangère? Il n'y a qu'un remède à ceci, c'eſt que votre neveu l'épouſe, ſi elle veut y conſentir.

D. LOPE.

Mon neveu, es-tu fou? jamais. (*On entend le tambour.*) Voici le Détachement, nous verrons ſi tu ſeras toujours auſſi opiniâtre.

CRESPO.

Nous verrons ſi les loix ſeront foulées aux pieds par des Soldats.

Digitized by Google

SCENE VII.

CRESPO, D. LOPE, GRENADIERS, PAYSANS armés, LE GREFFIER, LE CAPITAINE DE VILLE,

Le détachement de Grenadiers arrive & occupe la droite.

D. LOPE, *au Détachement.*

AVANCEZ, Soldats, si l'on ne rend pas le Capitaine, brulez la prison... si le village résiste, mettez le feu au village.

CRESPO, *allant au fond du Théâtre.*

Avancez, Citoyens, soutenez vos droits contre ce tyran.....

(*Les payſans armés ſe rangent & occupent la gauche.*)

D. LOPE, *furieux.*

Creſpo.... Creſpo.... tu veux donc périr... Sur mon ame je vous fais paſſer tous au fil de l'épée.... tremble.

CRESPO.

Achevez, vous dis-je.... il ſera beau de vous voir commencer la campagne par l'enlèvement d'une jeune fille.... & le meurtre d'un vieillard.... Tremblez vous-même, homme cruel & ſanguinaire, de hâter par d'imprudentes violences, le coup que la Juſtice réſerve au coupable.

D. LOPE.

Tu parles de juſtice.... où eſt ton fils? De quel droit le retiens-tu?

CRESPO, *avec fermeté.*

Je vous y attendois. (*Au Greffier.*) Faites venir Juan...

Digitized by Google

Oui je vais vous le remettre. (*Juan paroît ; on apperçoit derrière lui Isabelle & Inès, mais le Greffier les empêche d'avancer en scène. Crespo indique que leur présence lui est pénible... Il prend Juan & l'amène devant le Général.*) Le voilà mon fils, je l'immole au devoir, mais craignez d'abuser de vos droits.... Il est temps pourtant que ceci finisse. (*Il fait signe au Capitaine ; aussi-tôt D. Louis paroît au fond du Théâtre au milieu de quatre hommes qui ont les armes hautes. D. Lope a fait passer Juan à sa droite en avant des Grenadiers.*)

SCENE VIII.

D. LOPE, à la tête des Grenadiers ; CRESPO en avant des Payſans, D. LOUIS au milieu du Peloton, au fond du Théâtre, LE CAPITAINE DE VILLE à la tête des Payſans, LE GREFFIER derrière Creſpo entre lui & les jeunes filles, ISABELLE, INÈS, dans la ſeconde couliſſe à gauche, JUAN, tout-à-fait au coin de la ſcène à droite ſur le devant, GRENADIERS, PAYSANS ARMÉS.

CRESPO, *avec la plus grande énergie.*

VOICI votre neveu, D. Lope, conſentez-vous qu'il épouſe ma fille... oui ou non, répondez ?

D. LOPE.

Par mes ayeux ! dût-il périr, je n'y conſentirai pas.

CRESPO, *vivement.*

Vous l'immolez.

D. LOPE.

Je ſaurai bien le ſauver... (*Aux Grenadiers.*) Soldats.

Digitized by Google

(*Les Grenadiers font un mouvement, les Payſans armés ſe mettent en défenſe & maſquent le Pelotон où eſt D. Louis.*) (*D. Lope eſt furieux.*) Tu m'y forces, Creſpo..... Haut les armes, Soldats. (*Les Grenadiers font un mouvement indécis & à moitié fini.*)

CRESPO, *d'une voix tonnante & avec enthouſiaſme.*

Au nom de la Loi, Soldats, je vous défends d'obéir à de pareils ordres.

D. LOPE.

Que fais-tu, Creſpo ?

CRESPO.

Ne ſont-ils pas Citoyens.... Oſeroient-ils retourner dans leurs familles, s'ils avoient protégé le meurtre & la violence dans celles des autres. (*Les Grenadiers ſe regardent avec irréſolution.*) Ce ſont de braves ſoldats..... Vous n'en ferez pas d'odieux & lâches aſſaſſins (*Creſpo fixe les Grenadiers, & ſon regard les détermine*). Non, vous n'y réuſſirez pas.

(*Les Grenadiers ſe repoſent ſur les armes d'un ſeul mouvement.*)

UN GRENADIER.

Nous ne pouvons pas obéir, mon Général.

D. LOPE.

Vous refuſez mes ordres.... C'eſt la première fois....

LE GRENADIER.

Menez-nous à l'ennemi, mon Général, vaincre ou mourir alors, vous nous en avez donné cent fois l'exemple ; mais contre nos frères, . . . nous ne pouvons pas.

D. LOPE.

Ainſi vous m'abandonnez ?...

Digitized by Google

CRESPO, *très-vivement.*

Ils ont soin de votre gloire.... ils vous aiment.... ils le font bien connoître... Ils ont refusé d'égorger leurs frères, ah ! qu'ils soient à jamais en honneur pour la postérité.

D. LOPE, *après avoir réfléchi, d'un ton très-décidé.*

Soit, mon neveu subira son arrêt.

CRESPO.

Que dites-vous ?

ISABELLE, *toujours éloignée.*

Juste ciel !

D. LOPE.

Il a commis la faute, il en portera la peine.... Ne laissez-tu pas juger ton fils.... la Loi au-dessus de tous..... tu l'as dit toi-même.... mon neveu périra.

ISABELLE, *approchant.*

Le souffrirez-vous, mon père ?

CRESPO.

Retirez-vous, Isabelle.

ISABELLE, *éperdue.*

Eh qui parlera donc pour lui, si je me tais ? que deviendra-t-il si je l'abandonne, mon père ?..... il ne reste que moi pour le défendre.... moi dont l'amour a causé tous ses malheurs, (*elle se jette aux pieds de D. Lope*) je suis la seule coupable..... seule je voudrois périr si vous êtes inflexible, eh ! puissai-je ainsi vous rendre la paix, & retrouver mon innocence.

D. LOPE.

Que demandez-vous ?

CRESPO.

L'honneur !....

ISABELLE.

Et la grace de votre neveu...

D. LOPE, *très-ému, dit en lui-même.*

Ah ! dix mille ennemis à combattre..... plutôt que les pleurs d'une fille comme celle-ci.

Digitized by Google

ISABELLE.

Monsieur, laissez-vous fléchir !

CRESPO.

Allons.... allons, un mot nous rendra tous heureux.

D. LOPE, *fixant Crespo.*

Le dirois-tu à ma place ?

CRESPO, *d'un ton ferme.*

Oui, je vous le jure.

D. LOPE, *à Isabelle.*

Levez-vous....

(*Le Peloton qui cachoit D. Louis se retire.*)

D. LOUIS, *accourant.*

Mon oncle....

D. LOPE.

Oui.... épouse-la.... promptement, promptement, car je pourrois bien l'épouser moi-même. Mais ma diable de jambe.... Ahi.... Ahi.

D. LOUIS.

Mon cher oncle....

ISABELLE.

Ah Monsieur !

D. LOPE, *à D. Louis.*

Ce sont des gens de bien, d'une probité pure, d'une vertu éprouvée, toutes réflexions faites, ces titres-là valent bien les autres.

INÈS, *venant avec timidité à côté de D. Lope.*

Et Juan.... Monsieur, vous n'y pensez pas.

D. LOPE.

Ah ! petite cousine...

Digitized by Google

D. LOUIS.

Mon cher Juan, venez donc dans mes bras.

CRESPO.

Il faut le pardon de son Général auparavant.

D. LOPE, *prenant Juan & le considérant.*

Il s'est bien battu, n'est-ce pas, c'est le beau-frère de mon neveu, tout est dit. (*Il remet Juan à Inès.*)

UN GRENADIER.

Mon Général.... vous n'avez pas de ressentiment contre vos Grenadiers ?

D. LOPE.

Non, mes camarades..... vous m'avez ouvert les yeux ; les ennemis de la Patrie, des Loix, sont les seuls que nous puissions attaquer avec gloire.

LE GRENADIER.

La grace du Sergent.... mon Général.... nous vous en prions tous ?

D. LOPE, *montrant Crespo.*

C'est à l'Alcade qu'il faut la demander.

CRESPO, *aux Grenadiers.*

Elle ne sera pas refusée. (*Au Greffier.*) Allez le chercher. (*Le Greffier sort.*)

Digitized by Google

SCENE IX.

CRESPO, D. LOPE, D. LOUIS, ISABELLE, JUAN, INÈS, GRENADIERS, PAYSANS.

D. LOPE.

CRESPO.... il faut brûler toute la procédure ?

CRESPO.

J'y joint cent mille ducats pour les dépens.

D. LOPE.

Non pas, Crespo... La fortune de mon neveu est suffisante, d'ailleurs n'aura-t-il pas mon bien ? Crespo, tes enfans seront toujours assez bien partagés, s'ils héritent de tes vertus.

SCENE X & dernière.

CRESPO, D. LOPE, D. LOUIS, JUAN, INÈS, REBOLLEDO, LE GREFFIER, GRENADIERS, PAYSANS.

REBOLLEDO, *arrivant avec le Greffier.*

MON Général, Monsieur l'Alcade, ce qu'il vient de me dire est-il vrai ? car une bonne nouvelle en passant par la bouche d'un Greffier devient diablement suspecte.

Digitized by Google

CRESPO.

Que tout ſoit oublié.

(*Rebolledo ſe range à côté de D. Louis, qui lui témoigne ſon affection.*)

D. LOPE, *à Creſpo.*

Ceci nous a inquiété, n'eſt-ce pas, Creſpo ?

CRESPO.

Peut-être en réſultera-t-il pour notre vieilleſſe des plaiſirs que nous n'eſpérions pas.

(*D. Lope & Creſpo ſont au milieu, les jeunes gens les entourent.*)

D. LOPE.

Par le ciel ! ſi je n'étois D. Lope, je voudrois être Creſpo.

CRESPO.

Votre poſtérité, je l'eſpère, tiendra de tous les deux... Homme illuſtre ! vous n'avez jamais été auſſi admirable qu'aujourd'hui en triomphant de vous-même ; je n'en doutois pas, la fierté d'un beau nom peut tourmenter un grand cœur ; mais dans une ame comme la vôtre, l'orgueil n'éteint jamais la ſenſibilité.

Fin de la Pièce.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01413 1265

Digitized by Google